ASSATA SHAKUR

ASSATA

UNE AUTOBIOGRAPHIE

Préface et Direction éditoriale
par le **COLLECTIF CASES REBELLES**





ASSATA

UNE AUTOBIOGRAPHIE

Titre original : *Assata : An Autobiography*

Publié pour la première fois en 1988 par Zed Books Ltd, London

www.pmneditions.com

Traduit de l'anglais par le collectif Cases Rebelles.
www.cases-rebelles.org

Couverture :
Xonanji (Collectif Cases Rebelles)
et Helios Figuerola Garcia.
Illustrations © 2018 Xonanji.

Logo PMN :
Helios Figuerola Garcia.

Maquette :
Dario Della Noce

ASSATA SHAKUR

ASSATA
UNE AUTOBIOGRAPHIE

Préface et direction éditoriale
par le COLLECTIF CASES REBELLES





SOMMAIRE

PRÉFACE

par le Collectif Cases Rebelles

De temps à autre, le pouvoir d'État s'incarne dans toute sa nudité crue, dépouillé des oripeaux de l'illusion démocratique. Réduit à son expression la plus brute de contrainte policière, militaire, de capture et séquestration des corps. C'est là que l'autobiographie d'Assata Shakur s'inaugure. *In medias res*, New-Jersey 1973. Dans la mâchoire de la bête. L'ombre qui enserre nos vies avec plus ou moins de densité, cristallisée dans toute son horreur.

Il serait tentant de n'y reconnaître que les signes du temps. Le visage d'une époque révolue, marquée par l'intensité des luttes radicales du peuple noir aux États-Unis et par une répression féroce qui bien souvent menait à l'incarcération ou à la mort violente.

On peut aussi choisir d'y déceler les manifestations invariantes de l'instinct d'élimination qui accompagne l'exercice du pouvoir. « Le chagrin, les larmes et le sang, leur signature habituelle », chantait Fela en 1977, lui qui fut la victime répétée d'emprisonnements et d'agressions par la junte militaire nigériane et qui perdit sa mère, la militante Funmilayo Kuti, cette année-là lors de l'attaque de sa résidence Kalakuta.

Nous sommes ailleurs. Dans un autre espace-temps. Mais la spirale sécuritaire et autoritaire généralisée dans laquelle s'enfonce la France d'aujourd'hui nous intime d'entendre qu'il existe d'infinies configurations de l'étau, d'indénombrables scénarios de mascarade participative pour imposer l'assentiment, la résignation ou le sentiment d'impuissance face aux oppressions multiples.

La rue vibre ces jours-ci. Elle vibre de révolte face à la loi « sécurité globale ». Chaque année, la rue n'en finit plus de se débattre.

Nous sommes ailleurs, mais chaque événement — attentat, pandémie, agression — est mis à profit pour accélérer la normalisation de l'état d'exception. Mise en joue idéologique et criminalisation de populations déjà largement discriminées, édiction d'une identité nationale respectable face à différentes catégories d'ennemi·e·s de l'intérieur désigné·e·s, politiques migratoires criminelles, tentatives répétées de graver dans la loi l'impunité policière, criminalisation des mouvements sociaux, criminalisation des enfants (répression des mobilisations lycéennes, traitement indigne des mineurs étrangers isolés, procédures antiterroristes abusives visant des enfants), etc. Les offensives sont d'une constance effrayante et les gouvernements successifs n'ont de cesse de muscler un arsenal législatif permettant un renoncement assumé au droit.

Des populations jadis plutôt épargnées découvrent avec stupeur les violences d'État tandis que les plus vulnérabilisées voient leur situation se dégrader sous les charges réitérées d'une Europe gagnée dans son ensemble par des politiques terriblement liberticides, quelle que soit la couleur des partis au pouvoir.

Assata : une autobiographie est une œuvre qui engage, qui saisit. Qui sillonne, fébrile, de l'inconfort profond jusqu'à la révolte brûlante embrassée pleinement. Les circonstances confèrent à de tels récits une résonance puissante. Elles ravivent les braises de l'urgence contenue dans ces pages.

Assata Shakur, comme beaucoup d'autres membres du Black Panther Party, avait connu enfant le Sud ségrégué, contrainte très tôt de comprendre que les lois n'étaient ni morales, ni justes. Elles étaient le socle de l'ordre socio-racial qui régnait aux États-Unis. Assata avait été témoin des luttes non-violentes de la NAACP, du SNCC, du CORE pour la déségrégation, des humiliations endurées par les manifestant·e·s pacifiques, du terrorisme raciste à Birmingham, des victoires législatives, des assassinats de leaders·euses et de militant·e·s et des lendemains qui déchantent. La violence politique était la langue maternelle du fascisme étasunien. Dans les consciences noires, l'idéologie de l'autodéfense, tendance initialement minoritaire, faisait son

chemin au fur et à mesure des désillusions, dans un contexte de virulentes contestations de la guerre du Vietnam. Malgré un parcours sinueux, celle qui était née JoAnne Deborah Byron avançait irrésistiblement à la rencontre de cette histoire.

Que ce soit dans la lutte pour le contrôle du contenu des programmes scolaires, le droit au logement, la santé communautaire, Assata allait s'investir dans le militantisme de terrain, avant de rejoindre le Black Panther Party à 23 ans. Un an plus tard, elle entrait dans la clandestinité et rejoignait la Black Liberation Army[1] — organisation anti-impérialiste, antiraciste, antisexiste, anticapitaliste prônant la lutte armée — avant la fusillade du New Jersey qui allait la mener en prison. Même incarcérée, elle avait continué de se battre (conditions de détention, accès aux produits d'hygiène et aux soins pour les détenues, etc.).

À n'en pas douter, cette trajectoire révolutionnaire en quête de justice sociale et d'émancipation trouvera un écho chez quiconque ne place plus d'espoir dans les solutions politiques traditionnelles, bourgeoises et impérialistes, et reconnaît le caractère systémique des violences d'État.

Le 2 juin 2020, une foule massive[2] répondait avec une ferveur historique à l'appel du comité Adama à se rassembler sur le parvis du tribunal judiciaire de Paris, contre le déni de justice suite à une énième expertise médicale frauduleuse concernant la mort d'Adama Traoré. Cet appel était lancé par une famille et un collectif devenus des symboles de résistance aux politiques iniques du gouvernement, des catalyseurs de luttes. Suscitant une admiration légitime, notamment chez les jeunes, la famille Traoré, emmenée par Assa, maintenait le cap, depuis ce funeste mois de juillet 2016 où les gendarmes avaient tué leur enfant, frère, oncle, cousin, neveu, etc. Malgré la répression et l'enfermement de frères d'Adama, malgré les calomnies, malgré les fourberies procédurières visant à empêcher la manifestation de la vérité.

1. Armée de Libération Noire

2. L'estimation du comité Adama est de plus de 120 000 personnes rassemblées, même si les médias dominants s'accordent sur le chiffre peu crédible de 20 000.

Une semaine plus tôt, le meurtre de Georges Floyd à Minneapolis, filmé par des témoins, semblait avoir enflammé le monde entier, soudainement prêt à scander à l'unisson que les vies noires comptaient.

Contrairement à ce que certain·e·s voulaient croire, ce n'était pas uniquement la vidéo de la mort en direct qui était responsable de l'ampleur des mobilisations. La mort d'Eric Garner ou celle de Tamir Rice (12 ans) n'avaient pas eu de tels retentissements. L'impact international du supplice de Floyd tenait avant tout à la reconnaissance, d'une grande part de la population, du destin que partagent les peuples noirs du fait d'une négrophobie planétaire.

Localement, des années, des décennies de travail de terrain, de campagnes d'information et de médiatisation de la violence d'État portaient leurs fruits.

En France, la population dans son ensemble venait d'éprouver pendant un confinement obligatoire de deux mois, à des degrés variables, le poids du pouvoir policier, le fardeau du contrôle permanent et de la restriction du droit de circuler ; une découverte pour certain·e·s. Seules dans des rues dont elles s'estimaient maîtresses, gonflées d'un sentiment de toute-puissance par l'état d'urgence sanitaire, les forces de l'ordre avaient menacé, humilié, frappé, blessé et tué. L'État policier, apparu aux Gilets Jaunes deux ans auparavant, après avoir sévi sans relâche sur les mouvements sociaux successifs (CPE, réforme des retraites, loi travail, Nuit Debout, grève des cheminots, etc.), devenait de plus en plus difficile à ignorer et à justifier.

Le mouvement lancé le 2 juin allait durer pendant près de deux mois, mobilisant la population dans des proportions inédites à travers toute la France.

Consciemment ou pas, l'ampleur de ces rassemblements était un hommage au travail de terrain effectué depuis des décennies par les familles de victimes de violences policières, par des organisations et collectifs comme le MTA, SOS Avenir Minguettes, les Marcheur·se·s pour l'Égalité et contre le racisme de 1983, les Mères de la place Vendôme, le MIB, Vies Volées, UNPA et bien entendu par l'impressionnant Comité Adama.

Les deux rédactrices de la préface de la première édition voyaient advenir un point de basculement auquel elles avaient chacune à leur mesure contribué.

Ramata Dieng, combattante historique contre les violences policières en France et sœur de Lamine Dieng, assassiné par la police en juin 2007 à Paris, battait le pavé depuis plus d'une décennie pour informer la population et réclamer justice. Beaucoup avaient hérité de ses combats, reçu son soutien et ses conseils. Co-fondatrice du collectif de familles de victimes Vies Volées, Ramata avait été notamment à l'initiative de campagnes contre les techniques d'immobilisation mortelles, ce bien avant qu'elles n'atteignent les hautes sphères politico-médiatiques suite à l'assassinat de Cédric Chouviat. Début 2020, Vies Volées avait d'ailleurs lancé avec d'autres familles de victimes la campagne « Laissez-nous respirer » exigeant l'interdiction des techniques d'immobilisation mortelles (pliage, plaquage ventral, clé d'étranglement) et de l'usage d'armes de guerre en maintien de l'ordre.

Ce même mois de juin fiévreux, l'État français était contraint d'admettre devant la Cour européenne des droits de l'homme la légitimité des exigences de justice de la famille Dieng pour la mort de Lamine. Treize ans après le drame, en acceptant un « règlement à l'amiable », la France reconnaissait sa responsabilité et la culpabilité des policiers, l'atteinte au droit à la vie, les traitements inhumains et dégradants subis par Lamine qui avaient conduit à sa mort, ainsi que les manquements de l'investigation judiciaire. C'était une victoire, même si les criminels assermentés étaient passés à travers les mailles du filet.

Activiste communautaire depuis l'adolescence, militante pour l'abolition des prisons, Patrisse Cullors quant à elle, était témoin de la globalisation impressionnante d'une dynamique dont elle avait été la co-initiatrice avec deux autres camarades en 2013, en fondant un réseau militant appelé Black Lives Matter, devenu mouvement puis slogan planétaire. Une adoption mondiale symptomatique des impératifs de résistance au racisme systémique anti-noir hérité d'une histoire d'esclavage et de colonisation. Manifesté, au-delà des violences policières, dans les politiques migratoires, la surreprésentation carcérale, les inégalités d'accès à l'éducation, l'emploi, la santé, le

logement et des conditions de vie indignes dans nombre de pays du monde.

Preuve des battements synchrones et transnationaux des consciences révolutionnaires noires, le 22 mai 2020 (trois jours avant l'assassinat de George Floyd) en Martinique, deux statues de Schœlcher, celui que l'histoire française présente comme l'abolitionniste en chef, le libérateur suprême des esclaves noir·e·s des Caraïbes, furent détruites par des jeunes militant·e·s le jour de la commémoration de l'abolition de l'esclavage. Nombre de statues tomberaient ensuite à travers le monde au cours des manifestations contre les violences policières. Ces démantèlements symboliques visaient à porter atteinte à l'architecture du mépris des vies noires et non-blanches ; la suprématie blanche s'exprimant tout autant dans les crimes policiers que dans les innombrables falsifications de l'historiographie dominante.

Des statues d'Abraham Lincoln, autre prétendu bienfaiteur des noir·e·s qu'Assata fustige et démystifie dans son récit, furent également déboulonnées.

Lorsque nous avons commencé à nous déplacer pour présenter ce livre, au début de l'année 2019, nous n'avions pas la moindre idée de ce qui nous attendait. Nous étions conscientes que l'histoire radicale noire américaine génère une fascination malsaine, d'autant plus frappante quand elle est mise en parallèle avec le désintérêt ou le mépris pour les histoires et les démarches d'auto-organisation noire plus directement liées à la France. Qu'il s'agisse d'iconographie, de la production considérable de travaux universitaires, d'articles de presse, d'ouvrages, d'appropriation militante, nombre de blanc·he·s s'avèrent peu soucieux·ses de questionner leur position sociale par rapport à cette histoire-là, leur légitimité à s'en faire les relais et les soubassements de cette fétichisation.

Parallèlement à cette tournée, nous poursuivions une série de projections de notre documentaire *Dire à Lamine* (2018) sur l'assassinat de Lamine Dieng. L'une et l'autre allaient être reçues de manières diamétralement opposées.

Si chaque présentation d'Assata était plaisante, stimulante, accueillie avec beaucoup d'enthousiasme et de curiosité, à l'inverse, l'immense majorité des projections-débats de *Dire à Lamine* se révélaient catastrophiques. Avec le générique de fin du film semblait s'éteindre l'empathie pour les noir·e·s, et neuf fois sur dix les premières interventions émanant du public venaient de personnes blanches tenant à nous rappeler que les violences policières touchaient aussi les blanc·he·s. C'était violent, indécent compte tenu de l'histoire que nous essayions de raconter et les questions que nous posions. C'était aussi condescendant : en tant qu'auteures de *100 portraits contre l'État policier*, nous étions bien placées pour connaître l'histoire de ces victimes blanches. Mais l'idée que les violences d'État fleurissent avant tout sur le terreau du racisme systémique, qui affecte les vies noires et non-blanches dans de nombreux aspects de l'existence, paraissait pour beaucoup inaudible.

En plein mouvement Gilets Jaunes, des blanc·he·s, qui avaient toujours eu des difficultés à reconnaître leur blanchité et ses implications, profitaient du déferlement répressif pour exiger une étrange remise à zéro des compteurs de l'histoire et réaffirmer les bienfaits de l'universalisme color-blind[3].

Après un trop grand nombre de débats assez pénibles et d'accusations de racisme anti-blanc, proférées le plus sérieusement du monde, nous avons décidé de prévenir le public avant chaque séance que nous refusions de débattre de cette base-là.

L'expérience conjuguée de ces deux tournées était tristement révélatrice. Si Assata Shakur nous permettait d'aller au plus profond d'interrogations politiques noires radicales, avec *Dire à Lamine* notre négritude devenait intolérable. L'amour pour les nôtres que portait notre documentaire dérangeait. Manifestement, toutes les vies noires ne comptaient pas de la même manière.

Le rejaillissement soudain et massif de Black Lives Matter en France[4] au mois de juin 2020 prit donc pour nous une résonance particulièrement ironique et un peu amère.

---

3. Malgré le fait qu'il n'y avait pas que des blanc·he·s parmi les Gilets Jaunes.

4. Une coalition BLM France regroupant 17 organisations (dont la BAN, Mwasi, Vies Volées et nous-mêmes) avait existé dès 2016.

Outre un nombre fabuleux d'attitudes opportunistes assez détestables, l'adoption en France du slogan Black Lives Matter comme emblème homogénéisant de résistance aux violences policières posait question. En effet, les violences policières sur le territoire ne touchent pas uniquement les noir·e·s ; elles touchent d'autres personnes, elles aussi racialisées comme non-blanches, en grande majorité les hommes dits arabes, de la diaspora nord-africaine. S'ajoutent à cela des personnes rroms, des voyageurs, des personnes asiatiques.

Ensuite : depuis au moins le début du XXe siècle, la France vénère les noir·e·s américain·e·s célèbres, sportifs ou artistes, sans que cela affecte sa manière de traiter les populations noires et non-blanches liées à sa propre histoire coloniale comme de la sous-humanité. Cette dynamique est à la source de la fascination dont nous faisions état auparavant pour une certaine histoire noire radicale étasunienne.

Nombre de politiques, Emmanuel Macron compris, n'eurent aucune difficulté à s'émouvoir de la mort de George Floyd tout en réaffirmant le pouvoir magique de l'universalisme républicain français : les policiers en France étaient globalement exemplaires contrairement aux horribles racistes qui sévissaient aux États-Unis et il n'y avait pas lieu de faire d'amalgame.

Dans certaines villes, les manifestations contre les violences policières devinrent dans la presse d'honorables manifestations antiracistes, une fois débarrassées de la conflictualité de la mise en accusation des forces de police locales. Même Bernard-Henri Lévy, néoconservateur notoire et artisan historique du dévoiement de l'antiracisme et des luttes autonomes de l'immigration au travers de la création de SOS Racisme, s'enthousiasmait sur cette « belle révolte postconfinement ». L'absence globale des familles de victimes de violences policières des plateaux de télé, réservés à de prétendu·e·s spécialistes, facilitait le travail de désamorçage. La relative invisibilité de revendications concernant les questions carcérales — qu'il s'agisse d'abolition de la prison, de justice pour les morts suspectes, de fermeture des CRA — et l'absence d'articulation forte avec les analyses des politiques françaises et européennes de traque des exilé·e·s, d'enfermement et d'expulsions massives, participaient indubitablement de la solubilité médiatique de la contestation dans

des éloges du « vivre-ensemble » et des discours citoyennistes, voire patriotiques.

Les approches nationales éludaient l'interconnexion de nos histoires ainsi que le caractère transnational de nos destins et de nos aspirations révolutionnaires. Sans surprise, ce qui était une certitude pour nous et nombre d'organisations noires à travers le monde demeurait inaudible.

> *Ils nous traitent de voleurs et de bandits. Ils disent que nous volons. Mais ce n'est pas nous qui avons dérobé au continent africain des millions de Noirs.*

Alors qu'elle est emprisonnée depuis deux mois suite à la fusillade sur l'autoroute du New Jersey, Assata Shakur enregistre une cassette nommée « To my People » (À mon peuple). Elle commence par ces mots : « Mes frères Noirs, mes sœurs Noires, je veux que vous sachiez que je vous aime et j'espère que quelque part dans vos cœurs vous avez de l'amour pour moi » et clôt sur : « Nous devons nous aimer et nous soutenir les uns les autres ».

Cet amour qui encadre le message d'Assata Shakur destiné aux sien·ne·s est le ferment incontestable de sa révolte politique. L'amour du peuple qui mène au combat. L'amour de soi-même comme fil à plomb de valeurs non négociables. L'amour endurant d'où renaît l'espoir. Ce même amour qui tient Cases Rebelles depuis plus de 10 ans maintenant, dont nous explorons les potentialités politiques dans nos textes et nos activités depuis la naissance du collectif, est sans conteste notre lien le plus intime à l'œuvre. Il fut notre oxygène quand nous travaillions sur la traduction, traversées de ses réflexions sur l'auto-éducation, l'amour de soi, la bienveillance dans l'agir politique, l'honnêteté, l'autocritique, l'embrassement de nos complexités.

On ne peut comprendre les histoires des noir·e·s et leurs combats politiques hors de cette impérieuse circulation d'amour de nous vers nous-mêmes qui s'applique à tenter de guérir les plaies de la déportation massive, de l'esclavage, de la colonisation, des migrations et des attaques incessantes de

racisme anti-noir. Aucune solidarité n'existe si l'on choisit de parasiter ce mouvement affectif, de nous blâmer une énième fois de nous être élu·e·s comme priorité. Quand les questions scandalisées s'élèvent au mépris de l'histoire, de la sociologie, de la mémoire traumatique, de l'éparpillement triangulaire. Quiconque refuse de comprendre que nos tracées requièrent de l'intimité, de l'attention à nous-mêmes, quiconque s'avère incapable de résister à son envie irrépressible de vociférer « et moi, et moi, et moi ? » comme un cadre gouvernemental outré par l'existence de la non-mixité, se livre à un mauvais remake à petit budget du pouvoir d'État. Serions-nous sommé·e·s d'expliquer notre collectif et son existence que nous n'arguerions jamais de son caractère contextuel, ponctuel. Et si nous souhaitions poursuivre nos existences, concentré·e·s sur nous-mêmes, sur toutes les complexités de nos communautés ? Aux droits de qui porterions-nous atteinte ?

> *L'autodétermination Noire est un droit fondamental, et si nous n'avons pas le droit de déterminer notre destin, alors qui l'a ?*

De quel « nous » parle-t-on d'ailleurs ? De cette belle hétérogénéité populaire et désordonnée qu'Assata honore dans ses écrits. Qu'il s'agisse des rues de Harlem, de La Havane ou la prison de Rikers Island, elle déploie dans ses descriptions une esthétique littéraire de la profusion, de l'énumération. Elle manifeste une curiosité insatiable pour une communauté noire, pleine d'aspérités, absolument pas monolithique, qu'elle refuse d'essentialiser. Son parcours est tout entier empreint d'un rejet du légitime, du respectable, tandis qu'elle tisse, récidiviste, des affinités fortes avec le peuple des marges, illustrant ces mots de Saidiya Hartman : « Prendre soin des mal-aimés, aimer ce qui n'est pas aimé[5] ». La rue, la survie, les « qualités

5. « Anarchisms Otherwise : Saidiya Hartman, Macarena Gómez-Barris, Jayna Brown and Jack Halberstam in discussion », *YouTube,* Verso Books, 9 mai 2019. [Toutes les traductions sont de Cases Rebelles].

insurrectionnelles[6] » de la vie noire, son ingouvernabilité l'attirent irrésistiblement ; Assata s'y reconnaît. Ses fugues et déambulations dans les rues de New York, ses nuits dans le métro, son investissement précoce dans les économies de survie, ses amitiés avec des travailleuses du sexe, des musiciens, des personnes queers, etc. rappellent l'anonyme Esther Brown ressuscitée par Saidiya Hartman dans « The Anarchy of Colored Girls Assembled in a Riotous Manner » :

> Assurément, elle comprenait que le désir de se déplacer à sa guise était tout bonnement un fait de trahison. Elle savait d'expérience que l'outrage le plus puni par l'État était celui d'essayer de vivre libre. Errer à travers les rues de Harlem, vouloir une vie meilleure que celle qu'elle avait et être mue par ses caprices et ses désirs, c'était être ingouvernable. Son mode de vie relevait ni plus ni moins de l'anarchie[7].

Assata, rétive absolue au contrôle des corps, à leur polissage, à leur assujettissement à la bonne marche du capital nous ramène aux fondements de l'institution policière en France : la déclaration du Roi, pour la police des noirs du 9 août 1777 et l'imposition du passeport intérieur et du livret de travail dans les colonies après l'abolition de l'esclavage. Assata Shakur nous enjoint d'être improductif·ve·s, insaisissables. D'échapper.

Les entraves, puisqu'il y en a à l'écriture de ces mémoires, ne sont ni celles de la morale, ni celles du talent narratif, mais celles de l'autorité judiciaire et du spectre de la vengeance d'État qui planent. Sous peine d'incriminer d'anciens camarades ou d'attirer sur eux l'œil intrusif du pouvoir, Assata tait. C'est l'un des paradoxes de l'œuvre, par ailleurs d'une grande franchise dans ses critiques politiques.

---

6. « Saidiya Hartman on insurgent histories and the abolitionist imaginary », interview avec Catherine Damman, *Artforum*, 14 juillet 2020.

7. Saidiya Hartman, « The Anarchy of Colored Girls Assembled in a Riotous Manner », *South Atlantic Quarterly*, vol. 117, no. 3, 2018, p.466.

Cet automne-là, l'intensité de la mobilisation sur le campus dépassa tout ce dont nous aurions pu rêver. Un grand nombre d'étudiants s'engageaient dans le mouvement anti-guerre. C'était comme si les jours n'étaient pas assez longs pour suivre tout ce qui se passait. […] Je ne m'ennuyais jamais et je n'étais jamais seule, et je les trouvais extraordinairement magnifiques ces frères et ces sœurs qui étaient devenus mes amis. Je mentionnerais bien leurs noms, mais vu la situation aujourd'hui, ça ne ferait qu'envoyer le FBI ou la CIA à leurs portes.

Le silence est bien entendu de rigueur sur le militantisme en clandestinité et la Black Liberation Army. Cette dernière n'est évoquée qu'à travers une présentation délibérément floue et la récusation de la propagande officielle. L'histoire de la BLA semble d'ailleurs condamnée à n'exister que par bribes ; déjà du fait de l'absence de fonctionnement centralisé mais surtout à cause des activités illégales de l'organisation. On trouve des documents publiés à l'époque (brochures, recueils de poésie), des témoignages volontairement lacunaires d'anciens membres et la chronique trompeuse des procédures judiciaires et des condamnations.

L'ellipse s'impose aussi pour ce qui est de l'évasion de la prison pour femmes de Clinton dans le New Jersey et des cinq années sous les radars avant la réapparition d'Assata à Cuba.

La criminalisation n'a pas de date de péremption. Pas d'amnistie. La décision du FBI, sous la présidence Obama, de placer Assata Shakur sur la liste des terroristes les plus recherché·e·s des États-Unis et d'augmenter la récompense pour sa capture ne laisse aucun doute là-dessus. En 2003, Kamau Sadiki, camarade de lutte et père de sa fille unique Kakuya, a été arrêté, accusé du meurtre d'un policier datant de 1971 et condamné à la prison à vie. Il lui a été clairement spécifié qu'« à moins qu'il ne les aide à capturer Assata il allait "mourir en prison". »

Lors des présentations que nous faisions de la traduction, il nous a été demandé à plusieurs reprises quel jugement Assata portait sur Cuba, tant sur son régime politique que sur la situation

raciale. La question est légitime d'autant plus que la militante est particulièrement honnête sur les limites des mouvements au sein desquels elle a été active.

Que déduire alors du fait qu'elle n'a jamais dévié dans ses déclarations publiques de l'éloge convenu des réussites de la révolution cubaine ? Où irait Assata si elle se mettait à dos le régime castriste ?

L'expérience de Lorenzo Kom'Boa Ervin, ex-membre du BPP et de la BLA lui aussi, apporte un autre éclairage sur l'hospitalité cubaine et conforte l'idée d'un exil soumis à conditions :

> J'étais à Cuba au moment où l'un des leaders du Black Panther Party, Elridge Cleaver, s'y trouvait également et il avait énormément de problèmes avec le gouvernement cubain. Alors qu'il était sur place, il tentait de mobiliser des cubains noirs pour former ce que Cuba considérait comme un Black Panther Party antigouvernemental. Cleaver a fait aussi des choses provocantes et ils en ont également été offensés. [...]
>
> Ils ne pouvaient pas arrêter Cleaver ou lui faire quoi que ce soit car c'était une personnalité internationale, mais le reste d'entre nous qu'ils identifiaient comme des militants noirs ou du Black Panther Party, ils nous ont enfermés, nous ont mis en prison et ils ont déporté plusieurs d'entre nous. Moi-même j'ai fini par être expulsé. Mais j'ai d'abord été emprisonné pendant environ six mois, puis ils m'ont expulsé vers la Tchécoslovaquie. Quand je suis arrivé en Tchécoslovaquie, c'était un traquenard pour que je sois tué ou renvoyé aux États-Unis[8].

Si de nombreux militants radicaux passent à la clandestinité dans la même période du fait de la répression, il s'avère que le BPP avait organisé dès le début de son existence des sections underground. Le chercheur et activiste Akinyele Umoja[9] défend d'ailleurs une interprétation originale de l'évolution stratégique

---

8. « Lorenzo Kom'Boa Ervin : Organizing outside the system. From the Black Panther Party to now », interview originale par Robyn Maynard, *No One Is Illegal Radio*, Montréal, 2011, p.5.

9. Akinyele Umoja, « Repression Breeds Resistance : The Black Liberation Army and the Radical Legacy of the Black Panther Party », *New Political Science*, vol. 21, no. 2, 1999, pp. 131–55.

de l'organisation. Selon lui, dans la mesure où il avait existé de longue date une armée de l'ombre parallèlement à la vitrine officielle de la surface, la BLA constituait en fait l'authentique prolongement naturel du BPP. À l'opposé de la tournure réformiste que prit le parti, notamment en 1972 avec la candidature de Bobby Seale et Elaine Brown aux élections de la ville d'Oakland. Dans *A Taste of Power*, son autobiographie, Elaine Brown donne quelques éléments sur le fonctionnement et la composition de ce BPP clandestin :

> On disait que Frank Diggs, capitaine Franco, était le leader de l'Underground des Panthers. [...] C'était là que Franco œuvrait, à l'avant-garde de l'avant-garde, l'underground. Bunchy avait créé cette force de travail issue d'éléments situés au plus bas dans le lumpen. Il leur avait donné, comme à Franco, des noms de guerre. [...] Peu de personnes connaissaient leurs véritables noms ou leurs noms complets et personne parmi elles ne savait où ils habitaient. Tous ceux qui militaient au grand jour avaient entendu parler d'eux. Seul Bunchy les connaissait tous. Ils étaient ses Panthers de l'Underground de la Californie du Sud qu'il surnommait ses « loups »[10].

Les Panthers n'avaient de ce point de vue là rien inventé et s'inscrivaient dans une tradition de sociétés secrètes militantes noires. Dès 1919 était créée la société secrète radicale African Blood Brotherhood qui se déploya ensuite dans plusieurs grandes villes américaines. Dans les années 50 et 60, alors que le mouvement des droits civiques menait des boycotts, des réseaux armés clandestins se chargeaient de protéger, dans des petites villes rurales du Sud, les militant·e·s et encadraient leurs actions. Les Deacons of Defense, actifs de 1965 à 1969, étaient notamment considérés comme le bras armé du mouvement dans le Sud. Le plus grand secret entourait cette organisation paramilitaire : sa taille, la quantité et l'identité de la plupart de ses membres ne furent jamais révélés. On peut citer également le Revolutionary Action Movement (RAM), lancé en 1962, qui fonctionna à

10. Elaine Brown, *A Taste of Power : A Black Woman's Story,* Anchor, 1993, pp.141-142.

différents moments de son existence dans la clandestinité et la semi-clandestinité[11].

Comment apprendre d'histoires qui n'ont pas nécessairement vocation à être dévoilées ? Est-ce même possible ? L'association symbolique quasi systématique entre underground et lutte armée brouille d'autant plus la compréhension des enjeux de fonctionnements clandestins ou semi-clandestins. Attirant ou repoussant pour les mauvaises raisons.

La clandestinité volontaire, pleine ou partielle nous semble pourtant un outil politique pertinent, essentiel. L'État, en effet, détermine et ajuste constamment le périmètre de ce qui est légal ; il criminalise, pénalise, dissout en fonction de ses intérêts stratégiques et idéologiques.

Pour rappel, à l'issue de Mai 68, une dizaine d'organisations d'extrême gauche sont dissoutes et interdites dont les futures LCR et LO. Ces dernières années, le gouvernement français n'a cessé de porter atteinte à des initiatives d'auto-organisation et d'étendre le champ de criminalisation de toutes formes d'expression et d'action politiques. La normalisation de législations d'exception permettant des privations massives de droits conjuguée à une tension de tout l'échiquier politique vers l'extrême-droite laisse peu de doute sur les lendemains européens. Dans un tel contexte, s'imaginer encore, hors de toute analyse des effets concrets et enjeux réels des mises en scène spectaculaires de débats publics où s'expriment la suprématie blanche et ses paniques identitaires constantes, que l'on peut embarrasser les acteurs politiques actuels à coup d'énoncés moraux ou de démonstrations intellectuelles, sociologiques ou historiques, c'est se fourvoyer lourdement, selon nous. Les discours réactionnaires sont assumés et les forces politiques traditionnellement considérées comme progressistes ont, à force de manque de courage et de clarté, perdu toute crédibilité.

Si nous devions faire notre généalogie personnelle de l'underground, elle devrait commencer dans la cale du bateau négrier, d'où s'articule une grande part de notre histoire moderne :

11. Akinyele Umoja, *op. cit.*, p.134.

> À bord, deux mondes cohabitent : les Blancs dans les gaillards arrière et avant et sur le pont, tandis que les Noirs vivent en dessous, dans l'entrepont, séparés de leurs geôliers par des panneaux installés pour former des cloisons entre le pont et l'entrepont. Cependant, il semble qu'en quelques jours, les esclaves aient mémorisé l'emploi du temps de l'équipage et aient pu échafauder une stratégie pour leur libération.
>
> Les premiers signes d'une préparation de révolte se manifestent le jeudi 27 novembre 1738, alors que le navire longe la côte. Mais aucun membre d'équipage ne semble prendre conscience des événements qui se trament. C'est *a posteriori* que Dam Joulin nous rapportera les conciliabules et l'agitation inhabituelle des Noirs, qui a précédé l'explosion de violence[12].

En Haïti, les communautés de marrons fonctionnaient sur la base du secret.

> Les marrons nouvellement arrivés étaient évidemment forcés de prêter serment de ne pas révéler le secret de la communauté et devaient donc prêter allégeance au groupe et faire serment d'obéissance à ses dirigeants. Le secret était en outre nécessaire pour faciliter les raids du soir sur les plantations. [...] Mots de passe, poignées de main et langues secrètes ont contribué à développer et renforcer un esprit de solidarité entre les marrons et les esclaves pour qu'ils puissent combattre dans leurs propres domaines contre la brutalité du système esclavagiste[13].

Lors de l'insurrection de Madagascar en 1947, la société secrète JINA joua un rôle fondamental dans le soulèvement de l'île, réunissant près de 20 000 hommes, femmes et enfants,

---

12. Bernard Grunberg. « La révolte des esclaves à bord de l'*Affricain* (1738) : réalité et relativité de l'appréhension de la violence dans le trafic négrier », Mickaël Augeron & Mathias Tranchant (dir.), *La violence et la mer dans l'espace atlantique*, PUR, 2015, pp. 221-223 : https://books.openedition.org/pur/19526?lang=fr.

13. Michel S. Laguerre, *Voodoo and Politics in Haïti*, St. Martin's Press, 1989, p.79.

essentiellement des paysan·ne·s, excédé·e·s par la tyrannie coloniale.

En Guadeloupe, en 1961, Sonny Rupaire rejoignit la clandestinité, dite marronnage, pour se soustraire au recrutement pour la guerre d'Algérie. Puis, il intégra l'ALN, branche armée du FLN algérien. Il jouera plus tard un rôle central et déterminant dans le mouvement indépendantiste de Guadeloupe notamment au sein du GONG et dans la création du syndicat UTA en 1971.

En Guadeloupe toujours, dans les années 1980, l'ARC et le GLA étaient des organisations clandestines prônant la libération nationale par la lutte armée.

Dans les mêmes années, Bijengwa, une organisation de la jeunesse guadeloupéenne comptera dans ses rangs des personnes en marronnage par refus du service militaire.

Au Cameroun, le Takumbeng, était à la base une organisation secrète de femmes héritant de l'Anlu et du mouvement historique de 1958 contre les colons britanniques. Elle a émergé dans les années 1990 et s'est imposée très vite dans l'espace public par des actions militantes et sa participation aux mobilisations contre l'autoritarisme du parti au pouvoir, notamment pendant l'opération Villes mortes en 1991.

Chaque fois qu'il s'est agi de s'organiser dans des sociétés où nous étions subalternes, l'underground faisait partie de l'équation. Seule l'idée d'un pouvoir d'État de bonne volonté, moral et juste malgré tout, pousse à négliger l'importance des formes d'organisation clandestine.

Nous l'avions dit par ailleurs, Assata est attirée de manière organique vers l'anti-autoritarisme. Sa défiance vis-à-vis de figures d'autorités, son insoumission précoce s'épanouissent dans une lucidité intellectuelle et politique implacable. Lors de son passage déterminant chez les Black Panthers, elle formule de nombreuses critiques sur le parti notamment sur la nature centralisée et autoritaire du leadership, et les rigidités idéologiques et stratégiques qui régissaient son fonctionnement. Certains de ses camarades qui partagent les mêmes analyses et passeront également par la Black Liberation Army finiront, au fil de leur cheminement politique, par se définir comme

anarchistes. Citons Kuwasi Balagoon, Lorenzo Kom'boa Ervin et Ashanti Alston.

> J'ai pris conscience que l'amour que j'avais pour des gens comme Huey P. Newton, Bobby Seale et Eldridge Cleaver et le fait que je les avais mis sur un piédestal étaient un problème. Après tout, qu'est-ce que ça dit de toi si tu permets à quelqu'un de se positionner comme ton leader et d'être la personne qui prend toutes les décisions à ta place ? Ce que l'anarchisme m'a aidé à percevoir c'est qu'on devrait être respecté en tant qu'individu et que personne n'a une importance aussi grande au point que cela t'empêche de penser par toi-même[14].

L'autre proximité idéologique qui transparaît, qui se dessine sans vocabulaire conceptuel mais avec cette dextérité d'analyse sociopolitique et cette accessibilité caractéristiques de la virtuosité pédagogique d'Assata, c'est celle de l'intersectionnalité. Assata, nous l'expliquions auparavant, fréquente une multitude qu'elle aborde avec empathie et curiosité. Elle témoigne d'une appréhension très fine de l'entrelacement des dominations, des dynamiques intercommunautaires, des réalités sociales des autres communautés, de la domination adulte, des enjeux éducatifs, des réalités de la survie, etc. En cela, l'*Autobiographie* est un programme, un manuel de formation, la source intarissable d'outils pour des émancipations respectueuses de toutes les complexités. Dans le destin et les mots magnifiques de Kuwasi Balagoon, camarade d'Assata, militant radical noir anarchiste bisexuel décédé en prison du sida, cette détermination d'être révolutionnaire pleinement, en accord avec tous les aspects de l'identité et de l'existence, s'exprime avec une puissance libératrice formidable. Voici ce qu'il écrivait dans une de ses lettres de prison :

> On m'avait fait croire que j'étais une curiosité. Même dans la rue, j'ai dû séparer vie sociale et vie politique. Les gens que

14. Propos d'Ashanti Alston tiré de « Black anarchism : A talk by Ashanti Alston » de l'Anarchist Black Cross cité par Dana M. Williams dans son article « Black Panther Radical Factionalization and the Development of Black Anarchism », *Journal of Black Studies,* vol. 46, no. 7, 2015, p.687.

je rencontrais au Mud Club et d'autres clubs et les gens que j'avais connus dans le mouvement de Libération noire étaient clairement distincts ! Mais il n'y avait aucune séparation dans mon esprit entre le côté culturel et le côté politique, c'est pourquoi je t'écris et veux te voir et te convaincre de m'aider à être une personne pleine et entière. J'ai l'intention non seulement de survivre mais également de devenir plus mature, cela pas uniquement parce que je serai obligé de devenir plus mature si je veux survivre, mais aussi parce que je suis résolu à affronter cette condition, non comme une simple déchéance mais aussi comme une étape dans l'évolution de mon être, de la même manière que j'essaye d'influencer le mouvement afin de transformer cette défaite en victoire, en utilisant les informations que j'ai tirées de l'expérience : devenir ce que nous devons être pour réellement transformer le monde[15].

En France aujourd'hui, beaucoup de familles de victimes des violences policières ont pleinement conscience de l'interdépendance de nos émancipations. Elles répondent présent sans ménager leurs solidarités. En tant que collectif composé de femmes queer, cis et trans noires, nous sommes bien placées pour le savoir.

Ces familles n'ont pas appris l'intersectionnalité dans le cénacle de l'université, mais de première main, sur le terrain, dans la fièvre de batailles qui leur sont tombées dessus sans crier gare. Devenues révolutionnaires par la force des choses. Les combats s'articulent. Les histoires s'écrivent. Dans les larmes, la douleur mais aussi la chaleur, les rires. Les histoires se transmettent aussi. Notamment par les mots de celles et ceux qui les ont vécues, comme Assata Shakur ; avec une époustouflante dose de pugnacité, d'humilité et d'amour.

---

15. « Kuwasi : A Virtual Roundtable of Love and Reflection » compilé et coordonné par Matt Meyer, en collaboration avec Joan P. Gibbs et Meg Starr, avec Sekou Odinga, Bilal Sunni-Ali, Kim Kit Holder, Meg Starr, Danielle Jasmine, Amilcar Shabazz, Ajamu Sankofa, David Gilbert, dequi kioni-sadiki, Kai Lumumba Barrow, Dhoruba Bin Wahad, and Ashanti Alston », Kuwasi Balagoon *et al.*, *A Soldier's Story : Revolutionary Writings by a New Afrikan Anarchist*, 3ème édition, PM Press, 2019.

ASSATA
UNE AUTOBIOGRAPHIE

AFFIRMATION

Je crois qu'il faut vivre.
Je crois au spectre
des jours Beta et des personnes Gamma.
Je crois au soleil.
Aux moulins à vent et aux cascades,
aux tricycles et aux chaises à bascule.
Et je crois que les graines deviennent des pousses.
Et que les pousses deviennent des arbres.
Je crois à la magie des gestes.
Et à la sagesse des yeux.
Je crois à la pluie et aux larmes.
Et au sang de l'infini.

J'ai foi en la vie.
J'ai vu la marche funèbre
défiler au travers du torse de la terre,
sculptant des corps de boue dans son sillage.
J'ai vu la destruction de la lumière du jour,
et j'ai vu la vermine assoiffée de sang
vénérée et saluée avec révérence.

J'ai vu les bons devenir aveugles
et les aveugles assujettis
en moins de temps qu'il ne faut pour le dire.
J'ai marché sur du verre cassé.
J'ai mangé mon chapeau avec le pain de l'erreur
et j'ai humé les relents de l'indifférence.

J'ai été séquestrée par les sans foi ni loi.
Menottée par les malveillants.
Bâillonnée par les rapaces.
Et, s'il y a bien une chose dont je suis sûre,
c'est qu'un mur n'est que ça, un mur
rien de plus.
Il peut être abattu.

Je crois qu'il faut vivre.
Je crois en la naissance.
Je crois en l'écume de l'amour
et au feu de la vérité.

Et je crois qu'un navire perdu,
Mené par des marins las, pris du mal de mer,
peut encore réussir
à atteindre bon port.

1

Des lumières. Des sirènes. Zayd était mort. Au fond de moi, je savais que Zayd était mort. L'air tranchait comme du verre froid. Des bulles énormes gonflaient et éclataient. Chaque fois, cela me faisait l'effet d'une déflagration dans les poumons. J'avais un goût de sang et de terre dans la bouche. Tout se mit à tourner dans la voiture et un état proche du sommeil m'envelop-pa. Au loin, j'entendais des bruits qui m'avaient l'air d'être des coups de feu. Mais je perdis connaissance et m'enfonçai dans un rêve.

D'un coup, la portière s'ouvrit brutalement et je sentis qu'on me traînait sur le trottoir. Secouée et rouée de coups de poing. La tête écrasée par un pied. Coup de pied dans le ventre. Des flics partout. L'un d'eux me braquait son flingue en plein visage.

« Ils sont partis par où ? » hurla-t-il. « Salope, t'as intérêt à ouvrir ta grande gueule ou je te fais sauter ta putain d'cervelle. »

Je fis un signe de la tête vers l'autre côté de l'autoroute. J'étais certaine que personne n'était parti par là. Quelques policiers s'éloignèrent en courant.

« On d'vrait l'achever », dit l'un des porcs. Mais les autres étaient trop occupés à fouiller la voiture. Ils la passaient au crible. Et ils répétaient la même question :

« T'as trouvé le flingue ? »

À un moment, l'un d'eux demanda à un autre : « On la fout dans la voiture, tu crois ? »

« Nan. Qu'elle reste là à croupir dans le caniveau, c'est sa place. Vire-la juste du passage. »

Je sentis qu'on me traînait par les pieds le long du trottoir. Mes poumons étaient en feu. Mon chemisier était violacé de

sang. J'étais sûre que mon bras avait été arraché par une balle et qu'à l'intérieur de ma manche il ne tenait plus que par des lambeaux de chair. Je ne le sentais plus.

L'ambulance finit par arriver et ils me transportèrent à l'intérieur. Ce fut un véritable supplice, mais pour les couvertures ça valait la peine. J'avais tellement froid. Les ambulanciers m'examinèrent. J'essayai de parler mais seules des bulles sortirent de ma bouche. Je bavais.

« Elle est touchée où ? » se demandèrent-ils, comme si je n'étais pas là. Ils terminèrent leur examen. Je fus soulagée.

« Bon allez, on y va, dit l'un d'entre eux.

— Ouais, mais attends deux secondes... » répondit le chauffeur avant de sortir du véhicule.

Je l'entendis dire : « Touchée à deux endroits », « faut qu'on attende. » Le chauffeur claqua la portière.

Il ajouta autre chose que je ne compris pas. Le temps s'écoulait. Mon esprit dérivait. C'était tellement étrange, comme dans un rêve, un mauvais rêve. Un long moment s'écoula encore. Ça me parut une éternité. Je perdais connaissance, revenais à moi, perdais connaissance, revenais...

Une voix rauque demanda : « Alors elle est morte, ça y est ? » Mon esprit dériva de nouveau. Une autre voix résonna : « Alors elle est morte, ça y est ? » Je me demandais depuis combien de temps l'ambulance était là sans bouger. Les secouristes avaient l'air nerveux. Les bulles dans mes poumons semblaient de plus en plus grosses. Quand elles éclatèrent, c'est ma poitrine tout entière qui se déchira. Je m'évanouis à nouveau et me retrouvai dans le Sud, en été. J'ai pensé à ma grand-mère. L'ambulance roulait enfin. Je me rappelle m'être dit : « Si jamais je survis, il ne me restera qu'un bras. »

L'HÔPITAL est d'une blancheur aveuglante. Tous les gens que je vois sont blancs. Tout le monde a l'air d'attendre. Puis soudain, ils se mettent tous en mouvement. Tension, pouls, injections, etc. Deux inspecteurs arrivent. Je sais que ce sont des inspecteurs parce qu'ils ont des dégaines d'inspecteurs. L'un a une tête de bulldog avec des joues pendantes. Ils surveillent l'infirmière pendant qu'elle découpe mes vêtements. Après un certain temps, l'un d'eux me tapote le bout des doigts avec des

espèces de cotons-tiges. Plus tard, je découvrirai qu'il s'agit d'un test par activation neutronique pour déterminer si j'ai fait ou non usage d'une arme à feu. L'autre inspecteur essaie ensuite de relever mes empreintes mais il n'y arrive pas parce que ma main est inerte.

« File-moi le kit pour cadavres. » Il place mes doigts dans des trucs en forme de cuillère qui servent à relever les empreintes digitales des morts. Ils commencent à me poser des questions, mais un groupe de médecins arrive. L'un d'eux, le chef de service apparemment, m'examine. Il me tripote partout et me remue dans tous les sens comme une poupée de chiffon. Puis, comme s'il voulait me tuer, il me secoue brutalement pour me retourner sur le ventre. La douleur me traverse comme une décharge électrique. Je gémis.

« Tu vas pas pleurer maintenant, cocotte », dit-il. « Pourquoi t'as tiré sur le policier ? Pourquoi t'as tiré sur le policier ? »

J'ai envie de lui coller mon poing dans la figure. Je sais qu'il me tuerait s'il en avait l'occasion. J'imagine déjà son scalpel déraper... L'un des médecins parle d'appeler le bloc opératoire. « Hors de question ! » je hurle intérieurement, « Hors de question ! »

Au bout d'un moment, ils partent tous. Une infirmière Noire[1] pénètre dans la chambre. Je suis toute heureuse de la voir. Elle se penche vers moi.

« Vous vous appelez comment ? » demande-t-elle. « Vous vous appelez comment ? »

Je réfléchis et décide de ne rien dire. Si je leur dis mon nom ils sauront qui je suis et ils me tueront, c'est certain.

« Comment vous vous appelez ? » répète-t-elle sans relâche, détachant chaque syllabe comme le font les gens lorsqu'ils s'adressent à quelqu'un qui a des difficultés d'audition ou de compréhension. « Quel est votre nom ? Et votre adresse ? Vous habitez où ? » Elle parle de plus en plus fort. « Nous avons besoin de votre signature, mademoiselle », dit-elle en m'agitant

1. Assata Shakur met systématiquement une majuscule quand il est question des noir·e·s qu'il s'agisse d'un nom ou d'un adjectif. Elle l'utilise aussi pour les groupes raciaux opprimés, et donc jamais pour les blanc·he·s. Dans toute l'œuvre, nous avons intégralement reproduit sa manière de procéder sur cette question. [Toutes les notes, sauf mention contraire, sont des traductrices.]

un papier sous le nez. « Nous avons besoin d'une autorisation de soins, au cas où nous devons vous opérer. » Elle répète la même chose, encore et encore. « Qui devons-nous contacter en cas d'urgence ? » (Je trouve ça un peu comique). « C'est quoi votre nom ? Vous habitez où ? » Je ferme les yeux, avec l'espoir qu'elle disparaisse. Mais elle ne veut pas s'arrêter de parler.

Je m'assoupis en pensant à mon bras. Il tient le coup.

« Lésions nerveuses. Paralysie », les ai-je entendus dire. Je ne l'avais même pas envisagé. Ç'aurait pu être pire, me souviens-je avoir pensé. S'il le faut je m'y ferai.

Encore plus de voix, d'autres voix. Qui m'écorchent les oreilles et l'esprit.

« Elle peut parler », dit quelqu'un. « Le docteur dit qu'elle peut parler. Vous alliez où ? Comment tu t'appelles ? Vous veniez d'où ? Qui était dans la voiture avec toi ? Vous étiez combien ? Je sais qu'elle m'entend. »

Je garde les yeux fermés. L'un d'eux se penche vraiment tout près de moi. Je sens son souffle contre ma joue. Et son haleine.

« J'sais qu'tu peux m'entendre et j'sais qu'tu peux parler, et si tu t'dépêches pas de parler, j'vais te démolir la tronche bien comme il faut. »

Mes yeux s'ouvrent d'un coup malgré moi. Immédiatement, ils se jettent sur moi et me bombardent de questions. Je garde le silence. Je finis par refermer les yeux.

« Oh, elle se sent pas bien », dit l'un d'entre eux d'une voix doucereuse, moqueuse. « Ça te fait mal où ? Ici ? Ici ? ICI ? »

Chaque *ici* est ponctué d'un coup violent. Je regarde autour de moi, aux abois, mais il n'y a personne. Ça cogne, frappe de plus belle mais rien ne me fait autant mal que la douleur dans ma poitrine. J'essaie de crier mais je comprends tout de suite que c'est une mauvaise idée. Mes poumons s'enflamment et j'ai l'impression que je vais crever. Et ils continuent, sans arrêt. Des questions. Des coups. J'ai l'impression qu'ils ne s'arrêteront jamais.

Une voix de femme. « Téléphone. »

« Merci », dit l'un d'entre eux, en me souriant d'un air mauvais. Ils s'en vont.

Un autre porc entre. Il est Noir. En uniforme. Il s'approche et je constate que ce n'est pas un flic mais un agent de sécurité

de l'hôpital. Il se tient pas très loin de là où je suis allongée et je vois bien qu'il n'est pas du tout hostile. Sur son visage, un vague sourire timide se forme et très discrètement, il serre le poing et le brandit. Jamais cet homme ne saura à quel point il m'a réconfortée en cet instant précis.

Les inspecteurs reviennent accompagnés d'une infirmière. Ils commencent à déplacer le brancard. Les pensées se bousculent dans ma tête. Où est-ce qu'ils m'emmènent ? Le seul endroit qui me vient à l'esprit c'est le bloc opératoire. Quand nous arrivons dans la salle de radiologie, je suis soulagée. Comme on doit me manipuler, la séance de radiographie est douloureuse, mais le technicien est sympa. Les radios sont terminées. On pousse mon brancard dans le couloir et je suis déterminée à garder les yeux fermés. Soudain, des flashs. J'ouvre grand les yeux. Cette fois-ci, ils me prennent en photo.

« Tu veux pas nous faire un sourire ? » demande le photographe de la police. « Allez, fais-nous un petit sourire. »

Je ferme à nouveau les yeux. On se déplace. Le brancard s'arrête. Un des porcs dit à l'infirmière qu'il a mal à la tête. Elle se propose d'aller lui chercher quelque chose.

On déplace le brancard à nouveau. Où m'emmènent-ils comme ça ? Encore une fois la lumière change et, même si mes yeux sont fermés, je sens bien la différence. J'ai l'impression d'être dans le noir. Je n'en peux plus, je regarde. La pièce est sombre ; il y a un peu de lumière. Mes yeux s'adaptent petit à petit. Il y a quelque chose à côté de moi. Je distingue une forme. Quelque chose en plastique. Quelque chose... mon cerveau réalise progressivement qu'il s'agit d'une personne dans une housse en plastique. Et que cette personne, c'est Zayd. Mon corps se raidit. Mon esprit s'embrase.

L'un des agents de la police d'état dit : « C'est c'qui t'attends avant l'aube si tu nous dis pas c'qu'on veut savoir. » Je reste silencieuse, mais à l'intérieur j'enrage. « Chiens, porcs, sales pourceaux dégueulasses ! Sales raclures de merde ! Salauds ! Fils de putes ! » J'enrage encore et encore. « Je vous donnerais même pas l'heure, pensé-je en moi-même. Vos réponses, vous pouvez vous les mettre au cul ! »

La nuit s'écoule au ralenti. Infirmières, médecins et policiers d'état. J'ai encore peur mais ma colère et ma haine sont tout

aussi intenses que ma peur. Les inspecteurs vont et viennent et dès qu'ils sont seuls avec moi, les coups et les questions reprennent. Au bout d'un moment pourtant, je cesse de trop me soucier d'eux. Mon souci c'est vivre, survivre, et ce que je devrais affronter ensuite. Eux, ils vont faire ce qu'ils ont à faire et je n'y peux pas grand-chose. L'important c'est que je reste moi-même, que je reste aussi forte que possible et que je fasse de mon mieux. C'est tout. Il n'y a aucun moyen de fuir et je ne suis pas en état de m'évader de toute façon. Je réalise à quel point je suis isolée et vulnérable. Et s'il me fallait vraiment une opération ? J'ai besoin d'aide du monde extérieur. Je dois tenter de prévenir quelqu'un. L'infirmière Noire revient souvent, répétant les mêmes questions. Chaque fois j'ai fermé les yeux jusqu'à ce qu'elle s'en aille. Je prends la décision de lui demander de contacter mes proches dès qu'elle repassera. Peut-être qu'elle acceptera. Elle est ma meilleure chance. L'agent de sécurité a disparu depuis longtemps.

Je m'endors un petit moment. Quand je me réveille, une infirmière et un prêtre sont penchés sur moi. Le prêtre marmonne et on dirait qu'il me frotte quelque chose sur le front. Je ne comprends pas tout de suite ce qu'il fait. Puis ça me revient. Les derniers sacrements. Les derniers sacrements c'est pour les morts.

« Allez-vous-en », dis-je à haute voix. Je n'ai pas la force d'en dire plus. Mais je sais que je ne veux pas des derniers sacrements. Je ne vais pas mourir, et quand bien même je mourrais, je ne vais pas mourir en hypocrite.

L'infirmière Noire revient et recommence avec ses questions. Avant qu'elle ne s'emballe, je lui fais signe d'approcher. Il n'y a personne d'autre dans les parages. Je lui demande de contacter mon avocate (qui est également ma tante). Je lui donne mon nom et lui dis de passer le coup de fil elle-même. Elle me comprend difficilement et n'arrête pas de me faire répéter mon nom. Je peux à peine parler, et chaque fois qu'elle me demande de répéter, j'ai envie de hurler. Puis je réalise qu'Assata doit sonner étrangement à l'oreille de quelqu'un qui n'a sans doute jamais entendu ce prénom. Alors je lui donne mon nom d'esclave. Je lui donne le numéro et elle s'en va.

Deux minutes plus tard, les inspecteurs fondent sur moi et ne me lâchent plus. Ils menacent, implorent, sermonnent et me promettent la lune. Ils m'assaillent de questions, et se comportent d'une manière encore plus cinglée qu'auparavant. L'un joue au gentil flic prêt à me sauver des griffes de l'autre, le mauvais flic, si seulement j'accepte de coopérer... Je suis fatiguée et leur petit numéro est plus fatigant encore. Je peux lire l'épuisement sur leurs visages. La nuit tout entière descend sur moi. Leurs voix me parviennent de plus en plus loin. Je n'en peux plus. Ils peuvent aller se faire voir. Je vais dormir. Cette fois-ci je vais m'endormir pour de bon.

Quand je me réveille, le brancard est en mouvement. Et quelque temps après nous arrivons dans le service de soins intensifs. L'endroit est rempli d'infirmières. J'exulte. Je ne rêve que d'une seule chose : dormir. Très vite je m'assoupis de nouveau.

Je me réveille. C'est déjà le lendemain. Les médecins font leurs tournées. L'un d'entre eux, un interne je pense, est très gentil avec moi. Les médecins m'examinent et passent le reste de la matinée à faire des analyses de sang, des radios, des électrocardiogrammes, etc., etc.

Bientôt j'apprends qu'ils vont de nouveau me déplacer. Je découvre également que je suis dans l'hôpital du comté de middlesex. J'entends les infirmières discuter. Elles sont soulagées qu'on me change de service : la police leur tape sur les nerfs.

Quand ils viennent pour me transférer, c'est un véritable défilé de policiers. La chambre où l'on me conduit s'appelle la suite Johnson. Je n'en reviens pas. Jamais je n'aurais imaginé que les hôpitaux avaient des chambres comme ça. Il y a un salon, une grande chambre médicalisée (c'est là qu'on me garde), un bureau, une cuisine, une salle d'eau complète et une autre petite pièce dont la fonction restera un mystère pour moi. Ils me mettent dans le lit et menottent une de mes jambes à la barrière.

Je continue à regarder autour de moi. C'est chic et de toute évidence réservé aux riches. Je suis sans doute la première personne Noire qu'on installe dans cette chambre. Et je suis là uniquement pour raisons de sécurité. Ils ont verrouillé les portes et personne ne peut entrer, sauf par le salon à côté où trois policiers d'état sont postés. Deux simples policiers et un sergent.

La radio de police dans la pièce jacasse à longueur de journée. « Un groupe de personnes de couleur suspectes à bord d'un coupé Ford blanc. Un nègre suspect, veste bleue, baskets, marchant près de l'hôpital. » On ne signale aucun blanc suspect. En écoutant les conversations des policiers à côté, et en écoutant leur radio, j'apprends que l'hôpital est truffé de policiers d'état. Apparemment ils croient qu'on va essayer de m'aider à m'évader. Je me sens mieux. Le Demerol me fait un peu planer et permet de mieux supporter la position tordue dans laquelle je suis contrainte de rester à cause des menottes autour de ma jambe.

Plus tard dans l'après-midi, c'est reparti pour un tour. Des inspecteurs à la pelle. Des questions à la pelle. Cette fois-ci ce ne sont plus les mêmes questions. Là ils veulent en savoir plus sur la Black Liberation Army[2] : son envergure, dans quelles villes elle est implantée, qui sont ses membres, etc., etc. Mais leur interrogatoire se concentre surtout sur « le gars qui a réussi à s'échapper. » Je jubile ! Je me dis qu'à cette heure-ci Sundiata est dans un endroit sûr, en train de souffler.

Désormais ils font davantage attention aux parties du corps qu'ils visent et à la manière dont ils me frappent. J'imagine qu'ils ne veulent pas laisser de marques. Un policier m'enfonce ses doigts dans les yeux. Je ne sais pas ce qu'il y a sur ces doigts, mais qu'est-ce que ça brûle ! Je crois que je serai aveugle pour le restant de mes jours. Il dit qu'il continuera jusqu'à ce que je sois complètement aveugle. Je ferme les yeux et les garde bien clos, aussi fort que possible. Il me file encore quelques coups. La substance me pénètre quand même légèrement dans les yeux. Des larmes brûlantes coulent sur mon visage et c'est ma tête entière qui va exploser. Je m'attends à ce qu'il continue mais il commence à m'insulter, me gratifier d'un déluge de « pute de négresse ». Pour finir, ils s'en vont, lui et tous les autres.

2. La BLA, Armée de Libération Noire, a existé de 1970 à 1981. C'était une organisation noire clandestine révolutionnaire versée dans la lutte armée. Comme le dit Assata Shakur, des tas de groupes très différents, avec des modes d'actions très différents sont regroupés sous cette dénomination. Dans la brochure « Message to the Black Movement », la BLA se définit comme « anti-capitaliste, anti-impéraliste, anti-raciste, anti-sexiste ».

L'un des tout premiers jours, un médecin blanc vient m'examiner. Il est tout gentil, doux comme un agneau. Il m'ausculte lentement, entretenant une conversation cordiale tout le temps que ça dure. Je me demande de quoi il est spécialiste puisque je ne l'ai jamais vu et que je suis certaine que ce n'est pas un des médecins habituels. Il dit qu'il sait combien je dois me sentir mal et en fait des tonnes quand il s'insurge contre le fait que je suis enchaînée. Il continue à parler et, après un moment, rapproche une chaise du lit. Là il attaque les petites questions amicales. La conversation se déroule à peu près comme ça :

« Ces gars sur l'autoroute, ils sont rudes. Ils verbalisent à tour de bras. Je prends l'autoroute tous les jours. Vous habitez dans le New Jersey ? Moi, je vis à Newark. Vous y êtes déjà allée ? Vous devez vous sentir bien seule ici. J'suis sûr que vous avez vraiment besoin de quelqu'un à qui parler. Je suis allé en fac de médecine à New York. Vous êtes de là-bas, c'est ça ? »

Je me méfie et je ne lui réponds pas. Je lui dis que je veux dormir et il part. Je ne l'ai jamais revu, mais jusqu'à ce jour je reste persuadée que c'était une espèce de flic ou un agent du FBI.

LE TROISIÈME ou le quatrième jour, une bonne part de mes ennuis prirent fin. Enfin pas vraiment, mais les droites, les beignes et autres petits coups vicieux ce fut terminé. Une infirmière à l'accent allemand vint à mon secours. C'était l'une des infirmières du matin, très professionnelle et exigeante, au point de pouvoir être une vraie plaie. Mais elle me sauva la vie. Ce fut la première à protester du fait que la menotte autour de ma jambe était trop serrée. Ma jambe avait commencé à enfler et elle insista pour qu'ils desserrent la menotte et qu'elle soit recouverte de gaze. Bien entendu, dès son départ, ils la resserrèrent, mais la compresse soulageait un peu. Par de petits détails, dans ses remarques, dans son attitude, je devinais qu'elle savait ce qu'il se passait. Un matin, elle entra dans la chambre comme à l'accoutumée et, une fois ses tâches habituelles terminées, elle passa la main derrière le lit, tira sur quelque chose, puis me tendit un bouton d'appel électrique relié à un câble.

« Dès que vous avez besoin de moi ou de quoi que ce soit de la part des infirmières, appuyez simplement sur ce bouton »,

dit-elle, « et n'hésitez pas à vous en servir », elle ajouta, le regard complice.

Je l'aurais embrassée. Plus tard, quand elle revint dans la pièce, après que les officiers se furent aperçus que j'avais le bouton d'appel, l'un d'eux entra à sa suite.

« Y a un moyen de débrancher ce truc ? demanda-t-il. Elle pourrait blesser quelqu'un ou se blesser.

Non, il n'y a aucun moyen de l'enlever. Si vous le débranchez, ça va continuer à sonner dans la salle des infirmières. Elle a des difficultés pour respirer et elle en a besoin. »

« C'est ça ! » m'écriai-je intérieurement. « Das ist richtig[3]. »

Après ça, chaque fois que les flics approchaient à moins d'un mètre de mon lit, j'appuyais sur le bouton d'appel. Finalement, ils renoncèrent à me tabasser et se contentèrent de menaces et autres formes de harcèlement. Une de leurs méthodes préférées était de se tenir dans l'embrasure de la porte et de braquer leurs armes sur moi. Chaque jour était mon dernier jour sur terre. Chaque nuit était la dernière. Au bout d'un moment, je m'y suis habituée. J'étais immunisée. Parfois ils armaient un pistolet dont le chargeur était vide – ce que j'ignorais – puis prononçaient un long discours passionné et appuyaient sur la détente. D'autres fois, j'étais invitée à jouer à la roulette russe. Tous sans exception me témoignaient une haine féroce. C'était des agents de la police d'état et on m'accusait d'avoir tué l'un des leurs.

Chaque jour trois équipes de police se relayaient. Quand ils prenaient leur garde, les deux agents saluaient le sergent. Certains faisaient un salut militaire, mais d'autres faisaient un salut nazi comme en Allemagne. Ils tendaient la main devant eux et claquaient des talons. Je n'en revenais pas. Un jour, l'un d'entre eux entra et me déballa tout un discours sur le fait qu'il avait combattu dans le mauvais camp pendant la Seconde Guerre mondiale. Il était intarissable et ça ne faisait pas l'ombre d'un doute, il croyait en tout ce qu'il disait. Il me parla du monde, à quel point il ne tournait pas rond. Comment les honnêtes gens ne pouvaient plus mettre un pied dehors. Si Hitler avait gagné, disait-il, le monde ne serait pas dans une telle merde aujourd'hui,

3. En allemand dans le texte.

les nègres comme moi, les bons à rien de nègres ne seraient pas en train de canarder les policiers d'état du new jersey.

Il poursuivit en m'expliquant que si la race blanche avait tout inventé c'est qu'ils étaient intelligents, qu'ils travaillaient dur, que d'autres races voulaient tout casser et utiliser le terrorisme pour prendre à la race blanche tout ce qu'elle avait construit à la sueur du front. J'avais franchement beaucoup de mal à ne pas répondre. Il parla d'empires : l'Empire romain, l'Empire grec, l'Empire espagnol, l'Empire Britannique. Si les blancs créaient des empires c'est qu'ils étaient plus civilisés que le reste du monde. Les blancs avaient créé des ballets, des opéras et des symphonies. « T'as déjà vu ça toi un négro qui écrit une symphonie ? » me demanda-t-il. Chaque jour, j'avais droit à son discours sur le nazisme. Parfois, d'autres nazis se joignaient à lui. Je lui ai demandé une fois s'il y avait beaucoup de nazis dans la police d'état, mais il s'est contenté de rire et il a continué à parler.

Quand j'étais membre du Black Panther Party, nous traitions la police de « porcs fascistes », mais je les qualifiais de fascistes non pas parce que je croyais qu'ils étaient nazis, mais à cause de leur manière d'agir dans notre communauté. J'avais beau avoir qualifié maintes fois la police de fasciste, c'était choquant de voir ma propre rhétorique se vérifier à ce point-là. J'appris plus tard que la police d'état dans le new jersey avait été créée par un Allemand, que leurs uniformes s'inspiraient d'un certain modèle d'uniforme allemand (très proche des uniformes de la police sud-africaine), et que c'était de notoriété publique que sur l'autoroute, ils contrôlaient, tabassaient, harcelaient et interpellaient les Noirs, les Hispaniques, et les personnes aux cheveux longs.

Les nazis dirigèrent l'opération de harcèlement contre moi. Ils crachaient dans ma nourriture et baissaient le thermostat dans la pièce jusqu'à ce qu'il gèle. Pendant un moment, le but de leur opération était de m'empêcher de dormir. Ils martelaient le sol de leurs pas, chantaient des chansons toute la nuit, jouaient avec leurs armes, criaient, etc. J'avertis les infirmières, mais ça ne servit à rien.

Je pouvais supporter tous leurs agissements, mais ça allait durer combien de temps ? Je n'avais aucune nouvelle du monde

extérieur, et j'ignorais si quelqu'un savait où je me trouvais, si on savait que j'étais en vie. Ma poitrine me faisait moins souffrir, mais ça m'était toujours difficile de respirer. Je me disais qu'une opération n'était plus nécessaire, mais j'ignorais si c'était dû aux analgésiques qu'on m'avait donnés ou si c'était parce que, réellement, mon état s'améliorait.

Tous les jours, je leur demandais de contacter mon avocate, et tous les jours ils répondaient qu'ils avaient essayé mais que ça ne répondait pas. Je savais que c'était un mensonge puisque Evelyn utilisait un service de standard téléphonique qui prenait les messages en son absence. Tous les jours, je leur demandais de contacter ma famille, ce à quoi ils répondaient en général par des obscénités.

« Ah, t'as une famille, ah bon ? Et ta mère c'est aussi une pute de négresse comme toi ? Parce que les négrillons, c'est interdit dans cet hôpital. »

Ils s'acharnèrent sur ma famille jusqu'à ce qu'ils se trouvent un autre sujet de divertissement. Celui qui a inventé le dicton *pas de nouvelles, bonnes nouvelles* devait être complètement dingue.

Bon, il y en eut des nouvelles, et ce ne furent pas de bonnes nouvelles. Ils me dirent que Sundiata avait été arrêté. Au début, je ne les croyais pas, mais ils étaient bien trop bavards, bien trop arrogants. Je savais qu'il s'était passé quelque chose.

« On a ton ami », m'ont-ils dit, « et il balance comme c'est pas permis. Et ouais, il balance à tour de bras, et il est en train de te charger. T'as de la chance qu'il connaissait pas la couleur de ta petite culotte ce jour-là, sinon il nous l'aurait donnée. Nous savons d'où vous veniez. Nous savons où vous alliez. Nous savons que vous vous êtes arrêtés dans un hôtel-restaurant Howard Johnson. Il nous a même dit ce que vous avez commandé à manger et que tu adorais les chips. »

« Quoi ? » ai-je pensé. « Comment ils savent ça ? » Je me suis souvenue ensuite que nous avions acheté des chips dans un Howard Johnson sur l'autoroute. Quelqu'un m'a probablement vue et s'en sera souvenu.

« Oui, Clark Squire nous dit que c'est toi qui as pris le pistolet du policier d'état et que c'est toi qui lui as tiré dans la tête. Bon, c'est pas ton genre de faire un truc pareil, non ? Eh

bien, JoAnne, t'es dans un sacré merdier. Si j'étais à ta place, j'le laisserais pas s'en tirer comme ça. C'est vraiment minable de faire porter l'chapeau à une femme. J'te propose un marché. Tu nous racontes tout ce qui s'est passé et j'te promets qu'on ira mollo avec toi. Mais, c'est juste que ça m'désole que ce soit toi qui morfles, c'est tout. Tu sais, vu la situation, tu risques d'aller en prison un bout de temps, s'il témoigne contre toi. Tu pourrais prendre perpète ou même passer sur la chaise, alors que tout ce que tu aurais à faire, c'est de nous dire ce qui s'est passé et on fera en sorte que tu n'passes que quelques années derrière les barreaux avant de rentrer au bercail. T'es jeune. Tu veux quand même pas croupir en prison toute ta vie, non ? Tu crois peut-être que tu dois quelque chose à la cause. Tu crois que lui il pense à la cause en ce moment ? Non, il balance, et ça pour balancer, il balance et il essaie de te faire porter le chapeau. Ils sont tous pareils. Ils font des beaux discours sur les Noirs, l'égalité des droits, les droits civiques, mais dès que la situation est critique, ils pensent plus qu'à sauver leur peau. Il pense à sa peau et tu ferais mieux de penser à la tienne. Tu crois que la cause en a quelque chose à foutre de toi ? Ta propre famille et tes proches n'en ont rien à foutre de toi. Pour eux, t'es qu'une criminelle. Là je t'offre cette dernière chance de t'en sortir et de passer à table. Si tu la saisis pas, t'es une imbécile. »

Ils prenaient vraiment les Noirs pour des demeurés. Leur tactique était vieille comme le monde. Il restait assis là persuadé qu'il m'avait eue avec son petit couplet rebattu. Je n'ai pas dit un mot. Si vous ne leur répondez rien, ils n'ont rien à manipuler, à retourner contre vous. « Diviser pour mieux régner », leur devise depuis toujours.

Quand ils ont compris que je n'avais pas l'intention de parler, ils ont commencé à partir. Puis l'un d'eux est revenu. « Ah oui », a-t-il dit, « j'allais oublier de te lire tes droits. » Il a sorti une petite carte et a lu : « Vous avez le droit de garder le silence... Vous avez le droit de... Etc. Je ne voudrais pas que tu dises que nous ne t'avons pas lu tes droits. »

JEUDI APRÈS-MIDI. Ils me laissent passer un coup de fil. Je n'y crois pas. J'appelle ma tante. Elle est absente. Je tombe sur le service de standard téléphonique. Je ne sais pas qui

appeler d'autre. Les seuls avocats dont les noms me viennent à l'esprit sont ceux qui ont travaillé sur le procès des Panther 21. Je les appelle au hasard. Personne n'est là, mais les secrétaires promettent de transmettre mes messages. Je suis déçue mais je me sens beaucoup mieux. La situation s'améliore.

On est vendredi. Vu l'agitation dans la pièce d'à côté, je comprends qu'il se trame quelque chose. Des voix et des chuchotements. Ils vont et viennent, rentrent et sortent, parfois en disposant un truc par ci, en déplaçant un truc par là. La radio de la police s'affole. Qu'est-ce qui se passe ? Au fond peu importe, je me dis que ça ne peut pas être bien terrible. Ils me laissent seule. Après un court instant, une policière pénètre dans la pièce. Elle porte un uniforme marron et on peut lire sur son insigne « Bureau du shérif ». Elle est Noire ou Hispanique. Je ne saurais pas dire exactement mais en tout cas elle n'est pas blanche. D'autres policiers entrent encore, vêtus d'uniformes similaires au sien. Puis encore d'autres policiers : ceux-ci sont des agents de la police d'état. L'un d'eux se place devant la porte et se tient au garde-à-vous. Des hommes en costume entrent. Puis un homme arrive avec une sténotype.

« L'honorable Joseph E. Bradshaw, État du New Jersey, Comté de Middlesex. Veuillez vous lever. »

Et ensuite, ce juge vêtu d'une robe noire fait son entrée. Un des hommes en costume lit les chefs d'inculpation :

> Nous sommes ici aujourd'hui pour examiner les plaintes déposées contre vous pour les motifs découlant de la fusillade du 2 mai 1973. Je vais vous lire les plaintes, vous remettre une copie des chefs d'inculpation portés à votre encontre. Vous serez ensuite informée par le Juge des droits dont vous pouvez disposer dans le cadre de cette procédure...
>
> ...vous êtes inculpée, selon la plainte numéro 119977, par l'Inspecteur Taranto, de la police d'État du New Jersey, pour avoir, le 2 mai 1973, dans les limites du canton de Brunswick Est situé dans le comté de Middlesex, illégalement et illicitement résisté à une arrestation régulière effectuée par l'agent de la police d'État du New Jersey James Harper, en ayant fait usage d'une arme dangereuse, en ayant blessé le dénommé James Harper et en ayant fui les lieux de l'incident, et ce, en violation de la Loi 2A:85-1 de l'État du New Jersey...

Vous êtes également inculpée, ...selon la plainte numéro S 119979, par l'Inspecteur Taranto, de la police d'État du New Jersey, pour avoir été, le 2 mai 1973, dans les limites du canton de Brunswick Est situé dans le comté de Middlesex, auteure de coups et blessures envers l'agent de la police d'État du New Jersey James Harper, avec circonstances aggravantes, à savoir l'usage d'une arme de poing avec laquelle la prévenue a tiré sur le dénommé James Harper, l'a blessé et mutilé, et ce, en violation de la Loi 2A:90-1 de l'État du New Jersey.

Selon le second chef d'inculpation, vous êtes poursuivie par ledit agent qui déclare que la prévenue Joanne Deborah Chesimard, à la date et au lieu sus-cités, a illégalement et illicitement agressé le dénommé James Harper avec l'intention de le tuer, de l'assassiner et de l'abattre, en faisant usage d'une arme de poing dont la prévenue était alors en possession, tout cela en violation de la Loi 2A:90-2.

En outre, et selon le troisième chef d'inculpation, la prévenue sus-citée, aurait été illégalement et illicitement, à la date et au lieu précités, l'auteur de coups et blessures volontaires envers une personne dépositaire de l'autorité publique, à savoir, James Harper, agent assermenté de la police d'État du New Jersey, en ayant fait usage d'une arme à feu et en ayant blessé le dénommé James Harper, et ce, en violation de la Loi 2A:90-4 de l'État du New Jersey.

Selon la plainte S 119980 vous êtes inculpée pour avoir illégalement et illicitement commis un meurtre et pour avoir tiré sur l'agent de police d'État du New Jersey Werner Foerster, de l'avoir tué, abattu, avec préméditation, et ce, en violation des Lois 2A:113-1 et 2A:85-14 de l'État du New Jersey...

Vous êtes également inculpée, selon la plainte S 119981 du Sergent Détective Taranto, pour avoir, le 2 mai 1973, dans les limites du canton de Brunswick Est situé dans le comté de Middlesex, illégalement et illicitement causé ou influencé de manière préméditée le meurtre de James Coston dit Zayd Shakur, alors que vous résistiez ou tentiez d'éviter l'arrestation régulière effectuée à ce moment-là par l'agent de la police d'État du New Jersey James Harper, et ce, en violation de la Loi 2A:113-2 de l'État du New Jersey...

Vous êtes inculpée, selon la plainte S 119982, par le Sergent de police d'État Louis Taranto, pour avoir, le 2 mai 1973, dans les limites du canton de Brunswick Est situé dans le comté de Middlesex, eu illégalement et illicitement en votre posses-

sion et contrôle une arme à feu illégale, à savoir un pistolet automatique Browning 9 millimètres ; un pistolet automatique Browning de calibre .380 ; un pistolet automatique Llama de calibre .38, numéro de série 24831, tout ceci sans avoir obtenu de permis autorisant le port des armes en question, et ce, en violation de la Loi 2A:151-41 (a)-de l'État du New Jersey...

Vous êtes aussi inculpée, selon la plainte S 119983, par le Sergent Détective Taranto, pour avoir, le 2 mai 1973, dans les limites du canton de Brunswick Est situé dans le comté de Middlesex, illégalement et illicitement pris par la force à l'agent de la police d'État du New Jersey Werner Foerster, un revolver calibre .38, avec usage de la violence c'est-à-dire en tirant sur le même Werner Foerster, en le tuant, en l'abattant, et ce, en violation de la Loi 2A:141-1-de l'État du New Jersey.

Selon le deuxième chef d'inculpation de cette plainte vous êtes poursuivie pour avoir commis cet acte avec usage ou menace d'une arme, en violation de la Loi 2A:151-5 de l'État du New Jersey…

...vous êtes inculpée par le Sergent Détective Taranto, dans la plainte S 119984, pour, le 2 mai 1973, dans les limites du canton de Brunswick Est situé dans le comté de Middlesex, association de malfaiteurs avec James Coston dit Zayd Shakur et une personne non identifiée en vue de commettre le meurtre du dénommé Werner Foerster, et dans les circonstances de ladite association de malfaiteurs d'avoir commis les faits manifestes suivants :

1. La prévenue dénommée Joanne Deborah Chesimard était en possession d'une arme de poing afin de remplir le but poursuivi par l'association de malfaiteurs mentionnée, à la date et… au lieu sus-cités.

2. La prévenue sus-citée Joanne Deborah Chesimard, suivant un plan concerté, a agressé l'agent de la police d'État James Harper et a par ailleurs fait usage d'une arme envers ledit agent de la police d'État James Harper afin de remplir le but poursuivi par l'association de malfaiteurs mentionnée, de surcroît en blessant ledit agent de la police d'État, en le mutilant et le tuant, tout ceci en violation des Lois 2A:98-1 et 2A:113-1 de l'État du New Jersey.

On dirait qu'il ne va jamais s'arrêter. Je ne comprends même pas la moitié des accusations. J'interromps la procédure.

« Mon avocate n'est pas présente », je proteste. « Je souhaite la présence d'un avocat ». Ils m'ignorent et poursuivent la lecture.

« Que plaidez-vous ? me demandent-ils.

— Je souhaiterais la présence d'un avocat. Je n'ai pas droit à un avocat ?

— Ce ne sera pas nécessaire, répond froidement le juge. L'accusée plaide non coupable. »

Et tout aussi rapidement qu'il a fait son entrée, le cortège repart.

Plus tard, la même policière revient. Elle se tient dos au mur, raide comme un piquet. Son visage est un masque. « Non ! Le tribunal encore ? Qu'est-ce qu'ils vont faire cette fois-ci, me condamner sur-le-champ, ici et tout de suite ? » Je m'imagine, jugée là, séance tenante, dans mon lit, sans avocat.

La porte s'ouvre. C'est Evelyn — mon avocate et ma tante. Je n'ai jamais vécu plus belle apparition. Elle me serre dans ses bras et s'assied à côté de moi. Comme toujours avec elle, les choses sérieuses passent avant tout.

« Je n'ai que cinq minutes », me dit-elle. « Ils m'ont dit que je ne pouvais pas te voir. J'ai dû aller au tribunal pour obtenir une ordonnance. Le juge ne nous a accordé que cinq minutes chacune. Ta mère et ta sœur sont dehors. Alors parle vite. »

Nous levons les yeux. Les policiers nous collent littéralement. « Je voudrais parler avec ma cliente en privé », déclare Evelyn. « Voulez-vous s'il vous plaît reculer. C'est une honte. Je suis avocate, je suis en entretien avec ma cliente et nous avons droit à la confidentialité, c'est garanti par la constitution. » Les policiers reculent de quelques centimètres. Je décris à Evelyn le tribunal d'opérette de ce matin. Mes lèvres bougent si vite qu'on dirait un film à l'ancienne, mais en mode parlant. À son expression je devine que je dois vraiment avoir une mine épouvantable.

« Comment te traitent-ils ? » demande-t-elle.

Je n'ai pas le temps de lui raconter toute l'histoire, mais je dois l'avertir de ce qui se passe. J'ignore ce qu'ils me réservent. Il faut que j'arrive à trouver quelqu'un qui leur mette la pression pour qu'ils arrêtent. Je lui raconte certaines choses mais pas les pires sévices ; je n'y parviens pas. Son visage est triste, très triste et chaque fois que je lui en confie plus, ses mains tremblent. « Essaie de faire ce que tu peux », dis-je.

« C'est terminé ! Le temps est écoulé, mademoiselle ! »

Evelyn proteste en vain. « J'ai besoin de parler avec ma cliente. Nous n'avons absolument pas eu assez de temps. »

« Désolé, mademoiselle, c'est terminé ! » Ils se dirigent vers elle comme s'ils allaient la tabasser.

L'instant d'après elle n'est plus là. Je me prépare pour la venue de ma mère et ma sœur. Je ne les ai pas vues depuis si longtemps. Je ne sais pas à quoi m'attendre.

Ma mère entre. Elle a l'air inquiète mais elle a l'air solide. Elle m'embrasse.

« Je suis fière de toi », dit-elle.

Les mots tournoient autour de moi, tissant une chaude couverture d'amour. Je suis tellement heureuse. Je suis folle de joie. Ma mère est fière de moi. Elle m'aime et elle est fière de moi.

Ce moment avec ma mère se termine bien trop tôt. Ma sœur entre. Elle a les cheveux enveloppés dans un turban et son visage est terriblement blême. Dès qu'elle me voit, elle éclate en sanglots. Des larmes coulent sur son visage déjà bouffi. On voit qu'elle a beaucoup pleuré.

« Je t'aime », dit-elle simplement.

Nous ne parlons pas beaucoup, mais je me sens infiniment proche d'elle pendant ces quelques minutes.

« Le temps est écoulé. » Une fois de plus. Et ensuite elle disparaît.

Je reste étendue là, submergée d'émotions. C'est une épreuve tellement difficile pour ma famille. Elles ont l'air vulnérables, ébranlées. C'est peut-être même plus difficile pour elles que pour moi. Si seulement je pouvais faire quelque chose pour soulager leur peine.

DEUX INFIRMIÈRES NOIRES étaient d'une extrême gentillesse à mon égard. Quand elles étaient de service, elles prenaient toujours la peine de s'assurer que j'allais bien. Elles me rendaient visite fréquemment, ce dont je leur étais particulièrement reconnaissante pendant ces premiers jours.

« N'hésitez pas à sonner si vous avez besoin de quoi que ce soit », disaient-elles d'un air entendu.

Une nuit, l'une d'elles entra et me donna trois livres. Je n'avais même pas songé à lire. Ces livres étaient un cadeau du ciel. Ils avaient été soigneusement choisis. Il y avait un livre de poésie Noire, un autre livre intitulé *Black Women in White Amerika*, et le troisième était un roman de Herman Hesse, *Siddhartha*. Chaque fois que je m'épuisais de la violence verbale de mes ravisseurs, je noyais le son de leurs voix en lisant de la poésie tout haut. « Invictus » et « If We Must Die » étaient les poèmes que je lisais en général. Je les relisais sans cesse et m'assurais que les gardiens aient entendu chaque mot. Ces poèmes étaient le message que je leur adressais.

Pendant la lecture du livre sur les femmes Noires, je sentais l'esprit de ces sœurs qui me nourrissait et me rendait plus forte. Depuis la nuit des temps, les femmes Noires luttent et s'entraident pour survivre aux coups durs de l'existence. Et quand j'ai lu *Siddhartha*, une forme de paix m'a envahie. Je me sentais en harmonie avec tout le vivant. Le monde, malgré l'oppression, est un endroit magnifique. Pour moi-même, doucement, je murmurais « Om » en laissant mes lèvres vibrer. Je ressentais la présence des oiseaux, du soleil, des arbres.

J'étais en communion avec toutes les forces qui regorgent sur Terre d'un amour sincère pour les êtres, en communion avec toutes les forces révolutionnaires de la planète.

J'allais nettement mieux. Il leur arrivait même de me détacher, ce qui de temps en temps me permettait de boitiller jusqu'aux toilettes, avec l'aide de l'infirmière. J'étais encore assez faible et quand je rejoignais mon lit je m'écroulais comme si je venais d'accomplir un exploit hors du commun. Mais au moins à présent je savais pourquoi j'allais mal. Les premiers jours, j'arrivais à peine à poser des questions et quand je le faisais, ils réagissaient comme si mon état de santé était une information ultra confidentielle à laquelle je n'avais pas le droit d'accéder. J'avais trois blessures par balle. J'avais une balle dans la poitrine (elle y est toujours) ; un poumon blessé rempli de liquide, une clavicule cassée et un bras paralysé avec des lésions indéterminées aux nerfs. Je n'arrêtais pas de demander si je pourrais retrouver l'usage de ma main. Un ou deux médecins répondirent catégoriquement que non. Les autres répondirent : « Peut-être, peut-être pas. »

Peu importe, j'allais vivre.

L'HISTOIRE

Tu es mort.
J'ai pleuré.
Et continué à me relever.
Un peu plus lentement.
Et bien plus fatalement.

2

Le FBI ne trouve aucune preuve de ma naissance. Sur mon avis de recherche, ils écrivent que je suis née le 16 juillet 1947 et ajoutent, entre parenthèses, « pas de justificatif de naissance ».

Quoi qu'il en soit, je suis née. Je suis l'aînée d'une fratrie de deux enfants. Ma sœur, Beverly, est arrivée cinq ans plus tard. Ma maman m'a appelée JoAnne Deborah Byron. J'étais, me dit-on, un bébé potelé et souriant, et vers l'âge de 9 mois, je pouvais déjà m'exprimer en faisant des phrases complètes. Mais on raconte aussi que j'étais paresseuse et que j'ai parlé bien avant de savoir marcher. Tout le monde dit que je confondais le jour et la nuit et empêchais toute la maisonnée de dormir (aujourd'hui encore je suis plutôt un oiseau de nuit). L'autre anecdote que je me souviens avoir entendue sur ma petite enfance c'est que je hurlais de toutes mes forces chaque fois qu'une personne vêtue de fourrure ou de plumes s'approchait de moi (aujourd'hui encore je ne suis pas trop fan).

Mes parents ont divorcé peu après ma naissance. J'ai vécu avec ma mère, ma tante (qui s'appelle aujourd'hui Evelyn Williams), ma grand-mère (Lulu Hill) et mon grand-père (Frank Hill) dans une maison située dans la section Bricktown du quartier de Jamaica à New York. La seule chose dont je me souvienne au sujet de cette maison c'est le jardin de derrière, que j'aimais et l'énorme chien du voisin. Je me rappelle parfaitement du chien car il me terrifiait. Pour la petite fille que j'étais il paraissait énorme, une sorte de version canine de King Kong ou de Monsieur Joe[4] (encore aujourd'hui on ne peut pas dire que je

4. Nom du singe géant dans le film éponyme réalisé par Ernest Beaumont Schoedsack en 1949.

raffole des chiens). Quand j'avais trois ans, mes grands-parents ont vendu la maison et ont déménagé dans le Sud. Et j'étais du voyage.

Nous avons emménagé dans une grande maison en bois sur la 7e Rue à Wilmington en Caroline du Nord. C'était la maison dans laquelle mon grand-père avait grandi. Il y avait un porche qui faisait tout le tour et une grande balançoire verte et, bien sûr, des massifs de rosiers dans le jardin de devant et un pacanier à l'arrière. Au départ, mon grand-père pensait que la maison avait appartenu à mon arrière-grand-père Papa Linc (diminutif de Lincoln) mais ils ont fini par découvrir qu'il en avait seulement reçu l'usufruit pour la durée de son existence. Papa Linc avait été chauffeur pour l'une des familles blanches les plus importantes de Wilmington et on raconte qu'il avait été l'un des membres les plus en vue de la communauté Noire. Avec mon arrière-grand-mère Mamma Jessie, ils avaient travaillé dur toute leur vie, avaient élevé onze enfants dans cette maison et étaient morts en ayant le sentiment qu'elle leur appartenait. Les mots écrits en petits caractères et les avocats blancs ont l'art de dépouiller les Noirs de ce qu'ils possèdent. Mes grands-parents ont été contraints d'acheter la maison une deuxième fois.

« *Qui vaut mieux que toi ?*

— *Personne.*

— *Qui ?*

— *Personne.*

— *Relève-moi cette tête.*

— *Oui.*

— *Oui qui ?*

— *Oui, Grand-maman.*

— *Je veux que tu me gardes cette tête bien haute, et je veux que tu ne te laisses faire par personne, tu comprends ?*

— *Oui, Grand-maman .*

— *Et qu'on ne vienne pas m'apprendre que ma petite-fille chérie s'est laissé marcher sur les pieds.*

— *D'accord, Grand-maman.*

— *Je ne veux pas que qui que ce soit profite de ma petite-fille chérie, tu m'entends ?*

— *Oui, je comprends.*

— *Oui qui ?*
— *Oui, Grand-maman.* »

Toute ma famille essayait de m'inculquer un certain sens de la dignité personnelle, mais chez ma grand-mère et mon grand-père, cela relevait de l'obsession. Ils me répétaient continuellement : « Tu es aussi bien qu'une autre, ne laisse personne te dire qu'il vaut mieux que toi. » Mes grands-parents m'interdisaient formellement de dire « oui m'sieur » et « oui m'dame » ou de regarder mes chaussures ou encore de faire un quelconque geste de soumission lorsque je m'adressais aux blancs. « Quand tu t'adresses à eux tu les regardes droit dans les yeux », me disait-on. « Et tu parles bien haut et fort comme une personne intelligente. » On m'ordonnait de m'exprimer clairement, intelligiblement et la tête bien haute sans quoi je risquais de me la faire arracher des épaules par mes grands-parents.

Mes grands-parents étaient à cheval sur le respect. Je devais être polie et respectueuse des adultes, dire « bonjour » ou « bonsoir » quand je passais devant les maisons des voisins. Répondre aux adultes ou faire la maligne, c'était tout simplement hors de question. Mes grands-parents ne m'autorisaient même pas à répondre aux questions d'un simple « oui » ou d'un simple « non ». À la place je devais dire « oui, Grand-mère » ou « non, Grand-père ». Mais pour ce qui était des rapports avec les blancs du Sud ségrégué, ma grand-mère me disait, menaçante : « Ne respecte jamais quelqu'un qui ne te respecte pas, tu as compris ? » « Oui, Grand-mère », je répondais, ma voix presque réduite à un murmure. Elle répétait sans cesse « Parle plus fort ! », ce qui était visiblement son idée fixe quant à mon éducation. Elle m'envoyait à l'épicerie en me donnant des consignes claires sur ce qu'il fallait ramener. Sous aucun prétexte je ne devais revenir à la maison avec des produits de mauvaise qualité ; ce qui arrivait trop souvent aux Noirs dans le Sud. « Tu leur dis que tu ne veux pas de leurs restes et tu n'as pas intérêt à m'en ramener », me prévenait-elle. Si le propriétaire du magasin me vendait quelque chose qui n'était pas du goût de ma grand-mère, je devais retourner à la boutique pour l'échanger ou pour être remboursée. « Tu leur parles bien haut et bien distinctement.

Ne m'oblige pas à me déplacer moi-même jusqu'à l'épicerie. » Morte de peur à l'idée de la scène que ma grand-mère ferait si elle devait s'y rendre elle-même, j'y repartais en vitesse, prête à faire un scandale.

Chaque fois que ma grand-mère entendait parler d'une personne qui était maltraitée, surtout quand il s'agissait d'un homme qui maltraitait une femme, elle me fusillait du regard et me lançait : « Tu n'as pas intérêt à laisser quiconque te maltraiter, tu m'entends ? On ne t'élève pas pour que tu te fasses maltraiter, tu entends ? Je ne veux pas que tu te laisses faire, tu comprends ? » « Oui, Grand-mère », je répondais pour la centième fois me semblait-il, en me demandant pourquoi ma grand-mère adorait tant se répéter. Mes grands-parents employaient des méthodes simplistes et je détestais quand ils rabâchaient constamment les mêmes choses. Mais les leçons qu'ils m'ont apprises, plus que tout ce que j'ai appris d'autre dans la vie, m'ont aidée à faire face à ce qui m'attendait en grandissant en amérike[5].

Souvent pourtant, pour mes grands-parents, la fierté et la dignité étaient très liées à des choses comme le statut social et l'argent. Pour eux, être « tout aussi bien » que les blancs signifiait posséder ce que les blancs possédaient. Ils me disaient d'aller à l'école et d'étudier pour avoir une belle maison, de beaux vêtements et une belle voiture. « Les blancs supportent pas qu'on ait le moindre truc », me répétaient-ils. « C'est pour ça que tu dois faire des études afin de devenir quelqu'un et faire quelque chose de ta vie ». Devenir « quelqu'un » dans la vie ne voulait pas dire grand-chose pour moi. Je voulais être heureuse, me sentir bien. Ma conscience des différences de classe dans la communauté Noire m'est apparue à un jeune âge, et même si ma grand-mère m'a appris à être plus fière et plus forte que tout le monde, elle avait beaucoup d'idées à la Booker

5. Assata Shakur utilise rigoureusement l'orthographe amerika pour désigner les états-unis. L'usage du « k » renvoie ici au kkk (Ku Klux Klan) et à la consubstantialité de la suprématie blanche dans la nation étasunienne. De la même manière, elle écrit systématiquement cour/court kourt/kour en référence au racisme inhérent au système judiciaire étasunien, machine à broyer, enfermer, tuer, les noir·e·s mais pas qu'elleux. Et la plupart du temps, les noms d'états et d'institutions ne portent pas non plus de majuscule.

T. Washington[6] comme l'élévation à la force du poignet et le culte de l'élite Noire[7]. Elle avait travaillé dur et gagné sa vie correctement comme ouvrière à la pièce dans une usine, mais elle avait d'autres projets pour moi. Elle était bien décidée à me voir intégrer l'élite de Wilmington — la classe privilégiée — qui faisait partie de la soi-disant bourgeoisie Noire.

Une des premières étapes consistait à m'interdire catégoriquement de jouer avec des « rats de ruelle ». Il m'était impossible d'obéir à ses ordres, puisque je n'avais absolument aucune idée de ce qu'était un rat de ruelle. Souvent, je devenais malgré moi la cible de sa colère folle, accusée du crime de collusion avec des rats de ruelle. Ma grand-mère, frémissant d'exaspération, me menaçait d'une myriade de châtiments si je persistais dans mon comportement maléfique. Je recevais des ordres stricts m'intimant de renoncer à mes penchants pour les rats de ruelle et de jouer avec les « enfants convenables ». Mais nous n'étions jamais d'accord sur ce qu'étaient des « enfants convenables ». Les enfants convenables, pour ma grand-mère, ce n'était pas la même affaire.

Les « enfants convenables » venaient de « familles convenables ». À quoi reconnaissait-on une famille convenable ? Une famille convenable habitait dans une maison convenable. Et à quoi reconnaissait-on une maison convenable ? Une maison convenable était bien tenue et bordée d'un trottoir. Les familles

---

6. Né esclave en Virginie, entrepreneur autodidacte, figure majeure de la communauté noire de la fin du 19e siècle à sa mort. Son discours le plus célèbre, le controversé « compromis » d'Atlanta, fut largement considéré comme un appel à accepter la ségrégation. Il y prône l'abandon des revendications de droits civiques, tout en valorisant le développement et l'émancipation économique de la population noire par le travail manuel et agricole, c'est-à-dire dans des tâches subalternes. Toute cette philosophie de sacrifice dans le travail, de respectabilité et de défense du statu quo, au nom d'un prétendu intérêt collectif, séduisait beaucoup les blancs, au Sud comme au Nord, et ce dans un contexte de terreur raciale négrophobe particulièrement aiguë.

7. Le sociologue W.E.B. Du Bois emploie le concept de « Talented Tenth » en réponse à la philosophie de l'éducation de Booker T. Washington. Il désigne une élite, un petit groupe de personnes noires formées aux humanités, vouée à devenir les leaders du peuple noir. Assata associe ici les deux approches, celle de Washington et Du Bois, même si elles étaient en opposition. Elle renvoie dos à dos l'idée d'une élite éclairée et celle de l'hyper-valorisation du labeur et de la soumission industrieuse à l'ordre économique et social.

convenables ne laissaient pas leurs enfants jouer dans la rue sans chaussures et ne les laissaient pas dire *j'suis pas*. Ma grand-mère était loin de s'imaginer à quel point j'aimais dire *j'suis pas* dès que j'étais hors de portée de ses oreilles. Ma grand-mère avait un petit rat de ruelle là sous son toit et elle ne le savait même pas. Les rats de ruelle étaient censés vivre dans des ruelles, des cabanes délabrées, mais ça arrivait souvent que ma grand-mère traite des amis à moi de rats de ruelle même s'ils n'habitaient pas dans une ruelle.

Pour m'inculquer un peu de bon sens, elle m'emmenait consciencieusement rendre visite à des « enfants convenables ». Ces petites âmes convenables étaient systématiquement la progéniture de médecins Noirs de Wilmington, d'avocats, de prédicateurs et de croque-morts. Les enseignants, les propriétaires de salons de coiffure et le rédacteur en chef du journal des « gens de couleur » étaient également des gens convenables : souvent lors de ces petites séances de jeu « convenables », les autres enfants et moi restions plantés là à échanger des regards gênés. Parfois on se lançait de bon cœur et on finissait par s'amuser. Mais le plus souvent, le seul jeu c'était se-regarder-en-chien-de-faïence ou montre-et-raconte (les enfants me montraient leurs jouets et autres sous les « oh » et les « ah » ébahis des adultes présents). Le pire c'était les repas chez le prédicateur où ils mettaient une heure à dire le bénédicité. Ou les jeux de balle avec la fille du croque-mort. Elle voulait toujours y jouer et j'étais terrifiée à l'idée que la balle ne roule jusqu'à l'endroit où l'on gardait les morts et finisse dans la bouche d'un cadavre. Ma grand-mère aurait fait un caca nerveux si elle avait su que l'un des jeux préférés d'un de ses petits enfants convenables préférés était de jouer à montre-et-raconte avec son zizi en menaçant de faire pipi sur tout le monde.

Après chacune de ces visites, ma grand-mère chantait pendant une semaine les louanges de mes petits amis convenables tellement charmants et de la manière tellement convenable dont nous avions joué ensemble, tandis que je bougonnais intérieurement, et affichais une expression à un froncement de sourcils de l'insolence. Ma grand-mère et moi nous nous sommes livré une guerre sans vainqueur pratiquement jusqu'à l'âge adulte. Ce n'était pas par défi, c'est juste que j'aimais qui je voulais, un point c'est

tout. Je m'en fichais pas mal de savoir quel genre de maison mes amis avaient ou s'ils habitaient ou non dans une ruelle. Tout ce qui comptait c'était si je les aimais ou pas. J'étais persuadée à l'époque, et je le reste aujourd'hui, que dans certains domaines les enfants sont bien plus sensés que les adultes.

Mais pour mon esprit d'enfant, la vie à Wilmington était excitante. Il y avait toujours de nouveaux lieux à découvrir et de nouveaux cousins, des tantes, des oncles à rencontrer. Une de mes parentes préférées c'était Tante Lou. C'était la sœur de Mamma Jessie et elle vivait à l'autre bout de la ville. C'était la dernière parente de mon grand-père à Wilmington, tous les autres ayant migré au Nord ou sur la côte Ouest. La maison de Tante Lou était magique et regorgeait de saveurs, de textures, d'odeurs et d'objets. Il y avait chez elle des univers entiers à explorer. Chaque fois, Tante Lou me préparait un bon petit repas avant de me laisser faire tout ce que je voulais.

Ce n'est qu'à l'âge adulte que j'ai appris que Tante Lou avait un fils. Il s'appelait Oncle Willie et il était mort avant ma naissance. Oncle Willie était un peu une légende dans Wilmington durant les années vingt, trente et quarante. À chaque fois qu'il débarquait en ville, Tante Lou n'était plus, raconte-t-on, que plaintes, gémissements et inquiétude et ce tant qu'il n'était pas rentré en territoire plus sûr, au Nord. On raconte qu'il démolissait les panneaux « gens de couleur » et « réservé aux blancs » et enfreignait les lois Jim Crow[8] quand ça lui chantait. Il allait partout réclamer ses droits et dénoncer l'oppression des Noirs. En toute logique, tous ceux qui l'aimaient ne retrouvaient leur tranquillité d'esprit que bien après son départ. On l'appelait « Willie le Sauvage » ou « l'autre fou d'Indien » (il était, paraît-il, Noir et Cherokee), mais les gens l'appelaient comme ça à cause de son tempérament. On raconte qu'il avait beaucoup d'amis et qu'il est décédé de mort naturelle.

Les autres membres de la famille que j'ai rencontrés venaient tous du côté de ma grand-mère. La famille de ma grand-mère

8. Les lois Jim Crow étaient des lois qui imposaient, entre autres, la ségrégation raciale dans le sud des États-Unis. L'origine du terme a souvent été attribuée à « Jump Jim Crow », une caricature négrophobe chantée et dansée par l'acteur blanc Thomas D. Rice le visage grimé en blackface à partir de 1832.

vivait à Seabreeze, en dehors de Wilmington, près de Carolina Beach. Leur nom de famille était Freeman, et ils étaient connus pour leur grande nervosité, leur susceptibilité et leur émotivité. Ils travaillaient rarement pour qui que ce soit, et au lieu de ça avaient choisi de vivre sur la terre que leur père leur avait léguée. Ils étaient agriculteurs et pêcheurs, et ils possédaient des petites boutiques. J'ai aussi eu vent qu'ils étaient dans la contrebande d'alcool. Le père de ma grand-mère était un Indien Cherokee. Il est mort alors que ma grand-mère était très jeune. Personne ne sait grand-chose de lui, en dehors du fait qu'il a acquis beaucoup de terres, on ne sait comment, et les a laissées à ses enfants.

Les terres étaient de grande valeur parce qu'elles bordaient, pour la majeure partie, soit la rivière soit l'océan. Chacun avait sa théorie sur ce que mon arrière-grand-père avait fait pour les acquérir. Mais ces terres étaient la raison pour laquelle mes grands-parents avaient déménagé dans le Sud. En 1950, l'année où nous avons emménagé à Wilmington, le Sud était intégralement ségrégué. Beaucoup d'endroits, y compris la plage, étaient interdits aux Noirs. Parfois, ils faisaient le voyage jusqu'en Caroline du Sud rien que pour voir l'océan. Mes grands-parents ont décidé de monter une affaire sur leurs terres. Il y avait un restaurant, des vestiaires où les gens pouvaient se changer et un espace pour danser et passer un moment ensemble.

La plage était communément appelée Bop City, bien que mes grands-parents insistaient pour qu'on l'appelle la plage Freeman. Durant toute mon enfance le nom Freeman n'avait jamais rien évoqué de particulier pour moi. Ce n'était qu'un nom parmi tant d'autres. C'est seulement à l'âge adulte, quand j'ai commencé à lire sur l'histoire des Noirs, que j'en ai découvert la signification. Après l'esclavage, de nombreux Noirs ont refusé d'utiliser le nom de leur maître. Au lieu de cela ils se sont appelé « Freeman[9] ». Le nom avait également été utilisé par des Africains qui avaient été libérés avant que l'esclavage ne soit « officiellement » aboli, mais c'est surtout après l'abolition que de nombreux Noirs ont changé de nom pour Freeman. Après cette découverte, j'ai vu mes ancêtres sous un jour nouveau.

---

9. Littéralement « homme libre ».

Pour moi, la plage était un endroit merveilleux, et aujourd'hui encore, il n'existe pas d'endroit au monde que j'aime davantage. Je n'ai jamais vu de plage plus belle que celle-ci l'était à l'époque, avant qu'ils ne décident de construire un canal, pile à travers la propriété de mes grands-parents. Elle n'est maintenant plus que l'ombre de ce qu'elle était autrefois et elle a été en grande partie détruite par l'érosion. Mais à l'époque, il y avait des dunes de sable majestueuses couvertes d'oyats de haute taille, où mes cousins et moi construisions des forts, des maisons et, parfois des villes. Lorsque le programme le permettait, nous passions des heures à nous cacher et à nous lancer des attaques-surprises. Le sable était beau et propre et, au début de l'été, nous pouvions trouver à peu près toutes les variétés de coquillages imaginables. Quand le soleil tapait trop fort, nous nous asseyions dans la vieille jeep bleue que conduisait mon grand-père et nous jouions avec des objets rudimentaires comme des poupées en papier et des tasses de thé. Une fois que j'ai su lire, j'ai pris l'habitude de m'asseoir au soleil, protégée par les énormes chapeaux que ma grand-mère me faisait toujours porter, et de dévorer les livres les uns après les autres.

Toutes les deux semaines, mon grand-père se rendait à la bibliothèque pour « gens de couleur » sur Red Cross Street et le bibliothécaire me donnait une dizaine de livres à lire. Dès que je les finissais, mon grand-père allait en chercher une nouvelle fournée. J'avais une imagination débordante. Souvent je m'asseyais pour contempler l'océan et songeais à l'immensité du monde, entourée de fragments d'histoires de pirates et d'aventures des jumeaux Bobbsey[10] qui flottaient çà et là dans le paysage. J'imaginais tous les endroits dont j'avais entendu parler dans les livres et qui se trouvaient de l'autre côté de la mer : je me demandais si je les verrais un jour. Et, bien sûr, je rêvassais à toutes sortes de choses, assez stupides pour la plupart.

Pour autant je ne passais pas toutes mes journées la tête dans les nuages. Mes grands-parents croyaient fermement au travail. Ils avaient travaillé toute leur vie et il était inenvisageable

10. Série très populaire aux États-Unis de livres pour enfants publiés de 1904 à 1979 suivant les mésaventures de deux paires de jumeaux. Les livres ont été écrits par une dizaine d'auteur·e·s différent·e·s.

qu'ils tolèrent des « fainéants-bons-à-rien » dans leur entourage. Chaque jour il y avait des corvées à faire et il n'y avait pas de jeux tant qu'elles n'étaient pas terminées. Je rangeais, par exemple, les sachets de chips sur les étagères, je mettais les sodas dans le réfrigérateur, j'essuyais les tables, etc. Quand les clients étaient là, je vendais des en-cas, tels que des chips, des biscuits salés au beurre de cacahuètes Nabs, des cornichons et des pieds de cochons marinés au vinaigre. Je dressais également les tables et apportais aux clients ce dont ils avaient besoin. Mais mon principal job consistait à encaisser cinquante cents pour le parking. Comme il n'y avait pas de route pour accéder à notre plage (la route pavée s'arrêtait à la limite de la zone réservée aux blancs) mes grands-parents avaient dû payer pour faire tracer un chemin de terre et construire un parking sur le sable. Des chargements de terre avaient été amenés et un rouleau compresseur avait écrasé le tout pour que le sol soit assez dur pour qu'on roule dessus. Les travaux avaient été coûteux et c'est pour ça que mes grands-parents avaient décidé de facturer le stationnement cinquante cents. J'ai su très jeune compter et rendre la monnaie et c'était donc mon boulot de collecter les cinquante cents. Pendant la semaine, ça ne prenait pas beaucoup de mon temps, mais le week-end, s'il faisait beau, c'était un travail qui m'occupait la journée entière.

Des voitures et des bus affluaient de toute la Caroline du Nord, de la Caroline du Sud et de la Virginie. Il y avait des groupes religieux, des groupes scolaires, des amicales, des clubs de femmes, des scouts et des jeannettes. Des tas de gens venaient à la plage, certains avaient un peu d'argent et d'autres, ça se voyait, étaient vraiment pauvres. Durant toutes ces années à la plage, seules une ou deux personnes m'ont embêtée. La plupart des gens me traitaient avec beaucoup de gentillesse, comme si j'étais leur gosse.

Les gens qui venaient à la plage me fascinaient. J'adorais le ballet des arrivées et des départs. Au bout d'un moment je reconnaissais les habitués et il ne me fallait pas longtemps pour mémoriser leurs noms. Certains d'entre eux me donnaient des pourboires, qui passaient généralement dans le picolo (un jukebox). Il y avait beaucoup d'amoureux et j'ai passé un peu de temps à les espionner dans le parking, mais ce n'était

pas très intéressant. Tout ce qu'ils faisaient, c'était se tortiller dans tous les sens. Examiner les plaques d'immatriculation (je pouvais reconnaître les plaques d'immatriculation de chaque état en un coup d'œil) et ramasser des insectes (j'en avais une énorme collection) était beaucoup plus intéressant. Mais observer les familles avec leur pique-nique de poulet frit, de salade de pommes de terre et de pastèque, c'était encore mieux. Certains d'entre eux avaient l'air tellement heureux que ça se voyait qu'ils n'avaient pas souvent l'occasion de pique-niquer. Et je guettais toujours s'il y avait des enfants pour jouer avec eux quand je n'étais pas occupée.

Et puis il y avait les noceurs. Leurs voitures empestaient le whisky. Ils dansaient beaucoup, mangeaient beaucoup, dépensaient beaucoup dans le picolo, et souvent je me demandais s'ils étaient rentrés chez eux en un seul morceau.

Parmi les gens qui venaient à la plage, beaucoup étaient pauvres. Parfois, le plancher de leurs vieux tacots ou de leurs vieux pick-up était à moitié pourri. En général, il y avait beaucoup d'enfants en bas âge avec eux et ils n'avaient pas de maillots de bain. Ils allaient nager avec les mêmes vêtements qu'ils avaient mis pour venir à la plage, et une fois sur deux les petits se baignaient nus. Et il y avait ceux qui venaient pour se donner en spectacle, généralement le soir au dîner, tirés à quatre épingles.

Beaucoup de gens disaient : « Je supporte pas le soleil », « je suis déjà trop noir, c'est pas moi qu'tu verras sous ce soleil. » C'était incroyable le nombre de gens qui disaient qu'ils étaient déjà trop noirs. Nous les regardions comme s'ils étaient dingues vu que nous adorions le soleil. Mais les parasols à louer partaient comme des petits pains. Certaines personnes les recouvraient de vêtements et de couvertures de sorte qu'aucun rayon de soleil ne puisse traverser. Il y avait une dame qui mettait toujours un sac en papier sur sa tête et perçait deux trous pour les yeux. Certaines femmes refusaient de s'approcher de l'eau de peur que leurs cheveux « tournent mal ».

Un des trucs que je trouvais les plus émouvants c'était quand quelqu'un voyait l'océan pour la première fois. C'était formidable à voir. Ils restaient là, debout, bouche bée, subjugués et bouleversés, comme s'ils se retrouvaient face à Dieu ou face à

l'immensité de l'univers. Je me souviens qu'une fois un pasteur avait amené une vieille dame à la plage. Je n'avais jamais vu quelqu'un qui avait l'air aussi vieux. Elle disait qu'elle voulait simplement voir l'océan avant de mourir. Elle est restée au même endroit si longtemps qu'elle avait l'air d'être en transe. Puis, avec l'aide du pasteur, elle s'est déplacée en boitillant et a ramassé des coquillages ordinaires qu'elle a enveloppés dans son mouchoir comme s'il s'agissait des choses les plus précieuses au monde.

J'adorais manger (c'est toujours le cas) et la plage c'était le lieu rêvé pour moi. Rien qu'à repenser aux dîners de poulet et de poisson frits, j'en ai l'eau à la bouche. Mais le pied total, c'est de me souvenir de ces assiettes de fruits de mer avec du poisson, des crevettes, des huîtres, du crabe farci, des beignets de palourdes et des frites servies avec de la laitue et des tomates. Si ma mémoire ne me joue pas de tours, je pense qu'elles étaient vendues à 1,50 dollar.

Mon autre passion, avec la nourriture, c'était la musique. Fats Domino, Nat King Cole, Chuck Berry, Little Richard, les Platters, Brook Benton, Bobby « Blue » Bland, James Brown, Dinah Washington, Maxine Brown, Big Maybelle faisaient partie des artistes que j'écoutais pendant ces années à la plage. J'adorais danser. Dès que leur musique passait, je me mettais à danser de tout mon cœur. C'était aussi comme ça que je recevais des pourboires. Les gens m'encourageaient : « Vas-y ma fille, vas-y ! Woye, r'garde moi comment cette petite danse. » Mais j'adorais aussi regarder les gens danser. Très souvent ma grand-mère ou mon grand-père étaient obligés de m'appeler pour me sortir de ma transe alors que je regardais quelqu'un danser au lieu de faire mes corvées.

À la nuit tombée, mes cousins, qui venaient parfois travailler à la plage, racontaient des histoires de fantômes. Ils aimaient me les raconter à moi parce que ça me fichait les jetons. Ils me parlaient de personnes qui revenaient d'entre les morts, de serpents qui pouvaient ramper à des centaines de kilomètres à l'heure et, à l'aide de leurs queues, vous battre à mort, des histoires peuplées de fantômes rouges, d'âmes en peine et tout un tas de choses horribles. J'avais de l'imagination à revendre,

et avant que la nuit s'achève, les oyats s'étaient métamorphosés en monstres et le vent en hurlements de fantômes.

Parfois même ma grand-mère et mon grand-père se joignaient à ces séances. D'ailleurs voici l'histoire préférée de mon grand-père : une nuit il rentrait chez lui en voiture pendant une tempête terrible. La foudre et le tonnerre se déchaînaient. Il vit la foudre frapper un arbre devant lui, et l'arbre s'effondra en travers de la route. Il tenta de s'arrêter, mais c'était trop tard. Il se préparait à heurter l'arbre, mais rien ne se produisit. La voiture continua sans encombre, comme s'il n'y avait rien sur la route. Il se retourna et, comme on pouvait s'y attendre, l'arbre se trouvait encore en travers. Il jure que cette histoire est vraie et je suis convaincue qu'il y croit dur comme fer.

Par contre, nous recevions la visite de vrais fantômes, bien vivants ceux-là. Les fantômes du parking. Apparemment les citoyens blancs de Wilmington et de Carolina Beach étaient loin d'être ravis que mes grands-parents aient osé construire sur ce terrain et lancer une affaire pour « les gens de couleur ». Nous étions un peu trop près à leur goût. Du coup ils nous rendaient visite de temps en temps pour manifester leur désapprobation. Je ne peux affirmer avec certitude qu'il s'agissait de membres officiels du Ku Klux Klan mais à en juger par leur comportement c'était le cas. En même temps, bien sûr, ils n'étaient pas recouverts de leurs draps. S'il faut c'était juste de bons petits gars amérikains au sang chaud cherchant à se payer une bonne tranche de rigolade. Le parking était en terre, et les tours que les voitures faisaient dessus à toute vitesse le saccageaient en un rien de temps. À deux ou trois dans une voiture ils faisaient des tours et des dérapages dans le parking en criant des jurons et des insultes racistes. Une fois, ils ont tiré des coups de feu en l'air. Je me souviens de les avoir vus et entendus là-bas, de m'être demandé ce qu'ils feraient ensuite. Plus d'une fois j'ai vu mon grand-père aller à l'endroit où il rangeait son fusil et l'apporter tranquillement là où il était assis. Dans une certaine mesure ça me faisait encore plus peur, parce qu'à ce moment-là je comprenais que lui aussi trouvait ces hommes effrayants.

Mon grand-père finit par poser en travers de la route, face à l'entrée du parking, une chaîne énorme et lourde, presque aussi

énorme que celle qu'on utilise pour l'ancre des navires. Ce qui élimina en un rien de temps nos visiteurs nocturnes.

Une nuit, alors que ma grand-mère et moi attachions la chaîne et la verrouillions, un homme blanc au volant de sa voiture s'est avancé vers le terrain et, d'une voix pleine de morgue, a ordonné à ma grand-mère d'ouvrir pour qu'il puisse faire demi-tour. Ma grand-mère, avec beaucoup de dignité, a répondu : « Non, je ne peux pas vous laisser faire demi-tour. » Puis, d'une voix plus agréable, l'homme a encore demandé à ma grand-mère de le laisser passer. « Non », a-t-elle de nouveau répondu. « Bon allez la tatie, j'ai une nounou Noire chez moi. Alors tu vas enlever la chaîne et me laisser faire demi-tour. » « Qu'est-ce que vous avez dit ? » a demandé ma grand-mère. « J'ai dit que j'avais une nounou Noire chez moi. Alors, tu me laisses passer. » Ma grand-mère s'est penchée pour le regarder bien en face. « Je me fiche du nombre de nounous Noires qu'il y a chez vous. Je me contrefiche de savoir si vous avez une nounou Noire ou deux cents nounous Noires chez vous, là ce soir vous allez me ficher le camp. Et je veux que vous dégagiez de ma propriété tout de suite ! Sur-le-champ ! »

Ce gars est devenu tout rouge, aussi rouge qu'un bouseux de blanc peut l'être et il a commencé à faire marche arrière. La route était très étroite, à peine assez large pour une voiture, et il n'y avait pas moyen de faire demi-tour sans s'enliser dans le sable. Il a reculé sur plus de 500 mètres. On a tellement ri en le regardant faire sa manœuvre que des larmes nous coulaient sur les joues.

Chaque jour, lorsque nous allions en voiture de notre maison sur la 7e Rue à la plage, nous passions devant un beau parc avec un zoo. Et tous les jours, je suppliais, implorais, pleurnichais et tannais ma grand-mère pour qu'elle m'y emmène. C'était presque une obsession. Elle disait toujours qu'« un jour » elle m'y emmènerait, mais « ce jour » n'arrivait jamais. Je restais assise dans la voiture à bouder et méditer sur l'étendue de sa méchanceté. Je me disais qu'elle était probablement la femme la plus méchante au monde. Elle finit par me dire, avec une expression indéchiffrable sur le visage, que nous n'avions pas le droit d'entrer dans le zoo. Parce que nous étions Noirs.

Quand nous étions à la plage, nous faisions nos courses à Carolina Beach. Il y avait là un parc d'attractions, mais bien sûr, l'entrée était interdite aux Noirs. Chaque fois que nous passions devant, je regardais le manège et la grande roue, les petites voitures et les avions, et je brûlais d'envie d'y monter. Mais mon attraction interdite préférée était celle avec les petits bateaux dans un bassin d'eau, et chaque fois que je la voyais s'éloigner, je me sentais frustrée et spoliée. Bien sûr, créature têtue que je suis, je demandais toujours à faire un tour, sachant très bien quelle serait la réponse. Un été, ma mère, ma sœur et moi descendions la promenade à pied. Ma mère consacrait une partie de ses vacances à aider mes grands-parents dans leurs affaires. Dès que nous avons approché des manèges, j'ai commencé mon cinéma habituel. J'ai persisté, ad nauseam, jusqu'à ce que ma mère, en souriant, dise : « D'accord, d'accord, je vais essayer de nous faire entrer. Quand nous serons là-bas, je ne veux pas entendre un mot de l'une ou de l'autre, laissez-moi parler, et s'ils vous demandent quelque chose, vous ne répondez pas, on est d'accord ? Très bien. »

Ma mère est allée à la billetterie et a commencé à parler. Je ne comprenais pas un mot de ce qu'elle disait. La dame au guichet répétait à ma mère qu'elle ne pouvait pas lui vendre de billets. Ma mère continuait de parler, très vite, en agitant les mains. Le responsable est venu et a dit à ma mère qu'elle ne pouvait pas acheter de billets et que nous ne pouvions pas aller dans le parc. Ma mère continuait à parler et agiter ses mains et bientôt elle s'est retrouvée à crier dans une langue étrangère. Je ne savais pas si elle utilisait une langue imaginaire ou une vraie langue. D'autres hommes les ont rejoints. Ils ont parlé à ma mère. Elle a continué. Après que les hommes se sont mis à l'écart et ont eu leur conciliabule, ils sont revenus et ont autorisé la vendeuse à donner les billets à ma mère.

Je n'arrivais pas à y croire. Nous avons ri, gloussé, fait des tours de manèges, tout ça en même temps. Tous les blancs nous dévisageaient, mais ça nous était égal. On s'en fichait, on s'éclatait. Quand je suis montée sur les petits bateaux, ma mère a pratiquement dû me sortir en me traînant. J'étais aux anges. Lorsque nous en avons eu fini avec les tours de manège, nous sommes

allées acheter des glaces chez Dairy Queen. Nous avons chanté et ri pendant tout le chemin du retour.

Quand nous sommes rentrées à la maison, ma mère m'a expliqué qu'elle savait parler espagnol et qu'elle avait dit aux responsables qu'elle venait d'un pays hispanique et que s'ils ne nous laissaient pas entrer, elle appellerait l'ambassade et les Nations Unies et je ne sais qui d'autre encore. On en a ri et parlé pendant des jours. Mais c'est une leçon que je n'ai jamais oubliée. N'importe qui, quel qu'il soit, peut avoir débarqué ici la veille et bénéficier de plus de droits et de respect que les Noirs nés en amérike.

MA PREMIÈRE expérience de l'école s'est faite à l'école de Mme Perkins à Wilmington. C'était petit, deux pièces sur Red Cross Street et c'est là que j'ai appris les bases de la lecture, l'écriture et l'arithmétique. J'avais quatre ans. Cette école était ce qui se rapprochait le plus de l'école maternelle pour les Noirs de Wilmington mais Mme Perkins n'était pas là pour faire des trucs de bébés. Nous étions là pour apprendre. Cependant j'étais sujette aux rhumes et je suppose que le poêle bedonnant de l'école ne diffusait pas assez de chaleur. J'étais plus souvent absente pour cause de maladie que sur les bancs de l'école. Mais j'en ai appris suffisamment pour qu'à mon passage en CP tout soit facile. Je savais déjà lire.

J'ai passé la majeure partie de mon CP à New York avec ma mère, le reste du CP et tout le CE1 dans le Sud avec mes grands-parents. Je suis allée à l'école primaire Gregory de Wilmington. Mes professeurs connaissaient bien mes grands-parents et leur faisaient des comptes rendus quotidiens sur mes progrès. Les instituteurs étaient stricts et croyaient sincèrement aux vertus de la fessée à coups de pagaie, mais on apprenait. Bien sûr, notre école était ségréguée, mais les enseignants s'intéressaient davantage à nos vies car ils vivaient dans notre monde, dans les mêmes quartiers. Ils savaient à quoi nous étions confrontés et ce que nous devrions affronter à l'âge adulte, et ils essayaient de nous protéger autant qu'ils le pouvaient. Plus d'une fois nous avons été punis parce que des enfants s'étaient moqués d'un élève pauvre et mal habillé. Je ne dis pas que la ségrégation était un bon système. Nos écoles étaient moins bonnes. Nous avions

des livres usés et déchirés, en provenance des écoles blanches. Nous ne recevions qu'une infime proportion de l'argent de l'état en comparaison de ce qui était alloué aux écoles blanches, et les conditions dans lesquelles de nombreux enfants Noirs ont été éduqués étaient, je ne vois pas comment les qualifier autrement, horribles. Mais les enfants Noirs y trouvaient du soutien, de la compréhension et des encouragements au lieu de l'indifférence agressive qui les attendait souvent dans les écoles « déségréguées ».

Il y avait une grande cour en terre à côté de l'école et c'est là que nous jouions et nous nous battions. Nous avons grandi en nous battant ; c'était vraiment difficile de s'en sortir à l'école sans quelques bagarres, c'était tout bêtement une question de survie. Mais je me suis toujours demandé ce qui faisait que les gens se battaient. Surtout après avoir étudié les guerres en classe. Souvent je contemplais l'épave du navire plantée de travers sur notre plage et je me demandais comment les occupants avaient péri. L'épave était recouverte de mousse verte et j'imaginais des squelettes flottant à l'intérieur. Le navire avait sombré pendant la Guerre de Sécession et je me suis toujours demandé s'il avait à son bord des Nordistes ou des Sudistes. À cette époque, je pensais que les Nordistes étaient les gentils.

Mais j'avais vraiment du mal à trouver une logique à la guerre. Je me souviens avoir appris que la Première Guerre mondiale était « la der des ders ». Bon, on sait que c'était un mensonge vu qu'il y a eu la Seconde Guerre mondiale. Je me souviens qu'un instituteur nous avait expliqué que la Première Guerre mondiale avait éclaté parce que le prince Ferdinand, quelque part en Autriche, s'était fait tuer. (Dans les cours d'histoire, on ne nous enseignait jamais la vraie raison des choses. On nous apprenait seulement des anecdotes inutiles, des faits simplistes, des phrases toutes faites et une poignée de dates sans intérêt). Ça me dépassait vraiment. Que faisaient des gens qui venaient d'amérike à l'autre bout du monde, dans une guerre provoquée par l'assassinat d'un prince en Autriche ? Je m'imaginais bien moi rentrer à la maison et annoncer à ma grand-mère que je m'étais battue parce qu'un gars en Europe s'était fait zigouiller.

À les entendre, à l'école, la guerre c'était tellement glorieux, tellement héroïque. Mais les guerres qu'on se livrait sur le chemin du retour de l'école et dans la cour de récréation étaient tout sauf glorieuses. En plus des coupures et des égratignures reçues au champ de bataille, nous étions susceptibles de recevoir une fessée pour nous être battus ou pour avoir sali nos vêtements. J'étais plutôt chanceuse à ce niveau-là. Lorsque ma grand-mère découvrait que j'étais encore en un seul morceau, elle ne faisait pas trop d'histoires. J'imagine que quand je rentrais de l'école après une bagarre j'avais la même tête qu'en temps normal. J'étais un vrai garçon manqué et une vraie débraillée. Mon chemisier sortait toujours de ma jupe, j'avais toujours une chaussette qui descendait dans ma chaussure, et mes cheveux ébouriffés flottaient toujours indomptés au vent. Je me débrouillais toujours pour me déchirer quelque chose ou me salir et, comme j'étais maladroite et gauche, j'avais toujours l'air d'avoir survécu à une cinquantaine de guerres.

Presque toutes nos bagarres commençaient par de petites disputes pour des histoires de pieds écrasés, de boulettes de papier ou un litige sur la propriété de stylos et de crayons. Mais derrière nos bagarres, la haine de soi transparaissait clairement.

« Tête crépue, tête crépue, si j't'attrape, t'es foutue. »

« Tu crois que t'es Noir et laid, là ; mais j'vais t'taper jusqu'à ce que tu d'viennes violet. »

« T'es juste un négro de plus pour moi. J'vais t'montrer ce que j'fais aux négros dans ton genre. »

« Tu f'rais mieux d'fermer ta grande bouche de babouin. »

Nous nous traitions de « macaques » et de « négros de la brousse ». On s'attaquait les uns les autres sur nos lèvres moches, grosses et nos nez écrasés. On se traitait de négrillons et de crépue ceci, crépu cela.

« Conduis-toi comme un grand, pas comme un Nègre », se lançait-on.

« Tu m'remercieras quand j'en aurai fini avec toi, je vais t'cogner jusqu'à ce que tu sois plus Noir du tout. »

Le mot Noir aggravait toute insulte. Quand vous traitiez quelqu'un de « bâtard », c'était grave. Mais si vous traitiez quelqu'un de « bâtard de Noir », alors là c'était horrible. En fait,

quand j'étais jeune, être qualifié de « Noir », tout court, était un motif de bagarre.

« C'est qui qu'tu traites de Noir ? » on répondait. Nous n'avions jamais entendu l'expression « Black is beautiful » et l'idée ne nous avait jamais effleuré l'esprit.

Je détestais quand il fallait que ma grand-mère me peigne les cheveux. Et elle détestait le faire. Mes cheveux ont toujours été longs, épais et crépus et elle en bavait pour me coiffer. Elle avait les cheveux raides et du coup elle n'avait aucune patience avec les miens. Quand elle me coiffait, elle me rappelait toujours quelque chose que j'avais mal fait la veille ou plus tôt dans la journée et elle me tapotait la tête avec le peigne. Elle me répétait toujours pendant ces séances : « Bon, quand tu seras grande, je veux que tu te maries avec un homme qui a de "bons cheveux" pour que tes enfants aient de bons cheveux. Tu m'entends ? » « Oui, Grand-mère. » Je me demandais pourquoi elle n'avait pas suivi son propre conseil vu que les cheveux de mon grand-père étaient loin d'être raides, mais je n'ai jamais osé lui poser la question. Ma grand-mère ne faisait que répéter ce qui était de notoriété publique : les bons cheveux valaient mieux que les mauvais cheveux, c'est-à-dire que les cheveux raides étaient mieux que les cheveux crépus.

Quand ma sœur Beverly était petite, je me souviens que je la taquinais à propos de ses lèvres. Elle avait de belles lèvres charnues, mais à l'époque nous les considérions un peu comme une tare. Ce n'est pas que je pensais qu'elles étaient laides – j'ai toujours trouvé ma sœur jolie – mais ces lèvres étaient un bon prétexte pour la taquiner. Une fois, je lui ai dit : « Vu les grosses lèvres que t'as, ton seul atout c'est tes longs cheveux, vaut mieux pas que tu les coupes. » Je ne saurai jamais à quel point toutes mes « taquineries » ont fait du mal à ma sœur, mais je répétais seulement ce que tout le monde savait : des lèvres petites et minces valaient mieux que de grosses lèvres épaisses. Tout le monde le savait.

Il y avait une fille dans notre école dont la mère mettait une pince à linge sur le nez pour le rendre plus fin. Il y avait pas mal de filles qui essayaient de se blanchir la peau avec de la crème éclaircissante et qui récoltaient des boutons à la place. Et bien entendu, nous allions au salon de beauté et défrisions nos

cheveux. J'étais impatiente d'y aller me faire brûler les cheveux. Je voulais des boucles comme Shirley Temple. Je détestais l'odeur des cheveux roussis et les brûlures sur mes oreilles, mais on nous avait inculqué que les femmes devaient faire de grands sacrifices pour être belles et tout le monde savait qu'il fallait être folle pour sortir dans les rues avec des touffes de cheveux crépus dressées sur la tête. Et évidemment, avoir les cheveux longs c'était mieux qu'avoir les cheveux courts. Toutes, nous le savions.

On avait subi un lavage de cerveau complet et on ne le savait même pas. Nous embrassions des systèmes de valeurs blancs, des normes de beauté blanches et, parfois, nous intériorisions la perception que l'homme blanc avait de nous. Nous n'avions jamais eu accès à d'autres perspectives ou à d'autres critères de beauté. Depuis toute gosse, je me souviens avoir entendu des Noirs dire : « Les négros c'est de la merde. » « Tu sais bien comment les négros sont fainéants. » « Tends la main à un négro et il te prendra tout le bras. » Tout le monde savait ce que les « négros » aiment faire après avoir mangé : dormir. Tout le monde savait que les « négros » étaient toujours en retard ; c'est pour ça que l'« heure des gens de couleur[11] » existe. « Les Négros sont des incapables. » « Les Négros s'serrent pas les coudes. » Je pourrais poursuivre indéfiniment. Nous considérions plus ou moins ces discours comme vrais. Et ils devenaient plus ou moins vrais, au plus profond de nous-mêmes, parce que nous y croyions.

JE SUIS ENTRÉE AU CE2 à l'école primaire 154 dans le Queens. L'école était presque entièrement blanche et j'étais la seule enfant Noire de ma classe. Tout le monde dans ma famille se réjouissait que j'aille à l'école à New York. « Les écoles sont meilleures », disaient-ils. « Tu recevras une meilleure éducation dans le Nord que dans cette école ségréguée du Sud. »

L'école dans le Nord c'était pour moi très différent de l'école dans le Sud. Déjà, les enseignants (ils étaient tous blancs – je n'ai pas souvenir d'avoir eu des professeurs Noirs avant le lycée) me

11. Dans le texte original, « c.p.t. (colored people time) » fait référence au stéréotype raciste des Noir·e·s qui ne seraient jamais à l'heure.

souriaient toujours de toutes leurs dents. Et plus je grandissais, moins j'appréciais ces sourires. Je n'avais pas de nom alors pour les désigner, mais aujourd'hui j'appelle ça les « grands sourires pour petits négros ».

Ma maîtresse de CE2 était jeune, blonde, très précieuse et de classe moyenne. Chaque fois que j'entrais dans la pièce, elle m'exhibait l'intégralité de sa dentition. Il n'y avait rien de sincère dans son sourire. Ça ne m'a jamais mise à l'aise. Il y avait toujours quelque chose de forcé et d'exagéré dans son attitude envers moi. Lors de mon premier ou deuxième jour de classe, elle nous apprenait à bien former nos lettres. « Qui sait comment faire un L majuscule en lettres détachées ? » a-t-elle demandé. Personne n'a levé la main. Timidement, j'ai levé la mienne. « Tu sais comment faire ? » dit-elle incrédule. « Oui », je lui ai dit, « on a appris ça l'année dernière dans le Sud. » « Eh bien, viens l'écrire au tableau, alors », m'a-t-elle dit. J'ai tracé mon misérable L de CE1 sur le tableau noir. Après m'avoir lancé un regard et hoché la tête, elle a tracé un grand L sophistiqué à côté du mien.

« C'est ça que tu essaies de faire, JoAnne ? » Elle avait un air suffisant. Toute la classe a éclaté de rire. J'aurais voulu disparaître sous terre. Après cet épisode, j'avais l'impression qu'à chaque fois que je mentionnais quelque chose que j'avais appris dans le Sud, elle s'énervait. Elle ne voyait jamais ma main levée. Quand il était impossible de l'ignorer, par exemple quand j'étais la seule, elle sortait une phrase du genre « Ah bon, JoAnne, tu connais la réponse ? »

À chaque fête, une classe se voyait attribuer une pièce de théâtre à monter. Il y avait des pièces pour le Jour de Christophe Colomb, Halloween, Thanksgiving, Noël. On confia à notre classe l'anniversaire de George Washington, et notre pièce parlait du cerisier qu'il avait coupé quand il était enfant. Je fus choisie pour jouer dans la pièce. J'étais enchantée et immensément fière. On me donna le rôle d'un des cerisiers. L'institutrice me recouvrit la tête de papier crépon vert. Elle me demanda de me tenir au fond de la scène et je devais y rester jusqu'à la fin de la pièce. À ce moment-là, les cerisiers étaient censés se balancer d'un côté et de l'autre en chantant : « George Washington n'a

jamais menti, n'a jamais menti, il n'a jamais menti. George Washington n'a jamais menti, et la vérité est en marche. »

Ce n'est que plus âgée, quand j'ai commencé à lire des ouvrages d'histoire sérieux, que j'ai réalisé à quel point je m'étais ridiculisée à cause d'eux. Non seulement George Washington était sans doute un gros menteur, mais en plus il avait une fois vendu un esclave contre un tonneau de rhum. Donc ce sale vieux blanc esclavagiste se foutait pas mal des Noirs, et ils m'avaient fait jouer à moi, une petite enfant Noire qui ne se méfiait de rien, une pièce en son honneur. Quand George Washington se battait pour la liberté durant la Guerre d'Indépendance, il se battait pour une liberté « réservée aux blancs ». Aux blancs riches, en l'occurrence. Après la soi-disant Révolution, vous n'aviez pas le droit de voter si vous n'étiez pas un homme blanc et si vous ne possédiez pas une parcelle de terre. Les leaders de la Guerre d'Indépendance étaient des hommes, blancs et riches qui en avaient marre de verser de lourds impôts au roi. Cela n'avait rien à voir avec la liberté, la justice et l'égalité pour tous.

En CM1, j'étais encore la seule enfant Noire de ma classe. Mais mon instituteur, M. Trobawitz, lui, était sympa, et c'était un très bon enseignant. Il avait une vision moderne de l'enseignement, et au lieu de nous faire lire les mêmes vieux manuels assommants, il nous faisait lire de vrais livres et nous devions rédiger un compte-rendu dessus. Il nous racontait toutes sortes de blagues et d'anecdotes et son intérêt pour nous semblait tout à fait sincère. Il nous donnait de vrais livres à lire dont nous devions ensuite faire un résumé. Ses cours étaient toujours passionnants. Il nous racontait une quantité de blagues et d'anecdotes et son intérêt pour nous semblait tout à fait sincère. Cette année-là, nous étudiions la Guerre de Sécession et la libération des esclaves par Lincoln. Comme tous les autres instituteurs, M. Trobawitz nous enseignait la version « idyllique de l'Histoire », mais au moins il le faisait de manière intéressante. Cette année-là, j'étais fana de Lincoln. J'ai mémorisé le « Ô Capitaine ! Mon Capitaine ! » de Walt Whitman dans son intégralité et je l'ai récité devant la classe.

J'étais loin de me douter que Lincoln était archi-raciste et qu'il avait ouvertement exprimé son mépris des Noirs. Il était d'avis que les Noirs devaient être expulsés de force en Afrique

ou n'importe où ailleurs. On nous avait enseigné que la Guerre de Sécession avait été menée pour libérer les esclaves, et ce n'est qu'à l'université que j'ai appris que la Guerre de Sécession avait été menée pour des raisons économiques. Le fait que l'esclavage « officiel » ait été aboli n'était que fortuit. Les industriels du Nord se battaient pour contrôler l'économie. Avant la Guerre de Sécession, l'économie industrielle du Nord dépendait largement du coton du Sud. L'économie esclavagiste du Sud représentait une menace pour le capitalisme du Nord. Et si les propriétaires d'esclaves du Sud décidaient de créer des usines et de transformer le coton eux-mêmes ? Les capitalistes du Nord ne pourraient rivaliser face au travail gratuit des esclaves, et leur économie capitaliste serait détruite. Pour s'assurer que cela ne se produise pas, le Nord entra en guerre.

Quand j'étais encore en CM1, je suis tombée d'une balançoire et me suis cassé la jambe. M. Trobawitz est venu à la maison et il m'a donné des cours et des devoirs. Quand je suis retournée à l'école, M. Trobawitz était parti enseigner à l'université. Tout le monde dans la classe était triste. Une institutrice au nez pointu, du type leçons-par-cœur et manuel-à-la-lettre le remplaça. Elle nous a renvoyés lire dans les manuels et elle a changé les pupitres de place de manière à ce que de nouveau, nous nous retrouvions assis en rangées. Je ne l'aimais pas et elle m'ennuyait à mourir.

Une fois, un bal fut organisé pour notre classe. C'était un événement important pour moi puisque j'adorais danser. Les gamins blancs étaient vraiment irrécupérables en matière de danse. On aurait dit une bande de kangourous ivres, sautant dans tous les sens, au mépris du tempo. Je me suis assise dans un coin, essayant d'étouffer mes rires, la main sur la bouche. Je mourais d'envie de me lancer et leur montrer comment on faisait. Mais personne ne m'a invitée à danser. Je ne pense même pas que cela leur ait traversé l'esprit, et, si ce fut le cas, ils avaient assez de jugeote pour ne pas le faire. Danser avec une « négresse » ça aurait certainement valu une semaine ou deux de moqueries. Mais ces blancs n'affichaient pas du tout leur racisme au grand jour. C'était masqué, comme le racisme de leurs parents. Quoi qu'il en soit, je suis restée assise là, à les regarder s'agiter jusqu'à ce que ce gosse (je n'oublierai jamais son nom : Richard Kenne-

dy, un pauvre gamin irlandais aux cheveux roux) s'approche de là où j'étais assise et me dise : « Si tu me donnes 10 cents, je danserai avec toi ». Le plus triste dans l'histoire c'est que j'étais à deux doigts de lui donner.

En CM2, j'ai été placée dans la classe de la peau de vache la plus tristement célèbre de l'école, Mme Hoffler. J'ai su dès le premier jour que l'année allait être longue et agitée. La seule chose positive c'était qu'il y avait un autre enfant Noir dans la classe. L'institutrice nous a mis au fond, l'un à côté de l'autre. Son nom était David quelque chose, mais je l'appelais David Peacan. La maîtresse était un spécimen du type militaire et ses cours avaient tout du camp d'entraînement. On nous disait où nous asseoir, comment nous asseoir et quel genre de cahiers, stylos, crayons, etc., nous devions utiliser. Il était interdit de parler et elle donnait des tonnes de devoirs. Toutes ses punitions consistaient en des devoirs supplémentaires. Chaque fois que quelqu'un se faisait prendre en train de bavarder ou de faire quelque chose qu'elle désapprouvait, elle donnait des devoirs supplémentaires. Quand tu n'avais pas fait tes devoirs, elle te donnait des devoirs supplémentaires. Et chaque fois qu'elle te donnait des devoirs supplémentaires, elle écrivait ton nom sur le tableau et refusait de l'effacer jusqu'à ce que tu aies rendu la « punition ». Quand j'ai quitté sa classe, mon nom recouvrait pratiquement tout le tableau.

David et moi étions ses cibles préférées. Il arrivait qu'il y ait du chahut dans toute la classe mais nous étions les seuls qu'elle voyait avec la bouche ouverte. Plus elle était sur notre dos, plus je devenais rebelle. Je m'asseyais à l'arrière de la classe et je faisais des blagues sur elle.

Un jour, alors que nous parlions et pouffions de rire, elle s'approcha et tira David de sa chaise par l'oreille, la tordant jusqu'à ce que tout son visage soit rouge et déformé par la douleur. C'est à ce moment précis que j'ai décidé qu'elle ne me ferait pas subir le même sort. Quelques jours plus tard, elle s'en est prise à moi. Dès qu'elle a posé les mains sur moi, je lui ai donné un coup de pied ou un coup de poing. L'un ou l'autre, je ne me souviens plus. En tout cas, je me suis retrouvée illico dans le bureau du directeur qui m'a renvoyée à la maison avec un mot. J'étais terrifiée à l'idée que ma mère apprenne ce qui

s'était passé, alors j'ai signé moi-même le mot et je l'ai rapporté à l'école le lendemain. Ma signature n'a trompé personne. Pour faire court, quand ma mère a su, j'ai tout avoué et je lui ai parlé de Mme Hoffler. Je pense qu'elle se doutait que quelque chose n'allait pas car elle avait remarqué un changement dans mon comportement. J'avais toujours été une élève très calme et obéissante. Ma mère est allée à l'école, s'est entretenue avec l'institutrice et le directeur et a demandé que l'on me change de classe. Heureusement qu'elle n'était pas de ces parents convaincus que le professeur a toujours raison sinon je ne sais pas ce qu'il serait advenu. Je suppose que le fait qu'elle soit prof et parfaitement consciente du racisme et de l'hostilité qu'affronteraient les enfants Noirs dès leur entrée à l'école n'était pas sans rapport avec sa réaction.

Je ne me souviens pas du nom de mon autre institutrice de CM2, sauf qu'il faisait un kilomètre de long et commençait par un Z, mais elle était très gentille et vraiment bien. Elle nous a fait découvrir l'art, la littérature et la philosophie. Je me souviens avoir étudié la Révolution Française dans sa classe. Elle donnait vie à des noms comme Marie-Antoinette, Charlotte Corday et Robespierre. Elle nous parlait de philosophes comme Rousseau qui avaient influencé la pensée de l'époque et de la manière dont la Révolution Française avait été influencée par la Révolution amérikaine. Elle nous a même montré des photos de l'art et de l'architecture de l'époque. Elle était la première institutrice (l'une des rares) à enseigner les matières en relation les unes avec les autres.

Avant d'être dans sa classe, je n'aurais jamais imaginé que l'histoire était liée à l'art, que la philosophie était liée à la science, et ainsi de suite. En amérike, on apprend habituellement aux gens à réfléchir de manière compartimentée, comme si chaque matière devait se ranger dans une petite case sans aucun rapport avec toutes les autres. Nous recevons, en général, des fragments de connaissances épars, et notre éducation n'obéit à aucune forme ou schéma logique. C'est le type même d'éducation qui produit des gens incapables de penser par eux-mêmes et faciles à manipuler.

En grandissant, les différences entre les Noirs et les blancs, les élèves pauvres et les élèves riches s'accentuaient chaque

jour un peu plus. Une fois, un nouvel enseignant nous avait demandé de faire des mobiles comme devoir à la maison. La plupart d'entre nous ont apporté des mobiles en carton, en bois ou en papier. Un enfant a apporté un mobile fabriqué à partir de métaux– pas seulement un type de métal, mais des métaux de différentes couleurs. J'étais en admiration devant ce gamin qui avait les moyens de découper toutes ces formes géométriques parfaites et variées. Même Calder[12] y aurait prêté attention.

L'école se trouvait dans un quartier Juif de classe moyenne. Il y avait un petit îlot de Noirs au milieu, et c'était là que je vivais. Cette partie était presque intégralement séparée du quartier blanc, au milieu duquel se trouvait l'école. Dans bon nombre de familles Noires, la mère et le père travaillaient tous les deux, beaucoup avaient deux ou trois boulots et n'étaient pas en mesure de passer du temps à l'école. Mais certains des parents blancs étaient là pour tout, des voyages à la vente de biscuits. Et fallait voir les parents aux dents longues ! À ce jour, je reste convaincue que certains d'entre eux faisaient la majorité des devoirs de leurs enfants. Les enfants Noirs rédigeaient une composition ou un compte rendu de lecture sur du papier ligné tout simple et le rendaient comme ça. Certains des enfants blancs présentaient leurs comptes rendus dans des classeurs hors de prix ; certains étaient dactylographiés et chaque page avait été plastifiée. Je me voyais bien moi demander à ma mère de me taper mes devoirs ou de me donner de l'argent pour acheter des classeurs et des pochettes plastique. Elle aurait sûrement cru que j'étais tombée sur la tête. Les enfants blancs venaient à l'école avec toutes sortes de bricoles : de coûteux assortiments de crayons et de stylos, des boussoles et il y a même un enfant qui avait une règle à calculer, dont il ne savait à mon avis absolument pas se servir.

Plus ils grandissaient, plus les enfants blancs devenaient snobs. Ils parlaient toujours de ce qu'ils avaient et de ce que leurs parents leur avaient acheté. Il y avait une fille, Marsha, que je trouvais horriblement moche et qui était toujours habillée comme une gamine dans les films ou à la télé. Elle faisait partie

12. Alexander Sandy Calder est un sculpteur et peintre américain, né en 1898 à Lawnton (Pennsylvanie) et mort en novembre 1976 à New York.

des super-snobs de la classe. Un jour, elle est venue à l'école avec des drôles de mitaines. Elle a dit qu'elles étaient faites en chinchilla et que c'était la fourrure la plus chère au monde. J'ai littéralement couru à la maison pour questionner ma mère. J'étais sûre qu'elle mentait parce que je n'avais jamais entendu parler du chinchilla et tous ceux que je connaissais pensaient que le vison était la fourrure la plus chère sur le marché. J'ai été vraiment soufflée quand ma mère m'a confirmé qu'elle disait la vérité.

Chaque année, à la rentrée, on nous demandait immanquablement d'écrire une composition intitulée « Mes vacances d'été ». La coutume voulait que nous venions face à la classe lire nos compositions à haute voix. J'étais toujours fascinée par certains des endroits où ces enfants s'étaient rendus pendant l'été : des endroits comme l'Espagne, l'Angleterre, le Brésil et les Bermudes. Certains d'entre eux rapportaient même des diapositives et des films de leurs voyages. Une fois qu'ils avaient fini leur présentation je ne voulais même plus lire ma composition sur mes vacances dans le Sud avec mes grands-parents.

L'une des choses que l'on m'avait rentrées dans le crâne depuis ma naissance c'est qu'on était aussi bien que les blancs. « Montre à ces blancs que tu es aussi bien qu'eux », m'avait-on appris. Ce qui voulait dire que je devais obtenir de bonnes notes, que je devais toujours être propre et nette quand j'allais à l'école, que je devais m'exprimer aussi « convenablement » qu'eux, et que je devais leur montrer à chaque occasion que les Noirs (nous nous appelions nègres à l'époque) étaient capables de faire tout ce que les blancs pouvaient faire et capables d'apprécier tout ce que les blancs appréciaient.

On attendait de moi que je sois une ambassadrice de bonne volonté version enfantine, en mission pour prouver que les Noirs n'étaient ni stupides ni sales ni malodorants ni incultes. J'ai accompli cette mission du mieux que je pouvais pour montrer que j'étais aussi bien qu'eux. Je n'ai jamais remis en question ce qu'ils estimaient être bien. Les blancs disaient que la musique classique était la forme la plus élevée de la musique ; les blancs disaient que le ballet était la forme la plus élevée de la danse ; et je considérais ces déclarations comme des vérités. Après tout, n'étais-je pas aussi cultivée qu'eux ? Et tout ce qu'ils voulaient,

je le voulais. S'ils voulaient des vestes en caniche, je voulais une veste en caniche. S'ils voulaient une chaîne avec l'Étoile de David, je voulais une chaîne avec l'Étoile de David. S'ils voulaient une poupée Revlon, je voulais une poupée Revlon. S'ils pouvaient faire les snobs, alors je pouvais faire la snob. Je gardais ma culture, ma musique, mes danses et la richesse de l'oralité Noire pour les moments que je partageais avec les miens. Je me souviens comment ces gamins parlaient de poissons gefilte et de matzos. Ça ne me serait jamais venu à l'esprit de parler de pois d'Angole avec du riz ou de chou vert aux jarrets de porcs. Je ne leur aurais jamais donné l'occasion de se moquer de moi. De toute façon, la moitié des blancs croyaient que tout ce que nous mangions c'était du gruau de maïs et de la pastèque. À bien des égards, je vivais une double vie.

Je me suis intéressée à la télévision en CM2 ou en 6e. Ou je devrais plutôt dire que c'est à peu près à ce moment-là que la télévision a commencé à me ronger le cerveau. Nommez n'importe laquelle des séries crétines qui existaient à cette époque et c'était probablement l'une de mes préférées. *« Ozzie et Harriet », « La famille Stone », « Donna Reed », « Papa a raison », « Papa sait tout », « Lassie »*, etc. Au bout d'un moment, je désirais être exactement comme ces gens à la télévision. Après tout, ils incarnaient tout ce qu'une famille devait être.

Pourquoi ma mère ne m'accueillait-elle pas au retour de l'école avec des biscuits tout juste sortis du four ? Pourquoi ne vivions-nous pas dans une maison avec une pelouse à l'avant et un jardin à l'arrière plutôt que dans un bon vieil appartement ? Je me revois observer ma mère alors qu'elle nettoyait la maison dans sa vieille robe de chambre miteuse avec ses bigoudis dans les cheveux. « Comme c'est répugnant », je pensais. Pourquoi ne nettoyait-elle pas la maison en talons hauts et en robe comme à la télévision ? J'ai commencé à ne plus supporter les corvées. Les enfants à la télévision n'avaient jamais de travail à faire. Tout ce qu'ils faisaient, c'était leurs devoirs, puis ils sortaient jouer. Ils n'allaient jamais à la laverie ou faire les courses. Ils ne devaient jamais faire la vaisselle, frotter le sol ou vider les poubelles. Ils ne devaient même pas faire leurs propres lits. Et les enfants à la télévision avaient tout ce qu'ils voulaient. Leurs

parents ne disaient jamais : « Je n'ai pas les moyens, je ne peux pas me le permettre. » Je n'avais pas beaucoup de compassion pour ma mère. Il ne me vint jamais à l'esprit qu'elle travaillait toute la journée, prenait des cours du soir, cuisinait, nettoyait, lavait et repassait, élevait deux enfants et, pendant son temps « libre », notait des devoirs et rédigeait son mémoire. J'étais furieuse contre elle parce qu'elle n'était pas comme Donna Reed[13].

Et, bien sûr, les publicités aussi faisaient des dégâts. Je voulais tout ce que je voyais. Ma mère ne prenait jamais de marques. J'étais tellement exaspérée quand nous allions faire les courses. Je voulais qu'elle achète des gâteaux fourrés à la crème Hostess Twinkies et du pain blanc Silvercup. Au lieu de ça, elle achetait du pain au blé complet et des pommes. Elle ne prenait jamais des bonnes céréales comme les Sugar Crunchies et les Coco Puffs. Il fallait toujours qu'elle achète des trucs censés être bons pour nous. Je pensais qu'elle était folle. Si les gâteaux Hostess Twinkies c'était assez bon pour les enfants à la télé, alors pourquoi ils étaient pas assez bons pour moi ? Mais ma mère était imperturbable. Et moi j'étais écœurée. J'étais une marionnette et je ne savais même pas qui tirait les fils.

Une année, tout le monde portait des badges sur son manteau. Certains avaient des inscriptions et d'autres des photos de stars de cinéma. J'étais sortie avec ma mère et ma tante, et elles m'avaient demandé si je voulais un badge. J'en ai choisi un avec Elvis Presley. Tous les enfants à l'école trouvaient qu'Elvis Presley était super. J'ai porté ce badge religieusement, tout l'hiver, et cet été-là, quand je suis allée dans le Sud, je suis allée voir un des films d'Elvis Presley.

À Wilmington, à cette époque, les Noirs n'avaient le droit d'aller que dans un seul cinéma. Ça s'appelait le Bailey. Une fois que vous aviez acheté votre billet, vous montiez, par un long escalier sur le côté du cinéma, au deuxième balcon, dans la section pour les « gens de couleur ». Pas de bol si vous étiez myope. Le film était comme tous les autres films d'Elvis : dispensable ! Quand il s'est terminé, je suis redescendue. Tous

13. « The Donna Reed Show », série américaine dont l'héroïne, Donna Stone, est l'archétype de la mère au foyer américaine blanche des années 1950 et 1960.

les enfants blancs sortaient du cinéma avec des photos d'Elvis Presley qu'ils avaient achetées. J'ai commencé à marcher jusqu'au restaurant de mes grands-parents sur Red Cross Street, mais j'ai tourné les talons et suis revenue sur mes pas. Si les enfants blancs pouvaient avoir une photo d'Elvis, alors moi aussi. Au moins j'allais tenter ma chance. Je savais qu'il ne servirait à rien d'aller à la billetterie et de demander quoi que ce soit à la dame. Elle dirait très certainement non. Alors je suis passée devant elle, pour aller tout droit dans la section du cinéma réservée aux blancs. Quelle surprise ! C'était comme les cinémas à New York. Ils avaient des machines à soda, une machine à pop-corn au beurre, et toutes sortes de bonbons, de chips et autres produits. À l'étage, dans la section réservée aux « gens de couleur », ils avaient du vieux pop-corn tout simple et quelques friandises et c'était tout. Au moment où je suis entrée, tout le monde s'est figé. Tous les regards se sont braqués sur moi. J'ai marché jusqu'au comptoir où ils vendaient les photos. Avant même que je puisse ouvrir la bouche, la vendeuse m'a dit : « Vous êtes dans la mauvaise section ; allez dehors et prenez les escaliers sur le côté. »

« Je veux acheter une photo d'Elvis Presley, dis-je.

— Comment ? a-t-elle dit d'une voix traînante.

— Je veux acheter une photo d'Elvis Presley, répétai-je. Ils n'en ont pas à l'étage. »

« Eh bien, je ne sais pas », dit-elle. « Je vais devoir aller chercher le responsable. » Elle a dit quelque chose à l'autre femme derrière le comptoir et ensuite elle est partie. Entre-temps un attroupement s'était formé autour de moi.

« Qu'est-ce qu'elle fait là ? » se répétaient-ils. « Voyons, elle sait bien qu'elle n'a rien à faire ici », disait quelqu'un. « Regarde, 'Ma, une fille de couleur. » « T'es perdue, ma puce ? » « Qu'est-ce qu'elle veut ? » « Ils ont pas de photos dans la section des gens de couleur ? » « Et de toute façon qu'est-ce qu'elle va faire avec une photo ? »

La foule tout autour de moi me dévisageait. Et j'avais l'impression que le responsable n'arriverait jamais.

« Elle sait pas lire ? Elle sait pas qu'on accepte pas les gens de couleur ici ? » « Je ne sais pas ce qu'elle veut. Quelque chose

à propos d'une photo. » « Elle a débarqué ici, comme ça sans gêne ».

Finalement, la vendeuse est revenue. Un homme l'accompagnait. Tous les regards étaient tournés vers le responsable. Il me jeta un coup d'œil puis un autre sur la foule qui continuait de s'amasser autour de moi.

« Donnez-lui la photo et faites-la sortir d'ici », dit-il à la vendeuse, et elle me vendit la photo en vitesse.

« Très bien, messieurs dames, c'est réglé maintenant. Vous pouvez vaquer à vos occupations. »

J'ai pris ma photo et je suis sortie parader à la lumière du jour. Je me sentais bien. Je trouvais ça drôle en y repensant. La tête qu'ils faisaient ces sales blancs, gonflés comme des ballons de baudruche. Je me suis bien amusée, j'en ai ri jusqu'au restaurant de mes grands-parents. Et, bien entendu dès que je suis arrivée, j'ai raconté mon aventure à tout le monde. J'étais tellement fière. J'ai pris ma photo et je l'ai mise derrière le comptoir juste à côté du calendrier des pompes funèbres. La photo est restée là quelques jours jusqu'à ce que Johnnie, de la station de taxis en face, vienne me dire qu'Elvis avait déclaré que la seule chose qu'un Noir pouvait faire pour lui c'était acheter ses disques et cirer ses chaussures. Discrètement j'ai fait glisser la photo dans l'ombre puis dans l'oubli. (J'ai ensuite lu qu'Elvis avait donné un Magnum .357 plaqué or à Spiro Agnew[14] et s'était porté volontaire pour travailler pour le FBI.)

Evelyn, ma tante, était l'héroïne de mon enfance. Elle m'emmenait toujours dans plein d'endroits et « me permettait de m'ouvrir au monde », comme elle disait. Elle m'emmenait dans les musées – je pense que nous avons visité à peu près tous les musées de la ville de New York. Elle m'a transformée en véritable amatrice d'art. Avant mes dix ans, je pouvais reconnaître un Van Gogh au premier coup d'œil, et je savais ce qu'étaient le cubisme, le surréalisme et l'expressionnisme abstrait. Picasso, Gauguin, Van Gogh et Modigliani étaient mes artistes préférés. Je ne connaissais aucun nom d'artiste Noir à cette époque. Très peu de musées exposaient le travail

14. Républicain et 39e vice-président élu des États-Unis en 1969. Il démissionne en 1973 pour une affaire de corruption.

des artistes Noirs, voire aucun, alors j'en ai tout simplement déduit que les Noirs n'étaient pas très bons en peinture. Mais j'ai découvert l'art africain grâce à ma mère. Aussi loin que je me souvienne, ma mère a toujours eu de la sculpture africaine à la maison. C'était d'ailleurs le seul type de sculpture qu'elle possédait. J'ai toujours aimé ces œuvres et ça m'a vraiment énervée quand j'ai suivi des cours d'histoire de l'art à l'école et que le professeur a qualifié l'art africain de primitif. En fait, dès qu'une œuvre était réalisée par quelqu'un d'autre qu'un blanc, on la qualifiait d'art primitif.

En plus des musées, Evelyn m'emmenait voir des pièces de théâtre et des films, et nous essayions des restaurants de toutes sortes. Nous allions dans les parcs, nous faisions de la bicyclette, et c'est Evelyn qui m'a donné ma première leçon de canot. Elle était très raffinée et connaissait un tas de choses. Pour moi c'était l'idéal vu que je posais toujours plein de questions sur tout. Je voulais tout savoir. Elle me donnait un livre et me disait : « lis ça », et je le dévorais comme de la crème glacée.

C'est Evelyn qui m'a emmenée voir mon premier concert à l'Apollo. Nous avons vu Frankie Lymon and the Teenagers. J'étais sur un nuage. Après ça, dès que j'ai su prendre le métro seule, j'allais aux spectacles programmés en journée. Ma mère et ma tante, si elles l'avaient découvert, auraient eu une attaque. Je suppose que les gens se demandaient ce que cette petite fille faisait dans l'Apollo toute seule, mais personne ne m'a jamais embêtée. J'ai toujours eu de la veine de ce côté-là.

Barbara était une petite fille qui vivait à côté de chez nous dans le Queens. Elle a été ma principale amie et ennemie pendant un bon moment. Un jour, je l'ai vue quitter sa maison vêtue d'une robe blanche et d'un petit voile blanc comme une jeune mariée. Tout ce qu'elle portait était blanc, jusqu'aux chaussures. Elle tenait même une petite Bible blanche dans ses mains. Je pensais qu'elle allait à un mariage Tom Pouce[15] comme ça se faisait dans le Sud. Alors je suis allée la voir et je lui ai demandé qui

15. Un mariage Tom Pouce est un spectacle où les enfants « jouent » une cérémonie de mariage. Ils étaient populaires au début du 20e. La pratique s'inspire du véritable mariage en 1863 de Charles Sherwood Stratton (nom d'artiste Général Tom Pouce, initialement performeur dans le cirque Barnum) et de Lavinia Warren, deux personnes de petite taille.

elle allait épouser. Elle m'a répondu qu'elle faisait sa première communion, qu'elle était catholique.

Eh bien, j'ai été convertie instantanément. Moi aussi je voulais porter une robe blanche et m'habiller comme une jeune mariée. Et les catholiques sortaient plus tôt de l'école le mercredi. J'ai couru à la maison annoncer la nouvelle à ma mère. Ma mère était très souple en matière de religion. Elle nous donnait carte blanche pour être catholiques, baptistes, méthodistes, ou je ne sais quoi d'autre. J'ai donc commencé à assister à la messe et à des cours de catéchisme le mercredi.

L'Église catholique ne ressemblait en rien à toutes les autres églises que j'avais fréquentées jusqu'ici. Dans le Sud, j'allais toujours à l'église. Mais ces offices débordaient de musique et d'émotions. Je m'asseyais emportée par la musique et je regardais ces gens « visités par la joie » ou « visités par l'Esprit » sauter aux quatre coins de l'église. Je n'ai jamais été une grenouille de bénitier, mais l'église ça m'avait plu. Dans les églises Noires où j'étais allée, l'air était électrique. La musique cassait la baraque et le pasteur prêchait et chantait en même temps. Les gens se sentaient suffisamment libres pour écouter leurs envies. S'ils avaient envie de danser, ils dansaient ; s'ils avaient envie de prier, ils priaient ; s'ils avaient envie de hurler, ils hurlaient ; et s'ils avaient envie de pleurer, ils pleuraient. L'église était là pour leur donner de la force et les aider à traverser la longue semaine qui les attendait. Là où nous habitions dans le Queens, il n'y avait pas d'église Noire.

L'Église catholique n'avait rien à voir. C'était silencieux et froid. La musique était horrible et quatre-vingt-dix pour cent de l'office était incompréhensible. Mais c'est la dimension surnaturelle qui me fascinait. Il y avait tellement de rituels bizarres dans leur religion. Quand vous franchissiez la porte, vous deviez vous signer avec de l'eau bénite ; ensuite, avant de pouvoir vous asseoir, vous deviez faire une génuflexion. Et tout au long de la messe, ça n'arrêtait pas d'aller de haut en bas et de bas en haut : assis, debout, à genoux. Et il y avait tant de choses à apprendre. Le chemin de croix, les chapelets, allumer les cierges, aller à confesse. Ça fichait tellement la trouille que j'étais convaincue d'avoir affaire au vrai dieu. Les religieuses me faisaient vraiment peur. Elles se promenaient avec des bagues aux doigts, affirmant

qu'elles étaient mariées à Dieu. C'était vraiment bizarre. Et elles ne pourraient jamais avoir d'enfants ou « le faire », et les gens disaient que sous leurs voiles elles étaient chauves. J'étais tout bonnement impressionnée.

Le cours de catéchisme n'avait rien à voir avec l'école du dimanche. Ils ne racontaient jamais de bonnes histoires sur Jésus et nous ne chantions jamais « Oui, Jésus m'aime. » En cours de catéchisme, nous apprenions tout sur les saints — j'avais l'impression qu'ils en avaient des milliers. Et puis il y avait la Vierge Marie. Ils en faisaient toute une affaire d'elle. Ils nous faisaient même prier pour elle. J'acceptais de le faire, mais en ce qui me concerne cette histoire restait difficile à avaler. Chez les catholiques rien n'était simple ; ils avaient même différentes catégories d'enfer. Ils en avaient un spécialement pour les bébés et ensuite ils en avaient un intermédiaire et puis ils avaient l'enfer, le vrai de vrai.

Ils avaient même deux types de péchés. J'entends encore les mots de cette religieuse, comme si c'était hier. Alors, un péché véniel est un péché qui n'est pas trop grave ; c'est un péché blanc. Mais un péché mortel est terrible ; c'est un péché noir.

La nuit précédant ma première communion, j'ai dû courir à l'église pour apporter mon certificat de baptême. Ils en avaient besoin pour prouver que j'avais été baptisée. Ma mère avait eu un mal de chien à le retrouver. Ça me réjouissait d'y aller parce qu'on m'avait demandé de l'amener au couvent où vivaient les religieuses. Je mourais d'envie de voir à quoi ça ressemblait à l'intérieur. En fait c'était juste froid et sans vie comme l'église. Quand j'ai donné mon certificat de baptême à la religieuse, elle l'a regardé et elle est quasiment tombée de sa chaise.

« Oh là là, mais non, ça va pas marcher ça, dit-elle. Ce n'est pas un certificat de baptême catholique, tu n'as pas vraiment été baptisée.

— Quoi ? j'ai dit. J'ai été baptisée quand même.

— Non, dit-elle. Ce n'est pas un baptême catholique, donc ça ne compte pas. Il va falloir te baptiser ce soir ou tu ne pourras pas faire ta première communion demain. »

Je ne m'y attendais pas à celle-là. J'ai tout de suite pris la mouche. Elle parlait de mon parrain et de ma marraine comme s'ils comptaient pour du beurre. Ils ont téléphoné à ma mère et

lui ont dit qu'il fallait qu'elle vienne à l'église. Puis, ils ont sorti de je ne sais où ces complets inconnus qui étaient censés devenir mon parrain et ma marraine, et ils m'ont baptisée. Je n'ai jamais revu ces gens, et je serais incapable de vous donner leurs noms si vous me le demandiez. J'avais eu une marraine toute ma vie et là, parce qu'elle n'était pas catholique, on me disait que je n'en avais pas. Ils m'ont vraiment mise hors de moi ce jour-là, mais j'ai un peu gardé ça pour moi. Je voulais vraiment faire ma première communion. Je l'ai faite et, plus tard, j'ai même fait ma confirmation, mais je n'ai plus jamais regardé tout ça du même œil.

L'année de sixième se déroula sans incidents. Il y avait une autre fille Noire dans ma classe, Gail. Nous sommes devenus amies, mais mes relations avec les enfants blancs ne cessaient de se détériorer. Ils ne cachaient pas qu'ils se fichaient pas mal de moi et de mon côté, je ne me gênais pas pour leur montrer que c'était réciproque. Ce que je détestais le plus chez eux c'était leurs idées préconçues à mon égard. Tout d'abord, ils supposaient d'emblée que j'étais bête, puis ils tombaient des nues quand je leur montrais que j'en avais dans la cervelle. L'une de mes pires bagarres fut avec cet enfant de ma classe qui m'avait accusée d'avoir volé un stylo que son père lui avait offert et qu'il ne retrouvait pas. Je l'ai attendu devant la salle de classe et dès qu'il est sorti, j'ai bondi sur lui comme une furie. Des professeurs nous ont séparés.

« Ça m'étonne de toi », répétaient-ils. « Je n'aurais jamais imaginé que tu puisses te comporter ainsi. » J'étais généralement très calme et sage. Ils réagissaient comme si j'avais sauté sur ce garçon sans aucune raison, et ils n'arrivaient pas à comprendre pourquoi j'étais tant en colère. En fait, même moi je ne comprenais pas. À l'époque.

La vie en dehors de l'école ça n'avait vraiment rien à voir. Quand je ne faisais pas mes devoirs ou mes corvées, je partais « en exploration ». Ma bicyclette faisait partie des grands amours de ma vie. Je l'enfourchais et roulais à travers le Queens. Parfois, les samedis et dimanches je roulais toute la journée, en partant tôt le matin et en revenant aussi tard qu'on me l'autorisait. Et si je n'étais pas sur mon vélo, j'étais quelque part en train de jouer avec mes amis. On jouait à toutes sortes de jeux, et

ça allait de « papa-maman » au handball. Je jouais plus avec les garçons qu'avec les filles parce que les jeux des garçons étaient mieux. J'aimais le punchball[16] et le handball, tous les trucs où on devait courir. L'aire de jeux était juste en face de chez moi et je profitais pleinement de tout ce qui était à ma disposition. Je jouais à la marelle, aux billes, aux cow-boys et aux Indiens. Je voulais être l'Indienne et j'étais toujours cachée au-dessus ou en dessous de quelque chose d'où je jaillissais en poussant des cris perçants. J'imagine que j'étais originale à cet égard, vu que la plupart des enfants voulaient être des cow-boys.

J'étais toujours brusque et maladroite et je jouais comme si ma vie en dépendait. Certaines des filles n'aimaient pas jouer avec moi parce qu'elles disaient que j'étais trop brutale. Et j'étais toujours exclue des parties de saut à la corde. J'étais trop maladroite pour le Double Dutch et ça les embêtait même que je tourne les cordes parce qu'elles disaient que j'étais « mal coordonnée ».

Mais j'ai toujours eu une meilleure amie et c'était toujours une fille. J'avais d'autres amis avec qui jouer, mais j'avais toujours une âme sœur avec qui je pouvais vraiment parler. Nous allions au magasin de bonbons, au cinéma ou d'autres endroits comme ça. Nous nous asseyions et parlions pendant des heures de tout et n'importe quoi. En dernière année de primaire, j'ai commencé à vénérer et imiter les grands qui allaient au collège. J'avais hâte de grandir. Le monde des adultes était tellement excitant, et quand on était adulte, on pouvait faire tout ce qu'on voulait. En plus, je commençais à me sentir différente. Je commençais à m'intéresser aux garçons.

CRACKERJACKS

J'aurais pu te dire,
autrefois,
dans le parc,
ou chaussées de nos patins dévalant la pente
de quoi il s'agissait.

16. Une variante du baseball.

J'aurais pu m'asseoir à tes côtés
sur les marches d'un escalier
et te donner la moitié de mon chewing-gum,
et, entre les bulles
et les fous rires,
j'aurais pu te le dire.

Mais nous sommes grandes maintenant.
Et c'est tellement compliqué
quand tu trouves une âme sœur.

Aujourd'hui, quand j'ouvre mes crackerjacks[17],
il n'y a plus de bague en forme de cœur.
Rien qu'un puzzle
que je ne veux pas résoudre.

---

17. Un paquet de pop-corn et de cacahuètes caramélisés vendus avec une surprise à l'intérieur pour les enfants.

3

C'était le beau milieu de la nuit, me semblait-il. Quelqu'un m'appelait. Essayait de me réveiller. Que voulaient-ils ? Soudain j'ai pris conscience de l'incroyable agitation qui régnait autour de moi. Des policiers, le grésillement des talkies-walkies. C'était l'effervescence.

« Tiens, enfile ça, me dit l'un d'eux en me tendant un peignoir.

— Qu'est-ce qui se passe, demandai-je.

— On te transfère.

— On me transfère où ?

— Tu verras bien quand tu y seras. »

Un fauteuil roulant m'attendait. J'ai deviné qu'ils m'emmenaient en prison. Devant l'hôpital il y avait un cortège de véhicules de police. Apparemment, j'étais encore bonne pour un autre défilé.

Le trajet fut agréable. Regarder les maisons et les arbres, croiser les automobilistes, rien que ça, ça faisait un bien fou. À l'aube, nous sommes arrivés à la prison, qui se trouvait au milieu de nulle part. C'était un affreux bâtiment en briques à deux étages. Ils m'ont poussée jusqu'au second.

On m'a placée dans une cellule équipée de deux portes : une première à barreaux donnant sur l'intérieur, doublée d'une seconde, lourde, métallique et pourvue d'un minuscule judas par lequel je ne pouvais pas voir grand-chose. La cellule contenait un lit de camp flanqué d'une couverture verte rugueuse et un banc en bois où des centaines de noms avaient été gravés. À côté, il y avait une salle d'eau avec un évier, des toilettes et une douche. Au-dessus de l'évier pendait un fond de marmite ou de

casserole. C'était censé servir de miroir mais je pouvais à peine voir mon reflet. Une fenêtre, masquée par trois épais grillages, donnait sur un parking, un champ et au loin une zone boisée.

J'ai arpenté la cellule, de la salle d'eau à la fenêtre, de la fenêtre à la porte. J'ai fait des allées et venues jusqu'à tomber d'épuisement. J'étais encore assez affaiblie. Je me suis ensuite allongée sur le lit de camp et je me suis demandé ce que cet endroit me réservait. J'y étais : c'était mon premier jour en prison.

Environ une heure plus tard, une gardienne a ouvert la porte extérieure et m'a demandé si je voulais un petit déjeuner. J'ai acquiescé, et quelques minutes après elle est revenue avec des œufs, du pain dans un bol en plastique et une timbale en fer remplie d'un jus qui n'avait de café que le nom.

Les œufs n'étaient pas si mauvais que ça. Je me rappelle avoir pensé : « Peut-être que la nourriture en prison n'est pas aussi infecte qu'on le raconte. »

J'ai entendu des voix et de toute évidence, c'était pas des voix de flics. Puis le son de la radio. De la musique Noire. Quel bonheur d'entendre ça ! J'ai regardé par le judas et j'ai vu de drôles de visages déformés par le verre concave, mais c'était des visages Noirs accordés aux voix Noires que j'avais entendues.

« Ça va les filles ? » ai-je demandé.

Aucune réponse. J'ai compris que la porte métallique était bien trop épaisse, et donc la seconde fois j'ai crié : « Ça va les filles ? » Des voix étouffées ont répondu en chœur « Ça va. » Je me sentais bien. Il y avait de vraies personnes juste de l'autre côté du mur.

La surveillante a ouvert la porte et m'a tendu des uniformes, des uniformes de domestique : bleu royal, ornés de boutons blancs, de collerettes et de manchettes.

J'en ai essayé jusqu'à ce que j'en trouve deux à ma taille. Ensuite elle m'a donné une énorme combinaison en coton qui ressemblait à une robe trapèze et une chemise de nuit du même acabit.

« Vous avez droit à un uniforme propre par semaine.

— Un par semaine ? » me suis-je presque écriée d'une voix stridente. Ils étaient complètement malades. Derrière la surveillante, par la porte ouverte, je pouvais voir quelques femmes

debout, çà et là. À première vue, il n'y avait que des femmes Noires. Elles m'ont souri et m'ont fait signe de la main. C'était si bon de les voir ; c'était un peu comme se retrouver à la maison.

« Quand est-ce que vous allez me laisser sortir de là et aller avec les autres ? » ai-je demandé en montrant les femmes. La gardienne a eu l'air surprise.

« Je ne sais pas. Il faudra poser la question à la directrice.

— Et je peux la voir quand la directrice ? ai-je insisté.

— Je ne sais pas.

— Alors, pourquoi je suis enfermée ici ? Pourquoi je ne peux pas aller là-bas avec les autres femmes ?

— Je ne sais pas.

— Alors qu'est-ce qui vous empêche de me laisser sortir ?

— On a reçu comme instruction de vous garder dans votre chambre.

— Bon et je suis censée rester enfermée ici comme ça combien de temps ?

— Je ne sais pas. »

J'ai bien vu que ça ne servait à rien. « Pourriez-vous s'il vous plaît dire à la directrice ou au shérif que j'aimerais les voir ? »

La gardienne a verrouillé la porte et elle a disparu.

La lourde porte métallique s'ouvrit de nouveau. Derrière les barreaux se tenait une femme blanche, moche et toute fripée. « Je m'appelle Mme Butterworth et je suis la directrice du quartier des femmes de la maison d'arrêt ». Elle me faisait penser à un vieux canasson. « Alors JoAnne, en quoi puis-je vous être utile ? »

Je n'appréciais ni son allure ni le ton qu'elle employait mais je décidai de laisser couler pour l'instant et de passer directement aux choses sérieuses.

« Quand pourrai-je sortir de cette cellule et aller dans la grande salle avec les autres femmes ?

— Eh bien, JoAnne, je ne sais pas. Pourquoi désirez-vous aller là-bas ?

— Eh bien, je ne veux pas passer mes journées entières ici enfermée toute seule.

— Pourquoi JoAnne ? Elle ne vous plaît pas votre chambre ? C'est une jolie chambre. On l'a faite repeindre rien que pour vous.

— C'est pas ça le problème, répondis-je. J'aimerais savoir quand je pourrai aller avec les autres femmes.

— Eh bien, JoAnne, je ne sais pas quand vous aurez la possibilité de quitter votre chambre. Voyez-vous, nous sommes obligés de vous garder ici pour votre propre sécurité parce qu'il y a des menaces de mort qui pèsent sur vous. Vous savez JoAnne, se mit-elle à chuchoter sur le ton de la confidence, les tueurs de flics ne sont pas très populaires dans les institutions pénitentiaires.

— Est-ce que les femmes qui sont là ont proféré des menaces contre moi ?

— Eh bien, je n'en sais rien, mais je suis sûre que oui. »

« Tu parles », me dis-je intérieurement. « Personne n'a menacé de me tuer. Ils ne veulent pas me laisser sortir, c'est tout. »

« Donc, JoAnne, le principal c'est que vous vous comportiez bien, que vous coopériez et que nous soyons en mesure d'envoyer un rapport satisfaisant au juge. Il est important que nos filles se conduisent comme des dames. »

Cette femme me filait la gerbe. Est-ce qu'elle me pensait bête au point de croire que le juge ou elle allaient m'aider en quoi que ce soit ? Mais par-dessus tout, c'était son ton condescendant qui m'agaçait.

« Butterworth, c'est ça hein ? demandai-je. C'est quoi votre prénom ?

— Eh bien, je ne donne jamais mon prénom à mes filles.

— Je ne suis pas une de vos filles. Je suis une adulte. Pourquoi est-ce que vous ne dites pas votre prénom aux gens ? Vous en avez honte ?

— Non, JoAnne, je n'ai pas honte de mon prénom. C'est une question de respect. Je suis la directrice ici. Mes filles m'appellent Mme Butterworth et je les appelle par leur prénom.

— Eh bien vous n'avez rien fait pour mériter mon respect. Je ne donne mon respect qu'aux gens qui l'ont mérité. Puisque vous ne voulez pas me dire votre prénom, je veux donc que vous m'appeliez par mon nom de famille. Vous pouvez soit m'appeler Mme Shakur soit Mme Chesimard.

— Je ne vous appellerai pas par votre nom de famille. Je continuerai à utiliser votre prénom.

— Bon d'accord, ça ne me dérange pas si ça ne vous dérange pas que je vous appelle Mme Garce à chaque fois qu'on se voit. Je ne respecte pas les gens qui ne me respectent pas. »

« Verrouillez la porte », ordonna-t-elle à la gardienne avant de s'en aller.

Des jours passèrent. Evelyn appela le shérif, le directeur (il y avait deux directeurs dans cette prison : Butterworth et un homme nommé Cahill. Mais c'était Cahill qui tirait les ficelles. Butterworth n'était qu'un pantin) et tous les autres. À part aller devant le juge, on ne pouvait rien faire de plus.

Je n'avais aucune sensation ou presque dans mon bras droit. Je savais qu'il me fallait de la rééducation si je voulais pouvoir m'en resservir un jour. J'avais appris à écrire de la main gauche, mais ça ne le remplaçait en rien. Même avec de la rééducation, j'avais besoin d'un diagnostic plus précis des lésions avant de savoir si je pourrais oui ou non le réutiliser un jour.

La solitude me rendait folle. J'avais besoin de matériel pour écrire et dessiner, peindre, faire du croquis. Toutes mes demandes restèrent lettre morte. Tout m'était interdit y compris l'huile d'arachide et la petite balle que j'aurais voulue pour travailler le mouvement de mon bras.

Quand le médecin de la prison m'examina, je l'interrogeai au sujet de mon bras. « Vous savez, nous les médecins nous ne sommes pas tout-puissants. Personne ne peut rien y faire quand quelqu'un est paralysé. »

« Mais on m'avait dit que ça pourrait s'améliorer, protestai-je. Ah et aussi, le kiné de l'hôpital Roosevelt avait dit que de l'huile d'arachide pouvait aider.

— De l'huile d'arachide ? s'esclaffa-t-il. Elle est bien bonne celle-là. Voyons, je ne peux quand même pas vous faire une ordonnance pour de l'huile d'arachide, non ? Le conseil que je peux vous donner c'est d'oublier tout ça. Vous n'en avez absolument pas besoin. Dans la vie, il faut parfois savoir accepter les choses désagréables. Il vous reste un bras en bon état. »

Je continuai à argumenter mais je voyais bien que je perdais mon temps. Il n'avait pas l'intention de m'aider, ni même d'essayer de le faire.

« Eh bien, pouvez-vous au moins me prescrire de la vitamine B ?

— Je veux bien mais vous n'en avez vraiment pas besoin. »

Après ça, c'est à contrecœur que j'allais à chaque convocation chez le médecin. Il ôtait mon bras de l'écharpe et le bougeait d'avant en arrière d'environ cinq centimètres. « Ah, bah oui, il y a du mieux », disait-il. Je lui réclamais sans arrêt de la rééducation et il me répondait systématiquement qu'il n'y avait rien qu'il puisse faire.

Finalement, Evelyn est allée devant le juge. Certains des articles que nous réclamions étaient dérisoires. En plus des séances de kiné et d'examens pour connaître l'état de mes nerfs, nous demandions de l'huile d'arachide, une balle en caoutchouc, une poignée de force en caoutchouc, des livres, et du matériel pour dessiner, peindre. Le tribunal a finalement accordé les séances de kiné à condition d'en trouver un nous-mêmes et de prendre ses honoraires en charge, mais je n'en ai jamais eu. Apparemment, aucun kinésithérapeute du comté de Middlesex ne voulait venir à la prison pour me soigner, et seul un kiné du comté était habilité à le faire.

Mais j'ai tout de même obtenu l'huile d'arachide et la poignée de force. Et en un rien de temps, j'avais élaboré un programme complet de rééducation.

Je recevais beaucoup de courrier, des quatre coins du pays. La plupart venait d'inconnus, surtout de militants Noirs ; certains étaient libres, d'autres emprisonnés. Je recevais quand même aussi des lettres d'insultes, et quelques lettres de religieux en mission pour sauver mon âme. Ça m'était impossible de répondre à tout le monde étant donné que le règlement ne nous autorisait à envoyer que deux lettres par semaine, inspectées et censurées par les autorités pénitentiaires. Écrire était difficile pour moi de toute façon. J'étais aussi très parano au sujet du courrier. Je ne supportais pas l'idée que la police, le FBI, des surveillants, ou qui que ce soit d'autre, lisent mes lettres et aient un aperçu quotidien de mes sentiments ou mes pensées. Mais j'aimerais présenter mes excuses plus sincères à ceux qui furent

assez gentils pour m'écrire au cours de ces années et ne reçurent aucune réponse.

Mon premier mois à la maison d'arrêt du comté de middlesex, je le passai à écrire. Evelyn m'avait apporté des coupures de journaux : il était clair que la presse faisait tout son possible pour me faire passer pour un monstre et pour qu'on me condamne vite fait bien fait. Selon eux, je n'étais qu'une vulgaire criminelle, qui rôdait à la recherche de flics à canarder pour le plaisir. Je devais faire une déclaration. Il fallait que je m'adresse à mon peuple, qu'il sache en quoi je croyais et ce pour quoi je me battais. Je mettais une éternité à l'écrire. Je voulais l'enregistrer sur cassette et j'avais sollicité l'aide d'Evelyn. En tant qu'avocate, elle y était complètement opposée et me déconseillait de l'enregistrer. Mais en tant que femme Noire vivant en amérike, elle en comprenait l'importance et la nécessité. Quand le procureur a découvert cette affaire de cassette il a tenté de la dessaisir du dossier. Le tribunal lui a ordonné de ne plus jamais apporter de magnétophone lors des visites.

J'ai réalisé la cassette « To My People » (À mon Peuple) le 4 juillet 1973, et elle fut diffusée sur de nombreuses stations de radio. En voici le contenu :

> Mes frères Noirs, mes sœurs Noires, je veux que vous sachiez que je vous aime et j'espère que quelque part dans vos cœurs vous avez de l'amour pour moi. Mon nom est Assata Shakur (nom d'esclave : joanne chesimard), et je suis une révolutionnaire. Une révolutionnaire Noire. Je veux dire par là que j'ai déclaré la guerre à toutes les forces qui ont violé nos femmes, castré nos hommes, et continuellement affamé nos bébés.
>
> J'ai déclaré la guerre aux riches qui prospèrent sur notre misère, aux politiciens qui nous mentent le sourire aux lèvres, et à tous les robots, sans cervelle et sans cœur, qui les protègent, eux et leurs biens.
>
> Je suis une révolutionnaire Noire et, en tant que telle, je suis une victime de toute la rage, la haine et toutes les calomnies dont est capable l'amérike. Comme elle l'a fait avec tous les autres révolutionnaires Noirs, l'amérike essaie de me lyncher.
>
> Je suis une femme Noire révolutionnaire, et pour cette raison, j'ai été inculpée et accusée de tous les crimes qu'il

est possible d'imputer à une femme. Ceux qui étaient censés n'impliquer que des hommes, on m'a accusée d'en être l'instigatrice. Ils ont placardé et diffusé des prétendues photos de moi dans les bureaux de poste, les aéroports, les hôtels, les voitures de police, le métro, les banques, à la télévision et dans les journaux. Ils ont offert plus de cinquante mille dollars de récompense pour ma capture et ils ont donné l'ordre de tirer à vue et de tirer pour tuer.

Je suis une révolutionnaire Noire, et, par définition, cela fait de moi une membre de la Black Liberation Army. Les porcs ont utilisé leurs journaux et leurs télévisions pour donner de la Black Liberation Army une image de criminels féroces, haineux et enragés. Ils nous ont traités de gangsters et de nanas à gangsters et nous ont comparés à des individus comme john dillinger et ma barker. Il devrait être clair, il doit être clair pour quiconque est capable de réfléchir, de voir ou d'entendre, que nous sommes les victimes. Victimes et non pas criminels.

À l'heure qu'il est, on ne devrait plus douter de l'identité des vrais criminels. Nixon et ses complices ont assassiné des centaines de nos frères et de nos sœurs du Tiers-Monde[18] au Vietnam, au Cambodge, au Mozambique, en Angola et en Afrique du Sud. Comme l'a prouvé le Watergate, les plus hauts responsables du maintien de l'ordre dans ce pays ne sont qu'un ramassis de menteurs et de criminels. Le président, deux procureurs généraux, le chef du FBI, le chef de la CIA, et la moitié du personnel de la maison blanche ont été impliqués dans les activités criminelles du Watergate.

Ils nous traitent de meurtriers, mais ce n'est pas nous qui avons tué plus de deux cent cinquante hommes, femmes et enfants Noirs non armés, et nous n'en avons pas blessé des milliers d'autres au cours des émeutes qu'ils ont provoquées dans les années soixante. Les dirigeants de ce pays ont toujours considéré que leurs biens étaient plus importants que nos vies. Ils nous traitent de meurtriers, mais nous ne portons pas la responsabilité du meurtre des vingt-huit frères d'attica et des

18. Dans les années 1960, les communautés noires et les autres communautés non blanches aux États-Unis ont commencé à s'identifier avec le Tiers-Monde et à se désigner ainsi. C'est dans ce sens-là qu'Assata emploie l'expression, mais elle cite systématiquement la communauté noire à part. Par l'usage du mot « Tiers-Monde » les communautés revendiquaient une même condition et un même combat contre les puissances coloniales occidentales pour l'émancipation.

neuf otages. Ils nous traitent de meurtriers, mais nous n'avons pas assassiné et blessé plus de trente étudiants Noirs, non armés, à l'université d'État de Jackson – pas plus qu'à l'Université du Sud[19].

Ils nous traitent de meurtriers, mais nous n'avons pas assassiné Martin Luther King, Jr., Emmett Till, Medgar Evers, Malcolm X, George Jackson, Nat Turner, James Chaney et tant d'autres. Nous n'avons pas assassiné, d'une balle dans le dos, Rita Lloyd, âgée de seize ans, Rickie Bodden, onze ans, ou Clifford Glover[20], dix ans. Ils nous traitent de meurtriers mais ce n'est pas nous qui contrôlons et imposons un système de racisme et d'oppression qui assassine de manière systématique les Noirs et les personnes du Tiers-Monde. Bien que les Noirs soient censés constituer environ quinze pour cent de la population totale amérikkkaine, au moins soixante pour cent des victimes de meurtres sont des Noirs. Pour chaque porc qui est tué en soi-disant service c'est au moins cinquante personnes Noires qui sont assassinées par la police.

L'espérance de vie des Noirs est beaucoup plus faible que celle des blancs et ils s'appliquent à nous tuer avant même que nous voyions le jour. Nous sommes brûlés vifs dans des immeubles taudis qui sont des pièges à incendies. Tous les jours, nos frères et sœurs font des overdoses d'héroïne et de méthadone. Nos bébés meurent de saturnisme. Des millions de Noirs sont morts par manque de soins médicaux dignes de ce nom. Il s'agit de meurtres. Mais ils ont le culot de nous traiter nous de meurtriers.

---

19. Le 4 mai 1970, 10 jours après la fusillade de Kent State, la police tire sur un groupe d'étudiants, faisant deux morts et douze blessés. Cette fusillade a lieu sur le campus d'une université à majorité noire dans le Mississippi. Le 16 novembre 1972, après plusieurs semaines de contestation, dont l'occupation du bureau du président de l'Université du Sud, à Bâton-Rouge, trois cents policiers sont envoyés à la demande du président de l'université pour réprimer le mouvement. Deux personnes sont tuées. Il n'y eut aucune suite judiciaire. En 1968, trois étudiants de l'Université d'État de la Caroline du Sud sont tués et vingt-sept blessés, après que des policiers d'État ont ouvert le feu sur eux, dans ce qu'on appelle le Massacre d'Orangeburg.

20. Rita Lloyd, 16 ans est blessée mortellement le 27 janvier 1973 à Brooklyn, New York par le policier Robert Milano. Rickie Bodden, 10 ans, a été abattu à Staten Island, New York, par le policier Frank Ortolano le 15 août 1972. Clifford Glover, 10 ans, a été abattu d'une balle dans le dos par Thomas Shea, un policier, le 28 avril 1973 dans la section sud de Jamaica, Queens à New York.

Ils nous traitent de kidnappeurs, pourtant notre frère Clark Squire (accusé, comme moi, du meurtre d'un agent de la police d'état du new jersey) a été enlevé le 2 avril 1969 à la communauté Noire. Il s'est trouvé retenu en otage contre une rançon d'un million de dollars dans l'affaire des Panther 21 de New York qui sont accusés d'association de malfaiteurs en vue de commettre un acte terroriste. Il a été acquitté le 13 mai 1971, ainsi que tous les autres accusés, des 156 chefs d'accusation d'association de malfaiteurs par un jury à qui il a fallu moins de deux heures pour délibérer. Notre frère Squire était innocent. Pourtant, il a été enlevé à sa communauté et à sa famille. Plus de deux ans de sa vie lui ont été volés, mais c'est nous que l'on traite de kidnappeurs. Nous n'avons pas kidnappé les milliers de Frères et de Sœurs retenus prisonniers dans les camps de concentration amérikains. La population carcérale de ce pays est composée à quatre-vingt-dix pour cent de Noirs et de personnes du Tiers-Monde qui n'ont les moyens de payer ni caution ni avocats.

Ils nous traitent de voleurs et de bandits. Ils disent que nous volons. Mais ce n'est pas nous qui avons dérobé au continent africain des millions de Noirs. Nous avons été dépouillés de notre langue, nos dieux, notre culture, notre dignité humaine, notre travail et nos vies. Ils nous traitent de voleurs, mais ce n'est pas nous qui arnaquons des milliards de dollars chaque année grâce à la fraude fiscale, l'entente illicite sur les prix, le détournement de fonds, la fraude à la consommation, les pots-de-vin, les dessous-de-table et les escroqueries. Ils nous traitent de bandits, mais chaque fois que la plupart d'entre nous, les Noirs, nous recevons notre paie, c'est du vol caractérisé. Chaque fois que nous entrons dans un magasin de notre quartier, on nous dépouille. Et chaque fois que nous payons notre loyer, le propriétaire nous braque une arme dans les côtes.

Ils nous traitent de voleurs, mais nous n'avons pas dépouillé et assassiné des millions d'Indiens en leur arrachant leur terre pour ensuite nous baptiser pionniers. Ils nous traitent de bandits, mais ce n'est pas nous qui pillons les ressources naturelles de l'Afrique, l'Asie et l'Amérique latine et y volons la liberté, alors que les habitants sont malades et affamés. Les dirigeants de ce pays et leurs valets ont commis certains des crimes les plus cruels et les plus violents de l'histoire. Ce sont eux les bandits. Ce sont eux les meurtriers. Et ils devraient être traités comme tels. De tels malades ne sont pas aptes à me juger

moi, Clark, ou n'importe quel autre Noir inculpé en amérike. Ce sont nous les Noirs qui devrions et, inéluctablement, devons décider de nos destinées.

Bien que les mots soient nécessaires, chaque révolution dans l'histoire a abouti grâce aux actes. Nous devons forger des boucliers pour nous protéger et forger des lances pour transpercer nos ennemis. C'est par la lutte que les Noirs doivent apprendre à lutter. Nous devons apprendre de nos erreurs.

Je tiens à vous présenter mes excuses, à vous mes frères, à vous mes sœurs Noirs, pour avoir emprunté l'autoroute du new jersey. J'aurais dû faire preuve de plus de discernement. L'autoroute est un lieu de contrôle où les Noirs sont arrêtés, fouillés, harcelés et agressés. Les révolutionnaires ne devraient jamais agir dans la précipitation ou prendre des décisions inconsidérées. Celui qui court quand le soleil dort trébuchera maintes fois.

Chaque fois qu'un Combattant de la Liberté Noir est assassiné ou capturé, les porcs essaient de donner l'impression qu'ils ont écrasé le mouvement, détruit nos forces et stoppé la Révolution Noire. Les porcs tentent aussi de donner l'impression que toutes les actions révolutionnaires menées en amérike sont le fait de cinq ou dix guérilleros. C'est grotesque. C'est une absurdité. Les révolutionnaires Noirs ne tombent pas du ciel. Nous sommes le produit de nos conditions. Fabriqués par notre oppression. Nous sommes fabriqués en masse dans les rues du ghetto, dans des endroits comme attica, san quentin, bedford hills, leavenworth, et sing sing. Ils sont en train d'en fabriquer par milliers. Beaucoup de vétérans Noirs au chômage et de mères survivant d'aides sociales rejoignent nos rangs. Des frères et sœurs de tous les milieux, las de souffrir sans réagir, constituent la BLA. Il existe, et il existera toujours, une Black Liberation Army aussi longtemps qu'il restera des hommes, femmes et enfants Noirs privés de liberté. La mission principale de la Black Liberation Army aujourd'hui est de forger des modèles que l'on ait envie de suivre, lutter pour la liberté des Noirs et préparer l'avenir. Nous devons nous défendre et ne laisser personne nous manquer de respect. Nous devons obtenir notre libération par tous les moyens nécessaires.

Il est de notre devoir de nous battre pour notre liberté.
Il est de notre devoir de gagner.
Nous devons nous aimer et nous soutenir les uns les

autres.
Nous n'avons rien à perdre si ce n'est nos chaînes :

Dans l'esprit de :

Ronald Carter
William Christmas
Mark Clark
Mark Essex
Frank « Heavy » Fields
Woodie Changa Olugbala Green
Fred Hampton
Lil' Bobby Hutton
George Jackson
Jonathan Jackson
James McClain
Harold Russell
Zayd Malik Shakur
Anthony Kumu Olugbala White

Nous devons continuer le combat.

La maison d'arrêt avait une quantité de règles et un grand nombre d'entre elles étaient stupides. Aucun journal ou magazine n'était autorisé. Quand j'ai demandé pourquoi nous ne pouvions pas lire les journaux, ils m'ont répondu que les journaux contenaient des informations « incendiaires ». De toute évidence, si une personne lisait dans le journal que sa sœur avait été violée, il attendrait que le violeur arrive en prison pour ensuite attenter à son intégrité physique.

« Mais, protestai-je, les autres détenues regardent la télévision et écoutent la radio (ça non plus je n'y avais pas le droit). Elles pourraient avoir accès à la même information par ce moyen-là ou lors d'un parloir.

— Disons que nous ne vous laissons pas lire les journaux parce qu'ils constituent un risque d'incendie, conclut la directrice. »

L'une des règles les plus tristes était celle qui interdisait aux enfants de rendre visite à leurs mères en prison. Je voyais les

enfants qui attendaient dehors, l'air malheureux et frustré levant les yeux vers ce bâtiment, vieux et laid. Les mères couraient à la seule fenêtre qui donnait sur le parking juste pour apercevoir leurs enfants. Crier par la fenêtre était strictement interdit, mais de temps en temps, une femme se laissait emporter. Parfois, personne n'entendait leurs cris désespérés.

Petit à petit, j'ai commencé à connaître ces femmes. Elles étaient toutes très gentilles avec moi et me traitaient comme une sœur. Elles ont ri à n'en plus pouvoir quand je leur ai dit que l'administration prétendait me protéger d'elles. Ces premiers jours, avant que je n'apprenne correctement à me débrouiller d'une seule main, elles ont fait de leur mieux pour me faciliter la vie. Elles me proposaient de repasser mes uniformes et de les glisser en douce à la blanchisserie pour qu'ils soient lavés plus d'une fois par semaine. Quand elles m'ont dit de quoi elles étaient inculpées et combien elles avaient pris, je n'en ai pas cru mes oreilles. Pas mal d'entre elles tiraient des peines allant de six mois à un an pour des paris clandestins. À New York, faire de la prison pour du jeu, c'était quasiment du jamais vu et ça ne valait certainement pas six mois ou un an de prison. Tout le monde sait pertinemment que le business des loteries clandestines profite largement aux flics. Ces femmes n'avaient fait de mal à personne et n'avaient rien volé. Pourtant elles dormaient en prison, après s'être probablement fait choper par les mêmes flics à qui elles graissaient la patte. Leur seul crime était de concurrencer la loterie d'état. Nombre d'entre elles étaient déjà passées en jugement. Quand la condamnation était inférieure à un an, la peine se purgeait dans la prison du comté plutôt que dans le pénitencier d'état.

Si j'avais espéré trouver à la maison d'arrêt des soi-disant criminelles endurcies, des truandes de haut vol ou des nanas à gangsters, j'aurais été sacrément déçue. Celles qui ne purgeaient pas une peine pour paris clandestins avaient commis de menus larcins, comme du vol à l'étalage ou l'émission de chèques sans provision. La majeure partie de ces sœurs survivaient d'aides sociales et toutes avaient eu du mal à joindre les deux bouts. Les tribunaux s'étaient montrés impitoyables avec elles. Peu de temps après mon arrivée, ils ont amené cette sœur enceinte de

huit mois condamnée à un mois pour le vol à l'étalage d'une babiole qui coûtait moins de vingt dollars.

Plus tard, une sœur qui avait la cinquantaine, commença à venir à la maison d'arrêt tous les week-ends. Elle travaillait la semaine et purgeait le week-end une condamnation de six mois pour conduite en état d'ivresse. Sachant que jamais des femmes blanches n'auraient reçu une telle condamnation pour le même motif, j'estimais que c'était une peine sévère. Mais je n'avais pas réalisé à quel point avant qu'elle m'apprenne qu'elle avait été arrêtée pour conduite en état d'ivresse dans l'allée de sa propre maison. Elle n'était même pas allée sur la voie publique. Elle m'expliqua aussi que les flics l'avaient arrêtée parce qu'ils n'avaient pas apprécié la façon dont elle leur avait parlé.

Dans cette prison, c'était banal de voir arriver des femmes qui avaient été salement tabassées. Dans certains cas, la seule accusation c'était : « rébellion ». Une sœur Portoricaine a été amenée une nuit. Elle avait été tabassée si violemment par la police que l'infirmière de service refusait son admission. Elle n'arrêtait pas de répéter : « Je ne veux pas qu'elle meure pendant mon service. » Il a fallu des jours avant que cette sœur ne soit capable de sortir de son lit.

Malgré tout cela, ces sœurs mettaient une sacrée ambiance. Elles racontaient tout un tas d'histoires drôles sur leurs vies, sur ce qu'elles avaient vu et vécu. Certaines avaient un don pour la comédie. Ce qui m'impressionnait c'était la façon dont elles arrivaient à toutes nous faire rire en racontant des histoires d'une tristesse à pleurer.

Chérie, ce négro farfouillait toujours dans mon portefeuille pour me piquer mon fric. Et tout c'qu'il faisait avec, c'était le claquer aux courses. Ma chérie, ce mec a dépensé tellement d'argent aux courses que j'ai parfois regretté de pas être une jument. Un jour quand même j'me suis occupée de ses fesses. J'en avais soupé d'ses conneries. J'peux t'assurer que c'est pas d'main la veille qu'il retournera farfouiller dans le portefeuille de qui qu'ce soit. J'avais foutu une trappe à souris dedans. Chérie, si tu l'avais entendu hurler ce négro !

Mon mari et moi, on s'battait comme chien et chat. Et il était jaloux comme pas deux. On était allés dans un bar cette

nuit-là, ma p'tite, et le négro s'est complètement défoncé et là il a commencé à s'imaginer que j'draguais un gars au bar. Dès qu'on est sortis, oh là là, il m'a sauté dessus comme un gorille sur une banane. Figure-toi que le gars m'a frappé si fort qu'il m'a fait direct sauter des dents de la bouche. « Attends deux secondes ! » j'ai dit à cet imbécile. « On s'battra plus tard. Mais j'ai pas encore quatre cents dollars à claquer dans des fausses dents. » Ma p'tite, on était saouls comme des bourriques, à quat'pattes, pendant environ une heure en train d'chercher ces dents. Et quand ce malade les a trouvées, il a dit que les dents avaient sauté et essayé d'le mordre. Seigneur, ma p'tite, non mais quel demeuré ce type.

Ces histoires, c'est seulement quand la grosse porte métallique était ouverte que je pouvais les entendre. En journée, une « officière du shérif » était postée devant ma cellule. Quand elle était là, la porte restait en général ouverte.

Durant ma détention dans cette prison, j'ai vu très peu de femmes blanches. Les rares qui y furent amenées restaient là seulement quelques heures, ou un jour ou deux, avant qu'on ne paie leur caution. Une fois, une femme blanche avait été arrêtée sur l'autoroute avec 22 kilos de marijuana. Tout le monde attendait de connaître le montant de sa caution. Puis on a découvert qu'elle avait été libérée sur engagement personnel (c'est-à-dire sans caution). L'une des conditions pour être libérée sur engagement dans l'état du new jersey était d'y résider. Cette femme vivait dans le Vermont. Mais personne n'a été vraiment choqué. Elle était blanche.

Je devenais vraiment folle dans cette petite cellule. Les seules fois où elles me laissaient sortir c'était pour les visites et pour voir le soi-disant médecin. J'ai toujours été une personne dynamique, j'ai toujours eu la bougeotte, et être enfermée dans cette petite cage toute la journée avait le don de me rendre cinglée. J'avais besoin de m'étirer les jambes. J'ai commencé à courir en rond dans la cellule. Je décrivais le même cercle minuscule, jusqu'à tomber de fatigue. Deux ou trois jours après que j'ai commencé, la directrice, Mademoiselle Garce, accompagnée par des surveillants, m'a rendu visite.

« Nous avons été informés que vous courriez dans votre cellule, a-t-elle dit. Il va falloir cesser cette activité sur-le-champ.

— Quoi ? Et pourquoi ?

— Parce que vous dérangez les personnes en dessous.

— Quelles personnes ?

— Sous votre cellule, il y a un bureau et vous dérangez les employés.

— Non mais ça va pas ? Ils devront s'y faire c'est tout, je ne cours pas si longtemps que ça de toute façon. Si vous me laissez sortir dans la cour pour faire de l'exercice avec les autres femmes, j'arrêterai de courir en rond dans ma cellule.

— Vous allez arrêter de courir dans votre cellule, c'est un ordre.

— J'ai pas souvenir de m'être engagée dans votre armée, lui répondis-je. Quand j'aurai rejoint votre armée, là vous pourrez me donner des ordres. »

Elle est partie vexée et j'ai continué à courir. C'en est resté là. Mais je dois la remercier. Si elle n'était pas venue me harceler, j'aurais sans doute rapidement abandonné mes footings dans ce minuscule espace.

La nourriture à la maison d'arrêt était horrible. En fait, c'était dégueulasse. La nourriture là-bas est la pire de toutes les prisons où je suis allée depuis, et c'est pas rien comme exploit. J'attendais impatiemment le déjeuner ou le dîner, affamée, et ils m'apportaient ces gros morceaux iridescents d'un brun verdâtre flottant dans un liquide sans consistance (ils appelaient ça du ragoût de foie) ou du gras d'agneau flottant dans de l'eau pompeusement nommé ragoût d'agneau. Et cette substance répugnante, à l'odeur nauséabonde, était encore pire en bouche. L'endroit était infesté de mouches et la bouffe aussi. La seule chose mangeable c'était les œufs, quand il y en avait, et la purée de pommes de terre. Je vivais de noix et des bonbons achetés à l'intendance et de fruits que ma famille apportait lors des parloirs.

Chaque jour pendant une semaine entière, ils nous avaient servi ce truc ignoble qui était censé être des raviolis. Ce fut la goutte d'eau. Nous avons unanimement décidé de faire une grève des repas. J'ai écrit une pétition que tout le monde a signée et nous l'avons envoyée au bureau du directeur. Plus tard, il a accepté de discuter en vue d'une amélioration des repas, mais il a refusé de me parler. Selon lui, le fait que j'aie qualifié la

nourriture de « bouillie » prouvait à quel point j'étais déraisonnable. Il y a eu de petits progrès pendant quelques jours, puis la bouillie habituelle a fait son retour.

L'officière du shérif qui me surveillait était probablement la plus vieille « blonde écervelée » au monde. Elle tenait le rôle à la perfection. Elle était fouineuse et championne du monde de commérage. Chaque fois qu'elle me croisait, elle souriait et se donnait des airs de super gentille avec moi. Un jour des ouvriers perçaient un grand trou dans le mur afin d'installer de nouveaux circuits électriques. Bien entendu, dès qu'elle est entrée, l'officière fouineuse a commencé à poser ses questions.

« Qu'est-ce qu'ils sont en train de construire ? »

J'ai répondu : « T'es pas au courant ? Tu vois, ils ont voté une loi spéciale et ils vont m'exécuter. Là, ils sont en train de construire la chambre à gaz. »

« Ça alors ! » s'est-elle indignée. « Ça alors, personne ne m'en a parlé. » Et elle est sortie en catastrophe pour essayer de découvrir pourquoi on ne l'avait pas informée. Les lumières étaient coupées tous les soirs à dix heures. J'avais la chance d'avoir un interrupteur de nuit dans la salle d'eau adjacente que je pouvais contrôler. Je déplaçais le lit de façon à profiter autant que possible de la lumière et je lisais jusque tard dans la nuit. Quand j'étais fatiguée de lire, j'éteignais et regardais par la fenêtre. À l'extérieur, des flics patrouillaient dans la zone. Souvent il y avait deux policiers qui avaient l'air de faire le pied de grue près du parking. Ils étaient munis de fusils et de carabines. Une nuit, je traînais mon ennui habituel, et comme j'étais d'humeur espiègle, debout à la fenêtre j'ai poussé un cri d'oiseau de ma voix la plus aiguë : « Cuiiiii, cuiiii, cuiiiii, cuiiiiiiiiiiiiiiiii. » Les porcs ont commencé à regarder autour d'eux paniqués. Ils se tournaient frénétiquement à droite puis à gauche comme s'ils pensaient qu'il y avait quelqu'un derrière eux. J'ai crié encore une fois, « Cuiiiii, cuiiii, cuiiiii, cuiiiiiiiiiiiiiiiii. » Cette fois, ils ont vraiment bondi dans tous les sens. On aurait cru que c'était la Seconde Guerre mondiale et que les Japonais étaient à deux pas. J'ai attendu un moment. Quand ils se sont calmés, d'une voix encore plus stridente, j'ai crié : « Piouuuuuuuuuuu Piouuuuuuuuuuu Piouuuuuuuuu. » Ils ont mis leurs armes en joue et ont carrément marché à reculons, prêts à tirer sur tout ce

qui bougeait, puis, tout à fait par hasard, ma timbale en fer est tombée sur le sol. Eh bien en un clin d'œil, ils se sont retrouvés à terre, à ramper, fusils à la main. Quand j'ai vu ces imbéciles comme ça au sol, je n'ai plus su me retenir, j'ai ri à n'en plus pouvoir. Les grands méchants policiers, à plat ventre, en train de ramper, effrayés par leurs propres ombres. De temps en temps je réessayais la même blague avec des policiers différents et le résultat était généralement le même, mais ça n'a jamais été aussi jouissif que cette fois-là.

Comme j'avais une clavicule cassée, je devais porter une attelle nouée en huit autour de mes épaules. Elle était en mousse et en coton avec une fermeture à boucle de ceinture minuscule dans le dos, d'environ un centimètre de large. Un matin, alors que je mangeais, la gardienne de service est venue dans ma cellule et l'a prise.

« T'es pas autorisée à avoir ça.

— Pourquoi ?

— Parce que ça contient du métal, répondit-elle. Tu ne peux rien avoir en ta possession qui contienne du métal. »

Si on résumait : j'étais assise sur un lit en métal, je buvais dans une timbale en métal, je mangeais dans un bol en métal, et cette policière était là à me dire que je ne pouvais pas avoir mon attelle à cause de cette minuscule boucle en métal. J'ai fait tout le scandale que je pouvais mais j'ai compris qu'elle ne faisait « que suivre les ordres », comme ils disent tous.

« Si le médecin de la prison dit que tu en as besoin, tu pourras la récupérer. »

Dès que le Dr Miller est arrivé à la maison d'arrêt, j'ai demandé à le voir. Sans l'attelle, mon épaule était faible et fragile. Je pouvais à peine me tenir droite.

« Ne vous inquiétez pas pour cette vieille attelle », me dit Herr doktor. « De toute façon vous n'avez pas besoin de ce machin. »

J'ai juste été capable de me retenir de lui envoyer mon pied dans les parties. Heureusement, plus tard dans la semaine, le rhumatologue est venu de l'hôpital pour m'ausculter. C'était un très bon médecin et un homme très gentil. Il a dit au directeur en termes très clairs que j'avais besoin de mon attelle et que sans ça je pourrais être handicapée. Il m'encouragea beaucoup, de

sorte que je puisse recouvrer pleinement l'usage de ma main. Finalement, ils m'ont rendu l'attelle.

C'est à peu près à cette époque que les miracles commencèrent. J'étais certaine maintenant que ma main revenait à la vie. Je commençais à être capable de la solliciter pour certains gestes et indéniablement, elle réagissait. Chaque petit progrès était un miracle. Pouvoir toucher mon petit doigt avec mon pouce, ramasser une timbale, tenir un crayon, me pincer, c'était de véritables exploits qui exigeaient des jours de pratique et d'exercice. Et puis vint le jour où j'ai su que je touchais au but. Après des mois d'efforts, je pouvais enfin claquer des doigts. Chaque fois que quelqu'un venait me voir, je leur montrais mes nouveaux talents. Je me sentais comme une gamine qui disait : « Maman, regarde ce que je sais faire. »

Une réunion conjointe fut enfin organisée entre Sundiata et moi en présence d'Evelyn. Elle se déroula à la maison d'arrêt. On fit venir Sundiata de la prison de new brunswick. Jamais de ma vie je n'avais été aussi heureuse de voir quelqu'un. C'était difficile d'échanger librement parce que les surveillants nous collaient. J'ai toujours été incapable de chuchoter et Evelyn me répétait constamment de parler moins fort. Nous avons discuté de l'affaire et décidé que c'était pertinent politiquement d'être jugés ensemble. Le simple fait de voir Sundiata m'a immédiatement détendue. Auparavant je me sentais assez mal et j'étais vraiment complexée par mon allure. J'avais eu une horrible éruption cutanée à cause du savon de la prison et je ressemblais à un épouvantail bancal couvert de bosses. Il y a quelque chose en Sundiata qui respire le calme : de chaque partie de son être émanent l'esprit et la ferveur révolutionnaires, vous pouvez le ressentir. Et son amour pour les Noirs est si fort que vous pouvez presque le toucher, le tenir au creux de votre main. Il n'y a rien d'affecté en lui. C'est vraiment quelqu'un qui est « près de la terre ». Chaque fois que je le vois, je me fais la réflexion : sa place est quelque part dans le Sud sous le porche d'une maison, à humer l'air de l'été en faisant sauter des bébés sur ses genoux. La vérité est que Sundiata est un gars de la campagne. Il le nierait farouchement mais y a pas à dire, il a un vrai côté campagnard. Et quand il part dans un de ses petits rires incroyables, c'est comme une virée dans l'arrière-pays texan. Quand la réunion

s'acheva, je n'étais plus la même. Je me sentais bien plus forte et je ne me sentais pas seule.

Je ne sais pas quand, mais à un moment donné, j'ai commencé à accumuler les timbales en métal qu'on nous donnait pour boire. Au début, je pense que c'était seulement ma manière trop lente de boire qui faisait que les timbales s'accumulaient. J'étais pas très populaire chez les surveillants en particulier parmi les hommes. La plupart d'entre eux ne m'avaient jamais décroché un mot et vice-versa, mais ils ne pouvaient pas m'encadrer. Pour eux, j'étais une tueuse de flics et ils étaient flics. Quelque chose me disait qu'il fallait que je sois vraiment prudente. On m'avait fourni une petite table pour manger et écrire, et la nuit, avant de m'endormir, je collais la table contre les barreaux et posais les timbales dessus pour former une pile instable. Comme la grille s'ouvrait vers l'intérieur, le moindre mouvement ferait voler au sol la pile tout entière dans un grand fracas. Je poussais le banc en bois derrière la table. De cette façon, toute personne qui tenterait d'entrer devrait exercer une forte pression. C'était mon rituel tous les soirs, je me sentais un peu idiote mais il fallait le faire.

Une fois, en pleine nuit les timbales se sont écroulées. Je me suis immédiatement réveillée pour découvrir quatre ou cinq de ces gardiens à la porte de ma cellule.

J'ai crié assez fort pour que quelqu'un m'entende : « Qu'est-ce que vous voulez, qu'est-ce que vous faites dans ma cellule ? » Ils se tenaient dans l'encadrement de la porte, décontenancés. Finalement, l'un d'entre eux a refermé la grille et a dit : « Nous avons entendu un bruit et nous sommes venus tirer ça au clair, nous ne faisions qu'effectuer des vérifications. » Ils n'étaient même pas censés se trouver dans la section des femmes. Et la gardienne de service cette nuit-là, la plus vicieuse de la prison, s'était comme volatilisée. Après ça, peu importe la prison, j'inventais toujours un moyen de barricader ma cellule. En prison, il n'est pas du tout rare de retrouver un détenu pendu ou brûlé vif dans sa cellule. Aussi suspectes que soient les circonstances de la mort, la conclusion officielle est toujours le « suicide ». Ce sont généralement des détenus Noirs, considérés comme une « menace à la bonne marche de la prison ». Ce sont

généralement des détenus parmi les plus conscients, politiquement et socialement.

L'arrivée d'Eva à la maison d'arrêt fut un petit événement. Habituellement, elle occupait la cellule dans laquelle j'étais. (Les autres femmes étaient logées dans deux dortoirs ouverts.) Les surveillantes ne savaient pas quoi faire d'elle. Elle avait déjà été emprisonnée ici plusieurs fois auparavant et elle était connue pour être une fouteuse de merde. Tout le monde disait qu'elle était folle.

Ma première rencontre avec Eva a eu lieu quand elle est venue à la grille et s'est assise à l'extérieur de ma cellule pour me raconter qu'elle pouvait voyager dans le cosmos. Elle appelait ça de la projection astrale ou un truc du genre.

« Je peux aller où je veux, quand je veux, me confia-t-elle. Je reviens tout juste de Jupiter.

— C'était comment ? je lui ai demandé.

— Oh, c'était bien, il y avait ces gens tout mignons. Ils étaient violets avec une peau de crocodile et des cheveux bleus. Tu peux aller où tu veux, me dit-elle. Tu dois juste te projeter.

— Tu peux me montrer comment se tirer d'ici par projection ?

— Oh, c'est facile, dit-elle, je fais ça tout le temps, en fait, même là maintenant, je ne suis pas là.

— Non ça me suffit pas, répondis-je, je veux projeter mon esprit *et* mon corps hors d'ici.

— Où que tu ailles, tu seras toujours en prison, répondit Eva.

— Là t'as pas tort, lui dis-je, mais je préférerais être dans une prison à sécurité minimale ou dans la rue que dans une prison de haute sécurité ici. La seule différence entre ici et la rue c'est qu'ici la surveillance est maximale et que dans la rue, elle est minimale. La police patrouille dans nos communautés tout comme les surveillants ici font leur ronde. J'ai aucune idée de ce que c'est qu'être libre. »

Eva m'a dit qu'elle comprenait ce que je ressentais. Et bien sûr qu'elle comprenait. Toute personne Noire en amérike, si elle est honnête avec elle-même, finit forcément par arriver à la conclusion qu'elle ignore ce que c'est d'être libre. Nous ne sommes libres ni au niveau politique, ni au niveau économique, ni au niveau social. Nous n'avons que très peu de contrôle sur

le déroulement de nos vies. En réalité en amérike, une personne Noire n'est même pas libre de marcher dans la rue. Va te promener en pleine nuit dans la mauvaise rue, dans le mauvais quartier, et tu sais comment ça va se terminer.

Eva et moi nous nous entendions à merveille. Bien souvent, je n'avais pas la moindre idée de ce qu'elle racontait. Mais parfois, ses propos étaient d'une telle pertinence que je me demandais si au fond ce n'était pas plutôt le monde qui était fou. Elle m'apprit beaucoup sur la prison, et elle avait toujours une histoire drôle à raconter sur sa vie.

Eva était énorme ; elle pesait environ 130 kilos. Elle avait la peau très foncée et ses cheveux étaient coupés court, à ras. Les personnes qui ont intégré les normes européennes et blanches de beauté la trouvaient laide. Mais pour moi, il y avait quelque chose de beau en elle et j'adorais la regarder. C'est l'une des rares personnes que j'ai rencontrées au cours de ma vie, qui a le courage d'être presque entièrement honnête.

En tout, Eva avait passé une dizaine d'années dans le centre correctionnel pour femmes de clinton dans le new jersey. Elle avait connu l'époque où les femmes travaillaient à la ferme. Elle me raconta comment les femmes étaient traitées et comment les policiers d'état étaient appelés au moindre signe d'agitation. Elle était présente lors d'une émeute à clinton et elle les avait vus tabasser impitoyablement les femmes. Une fois, ils s'étaient tellement acharnés sur une femme enceinte qu'elle en avait perdu son bébé.

C'est à peu près à cette époque que j'ai commencé à faire mes petites promenades. Rester cloîtrée dans cette cage toute la journée me rendait barge. Alors quand les surveillantes m'apportaient à manger je passais devant elles pour aller dans ce qu'on appelait la salle commune, où les femmes mangeaient et regardaient la télé. Je marchais d'abord jusqu'à un dortoir, puis à un autre, puis revenais à ma cellule. Je n'avais aucun endroit où fuir puisqu'il y avait deux ou trois portes fermées qui me séparaient du monde extérieur. Les surveillantes en général me tannaient pour que je revienne dans ma cellule et, au bout d'un moment, je m'exécutais. Mais aucune surveillante ne m'avait vraiment fait d'histoires jusqu'à ce qu'un jour, l'une d'entre elles ne me crie : « Reviens ici ! T'as entendu ? Reviens ici ! »

S'il y a bien une chose que je ne supporte pas, c'est qu'on me donne des ordres, et y a autre chose qui me rend folle, c'est qu'une blanche s'adresse à moi sur ce ton. Je lui ai dit : « Ben vas-y, fais-moi rentrer. Toi qui es si balèze et si méchante, j'aimerais bien te voir essayer de me faire rentrer là-dedans. » Elle fit mine de m'attraper. « Pose les mains sur moi et ça va se régler au un contre un. Tu me touches et je t'éclate la cervelle contre ces murs. » Heureusement qu'elle n'a pas essayé parce qu'elle pesait au moins vingt kilos de plus que moi et que j'étais toujours un bandit manchot. Mais je lui aurais donné du fil à retordre. J'étais furieuse, j'étais frustrée et j'avais déjà accumulé deux ou trois mois de colère. En tout cas je suis finalement retournée dans la cellule, une fois que j'ai été disposée à le faire. Mais son arrogance me poussait à la provocation. Chaque fois qu'elle ouvrait ma cellule, je sortais en la bousculant et me promenais l'espace d'un instant. Elle restait plantée sur le seuil comme si elle était une sorte de porte. Je me cambrais et la dégageais de mon passage d'un coup de reins. Elle était grosse comme une barrique, mais elle n'avait pas un poil de force. Finalement, elle appela les gardiens. J'étais dans l'un des dortoirs à discuter avec les femmes, me demandant pourquoi elle me fichait la paix, quand une dizaine de surveillants entrèrent dans la pièce.

« Qui est JoAnne Chesimard ? » demanda le surveillant-chef. Personne ne répondit. « Laquelle d'entre vous est JoAnne Chesimard ? » Ils avaient l'air prêts à bondir sur la première venue. Encore une fois personne n'a répondu. « Très bien, je vais vous le demander encore une fois, laquelle d'entre vous est JoAnne Chesimard ? »

« C'est moi JoAnne Chesimard », dit Eva. Quand les gardiens ont posé les yeux sur Eva et ont vu sa corpulence, ils ont immédiatement changé de ton.

« Mademoiselle Chesimard, pourriez-vous retourner dans votre cellule s'il vous plaît ? »

Un des surveillants qui se tenait derrière s'est avancé et a tapé sur l'épaule du sergent.

« Je la connais, dit-il. Ce n'est pas Chesimard. »

— Je suis celle que vous cherchez », dis-je.

Je ne voulais pas qu'Eva se retrouve trop impliquée dans ma folie. « On se voit plus tard, les sœurs, j'ai eu ma dose d'émo-

tions fortes pour aujourd'hui. » Je suis passée devant eux, j'ai rejoint ma cellule et j'ai ouvert un livre.

Le lendemain, cette même surveillante réussit encore à m'exaspérer.

« Je ne veux plus de problèmes avec toi, dit-elle. Je ne veux pas avoir à rappeler les gardiens.

— Tu peux appeler la garde nationale, la milice, le FBI et qui tu veux si ça te chante, tu peux appeler ta mère si tu veux », lui dis-je.

Dès qu'elle a ouvert la porte pour le déjeuner, je l'ai bousculée en sortant. J'ai pris mon plateau, me suis assise avec les autres femmes et j'ai commencé à manger mon déjeuner. J'ignorais ce qui allait suivre mais j'étais curieuse de voir comment ils allaient réagir. Il me restait environ trois bouchées de nourriture dans mon assiette quand la horde des gros bras a fait son entrée.

« Très bien, tu te lèves et tu réintègres ta cellule.

— Dès que j'ai fini ce que j'ai dans mon assiette.

— Maintenant ! me sommèrent-ils.

— Il ne me reste plus que deux cuillerées.

— Tout de suite ! »

Ils ont fait signe à la surveillante. « Emmène la détenue dans sa cellule. » Elle s'approcha les mains tendues vers moi.

« T'avise pas de poser la main sur moi », lui dis-je. « Je vais y aller dans ma cellule. »

« Ramène la détenue en cellule », ordonnèrent-ils.

Elle s'avança pour saisir mon bras et soudainement ce fut le branle-bas de combat dans la salle. Des chaises, des tables, des timbales, des plateaux voltigeaient dans tous les sens. Tout le monde était soit en train de courir pour se mettre à l'écart, soit en train de se battre. La surveillante sprinta comme une dératée vers la sortie. Les gardiens me sautèrent dessus. Je frappais, je donnais des coups de pied, je griffais, je boxais, je mordais, et j'en passe. Ils réussirent finalement à me remettre en cellule et les autres femmes furent enfermées dans leurs dortoirs. Aucune des femmes ne fut grièvement blessée. J'eus quelques entailles et égratignures, mais sinon j'allais bien. Et je me sentais bien. Une partie de cette colère contenue en moi s'était exprimée. Un des surveillants avait été blessé. Je ne sais pas comment, il s'était fait entailler le visage. C'était le même petit avorton qui à

l'hôpital s'était assis face à moi, l'arme braquée dans ma direction, en jouant avec le cran de sûreté et m'expliquant comment il aimait tuer des animaux. Personne ne sait comment il a été coupé ou qui l'a coupé. Mais tout le monde sait que le chasseur s'est fait chasser.

Quelques heures plus tard, ils ramenèrent un photographe pour qu'il prenne des clichés des preuves. Le journal local évoqua plus tard une « émeute » à la maison d'arrêt. Des policiers accompagnés du shérif vinrent effectuer une fouille. Ils disaient qu'ils étaient à la recherche de l'arme qui avait blessé le surveillant. Ils ne trouvèrent rien. Cette nuit-là, ils sont venus et ont embarqué Eva. Ils l'ont emmenée au bâtiment Vroom, « l'hôpital » du new jersey pour les criminels malades mentaux. Elle y passa environ trois semaines avant de revenir. La nuit où elle partit, je me sentis triste et coupable. Je l'avais embarquée dans ma folie. J'étais assise à penser à elle. Alors je me suis mise à écrire ce poème :

Femme rhinocéros
Dont personne ne veut
et que tout le monde a utilisé.
Ils disent que tu es folle
parce que tu n'es pas assez folle
pour t'agenouiller lorsqu'on te l'ordonne.

Hé, femme forte —
avec des cicatrices à la tête
des cicatrices au cœur
qui semblent ne jamais guérir —
j'ai vu ta lumière
Et elle resplendissait.

Tu leur as donné de l'amour.
Ils t'ont donné que dalle.
Tu leur as donné tout ton être.
Ils t'ont fait tout un cinéma.
Ils ronronnent devant toi

parce que tu maîtrises l'art du rugissement
que tu appuies avec une authenticité que rien ne dément.

Femme rhinocéros.
Maman forte dans un monde trop étroit.
Tu as fermé les yeux
et un néon s'est mis à tourner dans ta tête
parce qu'il faisait sombre dehors.

Tu lis ta bible
mais dieu n'est jamais venu.

Ton Papa t'aurait bien aimé
mais qu'allaient dire ceux d'à côté.

Ils te détestent petite mère
parce que tu révèles leur folie.
Et leur cruauté.
Ils peuvent voir dans tes yeux
mille cauchemars
qu'ils ont fait réalité.

Femme Noire. Femme terriiible.
Arbore ta corpulence comme une médaille d'honneur
car tu l'as bien méritée.

Femme puissante. Amazone.
Arbore tes cicatrices comme de précieux joyaux
elles furent payées de sang.

Ils te traitent de folle.
Et t'ont presque fait croire
ces conneries.

Ils ont dit que tu étais laide.
Et tu t'es cachée
derrière toi-même
et tu t'es embourbée dans leur honte.

Femme rhinocéros —
Ce monde est aveugle
simple d'esprit
il ne peut voir
Comme tu es belle.

J'ai vu ta lumière.
Elle resplendissait.

L'« émeute » eut cependant des conséquences bénéfiques pour une grande partie des femmes. Les jours suivants presque tout le monde fut libéré ou envoyé dans différents programmes. La prison était pratiquement vide. C'est étrange comment le système fonctionne. Quand ça arrange les intérêts du gouvernement, ils enferment des gens pour faits d'émeute. Et quand c'est dans son intérêt, il les laisse sortir pour les mêmes actes. Après ça, la porte extérieure de ma cage resta fermée en permanence. Ce n'était pas une grosse perte puisque, jusqu'ici, ça avait été le cas la plupart du temps.

Un jour, ils m'apportèrent une grosse botte de haricots verts. (Une grande partie de la nourriture était cultivée sur place. Les hommes travaillaient dans les champs.)

« Tiens, on voudrait que tu écosses ces haricots. »

— Vous comptez me payer combien ?

— On paye pas les détenus mais si tu écosses ces haricots on laissera la porte ouverte pendant ce temps-là.

— Je ne travaille pas pour rien. Je ferai l'esclave pour personne. Vous savez pas que l'esclavage a été aboli ?

— Non, répondit la gardienne, c'est faux. L'esclavage a été aboli partout sauf dans les prisons. L'esclavage est légal en prison. »

J'ai vérifié et bien sûr, elle avait raison. Le Treizième Amendement de la Constitution dit ceci :

> Ni esclavage ni servitude involontaire, si ce n'est en punition d'un crime dont le coupable aura été dûment condamné, n'existeront aux États-Unis ni dans aucun des lieux soumis à leur juridiction.

Eh bien, cela explique bien des choses. Cela explique pourquoi les prisons et les maisons d'arrêt sont pleines à craquer de Noirs et de personnes du Tiers-Monde, pourquoi tant de personnes Noires ne parviennent pas à trouver un boulot dehors et sont contraintes de survivre comme ils savent le faire. Par contre quand vous êtes en prison, c'est pas le boulot qui manque et si vous refusez de travailler ils vous tabassent et vous jettent au trou. Si chaque état devait payer des travailleurs pour effectuer le travail qu'on force les prisonniers à faire, ça s'élèverait à des milliards de dollars en salaire. Rien que pour la fabrication des plaques d'immatriculation ça équivaudrait à des millions. Lorsque Jimmy Carter était gouverneur de Géorgie, il a fait venir une femme Noire de la prison pour effectuer le ménage au siège de la législature de l'état et garder sa fille Amy. Les prisons sont une affaire rentable. Et un moyen de perpétuer légalement l'esclavage. Dans chaque état, de plus en plus de prisons sont en cours de construction et plus encore sont à l'étude. Pour qui sont-elles ? Ils n'ont certainement pas l'intention d'y mettre des blancs. Les prisons participent de la guerre génocidaire que ce gouvernement mène contre les Noirs et les gens du Tiers-Monde.

Le 19 juillet 1973, je fus emmenée à New York pour une audience de lecture d'acte d'accusation au tribunal fédéral de Brooklyn pour un braquage dans une banque du Queens. Le voyage fut une espèce de cartoon surréaliste. Il devait y avoir au moins douze voitures dans le cortège, et une voiture de la police d'état du new jersey était postée à chaque sortie de l'autoroute. Chaque voiture avait les gyrophares allumés et la sirène en marche. Un hélicoptère nous suivait. Et les porcs dans la voiture où je me trouvais étaient hilarants. À chaque étape, ils disaient un truc du style : « Au moins, on est arrivés jusqu'à l'autoroute. » « Au moins, on est arrivés jusqu'au pont. » « Au

moins, on est arrivés jusqu'à New York. » « Au moins, on est arrivés jusqu'au tribunal. »

Chaque fois qu'ils croisaient une voiture de police, ils s'adressaient un signe et parfois ils levaient le poing. Lorsque la police de jersey a été remplacée par celle de New York au pont de Staten Island, ils se sont serré la main et se sont salués d'un poing levé. Ils s'appelaient même « mon frère ». « Voici mon frère, l'officier machin ». Ils se comportaient comme s'ils étaient en mission périlleuse en Russie. Ils avaient vraiment peur. La peur que les Noirs avec des armes à feux inspirent aux blancs ne cessera jamais de m'étonner. Sans doute que c'est parce qu'ils imaginent ce qu'ils feraient s'ils étaient à notre place. Surtout les policiers, qui ont fait tant de saloperies aux Noirs — leur mauvaise conscience leur dicte la peur. Quand nous les Noirs nous nous organiserons sérieusement et prendrons les armes pour nous battre pour notre libération, beaucoup de blancs tomberont raides morts, foudroyés, du simple fait de leur propre sentiment de culpabilité et de leur peur.

En septembre, on m'a transférée de la maison d'arrêt et enterrée au sous-sol de la prison du comté de middlesex, au prétexte que la prison était proche du palais de justice du comté, là où le procès du new jersey devait débuter le 1er octobre. Je fus la première et dernière femme emprisonnée là-bas. Ça avait toujours été une prison pour hommes.

À mon arrivée, on m'a donné une pauvre couverture sale et rêche et un drap. Pensant qu'ils avaient fait une erreur, j'ai demandé un autre drap. « C'est tout ce que vous aurez », m'ont-ils dit.

« Je ne peux pas dormir avec ce machin dégueulasse sur moi. J'ai besoin d'un autre drap.

— Désolée.

— Pourquoi j'ai droit qu'à un seul drap ?

— C'est tout ce qu'on donne aux hommes, nous n'en donnons qu'un parce qu'ils pourraient se pendre avec.

— Ils peuvent se pendre aussi facilement avec un drap qu'avec deux, rétorquai-je.

— Désolée. »

C'était inimaginable pour moi de dormir sur ce machin dégueulasse avec uniquement un drap. J'ai braillé, j'ai crié,

exigé qu'ils appellent mon avocat, et dit à la gardienne que la prochaine fois qu'elle entrerait dans ma cage c'est autour de son cou que j'allais nouer le drap. Finalement, elle m'en a donné un autre.

Même si je rédigeais une description d'une centaine de pages de la cave de la prison du comté de middlesex, il vous serait impossible de vous en faire une idée juste. C'était une grande cellule grise, vert vomi. Le plafond était recouvert de tuyaux en tous genres, certains petits, d'autres énormes. Certains étaient secs, d'autres fuyaient. Il n'y avait pas de lumière naturelle et les geôliers refusaient d'ouvrir les petites fenêtres situées près du plafond. La température moyenne était de 35 degrés. C'était infesté de fourmis et de mille-pattes. Je n'avais jamais vu de mille-pattes auparavant et j'étais morte de peur. C'étaient d'énormes monstres albinos qui rampaient partout sur moi*.

* Le 11 décembre 1978, l'avocat Lennox Hinds, au nom de l'Association nationale des avocats noirs, de l'Alliance nationale contre le racisme et de la Commission pour la justice raciale de l'Église unitaire du Christ, a adressé une pétition à la Commission des droits de l'homme des Nations Unies alléguant « des violations constantes, flagrantes et systématiques des droits de l'homme et des libertés fondamentales de certaines catégories de prisonniers aux États-Unis en raison de leur race, leur statut économique et leurs convictions politiques ». En réponse à la pétition, sept juristes internationaux ont rendu visite à un certain nombre de prisonniers du 3 au 20 août 1979 et ont rendu compte de leurs conclusions. « Ils ont répertorié quatre catégories de prisonniers, la première étant celle des prisonniers politiques, définis comme une catégorie de victimes des abus commis par le FBI à travers la stratégie COINTELPRO et d'autres formes de pratiques gouvernementales illégales, qui ont été en tant qu'activistes politiques ciblés de manière spécifique par des provocations, de fausses arrestations, des incitations à commettre un délit, de la fabrication de preuves et des poursuites criminelles fallacieuses. Cette catégorie regroupe au moins : les 10 de Wilmington, les Trois de Charlotte, Assata Shakur, Sundiata Acoli, Imari Obadele et d'autres accusés de la Republic of New Afrika, David Rice, Ed Poindexter, Elmer "Geronimo" Pratt, Richard Marshall, Russell Means, Ted Means et d'autres accusés de l'AIM**. » Ils ont examiné mon cas dans la section de leur rapport traitant de l'isolement : « L'un des pires cas est celui d'ASSATA SHAKUR, qui a passé plus de vingt mois en isolement cellulaire dans deux prisons différentes pour hommes dans des conditions totalement indignes de tout prisonnier. Et elle a passé encore plus de mois à l'isolement dans des prisons mixtes ou exclusivement féminines. Actuellement, après de longues procédures judiciaires, elle est détenue au Centre de détention de Clinton dans le quartier de haute sécurité. Elle n'a jamais, en quelque occasion que ce soit, été punie pour la moindre violation des règles de la prison qui pourrait justifier de quelque manière un traitement aussi barbare ou inhabituel. » [Note de Zed Books aux éditions de 1988 et 2014.]
**L'American Indian Movement est une organisation militante amérindienne fondée en juillet 1968 à Minneapolis, dans le Minnesota, connue entre autres pour l'occupation de Wounded Knee en 1973. [NdT]

Des surveillantes étaient postées à la porte de ma cellule vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Leur boulot consistait à rester assises là et m'observer. Aucun de mes mouvements ne pouvait leur échapper. Le premier jour, j'ai déplacé le lit contre le mur, me dérobant à la surveillance des gardiennes pour avoir un peu d'intimité lorsque je dormais. Elles m'ont ordonné de ramener le lit au milieu de la pièce. J'ai refusé, et le lendemain, des ouvriers ont cloué le lit au centre de la cellule. Elles jetaient même un œil par la fenêtre de la salle d'eau quand j'allais aux toilettes ou que je me douchais. Quand j'ai couvert le judas avec une serviette ou un uniforme, elles m'ont ordonné de l'enlever et ont menacé d'emporter toutes les serviettes et les uniformes si je continuais à faire ça. Je n'ai même pas pris la peine de refuser, je les ai simplement ignorées. Au bout d'un moment elles ont laissé tomber. Un mois plus tard, l'un des sergents m'a dit que j'étais autorisée à couvrir la fenêtre quand j'utilisais la salle d'eau, mais seulement pendant trois minutes.

Dans la cage douze tubes fluorescents d'un mètre vingt de long m'aveuglaient. La première nuit, quand j'ai été prête à dormir, j'ai demandé à la gardienne d'éteindre les lumières. Elle a refusé.

« Je ne peux pas vous voir si la lumière n'est pas allumée.

— Et vous pourriez me rater comment ? Vous pouvez tout voir dans la cellule.

— Désolée. »

Elles m'ont laissée sous ces lumières aveuglantes pendant des jours. J'avais la sensation de devenir aveugle. Je voyais tout en double et en triple. Quand Evelyn, mon avocate, est venue me voir, je m'en suis plainte. Finalement, après qu'elle les a accusés de torture, elles ont éteint les lumières à onze heures. Mais toutes les dix ou quinze minutes, elles allumaient un énorme projecteur dans la cellule.

Puis le procès débuta. D'abord, les requêtes furent discutées. Presque toutes les nôtres furent refusées. Toutes celles de l'accusation furent accordées. Puis la sélection du jury commença devant le juge John E. Bachman.

Quand le premier jury fit son entrée, je crus que j'allais avoir une crise cardiaque. Il n'y avait que quelques Noirs perdus dans le panel, et les candidats ressemblaient plus à une meute de

lyncheurs qu'à un jury. Parmi les jurés, beaucoup nous fusillèrent ostensiblement du regard ; comme s'ils nous tueraient s'ils en avaient l'occasion. La moitié d'entre eux ont déclaré qu'ils nous pensaient coupables. Pour ce qui est de l'autre moitié, bien qu'ils ne l'aient pas dit tout de suite, ils ont répondu aux questions d'une manière qui laissait penser qu'ils en étaient aussi plus ou moins convaincus. J'étais persuadée que certains d'entre eux avaient délibérément menti rien que pour faire partie du jury et nous déclarer coupables. Les quelques Noirs présents se sont, dans leur grande majorité, désistés pour difficultés financières. Ils avaient des enfants, des familles, des emplois et ne pouvaient tout simplement pas se permettre d'être jurés d'un long procès. Si le cafard existait, j'étais gravement atteinte.

« Faites quelque chose, je répétais aux avocats. Faites quelque chose !

— Qu'est-ce qu'on peut faire ? répondaient-ils. On fait de notre mieux. »

C'était la vérité, mais j'étais tout simplement incapable de l'accepter. C'était ma vie dont ils parlaient. J'ai dû taper sur les nerfs des avocats à un point inimaginable. « Fais objection à ci, fais objection à ça », leur disais-je.

« Notre objection a déjà été enregistrée.

— Ben, objecte encore quand même. »

J'étais indignée, coincée et impuissante. Chaque fois qu'un juré disait quelque chose qui trahissait des préjugés indéniables, le juge essayait de le dédouaner. Le pauvre Ray Brown, l'un des avocats de la défense, faisait les frais de ma colère.

« Je veux que tu fasses objection.

— Sur quelle base ? demandait-il.

— Tu vois pas ? Le juge pose des questions orientées.

— Mais le juge a le droit légalement de poser des questions orientées lors de la sélection du jury.

— Eh bien, objecte quand même. »

Je ne connaissais rien au droit à cette époque. Je n'avais même jamais assisté à un procès. Je n'arrivais tout simplement pas à comprendre que le juge puisse ouvertement prendre le parti de l'accusation, sans que nous ne puissions rien y faire.

« Pourquoi vous pouvez pas faire comme Perry Mason ? j'ai demandé aux avocats en plaisantant.

— Tu as déjà vu Perry Mason défendre un accusé Noir ? » répondit Ray Brown.

Sundiata était une vraie bouée de sauvetage. Il essayait de me calmer et m'expliquait à quoi m'attendre. D'un point de vue logique, j'entendais ce qu'il disait, mais j'étais toujours dans tous mes états.

« On peut quand même pas se laisser expédier au trou sans rien faire », disais-je, en enchaînant les propositions, toutes plus extravagantes les unes que les autres. Sundiata m'expliquait patiemment pourquoi aucune de mes suggestions fantastiques ne fonctionnerait. Après avoir participé un petit moment à mon propre lynchage judiciaire, je m'étais persuadée que Sundiata et moi devions virer les avocats et nous défendre nous-mêmes. De cette façon, nous ne serions pas soumis à ces règles stupides et nous pourrions dire tout ce que nous voulions.

« C'est pas vrai, m'a répondu Sundiata. T'as beau te défendre seule, tu es toujours soumise à leurs règles.

— Comment suis-je censée connaître ces règles ? Je ne suis pas avocate et selon la constitution j'ai quand même le droit de me défendre.

— C'est vrai, mais tu dois toujours jouer selon leurs règles ou ils peuvent te ligoter et te bâillonner. Regarde ce qu'ils ont fait à Bobby Seale. »

Chaque fois que je levais les yeux vers le box du jury, je revenais à mon idée. Mais je savais aussi que je ne connaissais rien au droit et il m'était difficile de m'imaginer réellement en train de me défendre moi-même. Evelyn ressortait systématiquement le vieux poncif qui veut qu'une personne qui se défend seule a un fou pour avocat.

À mesure que nous approchions de la sélection du jury, j'étais de plus en plus affectée. Puis, un jour, un gamin qui ne devait pas avoir plus de vingt ans fut interrogé en tant que juré potentiel. Il cracha le morceau. Le juge lui demanda s'il avait une opinion sur l'affaire et il répondit : « Ils disent qu'elle est coupable. » Le juge l'interrogea davantage et il déballa tout. Les jurés potentiels dans la salle des jurés parlaient de l'affaire, bien qu'ils aient reçu l'ordre de ne pas en discuter. Le juge voulut savoir ce qu'ils disaient.

« Ils disent qu'elle est coupable.
— Seulement Mme Chesimard ? reprit le juge.
— Ils disent ils sont Noirs, ils sont coupables. »

D'un bond les avocats se dressèrent, et se mirent à parler à cent à l'heure. Ils exigèrent une enquête complète sur ce qui se passait dans la salle des jurés. Ils voulaient que le juré soit encore interrogé. Ils voulaient que les jurés à qui il avait parlé soient interrogés.

Le juge comprit immédiatement que le gamin avait ouvert la boîte de Pandore. Il fit tout ce qu'il put pour éviter qu'elle ne s'ouvre davantage, mais la situation lui échappait. Il accepta finalement de mener une enquête impartiale. Cette fois, lorsqu'il interrogea les jurés, il prit soin de minimiser la gravité de ce qui se passait dans la salle des jurés. Mais les autres confirmèrent les déclarations du garçon. Nos avocats déposèrent une requête pour que le jury soit choisi dans un autre comté car il était impossible qu'un procès dans le Middlesex soit équitable. Le juge des affectations, et non le juge Bachman, devait statuer sur la requête. En attendant, le procès était interrompu.

Evelyn m'informa de la décision. Le juge des affectations avait établi qu'effectivement il nous était impossible d'avoir un procès équitable dans le comté de Middlesex. Le jury devait être sélectionné dans le comté de Morris. « C'est où ça ? » demandai-je à Evelyn. Elle n'en avait pas la moindre idée. Puis Ray Brown entra.

« Ça se trouve où ce fichu comté de Morris ? lui lançai-je.
— Eh bien, répondit-il, je vais te le dire. »

Le comté de Morris était presque entièrement blanc avec très peu de Noirs et encore moins d'Hispaniques et d'Asiatiques.

« C'est-à-dire ? Il y a quoi, dix pour cent de Noirs, cinq pour cent ?
— Beaucoup moins que ça.
— Un jury de vos pairs, ironisa Evelyn amèrement.
— Qu'est-ce qu'on peut faire ? demandai-je.
— Nous allons devoir attendre.
— On ne peut pas déplacer le procès à un endroit où il y a plus de Noirs ?
— Nous pouvons essayer, mais ne te fais pas trop d'illusions. »

Je redescendais sur terre, et à vitesse grand V.

Le procès avait été renvoyé d'environ un mois, jusqu'en janvier, parce qu'ils avaient besoin de temps pour sécuriser la prison à Morristown, dans le comté de Morris.

« Peut-être », pensai-je, « que les avocats trouveront une solution d'ici là. » Je ne me faisais pas de grandes illusions, mais le subterfuge pour nous empêcher d'être jugés équitablement par un jury de nos pairs paraissait tellement grossier, la combine tellement flagrante, que je croyais qu'un recours existait peut-être. J'étais naïve à l'époque. En théorie je savais qu'il n'y avait absolument aucune justice pour les Noirs en amérike mais je ne l'avais pas assez constaté de mes propres yeux pour l'accepter. J'avais encore un peu d'espoir. Mais ils s'étaient emparés d'une décision censée être en notre faveur pour la retourner contre nous : ils avaient utilisé la loi pour violer la loi.

« Tout ce qu'il nous reste à faire maintenant », en ai-je déduit, « c'est de rassembler les éléments qui prouvent qu'ils essaient de nous empêcher de bénéficier d'un procès équitable. » Si j'avais su !

4

Le collège avait ses avantages et ses inconvénients. C'était plus impersonnel et bien plus déstabilisant que l'école primaire, mais ça me donnait l'occasion de me balader et de changer de salle, ce qui me plaisait. Dans l'ensemble, les cours m'ennuyaient, hormis l'anglais, l'histoire et la céramique, pour laquelle je me découvrais une passion. Le collège de Parsons dans le Queens était principalement fréquenté par des blancs. Beaucoup d'enfants Noirs avaient été placés en classe de rattrapage ou ce que nous appelions les cours « pour les nuls ». J'ai toujours été sidérée que des gosses si intelligents à l'extérieur de l'école se retrouvent systématiquement dans ces cours pour les nuls.

Au collège, tout le monde sortait avec quelqu'un. Quand les filles se retrouvaient pour papoter, la discussion tournait toujours autour des garçons : qui était mignon, qui sortait avec qui, qui était cool, etc., etc. Un garçon mignon devait être grand, mince mais bien bâti, et en général avoir la peau claire. Un garçon était considéré comme super-mignon si, en plus d'avoir la peau claire, ses yeux étaient d'une couleur insolite. Noisette ou vert étant ce qu'il y avait de mieux. Si un garçon était populaire ou bon en sport, il avait en général ses chances, mais la plupart du temps les gars dont on parlait étaient grands, pas trop foncés et beaux.

L'un de mes premiers admirateurs était un garçon nommé Joe. Il était nouveau dans le quartier ; il devait venir du Sud, ou d'un endroit comme ça vu que tout le monde disait qu'il était de la campagne. Il était vraiment foncé avec le haut du corps élancé et de toutes petites jambes. Il m'aimait bien et, au début,

je pense que c'était un peu réciproque. Et puis tout le monde a commencé à me charrier, à me dire que c'était mon petit copain et qu'il ressemblait à un crapaud noir à cause de ses toutes petites jambes. À cet âge, je me souciais maladivement de ma réputation. Je désirais à tout prix être comme tout le monde et je ne voulais surtout pas que quiconque puisse se moquer moi. Alors, quand quelqu'un disait que j'aimais bien Joe, je niais de toutes mes forces et je faisais en sorte d'être celle qui dirait le plus de mal de lui. Mais Joe était vraiment adorable avec moi. Chaque fois qu'il me voyait, il me souriait et avait un mot gentil. Le jour de la Saint-Valentin, il m'offrit une grande carte magnifique et des bonbons. Un jour, au printemps, j'entendis qu'on criait mon nom dehors à la fenêtre de ma chambre. C'était Joe. Très vite, il déposa une fleur sur le rebord de la fenêtre et s'enfuit. Chaque jour qui suivit, il recommença. Quand je le croisais dans la rue, je lui souriais. Les fleurs, ça me touchait vraiment. Puis un jour ma mère le vit à la fenêtre poser une fleur sur le rebord.

« Tu vas dire à ce garçon de ne plus s'approcher de cette fenêtre », dit-elle. « Cette fois-ci c'est des fleurs, la prochaine fois il essaiera de grimper à l'intérieur. » Mais elle trouvait quand même que ça avait son charme. J'avais à peine le dos tourné qu'elle se mettait à en parler à toutes ses amies. Et j'avais beau être gênée, ça me laissait aussi penser que j'étais mignonne. Aucun garçon ne m'avait jamais porté tant d'attention avant et j'adorais ça.

Un jour, en revenant de courses j'ai croisé Joe. Il s'est mis à marcher à mes côtés. Il était plutôt timide et ne m'avait jamais rien dit à part « Tu es belle » ou « Tu es jolie. » Ce jour-là on a essayé de faire la conversation en chemin. Puis soudainement il m'a dit : « Est-ce que tu veux sortir avec moi ? Je veux que tu sois ma copine. » Dans une certaine mesure j'étais choquée. Il pensait vraiment que j'allais sortir avec lui et ruiner ma réputation à tout jamais ?

« Non, ai-je répondu.

— Non, a-t-il répété. Et pourquoi pas ? »

Je ne savais pas quoi dire. Ma langue est devenue lourde, elle s'est entortillée et j'ai commencé à bégayer. Aucun son n'est sorti de ma bouche. « Pourquoi pas ? » a-t-il insisté. J'ai bredouillé, bafouillé et puis d'un coup sont sortis ces mots d'une

franchise glaciale : « Parce que tu es trop noir et en plus tu es laid. » Je n'oublierai jamais l'expression sur son visage. Il m'a fixé avec tant de haine et de froideur que j'en ai été sidérée. J'ai tout de suite regretté ces mots, mais c'était impossible de revenir en arrière. Il me regardait comme si j'étais la personne qu'il méprisait le plus au monde. Je me sentais terriblement laide, sale et abjecte. J'étais ébranlée au plus profond de mon être. Pendant des semaines après, voire des mois, j'ai été hantée par ce qui s'était passé ce jour-là, par les serpents qui s'étaient échappés de ma bouche. La haine moqueuse qui s'affichait sur son visage chaque fois que je le croisais ensuite me fit comprendre qu'il n'y avait rien que je puisse faire pour me racheter. Rien, à part me changer moi-même. Pas pour lui, mais pour moi-même. Et j'ai changé. Après cela, je n'ai plus jamais employé les mots « Noir » et « laid » dans la même phrase et je ne les ai plus jamais associés dans mon esprit. Bien entendu, je ne pouvais pas effacer toutes les années de haine de soi et de lavage de cerveau en si peu de temps, mais c'était un début. Et même si j'accordais toujours bien trop d'importance à ce qu'on pensait de moi, après cette histoire je me suis toujours sérieusement appliquée à être indépendante, à assumer mes sentiments et mes idées, et à ne pas me comporter comme un robot. Je n'y suis pas toujours parvenue, mais j'ai toujours fait tout mon possible.

La majeure partie du temps quand j'étais jeune, les actualités me semblaient irréelles. En fait, ma vision du monde tenait de la bande dessinée : en Chine ils mangeaient des biscuits avec un message à l'intérieur et les hommes portaient des tresses ; en Afrique, ils vivaient dans des cases, avaient des os dans le nez et étaient cannibales ; en Amérike du Sud, ils portaient de grands chapeaux, faisaient la sieste le midi, buvaient des litres de rhum, et dansaient le cha-cha. En dehors des États-Unis, le seul endroit dont je pouvais parler avec un semblant de réalisme c'était l'Europe. Mais ma perception de l'Europe était presque tout aussi abstraite. Le premier président dont je me souviens c'est Eisenhower et même lui paraissait irréel. D'après ma mère, il passait le plus clair de son temps à jouer au golf. Quand il prononçait un discours à la télévision, nous changions de chaîne, et, s'il était sur toutes les chaînes, nous éteignions la télévision.

Seules les actualités concernant les Noirs avaient un tant soit peu d'impact sur moi. Et c'était comme si, année après année, les nouvelles empiraient. Les premières informations vraiment graves dont je me souvienne venaient de Montgomery dans l'Alabama. C'est à cette époque que j'ai entendu parler de Martin Luther King. Rosa Parks avait été arrêtée pour avoir refusé de céder sa place à une femme blanche. Les Noirs boycottèrent les bus. La lutte était terrible. Les Noirs furent harcelés et agressés et, si je me souviens bien, la maison de Martin Luther King fut attaquée à la bombe incendiaire. Puis vint Little Rock[21]. Je me souviens encore de ces meutes de blancs, monstrueuses, terrifiantes, qui attaquaient ces enfants qui avaient à peu près mon âge. Quand venait le moment des informations sur Little Rock, à la maison, on aurait pu entendre une mouche voler. Nous restions tous assis là, horrifiés. Parfois, après, quelqu'un disait quelque chose, mais le plus souvent on restait là figés, égarés dans nos propres pensées. Je suppose qu'il n'y avait rien à ajouter. Année après année, je m'asseyais face à cette boite, spectatrice de l'agression de mon peuple par des meutes blanches, mon peuple mordu par des chiens, tabassé, submergé par les lances à incendie de la police, mon peuple arrêté et assassiné. Alors, les actualités semblaient trop réelles.

Plus je grandissais plus j'avais le sentiment de devenir moi-même. Ma mère et mon beau-père avaient toutes sortes de problèmes. Ils s'entendaient comme chien et chat, passaient leur temps à se faire des histoires et se bagarrer. En cela ils ressemblaient à bien d'autres Noirs. Ils en bavaient chaque jour au boulot, dans la société, et ils se défoulaient l'un sur l'autre. Et ce qui n'arrangeait rien c'est qu'elle était enseignante et qu'il travaillait à la poste. Elle était allée à l'université, pas lui. Selon moi, en amérike, si un homme Noir et une femme Noire réussissent en mariage, ils ont accompli un miracle. Parce

21. En 1957 à Little Rock, Arkansas, neuf élèves noir·e·s de 14 à 16 ans font leur rentrée suite à la décision Brown v. Board of Education qui, en 1954, déclare inconstitutionnelle la ségrégation dans les écoles. Les 9 sont empêché·e·s physiquement d'accéder à l'école par des groupes ségrégationnistes soutenus par le gouverneur Orval Faubus qui a mobilisé la garde nationale de l'Arkansas. Après plusieurs semaines de violence, les neuf font finalement leur rentrée sous la protection de l'armée. Ils subiront toute l'année violences, insultes et crachats.

que tout est contre eux. Le simple fait d'être pauvre est l'un des plus gros obstacles qui se dressent sur leur route. La plupart des disputes tournent autour de l'argent. Pas facile de rester aimant et attentionné quand tu n'arrives pas à payer tes factures et que tu ne sais absolument pas quand tu reverras la couleur d'un billet. Et la manière dont on nous apprend à réfléchir ne fait qu'ajouter de l'huile sur le feu. C'est un peu différent de nos jours, mais dans mon enfance, tous les hommes blancs que je voyais à la télévision arrivaient à subvenir aux besoins de leurs familles sans trop d'efforts. Leurs femmes n'étaient pas obligées de travailler. Leur boulot consistait en fait à rester à la maison et prendre soin des enfants. Les Noirs intégraient ces modèles, même s'ils n'avaient pas grand-chose à voir avec la réalité de leur propre existence et de leurs conditions de survie.

Tout comme mes parents vivaient une période de changements je vivais la mienne. J'étais à l'âge où on remet tout en question. Le monde m'obsédait de plus en plus. J'étais curieuse de tout et désirais tout expérimenter. Le week-end, chaque fois que je le pouvais, je mettais les voiles. J'allais au ciné ou à la bibliothèque ; mais mon activité préférée c'était voyager en métro et en bus. J'attrapais n'importe quel métro, n'importe quel bus, j'y restais jusqu'à ce que je me lasse et alors je descendais au hasard et partais en vadrouille. Parfois, je parlais à des gens ou jouais au handball avec des enfants de mon âge. D'autres fois je me contentais de marcher et d'observer. Je suis allée dans toutes sortes de quartiers : blancs, Noirs, Portoricains et à Chinatown aussi. Mais mon endroit préféré c'était Harlem. J'étais fascinée par le monde de la rue. J'essayais toujours d'en saisir les mouvements. Tout était si coloré et animé. Des hommes aux coins des rues une bouteille à la main, des garçons qui jouaient des parties de basket, des petits trafiquants qui animaient la rue de leurs brèves assemblées et de leurs transactions. C'était la terre des carnets de rêves[22], des kitchenettes, et du whisky Johnnie Walker Red Label. J'adorais les commerces. Du marché de Park Avenue

22. Les manuels d'interprétation des rêves sont notamment utilisés pour deviner les numéros de loterie, par un jeu de correspondances et d'interprétation. Ce serait dans les années 1920 qu'ils seraient devenus très populaires dans la communauté noire.

aux vendeurs de poisson bien gras, aux magasins de confiseries qui vendent des bonbons ou des cigarettes à un cent, et dieu sait quoi d'autre. Je marchais, j'observais et je réfléchissais. Le monde pour moi était alors un grand point d'interrogation, et la plus grande des questions était d'y trouver ma place.

Je rentrais toujours en retard à la maison et ça m'attirait des ennuis. C'était comme si j'étais atteinte d'une sorte de maladie. Je ne parvenais jamais à rentrer à la maison à l'heure. Je partais de chez moi avec les meilleures intentions du monde, mais dès que je mettais un pied dehors, j'étais comme en transe. J'oubliais complètement l'heure qui tournait jusqu'à ce qu'il soit trop tard. Et une fois sur deux quand je m'apercevais que la nuit commençait à tomber, je ne savais même pas où j'étais, et encore moins comment rentrer à la maison. Ma mère me parlait, me giflait, me secouait, me punissait, mais rien n'y faisait. J'étais un cas désespéré. Je fuguais et je ne m'en rendais même pas compte. Et une chose en amenant une autre, je devenais une menteuse hallucinante. Dès que j'approchais de la maison je commençais à inventer des bobards. Aujourd'hui, avec le recul, je sais que ma mère a dû vouloir m'étrangler en entendant mes inventions farfelues, mais à cette époque je les trouvais brillantes. À mesure que les problèmes familiaux s'intensifiaient, fuguer est devenu un acte bien plus délibéré.

La première fois que j'ai fugué, je me suis rendue chez Evelyn. Elle n'était pas chez elle alors je me suis endormie sur l'escalier. À son retour, elle m'a prise pour une espèce de clocharde complètement bourrée, et elle m'a simplement contournée pour monter chez elle. Je suis revenue le lendemain et on a discuté, elle a joué la psy et la conseillère familiale, puis elle m'a renvoyée à la maison. Ça a tenu un temps, mais au fond tout allait de travers. Ma mère et moi n'étions d'accord sur rien, et j'étais tout aussi têtue et intraitable qu'elle. Même quand j'essayais de bien faire, j'avais l'impression que, venant de moi, rien ne la satisfaisait jamais. Et quand elle et mon beau-père étaient à couteaux tirés, ça me rendait dingue. Je me contentais de prendre mon manteau et hop, je disparaissais. Certains jours, c'est bien simple, je ne rentrais pas.

Fuguer, parfois c'était drôle et palpitant. D'autres fois, c'était triste, froid et solitaire. Mais ce qui me bottait le plus dans tout

ça c'était la survie. Être dehors, confrontée aux aspects les plus crus de l'existence, c'était comme vivre sur le grand huit : tout se précipitait vers vous à une vitesse vertigineuse. Ce fut une sacrée éducation, et quand j'y pense, j'ai eu du bol comme gamine. Tant de choses auraient pu m'arriver, et me sont presque arrivées. La première fois que j'ai fugué je n'avais que les vêtements sur mon dos et très peu d'argent. Je pris le métro et dormis dans les couloirs jusqu'à ce que je n'en puisse plus. Ensuite je commençai à parler aux gens. L'une des premières personnes que j'ai rencontrées était un garçon, David. Je lui racontai que ma mère était hospitalisée, que je n'avais pas d'autre famille à New York et que ça m'effrayait de rester seule chez moi. Il me ramena chez lui où il vivait avec sa mère et nous lui avons répété la même histoire. Elle ne voyait aucun problème à ce que je passe la nuit là. Ils vivaient dans la cité Farragut à Brooklyn. David m'emmena dehors et me présenta à tous ses amis. On s'est bien entendus jusqu'au soir. Ensuite ça a été la guerre — un combat d'une nuit entière. Quand il ne m'agressait pas, il m'implorait et inventait mille raisons justifiant que je passe à la casserole. Je lui ai dit que j'avais peur de tomber enceinte. Il est allé chercher un gros pot de vaseline et m'a assuré que si on en utilisait, c'était impossible. J'étais bête, mais pas à ce point-là. Je lui ai dit d'aller se faire voir, et le combat a repris. Au bout d'un ou deux jours chez David, j'étais prête à passer à autre chose. En plus, sa mère commençait à se méfier.

C'est une fille qui fut ensuite ma nouvelle amie. Hors de question que je supporte un David de plus. Tina vivait dans le quartier de Fort Greene à Brooklyn avec sa mère et son frère dans un brownstone[23]. C'était une vieille maison branlante qui semblait à moitié condamnée. Absolument rien chez eux n'était rangé. Il y avait des pièces remplies de bric-à-brac, qui atteignait presque le plafond : tables, chaises, tourne-disques, vieilles radios. Je ressortis la même histoire à la mère de Tina et elle se montra adorable. Je pouvais rester là aussi longtemps que je le voulais, me dit-elle. En fait, ajouta-t-elle, elle « adorait tout

23. Construits au milieu du 19e siècle, les brownstone sont des maisons urbaines en grès rouge ou brun, avec perron et à plusieurs étages, très répandues à New York notamment dans Harlem.

simplement être entourée de jeunes ». Et elle disait vrai. Toute la sainte journée, c'était le défilé dans cette maison, surtout des jeunes. Quand la mère de Tina constata que je n'avais pas de vêtements, elle annonça qu'on allait devoir m'« emmener faire les magasins ». Je me rappelle m'être dit que c'était vraiment une gentille femme car elle était prête à dépenser de l'argent pour moi, une inconnue. Le lendemain matin nous sommes descendues sur Fulton Street.

« Très bien », me dit-elle, « maintenant je veux que tu ailles avec Tina chez A & S et que tu choisisses ce que tu veux, je serai là à la cafétéria. T'auras qu'à juste retenir dans quel rayon ça se trouve. »

Nous sommes parties, Tina et moi. J'étais gaie comme un pinson ; mes vêtements puaient un peu. Une fois dans le magasin, j'ai commencé à faire mon choix puis j'ai été prête pour les essayages.

« Te casse pas la tête, dit Tina. Tu connais pas ta taille ?

— Si, dis-je. Pourquoi ?

— On va simplement se servir et se tirer. Si y a un truc qui te plaît, tu me le dis juste. Surtout tu le prends pas, tu le mets pas et tu continues comme si de rien n'était.

— D'accord », dis-je. Je la trouvais bizarre.

J'avais jeté mon dévolu sur une jupe à carreaux avec une grosse épingle à nourrice ainsi qu'un chemisier et un pull assorti.

« Ça aussi, ça ira avec, dit Tina en me montrant un chemisier blanc. Maintenant, tu fais comme je te dis. Enfile ça.

— J'enfile quoi ? ai-je dit, en baissant les yeux.

— Cool ma poule ! a chuchoté Tina. Tu continues à regarder devant toi et tu m'aides à remonter ça. »

Elle avait déjà passé la moitié de la jupe autour de mes cuisses. Finalement, on a remonté la jupe et on l'a attachée sous celle que je portais. « Ok, on s'tire d'ici », dit Tina. « Attends une minute, remonte-moi cette jupe, elle dépasse, mais regarde pas ! » J'étais effrayée, mais je commençai à la remonter.

« Pas *ta* jupe, imbécile », a dit Tina tout bas, « celle du dessous. »

Et je me suis donc retrouvée à marcher en remontant la jupe, tout en essayant d'avoir l'air détendu. Si quelqu'un m'avait vue, il m'aurait crue tout droit échappée d'une comédie burlesque.

Mais on a tant bien que mal réussi à sortir. Je m'attendais à ce que la police nous tombe dessus à tout moment. La mère de Tina était toujours assise au même endroit, sirotant un soda.

« Comment ça s'est passé ? demanda-t-elle à Tina.

— Elle s'en est sortie, dit Tina. Elle y connaît que dalle, mais elle était super. »

J'ai cru que j'allais m'évanouir. Toutes les autres mères que je connaissais t'auraient assommée, si elles t'avaient seulement soupçonnée de voler. J'avais jamais encore vu ça. Je fixais toujours la mère de Tina. Elle dut remarquer mon regard insistant parce qu'elle ajouta : « Eh oui, je vole et mes enfants volent aussi. Ils essaient de me prendre ma maison, de me prendre tout ce que j'ai. J'dois survivre et je le fais comme je sais le faire. Mais c'est pas vraiment du vol, c'est juste une ristourne. Du coup il nous faut une ristourne à la hauteur de ces grands magasins, on appelle ça la "ristourne en main propre". » Elle éclata de rire.

À notre retour à la maison, la mère de Tina dit : « Très bien, jetons un œil à tous ces beaux vêtements que vous avez pris. » Tina tira les chemises et le chandail de je ne sais où et je sortis la jupe de sous ma jupe.

« C'est tout ?

— Oui, dit Tina. Elle a pas la main et ça prenait des plombes.

— Vous avez pas pris de sous-vêtements ? demanda la mère de Tina.

— Non.

— Bon, tenez, dit-elle en nous donnant de l'argent. Allez en acheter au bazar, et je veux pas qu'tu voles, t'entends, j'ai pas élevé des voleurs de camelote, compris ?

— Oui. » Et nous étions parties.

« On va t'apprendre comment faire », a dit Tina sur le chemin du retour. Je me contentais de la regarder. Je cogitais. Et puis j'ai commencé à me réjouir de ce qui s'était passé. On s'en était sorties. On s'en était bien sorties. Cette histoire de ristourne en main propre commençait à me séduire. Et c'était trop facile.

Cette nuit-là, j'ai enfilé mes nouveaux habits et je suis sortie avec Tina et son frère. C'était un gars réservé, avec un air mauvais, mais gentil en réalité. Nous allions à une fête dans la cité de Fort Greene. Nous nous sommes arrêtés et avons acheté des

frites et de la vinasse Thunderbird. À la fête, Tina me présenta à Tyrone. Ce fut le coup de foudre. J'avais l'impression de n'avoir jamais vu de garçon aussi mignon. Tyrone était le chef de gang des Chaplins de Fort Greene ; à mes yeux c'était incroyablement romantique, comme dans *West Side Story*. Nous nous sommes assis dans le couloir, avons bu du vin et fumé des cigarettes. J'avais déjà fumé, mais jamais bu de vin. La musique jouait et les lumières étaient tamisées et je me sentais bieeeeeeenn. Ils jouaient des vieux slows comme « Wind », « Gloria », « In the Still of the Night », « Sunday Kind of Love ». Nous sommes rentrés et nous avons commencé à danser. J'étais amoureuse et je dansais sur des nuages, en tournoyant sur la piste. Je tournais et tournais, et l'instant d'après j'étais dehors, cramponnée à un banc comme à une bouée de sauvetage, ronde comme une queue de pelle et malade comme un chien. Quand j'ai pu finalement me lever, Tyrone m'a raccompagnée à la maison de Tina. Nous nous sommes tenu la main tout au long du chemin et il insista beaucoup pour me donner un baiser d'adieu, même si je n'ai jamais compris comment il avait pu supporter mon haleine de vomi.

Je me suis réveillé le lendemain matin les paupières bouffies, avec l'impression que des éléphants avaient dansé le Watusi[24] sur mon front. La mère de Tina voulait que je l'accompagne quelque part. Je me levai, me lavai et m'habillai.

« Quel genre de bijoux tu aimes ? me demanda-t-elle.

— Je ne sais pas, répondis-je. Je dirais que j'aime bien les rubis vu que c'est ma pierre de naissance.

— Oh, non, tu m'as tout l'air d'une fille à diamants.

— Vraiment ? demandai-je, flattée.

— Oh oui, les diamants sont le meilleur ami de la femme et je vais te montrer comment t'en dégoter. »

Elle passa la matinée et une grande partie de l'après-midi à me montrer la marche à suivre. « Te fais pas de soucis », me répétait-elle, « même s'ils t'attrapent, ils peuvent rien contre toi, t'es qu'une môme. » J'étais censée aller dans un magasin et m'exprimer correctement. Je devais demander le prix de

24. Danse proche du twist populaire au début des années 1960. Le nom désignait anciennement le groupe Tutsi.

tous les bijoux et dire à l'employé que mon père m'avait donné 80 dollars à dépenser, mais que j'avais aussi mes économies. Tina et son frère entreraient et créeraient une diversion et, alors que tout le monde les regarderait, je devais mettre dans ma bouche, sous la langue, les plus grandes boucles d'oreilles que je pourrais y glisser. Je devais dire quelques mots au vendeur et sortir tranquillement du magasin. Le plan comprenait deux ou trois autres points mais je ne m'en souviens plus. Elle m'entraîna à parler avec des objets sous la langue.

Quand nous sommes arrivés au magasin, j'ai cru que j'allais mourir d'effroi. Je fis semblant de ne pas connaître Tina et son frère et j'y pénétrai comme prévu. Le magasin était plutôt bondé et je commençai mon numéro. J'avais tellement la trouille, j'avais l'impression d'avoir des bouffées de chaleur. Au début le vendeur fit comme s'il ne voulait rien me montrer, mais quand je lui parlai des 80 dollars et de l'argent que j'avais en plus, il s'empressa de me sortir les plateaux. Je tenais les bijoux en hauteur en disant : « Vous pensez qu'elle aimerait ça ? Ou plutôt ça peut-être ? » Puis, tout à coup, Tina et son frère débarquèrent dans le magasin en courant. Ils riaient vraiment très fort et se poursuivaient en s'attrapant l'un l'autre. J'étais tellement occupée à les regarder que j'ai failli en oublier ma mission. Puis la mémoire me revint et quand je fus certaine que personne ne m'observait, je ramassai les plus grandes boucles d'oreilles en vue et me les mis dans la bouche. « Je ne vois rien qui pourrait plaire à maman », dis-je. « Peut-être que je reviendrai plus tard. » Je commençai à me diriger vers la porte. Ce gars allait me dire de revenir, j'en étais sûre.

« Mademoiselle », héla une voix. Je crus que j'allais m'effondrer. Je regardai du coin de l'œil et vis que c'était un autre vendeur qui appelait une autre cliente. Je sortis du magasin, tournai au coin de la rue et pris mes jambes à mon cou. J'étais à mi-chemin de la maison de Tina quand ils me rattrapèrent. Les boucles d'oreilles étaient toujours dans ma bouche.

« T'as réussi ? » me demanda Tina. Je la regardai presque comme si je ne la connaissais pas. « T'as piqué quelque chose ou pas ? » me redemanda-t-elle, d'un ton impatient. Finalement, je crachai les boucles d'oreilles dans ma main.

« Merde », s'est extasiée la mère de Tina, « c'est des jolies pièces qu'ils ont là-bas, je les aime bien moi. » En fait, les boucles d'oreilles étaient pour des oreilles percées et mes oreilles n'étaient pas percées. « Vends-les-moi », me dit la mère de Tina. « Je t'en donne 20 dollars. »

« Marché conclu », répondis-je. J'étais contente de gagner 20 dollars. Je me fichais pas mal de boucles d'oreilles en diamant et j'avais besoin d'argent pour m'en aller et trouver un boulot. J'étais convaincue que je n'avais pas l'étoffe d'une voleuse.

Cette nuit-là, nous sommes sortis pour fêter ça. La mère de Tina m'avait donné 20 dollars plus 2 dollars supplémentaires en récompense de mon bon travail et elle m'a donné aussi une jolie robe dorée et de jolies chaussures noires. J'étais pimpante et propre comme un sou neuf, et nous avions tous de l'argent en poche, prêts pour « le grand jeu ». Nous sommes passés chercher Tyrone mais il n'était pas chez lui. Nous avons sillonné tout le quartier avant de lui mettre la main dessus. Il était chez les jumeaux Jessie et James, ou des noms comme ça. Ils étaient tous descendus au sous-sol pour une espèce de réunion. Tout le monde disait qu'ils allaient se battre. Ils étaient en guerre avec un autre gang, les Bishops, et un de leurs membres s'était fait démolir par eux. Finalement la réunion s'est terminée et Tyrone vint traîner avec nous. Mais quelque chose avait changé. Il passa la nuit entière à parler de ce qu'il allait faire aux Bishops. Et quand il ne parlait pas de ça précisément, il parlait de vieilles bagarres qu'il avait connues avant, des bagarres de gangs, des bagarres à l'école, des bagarres pour la bagarre, etc. Sa vie tout entière semblait être une bagarre.

« Pourquoi ? » ça me travaillait. « Pourquoi adorait-il tant se battre ? » J'avais cette question sur le bout de la langue, mais je n'ai pas réussi à la poser. J'essayai de m'imaginer en future Mme Tyrone Machin-Chose avec nos enfants. En train de lui emballer son déjeuner avant qu'il ne parte combattre les Bishops. Quelque chose clochait dans le tableau. J'étais fatiguée de cette aventure. J'étais prête à rentrer à la maison. Quelles qu'en soient les conséquences !

5

« Bon, Chesimard, emballe tes affaires. Tu es transférée.

— Transférée ? Où ça ?

— Tu verras bien une fois là-bas.

— Dans ce cas-là, j'aimerais appeler mon avocate.

— Tu pourras appeler ton avocate une fois arrivée là-bas. »

J'essayai de savoir où ils allaient m'emmener. Suite au dépaysement à Morristown, la reprise du procès du new jersey n'aurait pas lieu avant un mois. Peut-être qu'ils me transféraient en avance. Peut-être qu'ils me ramenaient à la maison d'arrêt. Je ne m'en faisais pas vraiment de toute façon. N'importe quel endroit serait préférable à cette cave de la prison du comté de middlesex. Le shérif est descendu, une feuille à la main.

« On m'emmène où ? demandai-je.

— J'ai une ordonnance fédérale à vous communiquer, dit-il, en agitant la feuille. Vous êtes placée sous la garde du gouvernement fédéral.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas, il faudra demander aux fédéraux. »

Ces transferts soudains sans que l'on ne prévienne mes avocats, sans que l'on ne me fournisse d'explications, c'est un scénario qui ne cessera de se répéter au cours des années suivantes.

Après que notre requête pour un dépaysement du comté de Middlesex a été accordée en octobre 1973, on m'avait renvoyée dans la cave de la prison du comté. Je pensais y rester jusqu'à la reprise du procès dans le comté de Morris, le 4 janvier 1974. Evelyn était immédiatement entrée en action en contactant le

National Jury Project[25] pour une étude du niveau du racisme dans le comté de Morris et en préparant un certain nombre de requêtes dont elle savait d'avance qu'elles seraient nécessaires devant la kour. En outre, elle travaillait sur une requête à ce moment-là déposée en kour fédérale de district[26] du new jersey pour me sortir de l'isolement à la prison du comté de middlesex. L'argument qui la sous-tendait (que ce type de confinement altérait ma capacité à participer de manière adéquate à la préparation de mon procès) devait être étayé par des données psychologiques et des avis d'experts. Evelyn essayait de trouver des psychologues et des sociologues disposés à fournir leurs expertises professionnelles pour appuyer la requête. Elle tentait également de mettre la main sur un médecin légiste, un expert en balistique, un ingénieur de la police scientifique, ainsi que d'autres spécialistes dont nous avions besoin pour le procès, tout en essayant de collecter de l'argent pour les payer.

Je savais qu'il y avait deux inculpations en suspens contre moi pour des braquages de banque présumés. On avait informé Evelyn que les procès pour ces chefs d'accusation se tiendraient à la suite de celui du new jersey. L'une des inculpations concernait le braquage d'une banque du Bronx qui avait eu lieu en septembre 1972. J'avais été inculpée pour ce crime aux côtés de Kamau, Avon White et d'autres à la kour fédérale de district du sud de New York, située à Foley Square dans le sud de Manhattan.

Je savais qu'Evelyn avait déposé une requête auprès du juge du district du sud, gagliardi, afin de faire renvoyer ce procès après celui du new jersey. Comme j'avais appris que la requête avait été accordée, je ne fis aucun lien entre le transfert à New York et le procès pour braquage de banque. J'avais tort.

Comme à l'accoutumée, le trajet fut une procession automobile hautement sécurisée et complètement démesurée. Et, comme à l'accoutumée, j'avais apprécié le petit tour. Le simple fait de

25. Fondé en 1975, le National Jury Project, association à but non-lucratif de consultants en sélection de jurés, se spécialisait à ces débuts dans les procès de droits civiques et de militants, notamment de l'AIM, anti-avortement, anti-nucléaire, etc.

26. Les cours de district des États-Unis, ou cours fédérales de district, sont les tribunaux fédéraux américains de droit commun de première instance.

marcher de la porte de la prison jusqu'à la voiture m'avait fait du bien – il y avait si longtemps que je n'avais pas vu la lumière du jour ou respiré l'air frais. Je regardais les arbres, l'herbe et le ciel comme si je les voyais pour la première fois. Ce jour-là, la nature était merveilleusement belle.

Quand les fédéraux m'annoncèrent qu'ils m'emmenaient à New York pour mon procès, je n'avais pas la moindre idée de ce que ça signifiait, mais j'étais convaincue qu'Evelyn arrangerait les choses. Il était absolument hors de question que je me retrouve face à une kour fédérale. Sauf s'ils nous donnaient du temps pour préparer le procès et qu'ils annulaient celui du new jersey. C'était tout à fait impensable qu'Evelyn puisse s'occuper des deux procès en même temps. Elle se démenait à un tel point que j'étais bien incapable de suivre tout ce qu'elle faisait.

Je savais que nous étions arrivés quelque part dans le Queens, mais j'ignorais où précisément. Il n'y avait pas de palais de justice dans la direction que nous avions prise. La voiture arriva à un pont où des porcs, fusils et carabines en joue, étaient postés. De l'autre côté du pont il y avait encore plus de policiers.

« Où sommes-nous ? C'est quoi cet endroit ?

— Vous êtes maintenant à Rikers Island[27], ce sera votre nouveau chez vous pendant un moment, me dit le marshal.

— Ce ne sera jamais chez moi ici. »

Je regardai autour de moi pendant qu'ils attendaient l'autorisation de passer le pont. Face à nous se dressaient d'énormes bâtiments très laids mais d'aspect administratif. Et ce n'était ni vieux, ni délabré contrairement à ce que je m'étais imaginé de Rikers Island.

« Est-ce que tous ces bâtiments contiennent des cellules ? demandai-je.

— Oui, répondit le marshal. Tout ça, ce sont des cellules. Le monde est plein de criminels.

— Tous les gens en prison ne sont pas des criminels, rétorquai-je. Et il y a beaucoup de criminels qui mettent des gens

27. Rikers Island est une île de 167 hectares située à New York, qui abrite la plus grande prison de la ville et la deuxième plus importante prison aux États-Unis ; 10 000 personnes environ y sont détenues.

en prison. Il y a même tout un gang de criminels à la Maison Blanche. »

Le marshal se contenta de grommeler. La voiture bifurqua pour pénétrer dans un bâtiment moderne en briques. Il n'y avait plus de barreaux à l'ancienne mais une combinaison de fenêtres à jalousie et de barreaux. On me conduisit dans une grande salle d'accueil et on m'enferma dans l'une des petites pièces sur les côtés qui était vide hormis quelques bancs et des toilettes sales. Après une longue attente, on me sortit de là pour relever mes empreintes et prendre ma photo. Je fus ramenée dans la même pièce puis rappelée pour remplir des formulaires. Il y eut immédiatement une embrouille : je n'avais pas rempli la ligne destinée à l'adresse.

« Vous habitez où ?

— Je ne vis nulle part. Je suis en prison. Et j'y suis depuis six mois.

— Oui mais vous viviez où avant ça ?

— Je ne m'en souviens pas. »

Et ce n'était pas un mensonge. Je me souvenais de l'endroit, mais j'étais bien en peine de donner un semblant d'adresse à qui que ce soit. Quand je vivais dans la clandestinité, j'avais pris l'habitude de ne jamais mémoriser les adresses. J'utilisais des repères pour m'orienter, et je n'ai jamais eu de problème pour retrouver un lieu à partir du moment où j'y étais allée une fois. Mais même si j'y retournais cent fois, je ne regardais jamais l'adresse.

« Bon et votre mère elle habite où ?

— Pourquoi ?

— Nous avons besoin d'une adresse.

— Ça fait des années que j'ai pas vécu avec ma mère.

— Bon, donnez-moi l'adresse quand même.

— Je ne sais pas si ma mère voudrait que vous ayez son adresse, il va falloir que je lui demande. »

La gardienne insista, mais cette ligne resta vierge. C'était une femme Noire avec une coiffure Afro. Et il y en avait une autre, à côté d'elle, avec une perruque de travers sur la tête. Elle était Noire aussi. En fait, la plupart des surveillantes que j'avais vues jusqu'ici étaient noires. Je découvris rapidement que l'écrasante majorité des surveillantes de la prison pour femmes de Rikers

étaient Noires. Par contre une fois qu'elles ouvraient la bouche et exprimaient leurs opinions, il y avait largement de quoi en douter. Mais ça c'est un autre problème.

Après une attente qui m'a paru interminable, ils ont ramené tout un groupe de femmes. C'était merveilleux. Elles étaient réelles, elles vivaient, parlaient et riaient. Cela faisait si longtemps que je n'avais ne serait-ce qu'entendu une conversation. Je suis juste restée assise là, à les regarder. Je sais pertinemment que j'ai dû avoir l'air d'une dérangée à les dévisager comme ça, mais je ne pouvais pas m'en empêcher. J'étais submergée par l'émotion. J'arrivais pourtant à peine sortir un mot. Quand quelqu'un me demandait mon nom, je bégayais et bafouillais. Le son de ma voix était si faible qu'on me demandait tout le temps de répéter ce que je venais de dire. Ça faisait partie des choses qui m'arrivaient suite à de longues périodes en isolement : j'oubliais comment parler.

L'étape suivante c'était la fouille au corps. Il y avait deux groupes de femmes : celles qui revenaient du tribunal et celles qui, comme moi, venaient d'être admises. Nous avons reçu l'ordre de nous mettre dans de petites cabines et d'enlever tous nos vêtements. Puis on nous a ordonné de nous tourner, de nous accroupir, de passer nos doigts dans nos cheveux, de relever nos pieds et d'ouvrir nos bouches. Tout le monde y passait. L'étape d'après était uniquement réservée aux nouvelles arrivantes. On nous fit entrer dans des cabines de douche sans rideaux. On devait prendre une douche, et puis on nous refila ce produit à mettre dans nos cheveux et nos poils pubiens pour nous laver.

« À quoi ça sert ? ai-je demandé.

— C'est pour les poux et les morpions », a répondu la gardienne.

C'était humiliant. La dernière étape c'était la « fouille approfondie ». Toutes les femmes qui entraient dans le bâtiment devaient se soumettre à cette procédure, même si elles n'étaient allées qu'au tribunal. Joan Bird et Afeni Shakur m'en avaient parlé après leur libération sous caution dans le procès des Panther 21. Quand elles m'avaient raconté, j'avais été horrifiée.

« Vous voulez dire qu'ils ont vraiment rentré leurs mains à l'intérieur de votre corps, pour vous fouiller ? avais-je demandé.

« Mh-mmh », avaient-elles répondu. Chaque femme qui est passée par le « Rock[28] » ou dans l'ancienne maison d'arrêt pour femmes peut vous en parler. Les femmes appellent ça « passer au doigt » ou, plus vulgairement, « se faire doigter ».

« Que se passe-t-il si tu refuses ? avais-je demandé à Afeni.

— Ils t'enferment au mitard et ne te laissent pas sortir tant que tu ne consens pas à la fouille interne. »

J'ai pensé à refuser, mais c'était hors de question que je me retrouve au mitard. J'en avais assez de l'isolement. La « fouille interne » était aussi humiliante et répugnante qu'on pouvait l'imaginer. Tu es assise sur le bord de cette table, l'infirmière maintient tes jambes écartées puis enfonce un doigt dans ton vagin pour farfouiller dans tous les sens. Elle porte un gant en plastique. Certaines d'entre elles essaient de mettre en même temps un doigt dans le vagin et un autre dans le rectum. Moi j'ai sorti sur-le-champ mon mépris des grands jours. J'aurais bien voulu lui filer la raclée du siècle à cette infirmière. Les surveillantes ont eu ensuite le culot de me dire qu'une erreur avait été commise et qu'un médecin devait procéder à un examen complet. J'étais tout simplement écœurée. C'était un homme à l'air cradingue qui ressemblait plus à un clochard du Bowery qu'à un médecin. Il me toussait dessus sans même se couvrir la bouche et avait les ongles de quelqu'un qui aurait passé les cinq dernières années dans une mine de charbon. Le seul point positif c'était qu'il était rapide. Il énuméra des maladies comme s'il était commissaire-priseur et me demanda si je les avais eues. Puis il m'examina en une minute, me fit une prise de sang et ce fut tout.

On me garda à l'accueil longtemps après que tout le monde fut parti. Puis une surveillante plutôt sympathique, marquée d'une cicatrice sur le nez et la bouche, m'emmena dans ma cellule. Nous avons remonté un couloir d'environ un kilomètre et demi de long jusqu'à un hall où une surveillante était assise dans une cage de verre, ornée de boutons, de touches et de voyants. C'était comme l'intérieur d'un vaisseau spatial.

28. L'île et la prison de Rikers sont surnommées le « rock », le roc ou rocher, tout comme Alcatraz.

« Ouvrez la cinq », dit la gardienne qui m'avait amenée. Il y eut un bruit sourd puis un bourdonnement puis ce fut le silence.

« Maintenant vous pouvez aller dans votre cellule.

— Où ça ? demandai-je.

— Allez au bout du couloir, la porte sera ouverte, vous verrez. »

Le couloir était long. Quand j'arrivai à la cellule, la lumière s'alluma. Une fois à l'intérieur, la porte se referma derrière moi. Ces trucs étaient tout droit sortis d'un film de science-fiction. Les longs couloirs, la porte coulissante, la console de commande. « La prison de l'espace », ai-je songé. À l'intérieur, il y avait un lit, un lavabo sale, une cuvette de toilette sans lunette, et un rouleau de papier. J'étais fatiguée et je voulais aller me coucher.

« J'éteins la lumière maintenant », dit une voix au micro. La lumière s'éteignit, mais une lumière jaune resta allumée.

« Éteignez la petite lumière, s'il vous plaît », je criai à la gardienne.

À nouveau, une voix s'échappa du microphone. « La lumière doit rester allumée, elle est là pour votre propre protection. » La lumière resta allumée et je m'endormis.

C'était le matin ! Les portes s'ouvrirent.

« Petit déjeuner, mesdames ! » cracha le micro. Il était tôt, mais j'avais hâte de m'habiller et de faire un tour. La première chose qui me frappa, ce fut l'odeur. Quelles que soient les prisons où je suis allée, elles puent toutes. Une odeur qui ne ressemble à aucune autre au monde. Un mélange d'effluves de sang, de sueur, d'odeur de pieds et de plaies ouvertes et si la misère a une odeur, vous pouvez l'ajouter au cocktail. Les murs de la cellule étaient recouverts d'obscénités et de déclarations d'amour. « Apache aime Carmen » ; « Linda et Ti-Bout » ; « India et Rosa - le vrai amour, pour toujours ». De la fenêtre je pouvais voir une petite cour pavée, parsemée d'herbes poussant entre les fissures de la chaussée, et un autre bâtiment en long.

Quelques femmes se trouvaient dans la salle commune, mais la plupart restaient en cellule. Ces cellules étaient nues hormis les graffitis au dentifrice qui tapissaient les murs. En prison, le dentifrice sert à beaucoup de choses, notamment de colle pour fixer des photos. Quelques-unes des cellules étaient « arrangées » avec des photos de magazines aux murs et des plaids

afghans tricotés ou crochetés sur le lit. Des vêtements dans des boîtes en carton jonchaient le sol. Les femmes avaient l'air patibulaire et le teint cendreux. Elles me jetèrent un coup d'œil, vaguement intéressées, et se remirent à vaquer à leurs occupations. Elles étaient soit Noires, soit hispaniques.

Je pris une douche et passai le reste de la matinée à me promener. Certaines femmes étaient bouffies, avec les mains et les pieds enflés. Quelques-unes avaient des regards vraiment singuliers. Une femme était assise sur une chaise, les yeux croûteux de sommeil, à glousser doucement. Un groupe de femmes attablées jouaient à l'atout pique. Elles m'ont demandé si je voulais participer, et comme je n'avais jamais entendu parler de ce jeu, elles se sont proposé de m'apprendre. C'était comme le whist en fait, sauf que les piques sont toujours des atouts. Ensuite, ce fut de nouveau l'heure du retour en cellule pour la seconde fois de la journée. La première fois, c'était après le petit déjeuner.

Deux femmes dans les cellules de part et d'autre de la mienne étaient restées enfermées toute la journée. « Vous voulez pas sortir ? » leur demandai-je bêtement. Elles éclatèrent de rire.

« Non », répondit l'une d'elles, « j'aime bien rester ici. » Quand elle arrêta de rire, elle me dit qu'elle était « bouclée ». Cela signifiait qu'elle était confinée dans sa cellule jusqu'à son passage en Commission.

« C'est quoi la Commission ? demandai-je.

— C'est la Commission de discipline, quand t'as enfreint le règlement, ils t'enferment jusqu'à ce que tu y passes.

— Et après ils te laissent sortir ?

— Parfois, mais on va en QI.

— C'est quoi ça ?

— C'est le trou, le mitard. C'est dans le bâtiment principal 2, là où tu vas avant qu'ils t'emmènent en commission, ensuite, s'ils estiment que tu n'es pas restée enfermée assez de temps ici, ils t'envoient en QI. (QI signifie Quartier d'isolement : le mitard)

— Tu veux dire que vous n'êtes pas toujours dans ce secteur ?

— Non. On est du côté des condamnées. On nous a placées ici seulement parce qu'on a volé les médicaments. On a presque tout volé dans le camion de médicaments et on l'a bu. Coke est

pas passée loin de l'overdose. C'est pour ça qu'on est ici. Ce secteur c'est pour les personnes qui ont enfreint le règlement ou pour les folles.

— Les folles ?

— Ouais ! a répondu celle qui s'appelait Coke. Y a d'sacrées timbrées dans le coin.

— Comment ça se fait que t'es ici ?

— Je ne sais pas, je suis arrivée hier et c'est là qu'ils m'ont mise.

— T'es là pour homicide ?

— Un homicide ?

— Ouais, un homicide, t'es ici pour meurtre ?

— J'ai une affaire d'homicide dans le new jersey, mais je suis ici pour un procès de braquage de banque.

— C'est probablement pour ça qu'ils t'ont mise ici, spéculèrent-elles. Ils vont probablement te déplacer bientôt. »

Elles posèrent un milliard de questions.

« Tu as tué qui ?

— J'ai tué personne.

— Ouais mais on dit que tu as tué qui ?

— Un flic, un policier d'état du new jersey.

— Oh, merde, tu vas avoir du mal à t'en sortir, tu l'as pas vraiment fait ?

— Non.

— Tu as aussi braqué une banque ? Tu l'as braquée la banque ? Combien d'argent tu t'es fait ?

—J'ai rien gagné parce que j'ai pas braqué de banque.

— Ah bon ? Alors c'est ton mec qui l'a fait et il t'a fait porter le chapeau ?

— Non, j'ai pas de mec.

— Oh, alors t'es portée sur les filles ? » Elles ont rigolé. « Tu es plutôt mignonne. Ça t'dit d'sortir avec moi ? plaisanta l'une d'elles. T'as d'jà fait de la taule avant ?

— Non jamais.

— T'as d'autres affaires encore ?

— Ouais, j'ai un autre braquage de banque.

— C'est toi qui l'as fait celui-là ?

— Non !

— Eh bien, bon sang, ils t'ont tout collé sur le dos ! dit celle qui s'appelait Delores. Comment ça s'fait qu'ils essaient d'te piéger comme ça ?

— Parce que je suis une révolutionnaire. Ils disent que je suis membre de la Black Liberation Army.

— Ah, mais j'te connais. T'es cette fille dont j'ai entendu parler dans les journaux. Ouais, c'est quoi ton nom ?

— Assata, Assata Shakur, mais mon nom d'esclave c'est JoAnne Chesimard.

— Ouais, c'est bien toi. J'aurais jamais pensé t'rencontrer un jour. Ça roule ?

— Ouais, renchérit Coke, j'ai vu ta photo à la télé, mais t'as pas l'air pareille là.

— Comment ça ? ai-je demandé.

— Quand j'ai vu ta photo, j'croyais que t'étais beaucoup plus grande. Et vraiment plus noire aussi.

— Ah bon ? » ai-je dit en riant.

On me répétait toujours la même chose. Tout le monde me disait qu'ils pensaient que j'étais plus grande, plus noire et plus laide. Quand je demandais aux gens comment ils m'imaginaient, ils décrivaient invariablement quelqu'un d'environ d'1m80, 90 kilos, avec la peau très foncée et un air farouche.

« Vu comment les journaux racontaient que t'étais une dure, j'étais sûre que tu devais avoir l'air dur. Et te v'là, rien qu'un p'tit bout de femme. »

Je leur demandai pour quelles raisons elles étaient en prison. Pendant les jours qui suivirent j'allais apprendre tout un nouveau vocabulaire. *La tire* c'était faire les poches, *la fauche* c'était le vol à l'étalage, *le jonglage de papiers* c'était les chèques en bois et *l'appât* ou *jouer à l'appât* c'était l'arnaque.

Plus tard dans la soirée une femme qui sortait du tribunal m'apprit que Phyllis voulait que je vienne au gymnase à 8h30. J'étais folle de joie. Je savais que Simba était sur le « Rock » mais je m'étais imaginé qu'ils la transféreraient histoire de s'assurer qu'on ait aucune chance de se croiser. Le gymnase était grand. Des femmes jouaient au handball et au basket, certaines dansaient, d'autres étaient assises sur les gradins et discutaient. Finalement derrière un petit groupe de femmes j'ai

reconnu Simba. Nous nous sommes embrassées et nous nous sommes assises là toutes les deux, essayant de faire sortir tous les mots que nous avions au plus profond de nous. Tant de choses étaient arrivées depuis qu'on s'était vues pour la dernière fois. Nous avions été proches à l'époque où nous étions toutes deux membres du Black Panther Party. Pendant un certain temps nous avions habité ensemble. Simba avait toujours été une sœur très authentique, avec un cœur d'or. Elle m'a parlé de son affaire, des autres camarades avec qui elle était en contact, et ensuite, elle m'a annoncé qu'elle était enceinte. Homey, c'était comme ça qu'elle surnommait Kakuyan Olugbala, son amoureux et le père du bébé. C'était un frère magnifique, un révolutionnaire qui avait été assassiné par la police de New York. Kakuyan et moi avions appris à bien nous connaître lorsque nous étions tous les deux à la section de Harlem du Black Panther Party. C'était un des frères qui, au temps de l'idéologie lumpen du Parti, aurait été qualifié de lumpen. Il avait été élevé à Harlem autour de la 116e Rue et de la 8e Avenue, un type du genre détendu, tranquille, mais combattant dans l'âme. Il aimait les armes et c'était un génie dans ce domaine.

J'étais contente et triste à la fois pour sa grossesse : elle risquait de prendre vingt-cinq ans. Bien que j'essayais de me réjouir, j'imagine que mon visage trahissait mon inquiétude.

« Ne t'en fais pas », me dit-elle. « Ces gens peuvent nous enfermer, mais ils ne peuvent pas arrêter le cours de la vie, tout comme ils ne peuvent pas arrêter la liberté. C'était le destin que ce bébé naisse, pour reprendre le flambeau. Ils ont assassiné Homey, alors ce bébé sera, comme tous nos enfants, notre espoir pour l'avenir. » Par la suite, je repenserais souvent à ses mots.

C'EST LE MATIN, il est tôt. J'ai l'impression qu'il est minuit moins le quart et je veux dormir. J'entends vaguement mon nom au micro. Quelque chose au sujet du tribunal. Ils m'appellent pour une audience. Je me hâte de sortir du lit, prendre une douche, m'habiller, me coiffer et je suis prête à partir. Ils apportent le petit déjeuner sur le chariot-repas. Je n'arrive même pas à y jeter un œil, encore moins à avaler la moindre bouchée.

« Très bien, mesdames de la cour, il est temps d'aller à l'accueil », braille le microphone. C'est trop tôt pour casser les oreilles des gens avec ce machin. Je veux l'arracher du plafond. Je titube gauchement jusqu'à l'accueil, encore à moitié endormie. Il est 7h20. J'y reste assise pendant trois heures. Finalement, les marshals arrivent. Et maintenant ils veulent que je me dépêche. L'un d'eux m'enchaîne. D'abord il m'enchaîne les pieds ; puis il met une chaîne autour de ma taille, attache les menottes à la chaîne, et les menottes aux mains. Je peux à peine marcher. Ou me traîner.

Le tribunal. Terne. Gris. Vert terne. Ils me mettent dans l'enclos. Je ne sais pas pourquoi ils appellent ça comme ça, même si j'ai souvent spéculé là-dessus.

« Visite d'avocat », crie l'un des marshals en ouvrant la grille pour me laisser sortir.

Nous allons au bout du couloir. Evelyn est là à souffler, fulminer. Elle halète toujours quand elle est en colère. Dans quelques minutes, je sais qu'elle va commencer à faire les cent pas et marteler le sol du pied.

« Ils essaient de nous forcer à aller au procès tout de suite, me dit-elle. Tu sais que j'ai été très occupée, à rédiger des requêtes pour la cour fédérale.

— T'entends quoi par kour fédérale ? On n'est pas dans une kour fédérale ?

— Si, mais si le juge rejette notre demande de renvoi, je veux être prête à aller directement à la cour de circuit[29].

— C'est quoi la kour de circuit ? »

Tout ça c'était du latin pour moi.

« C'est là que nous interjetons appel si le juge émet un avis défavorable. »

L'échange se poursuit. Evelyn essaie de m'expliquer et moi j'essaie de lui expliquer qu'il est impensable que nous allions au procès maintenant. « T'es pas prête pour me défendre maintenant, c'est absolument impossible », lui dis-je en pestant.

« Je sais, je sais », répond Evelyn.

---

29. Les cours de circuit forment un ordre intermédiaire entre la cour suprême et les cours de district. Chaque cour de circuit est composée d'un juge de la cour suprême et du juge du district où siège la cour.

Je tempête, indignée, pendant qu'Evelyn essaie de m'expliquer la loi. Ils nous appellent à la barre. Le juge c'est gagliardi. Il a l'air de ce qu'il est : un chien de blanc raciste. Kamau entre dans la salle d'audience. Je suis ravie de le voir. Il a vieilli. Il a un large sourire mais derrière, on peut lire la détermination. Je me demande à quoi il pense. Bob Bloom, l'avocat de Kamau, est debout et il est en pleine intervention. Il demande un renvoi. Tout ce qu'il dit est logique et cohérent. Evelyn se met à plaider. Son propos est d'une logique implacable et n'est que la pure, l'indéniable vérité. Le juge regarde au plafond. Je pressens l'issue de l'audience et je me retourne sans cesse pour regarder l'assistance. Des visages amicaux et familiers me sourient. J'aimerais que ça dure éternellement. Le juge rejette notre requête pour une demande de renvoi. Le juge refuse, il rejette toutes nos requêtes. J'ai envie de hurler : « Sale chien, porc vicieux, t'es pas un juge. T'es un procureur déguisé en juge. »

Je regarde le procureur. Il est hautain. Son visage est irréel – comme un poster. Il ressemble à une affiche de la guerre de 1940. Monsieur tout le monde. Je continue à le fixer. C'est pas pensable d'avoir un style aussi ringard. On dirait une relique. Je suis sûre qu'il ignore qu'on est en 1973. Les avocats demandent une réunion conjointe et le juge accepte mais exige que ce soit bref. Ils nous expliquent leur stratégie d'appel.

« Quelles sont nos chances sur cet appel ? je demande.

— Nous avons une chance, dit Evelyn. Elle est infime, mais c'est une chance quand même. Si la justice intéresse les tribunaux, alors, bien entendu, ils appuieront notre position. »

On sait tous à quel point ce « si » est hypothétique.

QUAND NOUS SOMMES RETOURNÉS AU TRIBUNAL, cinq jours plus tard, il avait neigé. Les arbres étaient nus et couverts de givre, et, bien que je n'aime pas l'hiver, c'était un tableau magnifique. Dès mon arrivée au tribunal, Evelyn m'attendait pour m'informer que la cour de circuit avait refusé tous nos appels, et gagliardi parlait d'ouvrir le procès le jour même.

« Je veux juste que tu comprennes bien qu'il m'est impossible de te défendre correctement dans un délai aussi court. Je n'ai pas eu le temps de préparer des requêtes préliminaires, je n'ai reçu

aucune pièce à conviction et je n'ai même pas eu le temps de réfléchir à une défense appropriée vu que je n'ai pas pu prendre connaissance des principaux éléments de l'affaire. Je veux juste que tu le saches.

— Je sais, lui dis-je, et je sais que tu fais de ton mieux.

— De toute façon, ajouta Evelyn, dans le pire des cas, tu auras des éléments solides pour faire appel. »

Le tableau était déprimant. C'était clairement un lynchage en règle. Nous sommes allés devant le juge. Une fois de plus, il était arrogant, hostile et déterminé à nous faire juger sur-le-champ. Elle a demandé encore une fois un renvoi mais il a balayé ses arguments d'un revers de la main. Il a décidé que nous aurions droit à une réunion conjointe plus tard, mais le procès allait commencer immédiatement.

Alors que nous quittions la salle d'audience, Akilah attendait dans le couloir avec Ksissay, la fillette de 2 ans de Kamau. En passant près d'elle, elle lui a tendu les bras, Kamau a fait deux pas vers elle et c'est là que les marshals lui ont sauté dessus et se sont mis à le frapper. J'ai sauté sur les marshals et j'ai essayé de les dégager. En un rien temps, c'était la guerre dans le couloir. Finalement les marshals ont sorti leurs flingues et nous ont forcés à nous allonger sur le sol, bras écartés. Nous avons dû rester comme ça pendant qu'ils nous piétinaient le dos, nous donnaient des coups de pied en nous menottant les mains derrière le dos. Akilah a couru prévenir tout le monde de ce qui se passait tandis que Ksissay poussait des cris hystériques. Je n'oublierai jamais les hurlements déchirants de cet enfant, témoin du tabassage sauvage de son père.

Après la bagarre, les marshals se montrèrent agressifs et revanchards. Ils firent tout ce qu'ils pouvaient pour nous provoquer et nous harceler. Les journaux racontèrent que nous les avions attaqués.

Kamau et moi avons décidé que nous n'allions pas subir cette justice expéditive en silence. Ce soi-disant procès était un déni de justice tellement manifeste que nous n'allions même pas y participer. Et nous ne voulions pas qu'Evelyn et Bob Bloom y participent non plus.

« Asseyez-vous là et ne dites rien », leur avons-nous dit. « Nous allons parler. » Et c'est ce qu'on fit.

À l'audience suivante, gagliardi demanda aux avocats s'ils étaient prêts à commencer la sélection du jury. Tous deux déclarèrent que, comme il leur était impossible de nous représenter correctement, nous leur avions demandé de rester « muets ».

« Très bien, dans ce cas nous allons poursuivre avec ou sans vous », rugit le juge. « Faites rentrer les jurés. »

Dès que le jury est entré en salle d'audience, Kamau et moi avons commencé à leur expliquer la situation. Nous avons dit au jury que le juge avait été nommé par Nixon et qu'il nous persécutait à cause de nos convictions politiques. Nous leur avons dit que c'était lui le juge qui venait d'accorder un renvoi prolongé à Mitchell et Stans, les accusés du Watergate, qui pourtant n'avaient pas un centième de notre légitimité à bénéficier d'un renvoi. Au bout d'un certain moment, le juge exigea notre exclusion de la salle d'audience. La sélection du jury se poursuivit avec la seule participation du juge et du procureur. De temps en temps, le juge envoyait les marshals pour nous demander si nous allions nous « comporter convenablement ».

« Bien entendu », répondions-nous aux marshals.

Une fois revenus dans la salle d'audience, on se « comportait convenablement». On répétait au jury ce qui se passait et la façon dont le juge essayait de nous imposer un procès pipé et expéditif. Dès que nous commencions à parler, le juge ordonnait qu'on nous expulse de la kour. Chaque fois que nous étions sur le point d'être expulsés, les marshals se disputaient les positions les plus proches de nous pour nous saisir, nous tordre les mains derrière le dos et nous balancer des coups. Pour éviter d'être malmenée, dès que le juge disait : « Sortez l'accusée de la salle d'audience », je disais : « L'accusée va sortir d'elle-même ». Généralement ça fonctionnait, mais un jour les marshals étaient tellement assoiffés de sang qu'ils m'ont sauté dessus et ont commencé à me violenter en plein tribunal. Evelyn a surgi comme une combattante prête à en découdre et elle s'est interposée entre eux et moi, un bras tendu devant pour les maintenir à distance.

Elle s'est plainte au juge. Mon bras et ma main n'étaient pas encore complètement rétablis et j'étais encore partiellement paralysée. Les remarques d'Evelyn ont attisé la violence

des marshals. Ils se sont autorisé une telle brutalité que tous les spectateurs se sont mis à crier. Alors que les marshals me sortaient de la salle d'audience, l'assistance scandait : « Pas de justice, pas de justice ». Le juge a ordonné qu'on les sorte. Pendant qu'on m'emmenait en bas, je pouvais entendre le brouhaha. Les gens scandaient des slogans, criaient, hurlaient. Les marshals, je l'ai appris plus tard, en avaient tabassé quelques-uns. Je m'étais assise dans l'enclos, perdue dans mes pensées, quand ils amenèrent une femme blanche et un homme dans le couloir et qu'ils mirent la femme dans la cellule avec moi. Je la regardais sans grand intérêt.

« Assata », dit-elle, « je suis heureuse de vous rencontrer enfin, même si je ne m'étais jamais imaginé que ça se ferait dans de telles circonstances. »

Je la regardais d'un air absent.

« Je m'appelle Natalie Rosenstein, j'étais en haut, j'étais dans le public dans la salle d'audience quand ils ont commencé à pousser, bousculer et frapper les gens.

— Quoi ? m'exclamai-je. Vous plaisantez !

— Non. Nous ne bougions pas assez vite, alors ils nous ont arrêtés, dit-elle en faisant référence à elle et à l'homme blanc.

— De quoi vous ont-ils accusés ?

— Obstruction à la justice. »

Après ça, Kamau et moi nous avons été bannis de la salle d'audience. Nous avons été placés dans une pièce glaciale, à côté, où un haut-parleur avait été installé pour que nous puissions écouter le procès. Au début, ils claquaient la porte. Nous, nous voulions que la porte reste ouverte car il faisait trop froid et la chaleur du reste du bâtiment aidait à nous réchauffer. Ensuite, nous avons commencé à apprécier l'intimité. C'était bien de pouvoir se parler sans personne sur notre dos. Comme on savait que tôt ou tard ils ouvriraient la porte pour nous surveiller, on la laissait ouverte.

« Laissez entrer de la chaleur. Il gèle ici.

— La porte reste fermée. »

Au bout d'un moment, ils la verrouillaient.

L'une des premières choses dont Kamau et moi avions discuté c'était de l'Islam. Il était musulman depuis un certain temps et il était profondément investi. Il essayait sérieusement

de me convaincre de me convertir et de devenir une musulmane pratiquante et active. J'avais toujours répété que si j'avais une religion, c'était l'Islam, mais je ne l'avais jamais pratiquée. Grâce à Elijah Muhammad et Malcolm X, l'influence musulmane sur notre lutte avait été très forte, mais il m'avait toujours été difficile d'accepter le principe d'un dieu tout-puissant, omniscient, qui voit tout. Et quand j'y réfléchissais je ne voyais pas comment on pouvait attendre de moi que j'aime et vénère un dieu dont le « dessein supérieur » incluait l'asservissement, la torture et le meurtre du peuple Noir ?

Kamau soutenait que l'Islam était une religion juste, opposée à l'oppression. « L'oppression est pire que le meurtre », dit-il citant le Coran. « Un vrai musulman est un vrai révolutionnaire, il n'y a pas de contradiction entre être musulman et révolutionnaire ». Je n'y connaissais pas grand-chose, mais j'ai promis de me pencher attentivement sur la question. Des services musulmans étaient régulièrement organisés à Rikers Island et Simba et moi nous avons commencé à y assister.

Parler à Kamau me faisait tellement de bien. L'isolement m'avait vraiment affectée. Je m'étais renfermée et j'avais oublié comment on faisait pour échanger avec les gens sans méfiance. Nous passions des journées entières à rire, discuter, tout en écoutant d'une oreille le cirque en salle d'audience. Nous nous rapprochions quotidiennement et un jour il a été évident que notre relation changeait de nature. Elle prenait une dimension sensuelle. Nous avons commencé à nous toucher, nous enlacer et nous étions comme une oasis l'un pour l'autre. Pendant quelques jours la question du sexe fut là, dans l'air. Puis nous avons fini par en parler. C'était sans doute possible. Mais, pensai-je, avec quelles conséquences ! Il se pouvait bien que je tombe enceinte. Je risquais la prison à vie. Kamau aussi allait être emprisonné pendant longtemps. L'enfant n'aurait ni mère ni père.

« Si tu tombes enceinte et que tu as un enfant, on prendra soin de lui. Notre peuple ne le laissera pas grandir comme une herbe sauvage. » me dit Kamau. J'y ai réfléchi. C'était vrai, mais l'enfant souffrirait. « Tous nos enfants souffrent », reprit-il. « Il est impossible de leur garantir un avenir dans un monde comme celui-ci. La lutte c'est la seule garantie que nos enfants ont pour

l'avenir. Il se peut que ce soit ta dernière chance d'avoir un enfant. »

« Il faut que j'y réfléchisse », lui dis-je. Tout mon esprit hurlait. Qui prendrait soin de mon bébé ? Je pensais à ce que Simba avait dit à propos de nos enfants qui étaient notre espoir pour le futur. Je n'avais jamais voulu d'enfant. Depuis que j'étais adolescente, je répétais que le monde était trop horrible pour y faire naître un autre être humain. Qui plus est un enfant Noir. Au mieux on assiste au spectacle de leur frustration. Leur nez collé aux vitrines, le regard avide. Et, au pire, nous les voyons mourir victimes de la drogue ou de l'oppression, abattus par la police, ou jetés en prison. J'avais le tournis. Qu'avaient pensé ma mère, ma grand-mère et mon arrière-grand-mère lorsqu'elles avaient mis leurs bébés au monde ? Qu'avaient pensé mes ancêtres quand ils firent naître leurs bébés dans un monde où ils seraient violés, fouettés, achetés, vendus. Les pensées se bousculaient dans ma tête. Combien d'enfants Noirs sont séparés de leurs parents ? Combien grandissent avec leurs grands-mères et leurs grands-pères ? N'ai-je pas moi-même vécu avec mes grands-parents jusqu'à ce que ma mère ait terminé ses études et se remette à flot ? Je me suis souvenue de toutes ces discussions que j'avais eues. « Je suis une révolutionnaire », avais-je dit. « Je n'ai pas le temps de rester à la maison et de faire des bébés. »

« Penses-tu être une machine ? » m'avait demandé un frère.

« Penses-tu que tu as été envoyée sur cette terre pour te battre et rien d'autre ? »

J'ai pensé à ce que Zayd m'avait toujours répété. « Tant que tu es en vie, chérie, vis. »

« C'est en la vie que je crois », me suis-je dit. « Je vais vivre ma vie aussi intensément que possible et aussi pleinement que possible jusqu'au dernier jour. Et je ne vais pas laisser ces parasites, ces oppresseurs, ces porcs racistes et voraces, me pousser à tuer mes enfants en pensée, avant même qu'ils ne soient venus au monde. Je vais vivre et je vais aimer Kamau, et si un enfant surgit de cette union, je vais m'en réjouir. Parce que nos enfants sont notre avenir et j'ai foi en l'avenir, j'ai foi en la force et la justesse de notre lutte. » J'étais prête pour tout ce qui allait se passer. Je me suis détendue et j'ai laissé la nature suivre son cours.

Quand un événement important se passait dans la salle d'audience, nous tendions l'oreille. Mais, en général, peu importe ce qui arrivait ça s'étirait en bavardage ennuyeux. Les avocats ont cette manie d'utiliser dix fois plus de mots que nécessaire, sans pour autant dire plus. Le procès semblait tout droit sorti de l'imagination d'un dramaturge. Nous l'appelions le « vaudeville ». Evelyn et Bob, après leurs protestations quotidiennes, restaient muets. Le juge fulminait. Les porcs aboyaient comme des chiens méchants. Les « témoins » mentaient comme des arracheurs de dents. Les jurés (qui avaient été choisis uniquement par l'accusation) regardaient et écoutaient impassibles. Il y avait deux jurés Noirs, et même si nous avions peu d'espoir d'être acquittés, nous avons placé notre espoir microscopique en eux. Même si nous n'avions pas présenté de défense et n'avions pas participé au procès, nous pensions qu'il y avait une petite chance qu'ils ne se conforment pas au scénario attendu. Les Noirs ne sont généralement pas aussi endoctrinés que les blancs quand il s'agit du soi-disant système judiciaire.

Toutes ces histoires de tribunal ont commencé à laisser des traces en moi. Une fois sur deux je ne mangeais pas, vu qu'ils servaient en général du porc au déjeuner et parfois même encore au dîner. Quant au petit déjeuner c'était même pas la peine d'y penser. Je n'arrivais jamais à deviner ce qu'ils nous servaient. J'appelais ça du « ragoût monstre ». J'étais frigorifiée en permanence et je n'avais pas de manteau. Ma mère m'en avait apporté un, mais je l'avais donné à Simba. Elle était enceinte et en avait plus besoin que moi. Une nuit, quand je suis rentrée du tribunal, j'ai commencé à me sentir horriblement mal, comme si l'on me plantait un couteau dans les côtes. Je pouvais à peine respirer. Je suis allée chez le médecin de la prison et il m'a diagnostiqué une pleurésie. Lorsque le juge a appris que j'étais souffrante et incapable de venir au tribunal, il a piqué une crise. Il a réagi comme si j'avais fait exprès de tomber malade pour retarder le procès. La fois d'après, quand j'ai vu le médecin de la prison, il était nerveux et avait l'air secoué.

« Ils n'arrêtent pas de m'appeler à votre sujet, m'a-t-il expliqué. Ils veulent que vous reveniez au tribunal immédiatement. Ils veulent savoir dans quels délais je peux vous renvoyer en salle d'audience.

— Qui n'arrête pas de vous appeler ? ai-je demandé.

— Tout le monde. Des gens. Je dois vous renvoyer au tribunal le plus tôt possible. »

Et c'est exactement ce qu'il a fait.

Chaque jour, ils nous conduisaient dans la salle d'audience. Et, chaque jour, dès l'arrivée du jury, nous commencions par les informer de la situation, que nous étions forcés de subir un procès sans avoir le temps de préparer une défense. Et chaque jour, le juge ordonnait qu'on nous sorte de la salle d'audience et nous citait à comparaître pour outrage. C'était comique.

« Qu'est-ce que vous allez faire ? » je lui demandais, après avoir été citée pour outrage pour la centième fois. « Me mettre en prison ? M'enfermer ? »

Un jour, alors que le juge avait eu un comportement particulièrement délirant et que les marshals avaient fait preuve d'une violence exceptionnelle, Evelyn ne put en supporter plus.

« Je ne vais pas rester assise ici à contempler ce spectacle », a-t-elle déclaré. « Si vous ne me permettez pas de défendre ma cliente, ma présence ici n'a aucun sens. » Et sur ce, elle s'est levée et a commencé à partir.

« Revenez ici », a vociféré le juge. « Je vous ordonne de revenir ici et de vous asseoir. »

Evelyn a continué à s'éloigner.

« Si vous ne revenez pas vous asseoir, je vous cite pour outrage. »

Evelyn est sortie de la salle d'audience. Le juge l'a inculpée pour outrage. (En 1975, après que tous les appels, y compris celui à la kour suprême des états-unis, ont été épuisés, elle a purgé une peine de dix jours dans la prison pour femmes de sécurité maximale du comté de westchester.)

Le procès arriva bientôt à son terme et nous avons patiemment attendu le verdict. Evelyn et Bob nous ont fait la leçon. « N'espérez rien d'autre que le pire. Il y a une chance, mais elle est infime. » Kamau et moi avons attendu la condamnation. Une journée de délibération du jury est passée. Deux jours ont passé. Le jury semblait prendre une éternité. On se demandait pourquoi ils mettaient tant de temps. L'affaire était claire. Nous n'avions fait de contre-interrogatoire à aucun témoin et n'avions présenté

aucune défense. Kamau et moi avons profité de ce moment avec tendresse, savourant nos derniers instants à deux.

Le lendemain matin, Evelyn et Bob entrèrent, un grand sourire sur le visage. « C'est un jury sans majorité », gloussèrent-ils, « gagliardi est hors de lui. Ils vont nous convoquer devant la cour dans quelques minutes. On s'est dit qu'on allait venir vous annoncer la bonne nouvelle. » Dix minutes plus tard, nous étions en salle d'audience. Le juge remercia sans ménagement le jury et le congédia. Les marshals avaient l'air de vouloir se battre. Le procureur avait l'air de vouloir pleurer. Nous avons découvert plus tard qu'un juré Noir avait, à lui seul, refusé de nous condamner. Il nous avait entendus. La tête que faisait gagliardi me procura un plaisir immense. Je l'ai regardé et gratifié de mon sourire le plus éloquent. Son visage devint rouge et il détourna les yeux.

Ensuite, nous nous sommes réunis avec les avocats. Nous étions encore étourdis et en état de choc. « Qu'est-ce que ça signifie ? Est-ce qu'ils vont nous rejuger ? »

« Ils vont vous rejuger et tout de suite », nous a répondu Evelyn. « Le nouveau procès commencera lundi. »

Kamau et moi nous nous sommes regardés. Nous étions fatigués de cette affaire, mais la perspective d'avoir plus de temps ensemble nous réjouissait.

« Allons-nous avoir le même juge ?

— Non, reprit Bob. Ils doivent assigner un nouveau juge. »

Evelyn partageait notre humeur joyeuse mais, comme d'habitude, elle pensait d'abord au boulot. « Nous devons trouver une stratégie pour le procès. » S'asseoir dans cette salle d'audience jour après jour et regarder ce fiasco nous avait au moins servi à quelque chose. Nous avions pu voir et analyser leur dossier. « J'ai la sensation que maintenant nous sommes prêts pour un procès. »

« Le dossier ne repose sur rien, déclara Bob. Je ne sais même pas comment ils ont obtenu une inculpation.

— On sait, avons-nous répondu, Kamau et moi.

— Leur dossier est totalement absurde, renchérit Evelyn.

— On sait, avons-nous encore marmonné.

— Leurs témoins sont aussi faux que des billets de trois dollars », s'est exclamée Evelyn.

— On sait.

— Ils n'ont pas la plus petite preuve matérielle, râla Evelyn. Pas de photos, pas d'empreintes digitales, pas de témoins, rien de rien.

— On sait, avons-nous scandé à l'unisson.

— C'était totalement impossible qu'ils aient des preuves, dis-je. Nous n'y étions pas.

— Oui, ça je le sais, dit Evelyn avec indignation. Ce n'est pas le propos. »

Bob et Kamau avaient l'air perplexes. Evelyn et moi nous nous sommes regardées et avons souri d'un air complice. Nous avions découvert dans le new jersey comment des « preuves » pouvaient sortir de nulle part et d'autres disparaître.

Evelyn et moi sommes très proches. Nous nous aimons intensément et nous nous entendons à merveille. En général ! Mais quand nous nous disputons ou avons des fortes divergences, c'est épouvantable. On se scandalise chacune que l'autre ne soit pas d'accord ou ne comprenne pas notre argument et du coup on se sent trahies, et ça nous rend furieuses. Et nous n'avons ni l'une ni l'autre le tempérament le plus doux du monde. Ajoutez à cela la pression énorme que nous subissions toutes deux, et vous obtenez la recette d'un cocktail explosif.

Au cours de l'une de nos réunions de stratégie, Evelyn et moi avons eu une prise de bec. Malgré tous nos efforts, on ne trouvait aucun terrain d'entente. Et on en est arrivées au point où on ne communiquait même plus. L'enjeu se résuma alors à qui de nous deux aurait le dernier mot et la décision finale.

« C'est moi l'avocate, hurla-t-elle. Je sais ce que je fais ! Si tu n'es pas prête à m'écouter, alors à quoi ça sert que je te défende ?

— Je suis la cliente, répliquai-je au même volume. C'est moi qui vais faire vingt-cinq ans de prison si tu te plantes.

— Ce que tu dis, c'est que tu doutes de moi ou de ma capacité de jugement » conclut-elle.

Notre dispute alla de mal en pis. Au bout d'un moment, on se lançait un tas de saletés qu'on ne pensait même pas.

« J'ai vraiment pas besoin de ça, rugit Evelyn. Pourquoi je m'emmerderais à te défendre ? Tu n'as pas une once de bon sens.

— Tu n'as pas à me défendre si tu veux pas, répondis-je. Ne me fais pas de faveurs.

— Oh que si, tu as besoin de toutes les faveurs possibles, rétorqua Evelyn.

— Venant de toi je n'en ai pas besoin. Je peux assurer ma propre défense aussi bien que toi.

— J'aimerais bien voir, tiens. Moi j'ai sûrement pas besoin de ça.

— Je vais le faire. Je n'ai pas besoin de toi non plus.

— Eh bien, vas-y et défends ta stupide petite personne alors, hurla Evelyn.

— C'est ce que je vais faire. »

Après la dispute, j'étais fatiguée et vidée. Toute la tension avait quitté mon corps. J'étais toujours en colère, mais j'étais désolée aussi. Evelyn avait probablement raison, et moi je devais être cinglée. C'est tellement difficile de travailler avec quelqu'un dont on est si proche. C'est comme avoir sa mère, sa femme ou son mari comme avocat. C'est tellement dur de rester objectif. Parfois des trucs personnels viennent interférer. Je ne savais plus si je me comportais comme une adulte saine d'esprit ou une gamine capricieuse.

La fois d'après au tribunal, j'ai tout de suite compris qu'Evelyn était toujours remontée contre moi. J'avais bien l'intention de tenter une réconciliation, mais son attitude distante me fit y renoncer et me fâcher de nouveau.

« Tu maintiens ta décision ? a-t-elle demandé froidement.

— Oui, répondis-je sur un ton glacial.

— Monsieur le juge, a-t-elle dit au nouveau juge, je souhaite être relevée de l'affaire. Mme Shakur souhaite prendre un autre avocat.

— Est-ce que c'est vrai ? m'a demandé le juge.

— Oui, je veux me défendre moi-même. »

Quelque temps plus tard, elle avait été déchargée du dossier. J'étais dans l'enclos, à me sentir stupide et têtue, quand le gardien a amené un avocat commis d'office. Gagliardi l'avait assigné parce qu'il n'aimait pas la façon dont Evelyn se comportait. Je lui dis que je ne voulais pas qu'il me représente, que je

me représentais moi-même, que c'est le juge qui l'avait assigné à mon affaire.

« Qu'avez-vous fait avant d'être avocat commis d'office ? »

Il m'a appris qu'il avait « jadis » été procureur. C'était la fin de la conversation. J'aurais préféré prendre un alligator comme avocat. Il a pourtant bien siégé en tant qu'avocat — mon prétendu avocat — lors de deux procès, même si je refusais de lui adresser la parole.

Comme désormais je me défendais moi-même, j'avais droit à un avocat comme conseil. Tout le monde m'a suggéré des noms, mais la plupart d'entre eux étaient des gauchistes blancs. Je voulais, si possible, une femme Noire. Pas n'importe quelle avocate Noire, mais quelqu'un en phase avec la politique de la lutte de Libération Noire.

On m'a suggéré Flo (Florynce) Kennedy[30]. C'était une avocate Noire très active dans le mouvement de libération des femmes. Elle était bien connue dans le réseau des conférenciers dans tout le pays et plus renommée en tant que militante politique et féministe qu'en tant qu'avocate. Elle avait le profil idéal. Elle correspondait tout à fait à ce que je voulais.

Certains s'y opposaient.

« Mais, Assata », disaient-ils, « Flo n'est ni une avocate plaidante, ni une pénaliste. Toi tu as besoin des deux, de quelqu'un qui puisse te donner des conseils judicieux. » J'étais insensible à leurs arguments. « Elle est imprévisible, flamboyante et excentrique, elle pourrait effrayer le jury. »

« Elle ne peut pas être plus imprévisible que cette affaire ne l'est », je répliquais. « De plus, je n'ai pas besoin d'avocat pénaliste parce que ce n'est pas une affaire criminelle, j'ai besoin d'un avocat engagé. »

J'étais déchaînée et déterminée à gérer l'affaire comme je l'entendais. Je ne comptais absolument pas sur une quelconque justice ! Cette affaire semblait sortie de *La Quatrième dimension* et j'étais convaincue qu'elle ne pouvait pas être traitée comme n'importe quel procès ordinaire. J'étais déterminée à utiliser

30. Née en 1916 à Kansas City, Florynce Rae « Flo » Kennedy était une célèbre féministe noire qui avait une approche intersectionnelle. Elle était avocate, militante des droits civiques, conférencière. Elle est morte en 2000.

cette affaire pour révéler les manigances et la corruption du gouvernement. Une réunion fut organisée entre Flo et moi. Elle m'avertit encore et encore de son manque d'expérience devant les tribunaux. « Tu sais, ma chérie, que je n'ai pas été dans une salle d'audience pour juger une affaire depuis des années. »

« Ça m'est égal », répondis-je. « Tu es sur le terrain, tu connais la réalité et c'est suffisant. »

Flo accepta d'être ma conseillère juridique. Et j'étais prête pour le procès.

6

Ma mère et mon beau-père se sont séparés et ma mère, ma sœur et moi avons emménagé dans un nouvel appartement dans un complexe résidentiel, à South Jamaica près de New York Boulevard et Foch. D'un côté c'était la cité et de l'autre c'était la coopérative d'habitation où nous vivions, mais pour moi, l'une ou l'autre c'était pareil. Comparé à Jamaica, Parsons Gardens, où nous avions vécu, n'était qu'une toute petite poussière noire. South Jamaica, Jamaica, Hollis, Bricktown, St. Albans, Springfield Gardens et South Ozone, etc., se rejoignaient pour former une seule et unique grande ville Noire. Vous pouviez passer toute votre vie dans Jamaica sans jamais voir un visage blanc, sauf quand vous faisiez vos courses sur Jamaica Avenue ou que le courtier d'assurances vous rendait une visite. Autrefois Jamaica était un quartier entièrement blanc. Les Noirs avaient migré vers Long Island pour échapper aux ghettos de Harlem et de Brooklyn. Ils avaient acheté de vieilles maisons à des prix exorbitants, pour finir par s'apercevoir, quelques années plus tard, que leurs quartiers « tranquilles » s'étaient métamorphosés en l'un de ces endroits ravagés par le crime, la drogue et la pauvreté, qu'ils avaient fui.

J'adorais Jamaica, et je commençais tout juste à me mettre à son rythme et à savoir me repérer quand ma mère et moi avons eu l'une de nos violentes disputes. Je ne m'en rappelle même plus l'objet, mais j'étais obstinée, têtue, et j'étais convaincue d'avoir subi une grave injustice. Le lendemain, je me suis levée, j'ai fourré mes vêtements dans une valise, et j'ai mis directement cap sur le Village. Greenwich Village était l'endroit où les artistes, les musiciens et toutes sortes d'excentriques étaient

supposés vivre. J'étais, dans l'idée, fascinée par les beatniks et les bohèmes, même si je n'en avais jamais rencontré de toute ma vie. Je me suis dit que si j'avais une place quelque part sur terre, ça devait être dans le Village.

Je me suis promenée, valise à la main, jusqu'à ce que je sois épuisée. Je me rappelle m'être fait la réflexion que les gens d'ici ne paraissaient pas si différents des gens ordinaires. J'ai trouvé un endroit pour consigner ma valise et j'ai passé le reste de la journée à faire du porte-à-porte en demandant aux gens s'ils avaient un quelconque boulot disponible. La plupart ne daignaient même pas me regarder, ils se contentaient de me répondre d'un non catégorique. À la fin de la journée, j'étais fatiguée, révoltée et affamée. Je n'avais nulle part où me loger et pas la moindre idée de ce que j'allais faire ensuite. Je suis retournée chercher ma valise, mais la consigne était fermée. Ensuite, j'ai simplement erré sans but jusqu'à ce que j'atteigne un petit parc. Je me suis assise sur un banc, morte de fatigue, incapable de faire un pas de plus. Au bout d'un bon moment, un gars blanc, au visage bosselé, pas très grand, s'est assis à côté de moi et a commencé à parler. Je ne comprenais pas la moitié de ce qu'il disait, mais il avait l'air plutôt sympa. Quand il m'a demandé si je voulais venir avec lui dans un restaurant de l'autre côté de la rue, j'ai accepté volontiers. J'étais affamée. C'était un restaurant italien et les senteurs qui flottaient dans l'air étaient divines. On aurait pu nourrir une mule avec tout ce que j'ai commandé à manger. Le gars me parlait de tout un tas de gens que je ne connaissais ni d'Ève ni d'Adam et de son travail. Il n'arrêtait pas de dire que les gens à son travail complotaient contre lui pour le faire virer.

« Je travaille là-bas depuis huit ans et ils ne m'ont même pas donné de préavis. » Il n'arrêtait pas de répéter que l'entreprise pour qui il avait travaillé lui avait volé deux de ses inventions et les avait brevetées et que lorsqu'il avait essayé d'être payé pour son travail et crédité pour ses idées, la société avait essayé de se débarrasser de lui.

« Qu'est-ce qu'ils ont fait ? j'ai demandé.

— Ils m'ont fait la totale. Ils ont volé mes dossiers et mes plans et ensuite ils ont fait circuler des rumeurs sur moi. »

Il m'expliqua qu'il était une sorte d'ingénieur. « Je n'aurais jamais dû leur faire confiance », répétait-il. « On ne peut faire confiance à personne. »

Une fois qu'on a été servis, je me suis empiffrée comme si je n'avais pas mangé depuis des lustres.

« Tu trouves pas que ça a un drôle de goût ? a demandé le gars. J'ai repris une bouchée et j'ai trouvé ça bon.

— Non, moi ça a un goût normal, lui répondis-je.

— Non mais y a un drôle de goût, répéta-t-il bien fort. Qu'est-ce qu'ils ont trafiqué dans mon plat ? »

Le serveur est venu et a essayé de le calmer. « Je ne comprends pas ce qui a pu se passer », s'excusa-t-il, « mais si vous voulez, je vous apporte une autre assiette. » Même s'il trouvait ça meilleur, le gars continuait de répéter que ça avait un goût bizarre. Pour changer de sujet, je lui ai sorti l'histoire triste de ma mère qui était hospitalisée et de moi qui me retrouvais sans nulle part où aller.

« Oh mais tu peux venir chez moi », dit-il. Puis, vu le regard que je lui lançai, il ajouta : « J'ai un lit d'appoint. »

« Pas d'entourloupe ?

— Pas d'entourloupe », promit-il.

Il a payé l'addition et nous sommes partis.

Son appartement était un petit logement d'une chambre avec une cuisine sale et un tapis vert qui avait l'air moisi. Le salon était propre et vide. Il y avait un canapé marron quelconque qui était convertible. Je lui ai demandé de me prêter un truc pour dormir et j'ai plongé dans le lit. Il continuait à parler, mais j'ai fermé les yeux et j'ai fait mine de dormir. Après un moment, il est allé dans sa chambre et a éteint la lumière. Je me suis réveillée pendant la nuit pour aller aux toilettes, et j'ai titubé, désorientée, jusqu'à ce que je finisse par les trouver. Quand je suis sortie des toilettes, je suis allée à la cuisine pour chercher de l'eau. À ce moment-là, le gars est entré. Son visage était tout rouge, tout bouffi.

« Qu'est-ce que tu cherches ?

— De l'eau.

— Oh, non, ce n'est pas ce que tu cherches, a-t-il hurlé d'une voix stridente. Tu fouines dans l'appartement et tu sais très bien ce que tu cherches.

— Quoi ? me suis-je écrié. Mais vous êtes dingue.

— Oh, non, ma chère, ça c'est ce qu'ils veulent que je pense. Je ne suis pas dingue du tout. Qu'est-ce que tu cherchais ? Qui t'a envoyé ? Tu n'as rien trouvé, n'est-ce pas ? Eh bien, tu peux leur dire que je n'ai rien inventé d'autre qu'ils puissent voler.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez. Personne ne m'a envoyée nulle part et je ne cherchais rien.

— Oh, non ! Tu allais juste faire une petite promenade au clair de lune. Tu me prends pour une espèce d'imbécile ? Je t'ai sortie de la rue pour t'héberger, par gentillesse, et là tu essaies de me tromper. Ils m'ont vraiment berné cette fois. J'aurais jamais imaginé qu'ils envoient une négresse. Une négresse espionne.

— C'est ta mère la négresse, lui ai-je répondu, et toi t'es un taré. » J'ai enfilé vite fait mes vêtements tout en le couvrant d'insultes.

« Espionne, espionne, répétait-il.

— Ta mère est une espionne, et tu peux bien crever sur place, je m'en balance. »

J'ai claqué la porte et je suis sortie dans le petit matin. Le soleil commençait à se lever. J'ai marché jusqu'à ce que je trouve un drugstore ouvert et j'ai commandé un thé et un muffin anglais. J'ai acheté une brosse à dents, du dentifrice et un peu de maquillage pour avoir l'air plus vieille. J'allais chercher un emploi même si ça devait me tuer. J'ai récupéré ma valise, trouvé des toilettes pour me débarbouiller et j'ai redéposé ma valise dans une consigne. J'ai acheté quelques journaux. Cette fois-ci j'allais procéder de manière méthodique.

J'ai repéré une annonce pour être serveuse et caissière. Ce type de boulot, je savais que j'étais capable de le faire. C'était situé en plein cœur de Brooklyn. J'ai sauté dans le premier train dans cette direction et j'y suis arrivée aux environs de 8h30 du matin. La cafétéria se trouvait dans un bâtiment d'usine et elle était réservée aux ouvriers. Le patron avait une chevelure noire parsemée de cheveux blancs ; il était gros et débraillé. Il avait pas l'air très enthousiaste au départ à l'idée de m'embaucher donc je lui ai sorti mon histoire à faire pleurer dans les chaumières : je venais du Sud pour aider ma mère qui était à l'hôpital et j'avais besoin en urgence d'un travail. Finalement, après m'avoir regar-

dée de la tête aux pieds, il m'a engagée et m'a dit que je pouvais commencer tout de suite. J'avais le sourire jusqu'aux oreilles.

J'étais censée passer la matinée à préparer des salades et des sandwiches, entre autres, pour le déjeuner. Mais vers dix heures, plein de gars ont commencé à venir prendre une pause-café. Le patron me faisait courir comme une malade, pour faire griller du pain, beurrer des petits pains et servir les ouvriers.

« Magne-toi, magne-toi », me répétait-il. Chaque fois qu'il me disait de me magner, j'essayais d'accélérer au point d'atteindre les limites de ce qui était humainement possible. Et puis j'ai remarqué qu'il se frottait toujours contre moi. Ses mains touchaient toujours « accidentellement » mon derrière. J'enlevais sa main mais cela ne le rendait que plus entreprenant. Chaque fois que je me penchais pour prendre quelque chose du congélateur ou sur les étagères, il essayait de glisser ses mains sous ma robe. Après un moment, j'ai commencé à lui taper sur les mains. Ça aussi, apparemment, ça le rendait plus entreprenant. Finalement, je lui ai dit, d'une voix calme et aimable :

« Vous voulez bien s'il vous plaît arrêter de me toucher ? Ne me touchez pas, s'il vous plaît. »

— D'quoi tu parles ? a-t-il répondu, feignant l'étonnement. J't'ai rien fait. »

Plus on avançait dans la journée, plus il m'engueulait. « Tu peux pas t'remuer plus vite que ça ? » hurlait-il. « Vire-moi c't'enclume que t'as au cul. » Il a arrêté de me tripoter pendant un moment, mais une heure plus tard il recommençait son sale petit manège. Il se comportait comme si c'était une espèce de blague. Je ne trouvais pas ça marrant du tout. Le service du midi était hyper chargé et je me déplaçais à cent à l'heure. Après le déjeuner, nous avons commencé à nous préparer pour la pause-café de l'après-midi et ensuite pour le dîner. Le dîner était de 16h30 à 18h30, et à 19h00 c'était l'heure de partir. Quand l'heure du dîner est arrivée, j'étais fatiguée et j'avais le moral à zéro. J'avais désespérément besoin de ce boulot, mais le patron me rendait folle avec ses mains baladeuses. Quand je lui disais d'arrêter, il souriait, levait les mains en l'air et disait : « J'ai fait quoi ? J'ai fait quoi ? » Puis il s'est trouvé un nouveau jeu. Il tirait sur l'élastique de ma culotte à travers l'uniforme et le faisait claquer.

« Arrêtez ça ! j'ai hurlé. Arrêtez !

— Arrête quoi, qu'est-ce que j'fais ? »

À la fin du dîner, je savais que j'en avais assez. J'avais beau avoir absolument besoin de ce travail, je ne pouvais pas supporter les mains de ce sale gros porc sur moi. J'étais prête à partir quand je lui ai dit :

« Écoutez, si vous ne pouvez pas vous empêcher de me tripoter, je démissionne. Je peux pas supporter ça une seconde de plus.

— Comment ça, tu vas démissionner ? T'es virée. T'as une enclume aux fesses et tu sais pas comment traiter ton patron. Maintenant barre-toi !

— Donnez-moi mon argent et je me barre.

— Je vais te donner que dalle, répondit-il, parce que t'as fichu que dalle.

— Écoutez, Monsieur, vous allez me donner mon argent. J'ai travaillé dur et je veux mon argent.

— Reviens à la fin de la semaine.

— Non, je veux mon argent maintenant, j'en ai besoin maintenant.

— T'auras rien maintenant j'te dis, reviens à la fin de la semaine.

— Non, vous me donnez mon argent maintenant, je veux mon argent !

— Ben, tu l'auras pas.

— Je vais appeler les flics pour qu'ils s'occupent de vous, ai-je bluffé.

— C'est moi qui vais appeler les flics pour qu'ils s'occupent de toi, a-t-il menacé, si tu vires pas ton cul d'ici.

— Vous feriez mieux de me donner mon argent », répétai-je l'air furieux, à deux doigts de piquer une crise.

Quelques ouvriers de l'usine sont entrés et sont restés debout à l'arrière de la cafétéria.

« Parle moins fort, dit-il, en faisant mine d'être coopératif et prêt à me payer. Tu sais c'qu'on va faire, tu vas venir à l'arrière avec moi et je te paierai comme pour une journée supplémentaire. Je te laisserai même garder ton boulot, et, si t'es sage, je te donnerai même un petit peu de monnaie en plus.

— Tu peux te brosser, je te suis nulle part. Donne-moi juste mon argent !

— Bon, pourquoi t'es comme ça ? » demanda-t-il en posant ses mains sur mon épaule.

Je vis rouge.

« Ôte tes sales pattes de moi », hurlai-je. « Ah vous voulez pas qu'on sache quel genre de pervers vous êtes. Eh bien, je vais le dire à tout le monde. Si vous m'filez pas mon argent, je vais vous le faire regretter. Je vais dire à tout le monde quel genre de type vous êtes. »

J'ai commencé à me diriger vers les ateliers de l'usine.

« Très bien, d'accord », dit-il « Le voilà ton putain d'argent, maintenant, dégage d'ici. »

Les gens qui se tenaient au fond se sont approchés pour voir ce qui se passait, l'homme est allé à la caisse et j'ai compté mon argent. J'étais claquée et je me sentais bête mais en même temps, au fond de moi, je me sentais bien. J'étais toujours dans la même galère, mais j'avais treize dollars de plus en poche et suffisamment d'amour-propre pour ne laisser aucun homme blanc lubrique me peloter.

J'avais assez d'argent pour louer une chambre d'hôtel bon marché. J'ai récupéré ma valise et j'ai pris une chambre. Je pense que c'était à l'hôtel Albert. Après avoir pendu mes vêtements et pris une douche, j'ai décidé de manger un morceau. En bas, dans le hall, se tenait une grande femme Noire imposante, sapée avec classe. Elle avait les cheveux noirs, striés de mèches argentées, de longs faux cils et beaucoup de maquillage.

« Eh bien, regardez-moi ce bébé ! » s'écria-t-elle en me fixant du regard « S'il-teuh-peu-laît, dis-moi comment tu as atterri dans ce bouge ? T'arrives tout droit de l'Alabama, ché-rie ? Et tu vas où, ma biche ? »

Je la regardais sans dire un mot.

« Est-ce que tu parles ché-rie ? Est-ce que tu sais parler ? Tu vas où comme ça, ma biche ?

— Je sors manger, répondis-je, un peu méfiante.

— Et où est-ce que tu vas manger mon amour ?

— Je ne sais pas.

— Eh bien, viens avec moi, ma chérie. Nous pouvons manger ensemble. Je suis en pleine crise d'inanition. »

Je restais immobile, le regard fixé sur elle.

« Eh bien, allez, mon amour. Tu ne veux pas que je meure de malnutrition, hein, n'est-ce pas ? Tu aimes la cuisine chinoise ?

— Oui », lui dis-je en me demandant pourquoi elle s'intéressait tant à moi et comment elle savait que je venais de débarquer à l'hôtel.

On a marché jusqu'à ce qu'on tombe sur un restaurant chinois. Elle s'était pas arrêtée une seconde de parler. Je me suis soudain souvenue du peu d'argent que j'avais. Au départ j'avais juste l'intention de manger un hot-dog ou quelque chose comme ça.

« Écoute, lui dis-je, je n'ai pas assez d'argent pour manger là. Ça a l'air cher et je suis un peu fauchée. Peut-être qu'on pourra manger ensemble une prochaine fois.

— Écoute, mon amour, dit-elle, je ne t'ai pas traînée jusqu'ici pour finir par manger toute seule. Je déteste manger en solitaire alors t'es condamnée à me tenir compagnie. Et on dirait bien que je vais devoir t'inviter à dîner ma petite fauchée. »

J'étais extrêmement reconnaissante. Mademoiselle Shirley (c'est comme ça qu'elle se faisait appeler) était un sacré moulin à paroles. Elle avait dans la voix des intonations à la fois chics et campagnardes. Elle venait de Géorgie, mais elle était à New York depuis longtemps. Elle habitait aussi depuis un bail dans le Village, même si elle se disait bohémienne. J'ai commandé un truc comme du chop suey, le plat le moins cher du menu.

« Qu'est-ce que t'essaies de me faire, chérie ? » s'exclama-t-elle. « Me rendre malade ? Écoute, tu bouges pas, t'ouvres bien grand les oreilles, et tu me laisses m'occuper de la commande. » Elle a commandé une montagne de plats et, quand on nous a servies, nous nous sommes régalées. Il y en avait tellement qu'on arrivait à peine à en venir à bout.

« Ah là c'est beaucoup mieux, chérie. Maintenant, Mère peut rejoindre le monde des vivants. »

Le serveur est venu et a demandé si nous désirions autre chose.

« Si je ne peux pas vous avoir vous », a dit Mademoiselle Shirley avec un clin d'œil, « je veux bien l'addition. »

Le serveur, un Chinois mince et élancé, rougit et s'éloigna. Je me souviens d'avoir pensé : cette nana est drôlement culottée.

« T'as loué ta chambre pour combien de temps ? demanda Shirley.

— Jusqu'à demain.

— Qu'est-ce que tu vas faire après ça ?

— Je vais trouver un autre boulot », répondis-je.

Ensuite je lui ai parlé de ma journée à la cafétéria et elle a ri à s'en décrocher la mâchoire.

« Eh bien, ma chérie », me demanda-t-elle, « qu'est-ce que tu peux bien fuir comme ça et où est-ce que tu vas comme ça ? »

Je lui ai raconté ma triste histoire de mère hospitalisée.

« T'espères vraiment me faire gober ces conneries ? »

J'ai juré que c'était la vérité vraie.

« J'suis pas née de la dernière pluie, chérie, et je bourlingue dans ces rues depuis assez longtemps pour savoir que tu fuis quelque chose, et si tu ne veux pas m'en parler, c'est ton problème. Mais je t'aime bien et j'essaierai de t'aider si je peux. » J'étais reconnaissante et je ne savais pas quoi dire alors je n'ai rien dit.

« Écoute, j'ai un copain qui travaille sur Bleecker Street. Il veut prendre un congé pour passer du temps avec son ami, mais il ne veut pas perdre son boulot. Tu pourrais bosser là-bas jusqu'à son retour.

— Parfait », dis-je, j'aurais accepté n'importe quoi, enfin, presque...

Nous sommes allées au café et un mec blanc et maigre est venu vers nous.

« Asseyez-vous et mettez-vous à l'aise. Je reviens dans une minute. »

Nous nous sommes assises à une petite table ronde.

« Vous voulez un expresso ? a demandé le gars.

— Bien sûr », a dit Mademoiselle Shirley.

Il a apporté deux petites tasses remplies d'une substance noire. J'ai bu une petite gorgée et j'ai cru que j'allais étouffer. Mademoiselle Shirley explosa de rire. « Eh bien, je vois que tu n'es pas une initiée. Va falloir que je fasse quelque chose pour

ton éducation. » Je me suis organisée pour remplacer le gars pendant quatre jours et il m'a montré ce que je devais faire. « Si tu oublies quelque chose ou que t'as des questions, demande au marin », dit-il en désignant un homme aux bras couverts de tatouages. Je devais commencer le boulot le lendemain après-midi à quatre heures. Je ne savais toujours pas comment j'allais régler mon loyer à l'hôtel pour les jours suivants puisque je ne serai payée que quand le type rentrerait de vacances. Je fis part de mes inquiétudes à Mademoiselle Shirley.

« J'en toucherai un mot à Freddie », a-t-elle dit, « et on verra si c'est possible qu'il fasse crédit à ma vieille amie. Sinon, tu peux venir chez moi et dormir par terre. » Nous sommes retournées à l'hôtel et avons trouvé Freddie. Il refusait de me faire crédit. Mademoiselle Shirley continuait à marchander.

« Combien d'argent tu as ? me demanda-t-elle.

— Quinze dollars.

— Eh bien, donne-m'en dix et je te prêterai le reste pour que tu puisses louer une chambre pour une semaine. »

Je lui ai donné l'argent et Freddie m'a dit que je devais déménager dans une autre chambre, ce qui ne me dérangeait pas du tout. Elle était minuscule, mais au moins il y avait une salle de bain et j'avais un toit pour le reste de la semaine. J'étais sacrément reconnaissante envers Mademoiselle Shirley.

« Eh bien, me dit-elle, profite bien de ta nuit de sommeil. Mère doit aller travailler.

— Tu travailles où ?

— Partout où il faut, dit-elle. Partout où je peux. »

J'étais crevée et le lit me fit l'effet d'une oasis. Je me réveillai le lendemain, dans l'après-midi. Il était presque une heure. Je pris une douche, je m'habillai et j'allai chercher quelque chose à manger. Puis je retournai à l'hôtel et frappai à la porte de Mademoiselle Shirley. Elle ouvrit la porte un rasoir à la main. Je faillis m'évanouir. Elle se rasait le visage. Mademoiselle Shirley était un homme. Quand elle a vu ma réaction, elle s'est tordue de rire.

« Tu as beaucoup à apprendre, ma douce, t'as beaucoup à apprendre. » On est restées là toutes les deux à se marrer comme des baleines. C'était à mourir de rire quelque part.

Je suis allée travailler tôt cet après-midi-là. Le boulot n'était pas trop mal et je pouvais manger tout ce que je voulais, ce qui impliquait que je n'avais pas à dépenser d'argent pour le dîner. Les pourboires n'étaient pas mirobolants, mais c'était suffisant pour vivre jusqu'au retour du gars.

N'importe quelle femme Noire, à peu près partout en amérike, sait ce que c'est que d'être abordée par des hommes blancs, subir leurs avances et subir leur harcèlement. Beaucoup considèrent que toutes les femmes Noires sont des prostituées potentielles. Dans le Village, ce phénomène était dix fois pire qu'ailleurs. C'était presque impossible de remonter une rue sans qu'un blanc ne vous siffle, ne vous suive, ou ne fasse tinter les pièces dans ses poches. Un matin dans le parc, j'ai rencontré un couple de mon âge, qui venait de Harlem. Ils s'étaient enfuis et vivaient maintenant dans une chambre dans le Village. Je leur ai dit que j'avais fugué aussi et nous sommes devenus camarades sur-le-champ. On est venus à discuter du fait que les femmes Noires se font sans arrêt accoster par les hommes blancs.

« Ouais, gloussèrent-ils, mais nous, on leur réserve une petite surprise.

— Ah ouais ? j'ai dit.

— Ouais, on te les soigne aux petits oignons.

— Et comment ? » j'ai demandé. Ils m'ont ensuite tout expliqué. Leur jeu c'était le jeu de Murphy. Ils m'ont dit comment ça fonctionnait et j'étais pliée de rire. Pour moi c'était vraiment génial comme plan.

« Tu veux essayer ? Je sais que ces blancos vont t'adorer. »

J'avais hâte d'essayer ce nouveau plan parce que c'était synonyme de beaucoup d'argent : je pourrais rembourser Mademoiselle Shirley et me dégoter un endroit à moi. La première nuit, après mon travail, j'ai retrouvé Pat et Ronnie dans un parc. Pat et moi étions l'appât et Ronnie était notre protection. Nous devions tous marcher séparément de chaque côté de la rue pour qu'on puisse se garder mutuellement à portée de vue. Je m'étais habillée et maquillée pour avoir l'air plus âgée. Environ cinq minutes après que nous avons commencé à marcher, un homme blanc m'a abordée. Il m'a dit qu'il aimait la façon dont je marchais et qu'il voulait m'emmener quelque part.

« Moi je vais à une fête, lui dis-je. Une fête vraiment chaude.

— Ouais, et quel genre de fête ça va être ?

— Quel genre de fête t'aimerais ?

— Le genre de fête pour deux, dit-il.

— Je connais un endroit où ils ont de très jolies chambres privées et elles ne sont pas trop chères, c'est un club privé. Il faut y adhérer d'abord.

— Combien ça coûte ?

— Quinze dollars pour la chambre, quinze pour adhérer au club, et quinze pour la baby-sitter.

— T'as pas l'air assez vieille pour avoir un enfant.

— La baby-sitter c'est pour ma petite sœur. »

Nous avons discuté du prix. Il trouvait ça trop cher. Moi je continuais de lui expliquer que c'était vraiment une affaire et qu'une fois qu'il aurait adhéré, il serait membre pendant un an et pourrait y aller quand il le voudrait et « s'envoyer en l'air ». Finalement, il a accepté de payer. Quand nous sommes arrivés au bâtiment, je lui ai demandé de me donner l'argent pour que je puisse monter et payer les gens.

« Au fait, dis-je, tu pourrais me dire quel genre de boulot tu fais ? Ces gens-là sont très regardants sur les personnes qui peuvent intégrer le club.

— Je travaille dans une banque. »

J'ai lu sur son visage que c'était un mensonge.

« Bouge pas, je reviens tout de suite. » J'ai monté les escaliers en courant et j'ai ouvert la porte du toit. Je l'ai refermée délicatement derrière moi. Ensuite, je suis passée par une dizaine de toits pour arriver à celui d'où j'étais censée redescendre. J'ai appuyé sur la poignée de la porte. C'était bloqué. Quelqu'un l'avait verrouillée. Je suis allée jusqu'au toit suivant. Heureusement, la porte s'ouvrit. J'ai redescendu quatre à quatre les escaliers et je suis ressortie au coin de la rue dans laquelle l'homme poireautait. Je me suis précipitée vers l'endroit où je devais retrouver Pat et Ronnie.

« Comment ça s'est passé ? demandèrent-ils.

— Comme sur des roulettes, je répondis.

— Super, allez on s'en refait un. »

J'avais peur d'en essayer un autre de crainte de retomber sur le même homme.

« On peut remonter vers la 14e Rue, on a repéré un autre bâtiment dans ce coin-là.

— D'accord, leur ai-je répondu, mais on vérifie d'abord. »

Je leur ai expliqué que la porte ne s'était pas ouverte. Nous sommes arrivés au nouvel endroit, nous l'avons vérifié et puis nous sommes allés dans la 14e Rue. En vingt minutes, Pat et moi avions chacune ferré un poisson. J'étais terriblement inquiète à l'idée qu'on se croise. J'ai traîné mon type en vitesse jusqu'au bâtiment, j'ai pris l'argent et j'ai foncé vers le lieu de rendez-vous. J'ai attendu un bon moment. Ça m'a paru une éternité avant qu'ils n'arrivent. Pat m'avait vue avec mon type et avait eu le bon sens d'aller dans un autre bâtiment que celui où je l'avais emmené. Nous étions tous de bonne humeur.

« Tu vois comment c'est facile ? m'a demandé Pat.

— Ouais, c'est un jeu d'enfant. »

Nous avons partagé l'argent. Nous nous étions fait 45 dollars chacun. Je me suis dépêchée de rentrer à l'hôtel. Mademoiselle Shirley était là et nous sommes allées boire un verre dans sa chambre. J'avais l'impression d'être millionnaire. J'avais l'argent gagné en travaillant dans le café, plus les 45 dollars. J'ai dégainé ma liasse et j'ai remboursé Mademoiselle Shirley.

« Bon, ma fille, toi et moi on sait que t'as pas de tonton fortuné, alors d'où tu sors tout ce fric ? »

Je lui ai tout dit. Je me croyais tellement maligne.

« T'es folle ou quoi ma puce ? T'as idée de ce que l'un de ces gars pourrait te faire s'il te remettait la main dessus ? Ma p'tite, les gens qui sont là dehors s'en tapent de toi. Cette rue va te bouffer toute crue. Chérie, je sais d'quoi j'parle. T'as fugué, pas vrai ?

— Ouais, j'ai fugué.

— Je le savais depuis le début. Eh ben ma chérie, je ne peux pas te forcer à rentrer chez toi. Si j'essayais, tu fuirais encore plus loin, mais tu perds ton temps et tu gâches ta vie ici. Ces gens s'en tapent de toi. Tout ce qu'ils veulent c'est te sucer le sang. T'es une fille intelligente. C'que tu dois faire, c'est rentrer à la maison et reprendre l'école.

— Je rentrerai jamais chez moi.

— Eh bien, si tu tiens tant à rester dans ces rues, tu ferais mieux de commencer à te comporter comme si tu avais un peu

de jugeote. Ne laisse jamais personne t'utiliser et te ridiculiser. Et si l'un de ces hommes avait été un tordu et qu'il t'avait suivie en haut ? Et si l'autre porte avait été verrouillée et que tu n'avais pas pu sortir ? Elle était où ta soi-disant protection ? T'es en train de me dire que t'es prête à risquer ta vie pour quinze dollars ? Ma fille, le Village ça ne rigole pas. Il y a des hommes cinglés ici qui tuent des jeunes filles comme toi et y en a même un qui leur coupe les nichons. Ma fille, pour autant que je puisse en juger, ce gamin, Ronnie, veut juste faire le mac. Il a pas levé le petit doigt pour gagner cet argent. Tu ferais bien de commencer à faire marcher tes méninges. »

Je voyais bien que Mademoiselle Shirley savait de quoi elle parlait.

« Mais qu'est-ce que je vais faire, Mademoiselle Shirley ? Vous savez bien comment c'est dur de trouver du boulot.

— Ne t'inquiète pas, chérie, je trouverai quelque chose. »

Le lendemain, quand je suis descendue dans le hall, Freddie était à la réception.

« J'ai entendu dire qu'tu cherchais un boulot, a-t-il dit.

— Mmm.

— Tu connais quelque chose au métier de serveuse ?

— Non, lui dis-je.

— Eh bien, va à c't'endroit, au Tony's, sur la 3e Rue et tu demandes un gars nommé Chuck, dis-lui que c'est moi qui t'envoie.

— Merci, merci beaucoup. »

Je me suis rendue au Tony's et j'ai parlé à Chuck.

« Vous avez des postes à pourvoir ? » je lui ai demandé. « Bien sûr, on a toujours des postes pour des filles sexy comme toi. » a-t-il dit en rigolant.

« Tu sais comment ça marche ?

— Non.

— C'est 15 dollars la nuit et tu touches 25 cents pour chaque verre et un dollar pour chaque bouteille de champagne. »

Je l'ai regardé d'un air ébahi.

« Ton boulot consiste à t'asseoir, être jolie, et garder tes clients d'humeur joyeuse et acheteuse. Tu travailles de huit heures du soir à quatre heures du matin, l'heure de la fermeture.

Ce que tu fais ensuite, c'est pas mes oignons. Mais tu ne conclus aucune affaire sur place.

— Oui, répondis-je prudemment. Eh bien, alors, à ce soir. »

Quand je suis revenue à l'hôtel, j'ai parlé à Mademoiselle Shirley de mon nouveau travail. « Très bien, chérie, mais tu feras bien attention, il y a beaucoup de cinglés dans les parages. Et continue à chercher un vrai boulot pour pouvoir aller aux cours du soir. Maintenant viens en haut et laisse-moi te montrer comment mettre ton visage en valeur. T'as l'air d'une pute à cinq sous. »

À huit heures moins dix, j'étais au Tony's. Chuck était là et m'a présentée à la barmaid. Elle s'appelait Joyce. « Viens ici une minute, ma chérie », me dit-elle et elle alla au bout du bar. Je l'ai suivie.

« Tu aimes le whisky sour ?

— Je suppose. J'ai jamais goûté.

— Quoi que tu fasses, ne te saoule pas. Je vais te faire des boissons sans whisky. Si un client arrive et que je sais qu'il est du genre méfiant, je t'en ferai un vrai. Si tu veux que je t'en serve un avec whisky, il suffit de commander les mains jointes. Je ne peux pas faire grand-chose pour le champagne. J'essaierai d'en verser surtout dans le verre du gars, mais il n'est pas trop mauvais et les bouteilles sont petites.

— D'accord. Merci. »

Je suis allée au bar et je me suis assise. À peine quelques minutes après, deux types blancs sont entrés. Ils se sont assis à deux sièges de moi et n'arrêtaient pas de me lancer des regards.

« Vous aimeriez prendre un verre ? a dit l'un d'eux.

— Oui je veux bien, répondis-je.

— Qu'est-ce que vous prenez ?

— Un whisky sour. »

C'est ainsi que débuta ce qui m'a semblé être une interminable tournée de whisky sour sans whisky. Au point que la seule odeur du breuvage finissait par me filer la nausée. De temps à autre, je demandais à la serveuse de mettre du whisky dans un verre, mais de toute façon je n'ai jamais été une grande buveuse.

Presque tous les clients étaient des hommes blancs qui voulaient tirer un coup. Je trouvais la majorité d'entre eux grossiers, ennuyeux et malsains. Assise au bar, je m'amusais à

leur raconter mille histoires différentes juste pour me divertir. Le but c'était aussi de les pousser à dépenser le plus d'argent possible. Si je pensais que le client marcherait avec une histoire triste et allongerait les billets, je pondais un vrai mélo. D'autres fois je prétendais être une étudiante de l'Université de New York. En général, ça avait le don de les rendre moins audacieux. Quand je jouais l'étudiante, je disais généralement que je me spécialisais en mathématiques parce que les gens y connaissaient toujours que dalle. Une nuit, pourtant, après avoir sorti à un type mon baratin de spécialiste en maths, il m'a posé quelques questions sur les intégrales et les nombres imaginaires. Il aurait pu aussi bien me parler en latin. Il s'est avéré qu'il enseignait les mathématiques à l'Université de New York.

« Je sais que tu mens, m'a-t-il dit.

— Bien sûr que j'mens. Tu crois vraiment que la vie d'une serveuse ça intéresse quelqu'un ? »

Le gars a éclaté de rire. « Ça mérite bien un verre », a-t-il dit. « Servez un autre verre à la demoiselle. » Après ça, ce gars (je l'appelais Monsieur Maths) venait parfois passer un moment, il payait les verres et on restait là assis à se raconter des blagues.

« Comment avance ta thèse ? demandait-il.

— Super, je répondais. Je fais une étude chronologique de la signification sociale de l'opération deux plus deux égalent quatre. »

J'avais quelques autres habitués. Ils venaient, pour une grande part, me raconter leurs problèmes. Soit ils avaient des problèmes avec leur femme, soit ils avaient des problèmes au boulot. Certains étaient des ivrognes qui voulaient pas boire tout seuls, d'autres c'était simplement le défi de séduire une jeune fille qui les motivait.

Parmi les autres filles beaucoup étaient des prostituées. Les rares qui n'en étaient pas étaient juste là pour se faire un peu d'argent supplémentaire ou alors étaient alcooliques. La plupart des femmes étaient très gentilles et protectrices avec moi. Les prostituées m'aimaient bien parce que je leur refilais constamment des plans tout en sachant rester discrète. Assez vite, je suis devenue amie avec les gars du quatuor de jazz qui jouait là régulièrement. J'ai toujours aimé le jazz et j'applaudissais, je criais, je leur montrais que j'appréciais leur musique. Le pianiste

et moi sommes devenus particulièrement proches. Je l'appelais mon grand frère et il était très protecteur avec moi. Quand le bar fermait, lui et parfois un ou deux autres du groupe me raccompagnaient chez moi. S'il pleuvait, ils appelaient un taxi pour me ramener. L'heure de fermeture était le moment le plus tendu de tous. Certains hommes s'imaginaient que payer des verres leur donnait droit à plus que de la conversation. Mais Chuck était un bon videur et pouvait repérer un problème avant qu'il ne devienne trop sérieux. Si un gars devenait incontrôlable, Chuck l'approchait, lui disait que j'étais la sœur d'un gars du groupe et que s'il ne me traitait pas avec respect, il allait prendre une raclée.

De vrais détraqués et de vrais tordus traînaient là-bas parfois. Un type avait acheté les culottes de presque toutes les femmes qui travaillaient au Tony's, en les payant chacune 15 dollars. Je lui ai demandé ce qu'il en avait fait. Il a rigolé et m'a expliqué qu'il les avait accrochées sur les murs de son appartement. Quand j'ai raconté ça à une autre fille, elle a ri.

« Chérie, tu crois ça ? Ce mec les ramène à la maison et se les garde sur le nez. C'est un accro de la renifle. »

Mais toutes les femmes du Tony's devaient faire gaffe. Certains des hommes qui venaient étaient des vrais dangereux. Les nuits où il n'y avait pas beaucoup d'action et qu'il n'y avait pas de clients, les femmes racontaient des histoires cauchemardesques sur tous les allumés dont elles avaient croisé le chemin. J'étais grande pour mon âge et bien bâtie et, avec tout le maquillage que je portais, je pouvais en général passer pour une fille de dix-huit ans. J'ai raconté à tout le monde que j'en avais dix-neuf. Les blancs ne se posaient jamais de questions, mais les Noirs se rendaient compte, tôt ou tard, que j'étais plus jeune que je ne l'avais laissé croire. Certains d'entre eux devinaient même que j'avais fugué et ils me prenaient à part pour m'encourager à rentrer chez moi. Au bout d'un certain temps, toutes les femmes qui travaillaient là ont commencé à me taquiner parce que je n'avais pas de petit ami.

« Cette fille n'aime pas les hommes et elle n'aime pas les femmes. Voilà une fille qui laisse ses doigts faire tout le travail ! »

Quand elles s'y mettaient j'avais envie de me cacher. Plus j'étais gênée plus elles riaient. Un nouveau bassiste est venu

travailler pour le groupe et j'ai tout de suite eu le béguin pour lui. J'étais convaincue que j'étais amoureuse. En peu de temps, tout le monde fut au courant. Mais le bassiste s'en contrefichait de moi. J'ai tout fait pour attirer son attention mais il m'ignorait complètement. Vers la fermeture, sa petite amie blanche venait et ils repartaient tous les deux. Je la détestais. Elle avait l'air tellement hautaine. Une nuit en semaine, dehors il pleuvait des cordes et l'endroit était désert. Le bassiste m'a dit : « Je suis en train d'écrire une chanson pour toi, tu veux l'entendre ? » J'ai cru m'évanouir. Je souriais de toutes mes dents.

« Oui, j'aimerais l'entendre. »

La LaLada dalala di di,
La LaLada dalala dé-dé-détournement de mineure !
La LaLada dalala di di,
La da di da – dé-dé-détournement de mineure !

Le reste du groupe a repris en cœur, « dé-dé-détournement de mineure », et tout le monde a explosé de rire. J'aurais pu mourir à ce moment-là. Ce fut la fin de mon béguin. Mais plus tard en y repensant, j'ai trouvé ça drôle.

Parmi les hommes Noirs que j'ai rencontrés dans le Village, beaucoup étaient obsédés par les femmes blanches. Certains vous disaient sans détour, « aaah, ça me branche pas les noiraudes. Je préférerai toujours de la blanchette, sans hésiter. » Quand je leur demandais pourquoi, ils disaient que les femmes blanches étaient plus douces, que les femmes Noires étaient méchantes, les femmes blanches plus compréhensives, les femmes Noires plus exigeantes. L'une des choses qui me mettaient hors de moi c'est quand ils traitaient les femmes Noires de « Sapphires[31] ». « Vous savez comment vous êtes, vous les négresses, des Sapphires malveillantes. » Beaucoup de ces gars m'auraient marché sur la tête rien que pour approcher une femme blanche.

31. Représentation caricaturale des femmes Noires qui les dépeint comme grossières, bruyantes, malvèillantes, têtues et dominatrices. Le nom provient de Sapphire Stevens, personnage de « Amos' n' Andy », série américaine qui se déroule à Harlem, remplie de clichés négrophobes et diffusée d'abord à la radio puis à la télévision de 1928 à 1960.

Parfois, j'en avais marre d'être entourée de tant d'adultes. Soit je retournais discrètement dans mon vieux quartier ou soit je traînais avec Pat et Ronnie. Un soir, ils allaient à une fête dans Uptown. Je mourais d'envie d'être avec des gosses de mon âge, alors j'ai dit à Chuck que je prenais la nuit. Quand nous sommes arrivés à la fête, c'était ennuyeux et poussif, du coup Pat et Ronnie sont partis chercher de l'herbe. Ils adoraient ça, mais moi ça me faisait peur. J'ai attendu désespérément leur retour. J'ai commencé à discuter avec un gars qui avait l'air gentil ; on parlait de la fête qu'on trouvait tous les deux ennuyeuse à mourir. Il m'a dit qu'il était au courant d'une super fête qui avait lieu plus tard. J'ai attendu désespérément que Pat et Ronnie reviennent, en vain.

« Pourquoi tu viens pas à la fête avec moi ? » a demandé le garçon. « Ça a lieu chez moi et je suis sûr que tu t'amuseras bien. »

J'ai fini par accepter. Il avait l'air tellement sympa. Il vivait dans une cité près de Spanish Harlem. Quand nous sommes arrivés chez lui, il n'y avait personne. J'allais repartir, mais il a dit que ses amis étaient tous à un match de baseball et qu'ils allaient arriver. Peu de temps après, la sonnette a retenti et, effectivement, pas mal de gens sont entrés. J'ai vite remarqué qu'il n'y avait que des garçons.

Celui qui m'avait amenée s'est excusé et ils sont tous partis dans une autre pièce pendant une minute. Quand ils sont revenus, ils chuchotaient, parlaient tous dans leur barbe : ça se voyait qu'ils mijotaient quelque chose.

« Où sont les filles ? » j'ai demandé. « Oh, elles arrivent. » L'un est venu s'asseoir à côté de moi. Il a posé sa main sur ma jambe. Je l'ai enlevée.

« Allez, chérie, pourquoi tu réagis comme ça ? »

« Viens ici, mec », a dit l'un d'entre eux. Je sentais que quelque chose ne tournait pas rond. Je ne savais pas ce qu'ils faisaient, mais je savais qu'ils préparaient quelque chose. J'ai ramassé mon portefeuille et mon chandail.

« Je vais devoir y aller.

— Non, chérie, tu vas nulle part.

— Faut que j'y aille. »

Je me suis dirigée vers l'entrée. L'un d'eux m'a attrapée par le bras et m'a violemment éloignée de la porte.

« Assieds-toi, salope, on a quelque chose de prévu pour toi. »

Maintenant j'en étais sûre. Ils allaient me violer. J'avais entendu des gens parler de « trains », mais je ne m'étais jamais imaginé que cela m'arriverait. Je suis restée assise, immobile, puis je me suis ruée vers la porte. Ils ont essayé de m'attraper et je me suis débattue de toutes mes forces. Mais le combat n'a pas duré longtemps puisqu'en un rien de temps ils m'avaient immobilisée au sol. Ils remontaient ma jupe et m'enlevaient mon chemisier. J'ai pleuré et crié.

« Ta gueule salope », dit l'un d'eux en me giflant. Je les ai suppliés de m'épargner. Je leur ai dit que j'étais vierge.

« Il y a toujours une première fois, bébé », a ricané quelqu'un. J'ai supplié et imploré. J'ai pleuré toutes les larmes de mon corps. Je n'arrivais pas à croire qu'ils puissent être cruels à ce point. Mais ils l'étaient bel et bien. Le garçon qui m'avait amenée là se disputait avec un autre pour savoir qui serait le premier. J'arrivais pas à y croire. C'était un cauchemar. Ils étaient là à se disputer comme si je n'étais même pas humaine, comme si je n'étais qu'un objet. J'étais terrifiée et me sentais terriblement trahie. J'avais fait confiance à ce garçon. La dispute entre eux s'envenimait. J'espérais qu'ils se battraient et s'entre-tueraient. Je continuais à supplier, à les implorer. Ils m'ignoraient. L'un d'eux s'est approché avec un air compatissant.

« T'inquiète pas, bébé, ça va pas faire mal, tu verras, tu vas aimer ça. »

« D'acc », c'était la voix du garçon qui m'avait amenée ici, « tu peux y aller en premier, mec ». Alors, l'autre s'est dirigé vers moi. J'ai fait un bond et j'ai essayé de courir, mais j'étais coincée. L'un d'eux a essayé de m'attraper et, au passage, il a renversé un cendrier.

« Fais gaffe, mec », a dit le garçon qui habitait là. « Ma mère va me tuer si c'est le bordel dans l'appartement. »

Ça a été mon signal. J'ai attrapé un vase et l'ai balancé sur le mur. J'ai pris une lampe et quelque chose d'autre, pleurant et hurlant en même temps.

« Peut-être que tu m'auras, mais je vais dévaster l'appart de ta mère avant. » Le garçon qui était supposé être le premier a

fait un saut vers moi et m'a manquée. D'un coup de pied j'ai renversé la table et la plante qui s'y trouvait.

« Reculez, reculez ! » j'ai crié. Le garçon qui habitait là empoigna l'autre.

« Allez, mec, ma mère va me tuer. »

« Reculez, reculez ! » j'ai crié. « Je vais jeter cette lampe en plein dans le miroir. » Il y avait une grande glace derrière le canapé. « Vire-les d'ici, vire-les ou je fais un carnage. »

Je tremblais et pleurais, mais je ne déconnais pas. J'allais tout casser dans son appartement au point qu'il en serait méconnaissable. « Fais-les sortir », ai-je dit en donnant un coup de pied dans la table.

« Allez », dit le garçon. « Faut tous vous barrer d'ici, ma mère va avoir une attaque. »

« Espèce de pute cinglée », dit l'un d'entre eux.

« Viens, sautons sur elle, mec, elle peut pas faire tant de dégâts que ça.

— C'est chez lui, dit l'un des autres. Allez, on s'en va...

— Sors-les d'ici, hurlai-je de toutes mes forces.

— C'est bon, dit l'un d'entre eux. On t'attend dehors, chérie. »

Lentement — ça m'a paru interminable — ils sont partis. Seul le garçon qui m'avait amenée est resté. Je voyais qu'il essayait de trouver un moyen de m'attaquer.

« T'approche pas de moi. Tu ferais mieux de rester à distance. » Je ne savais pas ce que j'allais faire ensuite. Ils m'attendaient tous dehors. Je ne pouvais pas appeler la police parce qu'ils étaient à ma recherche.

« Recule », dis-je au garçon qui avait l'air d'essayer de se rapprocher de moi. « Bon, éloigne-toi de la porte. » J'avais toujours la lampe et quelque chose d'autre en main. « Recule par-là », lui dis-je en indiquant le fond de l'appartement, « ou je saccage tout chez toi ». Quand il a reculé, j'ai regardé par le judas. Il n'y avait personne dans le couloir. « Ils doivent attendre en bas », pensais-je. « Ok », j'ai hurlé, « va vers la porte. » Il s'est dirigé vers la porte.

« Maintenant, sors dans le couloir et frappe chez un de tes voisins et ramène un adulte ici.

— Quoi ?

— Tu m'as entendu, connard. Maintenant bouge.

— C'était pas mon idée. Je ne voulais pas le faire. J'étais obligé.

— Tu peux te les garder, tes conneries ! Bouge ton cul et va dans le couloir ou je vais tellement ruiner ton appartement que ta mère croira même pas que c'est le sien.

— S'il te plaît, dit le garçon.

— S'il te plaît mon cul, hurlai-je. Maintenant si tu sors pas frapper à une de ces portes, tu peux faire une croix sur l'appart de ta mère. »

Il est sorti dans le couloir, a claqué la porte derrière lui et je l'ai regardé à travers le judas frapper chez quelqu'un. Une dame a répondu, et j'ai ouvert et j'ai commencé à la supplier de m'aider.

« S'il vous plaît, Madame, aidez-moi. Ils essaient de me coincer », criai-je en pleurant de nouveau. J'avais toujours la lampe dans la main.

« S'il vous plaît, accompagnez-moi au métro ou à un taxi.

— Qu'est-ce qui s'est passé, mon cœur ?

— Ils ont essayé de me forcer à le faire », ai-je dit en larmes.

La femme m'a regardée, puis a regardé le garçon. « Attends-moi là une minute, mon cœur », dit-elle, puis elle et son mari sont sortis. Ils m'ont emmenée en bas et m'ont mise dans un taxi.

J'ai beaucoup repensé à ces garçons après cette nuit-là. Je les détestais, mais ce que je ne parvenais pas à comprendre, c'est pourquoi ils me détestaient à ce point. Les gens disaient toujours qu'on vivait dans un monde de chacun pour soi. Il y avait toutes sortes de gens dans le monde et la plupart d'entre eux semblaient être malheureux. Chacun vivait dans sa bulle et peu semblaient se soucier de qui que ce soit d'autre. J'avais lu cette pièce de Sartre. La pièce concluait que l'enfer c'était les autres et, pendant un moment, je fus de cet avis.

Quand j'étais jeune, que des garçons fassent des gang bangs ou violent collectivement une fille c'était plutôt commun. Ils appelaient cela « passer un train[32] ». Cela n'arrivait à aucun type de fille en particulier. Ça arrivait aux filles qui se trouvaient au

32. De l'anglais « pull a train ».

mauvais endroit au mauvais moment. Les garçons en parlaient comme s'il s'agissait d'une blague ou un jeu, comme s'ils étaient « seulement » sortis pour « s'amuser ». Si une fille se faisait surprendre du mauvais côté d'un parc ou sur le mauvais territoire ou dans la mauvaise rue, elle devenait une cible. À l'époque, il était courant que les garçons rabaissent les filles et les insultent dans la rue. C'était courant qu'ils couchent avec des filles et en parlent comme des salauds dès le lendemain. Il était courant que les garçons nient être les pères de leurs bébés. Et c'était courant que les garçons cognent les filles et les démolissent. Et du coup les filles s'endurcissaient aussi.

« Si ce négro est fauché, pas la peine de me déranger. »

« Si ce négro n'a pas de voiture, alors pour moi c'est salut, bye-bye. »

Plus je regardais comment les garçons et les filles se comportaient, plus je lisais et plus j'y réfléchissais, plus j'étais convaincue que ce comportement remontait en droite ligne à la plantation, du temps où les esclaves étaient encouragés à se venger de leur vie de souffrance sur les leurs plutôt que de s'en prendre à leurs maîtres. Les maîtres nous ont appris que nous étions laids, de la sous-humanité, dépourvue d'intelligence, et beaucoup d'entre nous le croyaient. Les Noirs sont devenus des animaux reproducteurs : des étalons et des juments. Une femme Noire était une proie facile pour n'importe qui n'importe quand : le maître ou un invité de passage ou le premier bouseux blanc qui la désirait. Le maître lui ordonnait d'en avoir six avec cet étalon-ci, sept avec cet étalon-là, dans le but d'augmenter son stock. Elle était moins qu'un homme, moins qu'une femme. Un croisement entre la putain et la bête de somme. Les hommes Noirs ont intériorisé l'opinion de l'homme blanc sur les femmes Noires. Et, si vous voulez mon avis, beaucoup d'entre nous agissent toujours comme si nous étions encore sur la plantation avec le maître blanc qui tire les ficelles.

Après mon sauvetage in extremis dans Uptown, je suis devenue plus méfiante, et ce, avec tout le monde. J'étais bien plus prudente quant aux situations dans lesquelles je m'embarquais. Je parlais aux hommes au Tony's mais, de plus en plus, ça restait « purement professionnel », point barre.

Plus j'en apprenais sur la vie dans la rue, moins c'était reluisant. Un jour, alors que je marchais dans la 8e Rue, j'ai vu une des amies de ma tante. Elle s'appelait Abbie ou Addie ou quelque chose du genre et elle était grosse comme un camion. Je tournai la tête en espérant qu'elle ne me reconnaîtrait pas.

« Joey, Joey ! » Je l'ai entendue crier. J'ai continué à marcher. Elle a continué à appeler. J'ai poursuivi mon chemin. Puis je l'ai sentie attraper mon bras.

« Je te connais, dit-elle. Tu es Joey, ta tante et ta mère se font un sang d'encre pour toi.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez, dis-je. Je m'appelle Joyce et je ne vous connais pas, ni vous ni les autres personnes dont vous parlez.

— Arrête ton char, Joey, dit-elle. Tu vas pas me la faire à moi. Viens avec moi pendant que j'appelle ta tante. »

Elle tenait mon bras d'une poigne de fer. Courir m'a traversé l'esprit, mais elle était trop costaud pour que je joue à ça avec elle. Elle m'a emmenée dans un bar et m'a dit de m'asseoir au comptoir pendant qu'elle téléphonait. Dès qu'elle a commencé à composer, j'ai bondi vers la porte. Elle m'a chopée tout de suite, me rattrapant avec sa poigne de fer. « Tu bouges pas d'ici avant que ta tante se ramène. » En une demi-heure, Evelyn était sur les lieux à me bombarder de questions.

« Où étais-tu, qu'est-ce que tu as fait, où habites-tu, comment tu as fait pour l'argent, comment as-tu mangé ? » Et un milliard d'autres questions. Evelyn me cuisinait comme une avocate lors d'un contre-interrogatoire de témoin. Une heure plus tard, j'avais craqué et je lui avais tout balancé. Elle a exigé que je l'emmène à l'hôtel où je logeais. Après que j'ai emballé mes affaires, elle a dit au gars à la réception : « Vous savez que vous avez sous votre toit une fille de treize ans ? Je pourrais vous faire poursuivre pour incitation à la délinquance d'une mineure. » Le type m'a regardé comme si c'était tout simplement pas croyable. J'aurais pu ramper sous le plancher. Puis elle a appelé le Tony's et a répété la même chose. J'étais gênée à en mourir, mais dans un sens, j'étais contente que ça se termine. Je commençais à être fatiguée des rues. J'étais fatiguée d'être adulte et je voulais redevenir une enfant.

7

Kamau et moi avons été acquittés le 28 janvier 1973[33] dans le procès du district sud de new york pour braquage de banque, et le jour suivant on m'a renvoyée dans le new jersey. Quand je suis arrivée à la prison de morristown un petit groupe de journalistes et de photographes attendaient à l'extérieur. Morristown était l'archétype même de la petite bourgade amérikaine tranquille. La prison était un bâtiment affreux jouxtant le tribunal. Quelques autres femmes y étaient incarcérées et l'on fit en sorte de me tenir à distance d'elles. Les rares fois où je les ai vues c'était quand on me ramenait ou me sortait de ma cellule. À première vue il n'y avait que des blanches, mais j'ai plus tard découvert qu'une d'entre elles était Noire. Il n'y avait que des femmes surveillantes, des vraies antiquités qui travaillaient à la prison depuis une éternité.

La cellule disposait d'une télévision et d'une radio. Et ça faisait tellement longtemps que je n'avais pas eu l'occasion de regarder les infos à la télé ou capter une station de radio sans parasites que j'en ai perdu la raison. Je m'étais aussi métamorphosée en fanatique du crochet. Ma pauvre mère fut la malheureuse destinataire de mes premières « créations ». Brave et dévouée comme elle était, elle trouvait que c'était de purs chefs-d'œuvre.

Nous avons appris qu'il y avait très peu de jurés Noirs, voire pas du tout dans le jury du nouveau procès. Les nouvelles n'avaient rien de réjouissant. Le panel avait été constitué à partir des listes électorales, et, comme les candidats aux élections

33. Vraisemblablement ils auraient été acquittés en décembre 1973.

défendent rarement les intérêts des Noirs et des pauvres, les Noirs et les pauvres ne votent pas. Mais le fait qu'ils ne se rendent pas aux urnes implique aussi qu'ils ne risquent pas de siéger dans les jurys. Les chances que nous bénéficiions ne serait-ce que d'un semblant de procès équitable étaient infimes. Nous avons pris la décision de tenter d'obtenir un renvoi de l'affaire vers la cour fédérale. La probabilité que les fédéraux prennent le relais était faible, mais ça valait la peine d'essayer. Si le procès avait lieu à la kour fédérale de Newark, au moins nous serions assurés de la présence de quelques jurés Noirs de plus dans le panel.

Il y eut un nombre incalculable de réunions juridiques conjointes, un nombre incalculable de réunions de stratégie, et un nombre incalculable de comparutions. La première fois que j'ai vu le panel du jury du comté de Morris, ça m'a plongée dans une affreuse dépression. Il n'y avait que deux ou trois jurés Noirs dans chaque panel et ils avaient l'air de figurants dans un feuilleton télé. En fait, c'est tout le jury qui semblait tout droit échappé d'un feuilleton. Par leurs vêtements et leurs manières, ils étaient totalement différents des gens de New York. Morristown était censé être l'un des dix comtés les plus riches du pays, et, en les regardant, je voulais bien le croire. J'imaginais tout à fait le calvaire que ce serait d'essayer de leur expliquer le sort des Noirs pauvres dans les grandes villes. Comment pourraient-ils comprendre que l'on devienne une révolutionnaire Noire ? Ils avaient si peu de raisons de se révolter. Ils avaient gobé le rêve amérikain en bloc et ils m'avaient tout l'air d'ignorer que, pour la majorité des Noirs et des gens du Tiers-Monde, le rêve amérikain était un cauchemar.

Evelyn et moi avions résolu nos différends et elle était de nouveau en charge de l'affaire. Avec Ray Brown et Charles McKinney, l'avocat de Sundiata, ils ont travaillé dur sur la requête pour un renvoi de l'affaire vers la kour fédérale. Mais après une audience, le juge fédéral a renvoyé l'affaire devant la kour d'état. Il n'avait même pas écouté nos arguments. On était donc de retour à la case départ : choisir un jury dans le comté de Morris. La sélection du jury fut d'un ronron assommant. Sundiata et moi nous avons lutté contre le sommeil et les crises de nerfs en bavardant et en rigolant. Le simple fait de voir Sundiata tous les jours était un immense réconfort pour moi. Nous avons

inventé une quantité de petits jeux et de plaisanteries, avec une préférence pour le jeu qui consistait à prédire les réponses des jurés au juge de première instance. On est devenu pas trop mauvais. Rien qu'en regardant les gens, on parvenait à peu près à deviner ce qu'ils allaient dire. Certains nous fixaient d'un air haineux pendant qu'ils attendaient d'être appelés, comme s'ils avaient hâte de clamer leur certitude de notre culpabilité. Ils étaient tellement sûrs de connaître le déroulement précis des faits. Ils récitaient au détail près les versions des journaux et de la télévision. J'avais envie de leur hurler : « Mais vous étiez cachés où cette nuit-là sur l'autoroute ? Je ne vous ai pas vus là-bas ! »

D'autres jurés nous faisaient des sourires en coin, histoire de nous faire croire qu'ils compatissaient et qu'on les garde dans le jury. Par contre il n'y avait pas un seul réac dans la salle d'audience. Aucun d'entre eux ne concédait le moindre préjugé contre les Noirs.

« Avez-vous des amis Noirs ? demandait le juge.

— Bien sûr. »

Mais lorsqu'on leur demandait s'ils avaient déjà invité une personne Noire chez eux ou s'ils étaient déjà allés chez une personne Noire, la réponse était invariablement non. Durant une séance le juge leur a demandé à tous s'ils avaient déjà traité un Noir de négro. Ils ont tous répondu non, sauf une femme, qui a dit : « Eh bien, quand j'étais petite, on avait l'habitude de dire : "Eeny, meeny, miny, mo, attrape l'orteil du négro[34]". » Après ça, un paquet d'entre eux répétèrent la même chose. Parfois leurs réponses étaient tellement bidons qu'elles sonnaient comme une blague. Sauf que la blague se faisait à nos dépens.

Un jour, un homme interrogé a expliqué au juge ce qu'il avait lu au sujet de l'affaire dans les journaux et ce qu'il avait entendu à la radio et à la télé. Il a tenté de faire croire qu'il

34. Il s'agit d'une formulette d'élimination, ou comptine. Elle permet de désigner une personne, avec un semblant de hasard, dans un groupe généralement constitué de jeunes enfants. Cette comptine, qui comporte de nombreuses versions, a très longtemps inclus le vers « catch a nigger by his toe » (« attrape le négro par l'orteil ») et témoigne donc de la négrophobie de la culture populaire aux États-Unis, ainsi qu'au Royaume-Uni où Rudyard Kipling l'a popularisée en l'incluant dans un de ses livres en 1923.

était tombé par hasard sur ces informations, qu'il n'avait pas vraiment suivi l'affaire et qu'il ne lui avait de toute façon accordé que peu d'attention. Il niait de surcroît avoir été influencé par ce qu'il avait appris.

« Avez-vous déjà lu un livre intitulé *Target Blue* ? »

À peine un ou deux jours auparavant, l'équipe de la défense avait demandé que la question soit incluse dans le voir-dire. Robert Daley, qui à un moment donné avait été directeur des relations publiques et de la communication pour le Département de police de la ville de New York, avait écrit le livre *Target Blue*. « Par pure coïncidence », le magazine *New York* avait publié un extrait du livre, quasiment le jour même du début de notre procès. Un ou deux chapitres étaient consacrés à la Black Liberation Army. Le livre était un ramassis de sensationnalisme, d'accusations sans fondement et de mensonges purs et simples. Les rares faits contenus dans ces deux chapitres étaient déformés au point d'en être méconnaissables. J'y étais désignée nommément. Daley insinuait que j'étais responsable de la mort de nombreux policiers. Il me surnommait « l'âme » de la Black Liberation Army, la « mère poule » qui « entretenait leur motivation au combat et à l'action ». Selon ce livre, j'avais également braqué de nombreuses banques et fait exploser une voiture de police avec une grenade à main lors d'une poursuite.

« Avez-vous déjà lu *Target Blue* ? » demanda le juge.

— Euh... eh bien, oui. »

Immédiatement, la défense soumit au juge des requêtes de questions supplémentaires.

« Quand avez-vous lu ce livre ?

— En fait, je suis en train de le lire. »

Non seulement il avait lu le livre, mais il l'avait amené avec lui dans la salle des jurés, à l'étage. Bien que la défense ait demandé une enquête, le juge a refusé. Il était évident que l'homme avait apporté le livre au tribunal avec l'intention de le montrer aux autres jurés, et qu'ils en avaient discuté entre eux. À force d'argumentation de la part de nos avocats, le juge a accepté de récuser ce juré et d'autres membres du panel dont il s'était rapproché.

Un jour, on m'a informée que le parti nazi manifestait à l'extérieur du tribunal, qu'ils paradaient devant avec croix gammées,

casques et uniformes bruns. Ils portaient des pancartes « White power[35] », « Sauvons notre police » et « Peine de mort ». D'autres pancartes portaient des messages racistes. La rumeur s'est répandue qu'une croix avait été brûlée devant la maison d'un de nos soutiens. En fin de journée, les nazis en sont presque venus aux mains avec quelques-uns des rares résidents Noirs de Morristown.

Beaucoup de gens l'ignorent mais les nazis et les membres du Ku Klux Klan, dans le new jersey, ce n'est pas ce qui manque. Certains de mes amis disent que c'est « le Sud du Nord ». Lou Myers, qui fut plus tard l'un de mes avocats dans cette affaire, est originaire du Mississippi. Un jour, en toute sincérité, il m'a confié qu'il préférerait toujours défendre une affaire dans le Mississipi plutôt que dans le new jersey.

JE N'Y COMPRENAIS RIEN. J'étais de plus en plus faible. Mon énergie semblait s'être évaporée. Je n'avais qu'une seule envie : dormir. Je me reprochais intérieurement d'essayer d'échapper à la réalité au lieu d'y faire face. J'avais vu ces femmes en prison qui dormaient du matin au soir. J'avais bien peur que ce soit ce qui était en train de m'arriver. Un rien me contrariait et je réagissais à tout de manière excessive. J'étais à bout de nerfs. Chaque petite chose m'affectait. À longueur de journée, quand il n'y avait pas d'audience, je ne faisais que dormir, manger, regarder la télé et écouter la radio. Je mangeais comme un ogre. Ce qui me confirmait également que je n'allais vraiment pas bien. J'ai vu des gens en prison prendre dix, quinze, vingt, vingt-cinq kilos à manger par nervosité ou par ennui. On en vient à un stade où la seule chose qu'on attend impatiemment, c'est les repas. Et rien que ça en soi est pitoyable, car quiconque a fait de la prison sait à quel point la bouffe est infecte. Pourtant je l'engloutissais comme si c'était la cuisine de maman.

Ce n'est que plus tard, un jour, alors que je m'étais assise pour faire mes exercices, que j'ai compris quelle était l'ori-

35. George Lincoln Rockwell, néo-nazi américain et fondateur du parti nazi américain en 1959, "inventa" le slogan « White Power ». Il l'utilisa lors d'un débat avec Stokely Carmichael après que celui-ci eut lancé un appel au « Black Power ». Rockwell écrira un livre du même nom.

gine du problème. J'arrivais à peine à faire dix abdos. Tous les indices convergeaient. Je n'osais pas espérer, mais en même temps, au plus profond de moi-même, je le savais. Je savais que j'étais enceinte aussi assurément que je m'appelais Assata. Mais qu'est-ce qu'il fallait que je fasse maintenant ? Je savais que je devais voir le médecin, mais bon sang, qu'allais-je lui dire ? J'étais incarcérée depuis huit mois et ce serait vraiment curieux de débarquer en disant : « Hé salut, je crois que je suis enceinte ». Je voulais savoir avec certitude si je l'étais ou non, mais si c'était négatif, je ne voulais pas que le médecin soit au courant de mes affaires. Si j'étais enceinte, le monde entier aurait vite fait de l'apprendre.

Le lendemain matin à la première heure, j'ai vu le médecin de la prison. Je lui ai fait part de tous mes symptômes, en multipliant les allusions. Il m'a dit qu'il n'y avait pas de quoi s'inquiéter, que j'étais simplement constipée.

Plus les jours passaient, plus ça devenait difficile de se lever le matin. Quand les gardiennes venaient me réveiller pour le tribunal, je me contentais de leur tourner le dos et je continuais à dormir. Elles ont tout fait pour me sortir du lit. Elles appelaient. Menaçaient. Frappaient sur les barreaux. Et tout ce qu'elles pouvaient imaginer d'autre.

« Vous rentrez pas dans cette cellule », leur disais-je, d'humeur massacrante. « Si vous entrez ici et que vous posez les mains sur moi, j'vous arrache la tête des épaules. » Elles devaient savoir que je ne plaisantais pas parce qu'elles gardaient leurs distances jusqu'à mon réveil. Je me fichais de ce qu'elles pensaient ou disaient tant qu'elles ne posaient pas la main sur moi. Je voulais qu'elles me laissent tranquille. Tout ce que je voulais faire c'était dormir.

Je me pointais au tribunal en fonction du moment où je m'étais levée, peu importe l'heure. Le juge multipliait les tirades sur mes retards et sermonnait mes avocats au sujet de leur incapacité à me faire respecter les horaires, en vain. Je me fichais de ce que disait le juge, les surveillantes, ou qui que ce soit d'autre. Tout ce que je voulais c'était dormir.

J'ai dit à Sundiata et à un ou deux des avocats que je pensais être enceinte. Ils m'ont renvoyé des regards vides, perplexes, comme si j'avais trop d'imagination. Plus les jours passaient,

plus je me sentais bizarre. Je me sentais fragile, malade. Je suis retournée chez le médecin de la prison, donnant de plus en plus d'indices. J'ai de nouveau énuméré mes symptômes. Douleurs abdominales, ventre qui gonfle, nausées matinales, somnolence permanente, etc. Mais il ne comprenait toujours pas le message et rabâchait cette histoire de troubles intestinaux. Je ne voyais pas quoi faire de plus.

Un jour je me suis réveillée et je pouvais à peine bouger. J'étais malade comme un chien et par-dessus le marché j'avais des vertiges. Je me suis levée brièvement, et je suis retombée sur le lit de camp, m'y cramponnant comme à une bouée de sauvetage. Ils ont appelé le médecin de la prison. J'ai de nouveau énuméré mes symptômes, et cette fois-ci il a prescrit quelques examens. Il a demandé un échantillon d'urine. J'étais certaine qu'il avait prescrit un test de grossesse. J'ai attendu quelques jours et je n'ai pas eu de nouvelles. Puis l'infirmière est venue et m'a demandé à nouveau de l'urine. Ça signifiait que le test de grossesse était positif, et qu'ils en refaisaient un pour confirmation. Je lui ai donné l'échantillon d'urine et j'ai attendu.

Quand le médecin m'a fait venir dans son bureau, je savais qu'il allait m'annoncer que j'étais enceinte. Au lieu de cela, il fut hautain et se comporta vraiment comme un abruti. Il enchaînait les petites remarques sarcastiques et je voyais bien qu'il essayait de se foutre de moi. Je lui ai demandé ce que j'avais et il m'a ressorti la même histoire de troubles intestinaux. Puis il m'a posé quelques questions sur ma vie sexuelle.

« Va parler à ta mère de sa vie sexuelle », lui ai-je balancé avant de sortir de son bureau en claquant la porte. Plus tard dans la journée, Ray Brown et Evelyn sont venus me voir. Ray était d'humeur joviale, riant aux éclats.

« Eh bien, t'as vraiment frappé fort cette fois-ci. Je ne sais pas ce que nous allons faire de toi. Son honneur va te réprimander sévèrement pour être tombée enceinte pendant son procès.

— Tu veux dire que je suis vraiment enceinte ?

— C'était dans le rapport du médecin au juge. Tu n'étais pas au courant ?

— Non, lui répondis-je. J'étais justement dans le bureau de ce salaud ce matin et il m'a dit que le problème c'était mes intestins.

— Il te fait marcher, dit Ray. Ils ont fait deux ou trois tests de grossesse et ils sont tous revenus positifs. Tu es enceinte, tu m'entends. J'arrive pas à le croire. »

Evelyn était en état de choc. « Ça, c'est quelque chose », dit-elle. Puis elle a regardé dans le vague pendant un long moment. « Ça, c'est quelque chose », répéta-t-elle.

« Le juge Bachman fait une crise, a déclaré Ray. J'ai appris que le FBI allait mener une enquête pour déterminer comment tu étais tombée enceinte.

— Eh bien, ils feraient mieux de ne pas venir me poser de questions », leur dis-je. Je leur répondrai que ce bébé a été envoyé par le Créateur Noir pour libérer les Noirs. Je leur dirai qu'ce bébé est le nouveau messie Noir, fruit de l'immaculée conception, venu pour mener notre peuple à la liberté et à la justice, et créer une nouvelle nation Noire. »

Sundiata et McKinney nous avaient rejoints. Sundiata était ravi. Il ne s'en remettait pas. Il était assis, souriant de toutes ses dents et se tapant les cuisses. « Je pense que c'est magnifique », répétait-il « Je pense que c'est absolument magnifique. » Tout le monde était d'humeur jubilatoire. J'étais contente. J'ignorais comment ils réagiraient.

« C'est incroyable », dit Evelyn. « De toute cette désolation, une nouvelle vie a surgi. »

J'étais prise dans l'ambiance, mais j'avais hâte de me retrouver seule dans ma cellule pour réfléchir à tout ça. Ce qui m'avait semblé un rêve lointain devenait réalité. Un bébé. Intérieurement, j'exultais.

Je passais les quelques jours suivants dans un état d'hébétude. D'hébétude joyeuse. J'avais un être en moi. Quelqu'un qui allait grandir, et marcher, parler, aimer et rire. Pour moi, c'était le plus grand des miracles. Et quelque chose de profondément spirituel. Les probabilités que ce bébé soit conçu étaient si faibles que ça dépassait l'entendement. Et pourtant, c'était bien en train d'arriver. Ça paraissait si juste, si beau. Dans un environnement si affreux. J'étais submergée d'émotion. J'étais déjà profondément amoureuse de cet enfant. Déjà, je lui parlais, m'inquiétais pour lui et je me questionnais : comment se sentait-il, à quoi pensait-il. Je demeurais allongée dans ma cellule en

m'interrogeant sur sa vie, sur le genre d'existence qu'il ou elle aurait. Quel genre de personnes il aimerait, quelles seraient ses valeurs, et ce qu'il penserait de toute la folie qui l'entourerait. Parfois, je me sentais désespérément protectrice, à me demander quand mon bébé serait traité de négro pour la première fois, quand l'horreur absolue et l'avilissement de la condition Noire en amérike assailliraient mon bébé. Combien de loups se cachaient derrière les buissons pour dévorer mon enfant ?

Mais il y avait tant de belles choses auxquelles je pensais également. Je me demandais quand mon enfant s'assiérait pour la première fois pour apprécier pleinement la splendeur d'un coucher de soleil et s'émerveiller des miracles de la nature. Ou quand il pourrait avoir l'eau à la bouche et se lécher les doigts devant une tarte aux patates douces, ou encore découvrir le goût des fraises et celui de la limonade. Le monde peut être si beau et si laid à la fois ; ça m'avait toujours intriguée. Je voulais, de tout mon être, que mon bébé expérimente les innombrables variétés et facettes de l'amour et l'amitié, qu'il connaisse et comprenne l'altruisme et la générosité, la lutte et le sacrifice, l'honnêteté, le courage et tant de sentiments qui m'ont donné de la force et ont rendu ma vie digne d'être vécue. À cette période, j'étais tellement sensible mais aussi tellement pensive que je remarquais à peine ce qui se passait autour de moi.

À la visite suivante de ma mère, ma sœur l'accompagnait. J'étais tellement heureuse de les voir toutes les deux. Quand je dis « voir », c'est un peu exagéré, parce que dans la prison de morristown on peut juste s'entrapercevoir par de toutes petites fenêtres, et on est censés parler à travers de petites ouvertures, mais pour vous faire entendre vous êtes obligés de crier.

« Chérie, tu es pâle, a crié ma mère.

— Maman, je suis enceinte.

— Tu dis quoi, chérie ?

— Je suis enceinte, maman. »

Ma mère esquissa un sourire sans enthousiasme. Je me suis répétée et elle a commencé à rire. « De combien de mois ? »

« Non, sérieusement, maman, je suis enceinte.

— Eh bien, moi aussi, dit ma mère, cette fois en riant de bon cœur. Je pense que ça vient de mon hystérectomie.

— Non, maman, implorai-je. Tu ne comprends pas, je suis enceinte, c'est pas une blague. »

« Qui blague, ma chérie ? Une grossesse est une affaire sérieuse », dit-elle, en essayant de ne pas rire, « surtout quand le bébé est né sous le régime de l'immaculée conception et que Dieu est le père. » Elles eurent toutes les deux une crise de fou rire. « Comment tu vas appeler le bébé ? » ajouta ma sœur. « Jésus ? »

Et elles n'arrêtaient pas d'en rajouter. Plus j'insistais en disant que j'étais enceinte, plus elles riaient et faisaient des blagues. Mais, finalement, ma mère a cessé de rire.

« Tu es vraiment enceinte ? » Je lui ai expliqué que c'était arrivé au tribunal et que Kamau était le père.

« Comment tu te sens ?

— En fait, pas vraiment dans mon assiette, lui dis-je. Je peux à peine bouger et je suis affreusement fatiguée. »

Au parloir, côté détenues, il n'y avait pas de chaises, alors il fallait rester debout et parler. J'étais tellement fatiguée que je ne tenais plus sur mes deux jambes. Je me suis assise par terre, adossée au mur pour qu'elles puissent me voir. Moi je ne les voyais pas, mais on a continué à échanger en criant jusqu'à ce que la visite se termine. Je suis retournée dans ma cellule après leur visite et je me suis immédiatement écroulée. Ma mère est allée voir le directeur pour se plaindre de leur refus de fournir des chaises.

Le lendemain, Evelyn est venue me voir. « Ta mère m'a appelée la nuit dernière de Morristown, dès qu'elle t'a quittée. Elle avait affreusement peur, qu'avec tout ce que tu as traversé, tu aies fini par perdre la tête. Je lui ai dit de ne pas s'inquiéter, que tu étais vraiment enceinte. Je crois qu'elle est un peu ébranlée. Tout comme ta sœur. On en parle partout dans les journaux. Je te les ai apportés. »

Je n'arrivais pas à y croire. Effectivement, il y avait des articles. Celui du *New York Daily News*, je m'en souviens, était particulièrement sordide. Tous les journaux spéculaient sur l'identité du père et la manière dont j'avais réussi à tomber enceinte en prison. L'un d'eux laissait entendre qu'un surveillant était le père.

« Je suis malade, tatie, je me sens pas bien du tout.

— Eh bien, c'est ce qui arrive quand on est enceinte. On a des nausées matinales et un tas d'autres symptômes surprenants. Rien de plus normal.

—Tu as peut-être raison, mais j'ai des douleurs persistantes par ici, lui dis-je en indiquant la zone qui était douloureuse. Et je peux à peine me lever. »

Elle m'a dit d'aller voir le docteur et je lui ai raconté comment il s'était comporté la dernière fois.

« Eh bien, va le voir quand même, et fais en sorte qu'il te fasse un examen complet. En attendant, je vais essayer de te faire examiner par un gynécologue privé au plus vite. Il faudra sûrement que j'aille au tribunal. »

Elle a promis qu'elle ferait tout son possible pour qu'un médecin de l'extérieur vienne, et je suis montée voir le médecin de la prison.

« Pourquoi est-ce que vous m'avez menti et raconté toutes ces conneries de troubles intestinaux ? fut ma première question.

— Eh bien, vous avez menti. Je me suis dit que j'allais vous rendre la pareille. De toute façon, je savais que vous finiriez par apprendre la nouvelle. »

Je lui ai parlé de mes douleurs et il m'a examinée.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? ai-je demandé, anxieuse.

— Il y a des risques que vous avortiez.

— Quoi ? hurlai-je.

— Il y a des risques que vous avortiez.

— Je n'veux pas d'avortement, ai-je crié.

— C'est probablement la meilleure décision que vous pourriez prendre à l'heure qu'il est, et je vous le recommanderais, mais ce n'est pas ce dont il s'agit. Ce que je veux dire c'est qu'il existe un risque que vous avortiez spontanément, que vous fassiez une fausse couche.

— Oh non ! ai-je gémi. Qu'allez-vous faire ?

— Détendez-vous, c'est probablement rien de grave. Il n'y a pas grand-chose à craindre.

— Comment ça pas grand-chose à craindre ? Je veux avoir ce bébé.

— Eh bien, je ne peux vous forcer à rien, mais moi je vous conseille d'avorter. Ce sera mieux pour vous et pour tout le monde.

— Je ne veux pas qu'on me fasse avorter. Mais vous comptez faire quoi pour ce truc de fausse couche ? Il n'y a rien que vous puissiez me donner pour m'empêcher de faire une fausse couche ? Rien que je puisse prendre pour être sûre de ne pas perdre ce bébé ?

— Non, je ne peux rien faire pour l'instant, nous devons attendre et voir ce qui se passe.

— Qu'est-ce que vous voulez dire, attendre et voir ce qui se passe. Si je fais une fausse couche, alors il sera trop tard. Vous ne pouvez pas appeler un gynécologue ?

— Non. Il n'y a rien que je puisse faire maintenant.

— Vous voulez dire qu'il n'y a rien que vous ne *vouliez* faire maintenant, n'est-ce pas ?

— Prenez-le comme vous voulez.

— Vous n'allez pas au moins appeler un gynécologue pour qu'il m'examine ? Vous n'êtes pas exactement un spécialiste dans le domaine.

— Je n'ai pas besoin que vous me disiez de quoi je suis spécialiste, dit-il avec colère. Ce serait mieux pour toutes les personnes concernées si vous avortiez, peu importe la façon dont ça arrive.

— Et c'est qui au juste, toutes les personnes concernées ?

— Ne vous occupez pas de ça. Ce que je vous conseille c'est d'aller dans votre cellule et de vous allonger. Restez allongée et détendez-vous. Restez allongée et au calme. Et si vous allez aux toilettes et que vous voyez un bout dans la cuvette, ne tirez pas la chasse c'est votre bébé. »

Je me suis précipitée hors de son bureau et, quand je suis arrivée dans ma cellule, je me suis effondrée sur le lit en pleurs. J'étais malade d'inquiétude. Pour autant que je puisse en juger, ils étaient décidés à tuer mon bébé. Je refusais de perdre ce bébé maintenant, surtout pas maintenant. Il devait naître ; cet enfant était notre espoir. Notre espoir pour l'avenir. J'ai essayé de me calmer. Je ne voulais pas que le bébé ressente mon angoisse. J'ai fini par m'endormir.

Le lendemain matin, j'attendais avec impatience Evelyn et Ray Brown. Ray arriva en premier. Je lui racontai ce qu'il s'était passé :

« S'il te plaît, suppliai-je, demande à un médecin en qui nous avons confiance de me voir aujourd'hui.

— J'essaie de t'en trouver un dès que possible, assura Ray. Je vais devoir passer quelques coups de téléphone et ensuite je dois parler au juge. Il fait une crise, tu sais. Il veut reprendre le procès aujourd'hui. Ne t'inquiète pas, tout ira bien. »

Ray et Evelyn sont revenus environ une heure après. « Ne t'inquiète pas », m'ont-ils dit, « le procès a été renvoyé en attendant que notre médecin fasse un rapport. Le juge t'a autorisée à être examinée par ton propre gynécologue, et il vient cet après-midi, alors ne te laisse pas abattre. » Ils ont fait tout leur possible pour que je me détende et que je me sente mieux.

« Est-ce que le médecin est Noir ?

— Non, c'est un médecin du Ku Klux Klan », plaisanta Ray Brown.

J'avais l'impression que mes entrailles allaient se déverser sur le sol à tout moment. Ray sortit à la rencontre du docteur et revint suivi d'un homme grand à la peau marron. Le gars n'avait vraiment pas une dégaine de toubib. On aurait dit Superfly en personne. Il portait un long manteau en fourrure, une combipantalon et des chaussures à semelles compensées. Pourtant dès que je me suis attardée sur son visage j'ai été rassurée. Il était gentil et très sûr de lui. Il m'examina avec délicatesse et je lui en fus vraiment reconnaissante. Il me posa beaucoup de questions avec précaution, minutie. J'étais vraiment impressionnée.

« Vous pourriez me redire votre nom ? lui ai-je demandé, honteuse d'avoir oublié.

— Tout à fait. C'est une demande facile à satisfaire. Ernest Wyman Garrett.

Il pratiquait à Newark et il y avait effectivement quelque chose de Newark en lui. Il m'a plu tout de suite. C'était un de ces spécimens rares de Noirs qui exerçaient une profession libérale et n'avaient pas perdu contact avec les masses Noires. Je ne décelais en lui aucune trace du discours embourgeoisé et des manières affectées particulièrement en vogue dans la classe moyenne Noire.

J'ai attendu nerveusement le verdict. « Cela ne fait aucun doute. Vous êtes enceinte. Mais j'ai trouvé du sang dans le canal vaginal, ce qui peut indiquer qu'il y a un problème. Il existe un risque éventuel d'avortement spontané. Ça ne veut pas dire que vous allez faire une fausse couche. Il y a de bonnes chances que ça n'arrive pas. Les probabilités et les statistiques médicales sont en votre faveur. »

Il m'a expliqué les différentes possibilités et le traitement qu'il me prescrivait. J'ai posé un milliard de questions et, quand il est parti, je me sentais bien mieux du simple fait de savoir qu'une personne en qui j'avais confiance prenait soin de moi et du bébé.

Les jours d'après sont flous dans mon esprit. J'ai passé la majeure partie du temps à dormir. Le directeur, le shérif et ceux qui tiraient les ficelles n'appréciaient guère que j'aie mon propre médecin. Selon eux, le boucher-charlatan qui faisait office de médecin dans cette prison, c'était suffisant pour moi. Et le fait que le Dr Garrett soit Noir les rendait furieux. Ils refusaient de le laisser m'examiner à moins qu'un docteur blanc, engagé par l'état, soit présent, et pour le rapport destiné au juge, le médecin blanc a dû m'examiner. Il était heureusement d'accord avec les conclusions de mon médecin. Il y avait beaucoup d'agitation autour de moi et je ne comprenais pas tout. J'étais trop à l'ouest pour essayer. Mais je voyais bien quand même qu'Evelyn et Ray étaient inquiets. Je voulais les aider, faire la lumière sur les derniers rebondissements, mais la vérité c'est que je n'en avais absolument pas l'énergie.

Environ deux jours après sa première visite, le Dr Garrett est revenu. Après m'avoir examinée, il m'a dit : « Assata, je ne veux pas vous inquiéter, mais je pense que vous devriez être hospitalisée. Ce n'est rien de grave, c'est une stricte mesure de précaution. Vous n'êtes pas en état de participer à un procès. Vous avez besoin de quelques semaines d'alitement complet. Il y a un risque que le juge essaie de vous forcer à subir ce procès, sans tenir compte de votre état de santé. Assata, il n'est absolument pas question que je laisse cela se produire. Je suis prêt à me battre jusqu'au bout pour votre droit en tant qu'être humain à recevoir des soins médicaux décents et pour que votre bébé naisse en bonne santé. Ce que je fais pour vous, je le ferai pour

n'importe quelle autre patiente. Vous devriez être hospitalisée. Aucun médecin au monde, s'il est responsable, n'oserait me contredire. Et je suis prêt à témoigner devant n'importe quel tribunal que le fait de vous refuser des soins médicaux équivaudrait à commettre un meurtre. D'ici peu, je vais aller faire un compte rendu sur votre état de santé au juge. Je ferai de mon mieux pour le convaincre du sérieux de cette affaire. Je pense qu'il écoutera la voix de la raison. J'ai la certitude que le juge se rangera aux conclusions de deux gynécologues certifiés. Mais si le pire advient, et que le juge rejette notre requête, je veillerai personnellement à ce que cette prison et la salle d'audience soient assiégées par les antiavortement dès le lendemain matin. »

J'étais trop abattue pour réussir à formuler plus qu'un simple merci. J'étais morte de peur pour mon bébé, mais je savais qu'on faisait tout ce qui était au possible et ça me soulageait. Je me suis habillée et j'ai attendu qu'ils viennent m'emmener au tribunal. Je voulais savoir ce qu'il se passait. Comme ils ne venaient pas me chercher, j'ai commencé à m'angoisser. Que se passait-il ? Pourquoi ne m'emmenaient-ils pas au tribunal ? Pourquoi prenaient-ils autant de temps ? Est-ce qu'ils allaient essayer de me faire passer en procès dans mon état ? Qu'avaient-ils l'intention de faire ?

Evelyn et Ray sont arrivés en fanfaronnant, ils rayonnaient. J'ai su que tout irait bien. « Qu'est-ce qui s'est passé ? Pourquoi ne m'ont-ils pas emmenée au tribunal ? »

« Tu es trop malade pour aller au tribunal. » Evelyn riait.

« T'es pas au courant qu'ils n'acceptent pas les femmes enceintes au tribunal ? Ils croient que c'est une maladie et ils ont peur que tout le monde l'attrape. Nous avons estimé qu'il était préférable pour toi qu'on ne te déplace pas. Ça s'est bien passé. Ils t'emmèneront à l'hôpital dès qu'ils seront en mesure de prendre les dispositions nécessaires. Le Dr Garrett a fait un excellent travail. Après un discours comme ça, c'était impensable que le juge te force à aller devant un tribunal dans ton état. Le procès a été scindé en deux et va se poursuivre pour Sundiata uniquement.

— Quoi ? me suis-je exclamée. Mais on s'était mis d'accord pour qu'on nous juge ensemble. Pourquoi ne peuvent-ils pas attendre que j'aille mieux ?

— Tu sais bien, Assata, qu'ils n'attendront pas que tu aies ton bébé pour juger Sundiata. Ils prétendent qu'être ici à Morristown leur coûte une fortune.

— Ça coûterait moins cher de nous juger ensemble, ai-je dit. Bon mais je ne peux pas au moins voir Sundiata et lui dire au revoir ?

— On essaiera, ont-ils dit, mais on doute qu'il y ait le temps ou que le shérif accepte.

— Sundiata va me manquer.

— Oui. On sait. »

Plus tard, ils m'ont mise sur un brancard et conduite à une ambulance.

« Ne t'inquiète pas », ai-je dit au bébé, « Tout ira bien pour toi. »

L'AMOUR

L'amour c'est de la contrebande en Enfer,
parce que l'amour est l'acide
qui ronge les barreaux.

Mais toi, moi et l'avenir
main dans la main nous jurons
que la lutte s'étendra.

Scie à métaux deux lames.

Fusil à double canon.

Nous sommes enceintes de liberté.

Nous sommes une conspiration.

8

Après le Village, je vécus avec Evelyn sur la 80e Rue, entre Amsterdam et Columbus, à Manhattan. Elle avait un appartement dans un brownstone avec jardin. Rien ne poussait dans le jardin, hormis les mauvaises herbes, et c'est là que les voisins jetaient leurs ordures. L'appartement se résumait à une grande pièce que nous utilisions pour dormir, manger et vivre ; il y avait une cuisine et une salle de bain, des toilettes à l'ancienne posées sur une plate-forme surélevée avec un réservoir d'eau suspendu, si bien qu'on devait utiliser une chaînette pour tirer la chasse. Evelyn surnommait toujours son appartement le dépotoir. Elle l'avait retapé ; seulement il était trop petit pour deux personnes, surtout si j'étais l'une des deux. J'étais désordonnée et paresseuse. Evelyn s'est donné beaucoup de mal pour m'enseigner la propreté. Dans un endroit aussi petit, il suffit de quelques affaires mal rangées pour donner l'impression qu'un ouragan est passé dans la pièce. Souvent, après une longue journée de travail, la pauvre Evelyn était accueillie par un ouragan, une tornade et un tremblement de terre, tout ça à la fois. J'ai petit à petit appris à ranger et à garder un semblant d'ordre.

Je trouvais le quartier excitant ; il avait du caractère et des atmosphères variées. Central Park et Riverside Park se trouvaient à proximité, et j'en étais tombée immédiatement amoureuse. Et puis, il y avait aussi de nombreux musées tout près ; j'ai passé des heures et des heures au Musée d'Histoire Naturelle et au Metropolitan Museum of Art. L'entrée était gratuite à l'époque, et ils étaient remplis de choses fascinantes. Le quartier comptait aussi toutes sortes de magasins que j'explorais de fond en comble même si je n'avais pas d'argent la plupart du temps. Tout

cela m'enchantait. Et pour la première fois j'avais un net aperçu de la hiérarchie de la société amérikaine.

La Quatre-vingtième Rue, comme presque toutes les rues aux alentours, changeait. Toutefois, les principaux changements avaient eu lieu avant que j'arrive. La majorité des Allemands étaient partis, les Noirs et les Portoricains s'installaient. Evelyn me raconta que lorsqu'elle avait emménagé ici, le quartier était tellement sûr qu'il lui était arrivé de dormir la porte ouverte en été, en verrouillant juste la porte moustiquaire. Sur la 80e Rue, on pouvait trouver trois, quatre, cinq personnes entassées dans un studio. Parfois, les appartements meublés étaient loués sans rien de plus qu'un vieux lit défoncé, une commode, ainsi qu'un réfrigérateur et une cuisinière déglingués. On pouvait facilement les reconnaître de l'extérieur à leurs rideaux en plastique, fins comme du papier, qui virevoltaient au vent. La plupart des gens dans la 80e Rue étaient pauvres, bien qu'il se trouvait, ici et là, quelques appartements rénovés et destinés à une clientèle un peu plus riche, le « peuple de la nuit » bien souvent.

La Soixante-Dix-neuvième Rue était juste derrière nous, mais des années-lumière nous séparaient. C'était une rue pour la classe moyenne supérieure. Des docteurs, des avocats et beaucoup d'artistes vivaient là-bas. Chaque jour, après l'école, j'entendais une chanteuse d'opéra répéter. C'est peut-être pour ça que j'ai développé une profonde aversion pour l'opéra. Les gens de la 79e Rue n'envisageaient même pas de fréquenter les gens de la 80e. Ils prenaient acte de notre existence avec amusement, crainte et hostilité. La Quatre-vingt-unième Rue, entre Central Park West et Columbus Avenue, était encore plus riche. Les halls d'entrée étaient chics, les portiers étaient somptueusement vêtus. Les habitants étaient pratiquement tous blancs et n'avaient pas conscience que les gens de la 80e Rue vivaient seulement à un bloc.

Plus loin, en direction de la rivière, entre West End Avenue ou Riverside Drive, il y avait un quartier de classe moyenne. En règle générale, les bâtiments étaient vieux, grandioses et bien entretenus. Les gens qui habitaient là-bas étaient, bien entendu, blancs pour le plus grand nombre, avec quelques Noirs et des couples mixtes, éparpillés ici et là. L'Upper West Side — le quartier s'appelait comme ça — était le supposé bastion des

libéraux. Je n'ai jamais vraiment réussi à cerner ce qu'était un « libéral » parce que j'ai entendu « libéraux » exprimer toutes les opinions imaginables sur tous les sujets imaginables. Pour autant que je sache, il y a l'extrême droite, les fascistes, des chiens capitalistes et racistes tels que Ronald Reagan, qui n'y vont pas par quatre chemins pour vous faire savoir dans quel camp ils sont. En face vous avez la gauche, qui est supposée être engagée dans la défense de la justice, de l'égalité et des droits humains. Et quelque part entre les deux on trouve le libéral. À mon avis, « libéral » est le mot le plus vide de sens du dictionnaire. L'histoire m'a enseigné que tant que cette classe moyenne blanche peut vivre dans le luxe, partir en vacances en Europe, envoyer ses enfants dans des écoles privées, tirer les bénéfices de leurs privilèges de blancs, alors en effet, cette classe est bien libérale. Mais lorsque les temps se font durs et que l'argent se fait rare, ils tombent leurs masques de libéraux et là tu as l'impression de parler à Adolf Hitler en personne. Ils sont navrés du sort de ceux qu'on appelle les défavorisés tant qu'ils peuvent poursuivre leurs petites existences privilégiées.

Parfois, je marchais jusqu'à l'East Side, de l'autre côté de Central Park. Si Riverside Drive semblait une tout autre ville, l'East Side semblait être une autre planète. Des gouvernantes anglaises traversaient la partie Est de Central Park derrière les dernières poussettes à la mode (elles appelaient ça des landaus). Les seules personnes Noires qu'on croisait étaient des domestiques ou des personnes qui, comme moi, ne faisaient que passer. La Cinquième Avenue, Park Avenue, les voitures avec chauffeurs, les diamants, et les fourrures. L'Upper East Side c'était clairement pour ceux qui étaient pleins aux as. Lorsque je me baladais dans ces rues, certains me regardaient comme si j'étais une pièce de musée. À une ou deux reprises, il m'est arrivé qu'un portier interrompe ma balade et me demande où j'allais. Mais je continuais à marcher, à observer. Parfois pour m'amuser, j'entrais dans l'un des magasins. Je n'arrivais pas à croire qu'il existait des gens prêts à sortir autant d'argent juste pour acheter des choses. J'étais à peine rentrée que les vendeurs fondaient sur moi. Parfois, je disais que j'étais là juste pour regarder. D'autres fois, je leur demandais des choses aberrantes comme des pieds marinés au vinaigre. D'habitude, ils répondaient « Des quoi ?

Des quoi ? » et puis j'éclatais de rire. Une fois, je m'étais rendue dans une épicerie, et on m'avait demandé qui était ma maîtresse.

J'étais toujours autant mordue d'art et je m'étais donné comme objectif de visiter chacune des galeries que je découvrais. Parfois ils affichaient leur arrogance ou leur dégoût. Au début, je ne me sentais pas à l'aise, pas à ma place. Mais avec l'habitude, lorsqu'ils manifestaient ce dégoût justement, je m'assurais de demander le prix de chaque objet exposé. Ils rougissaient tellement et s'échauffaient à un tel point que ça en devenait comique. Je me souviens que je détestais certaines de ces personnes, mais en même temps, je voulais être riche, comme elles. À l'époque, je pensais que la richesse était la solution à tous les problèmes.

À quatre blocs de notre quartier, il existait un autre monde : la 84e Rue, entre Amsterdam et Columbus. Avant sa destruction ce bloc fut élu le pire bloc de toute la ville. Lorsque j'étais enfant, je n'aurais jamais pu imaginer qu'on puisse vivre aussi mal. Vivre dans l'un de ces appartements c'était comme vivre dans un cercueil. Je vous jure, il y avait ce bâtiment qui, lorsque vous passiez devant, en été, était d'une puanteur à vous faire tourner de l'œil. D'habitude, je m'asseyais sur un perron et j'observais la rue. Il s'y passait toujours quelque chose. Des hommes, avec des do-rags couvrant des cheveux défrisés et graissés, se tenaient là à faire des affaires, rire, bavarder et regarder les femmes qui passaient. Des ivrognes, des bagarres, des bagarres d'ivrognes. La rue était toujours animée et fourmillait de monde. La survie et la vie, comme le linge, s'étalaient en plein air, à la vue de tous. Disputes, coups foireux, misère, et malveillance s'écoulaient dans les rues comme le pus de plaies ouvertes. La rue avait quelque chose d'horrible et de menaçant, mais d'excitant aussi.

Ti-Bout, qui allait à mon école, vivait sur la 84e Rue. Son surnom était Ti-Bout, mais je l'appelais Fruit Fly (Mouche à fruit) parce qu'elle adorait les fruits. J'aimais traîner avec elle parce que c'était une bonne marcheuse, nous pouvions marcher pendant des heures sans nous fatiguer. Un jour, elle me demanda de l'accompagner pour récupérer quelque chose chez elle. Une fois chez elle, je n'en crus pas mes yeux. Des apparts bordéliques j'en avais vu mais le sien, c'était le pompon. Elle vivait dans une espèce de chambre de la taille d'une toute petite armoire, couleur vert petits pois ; avec des murs entièrement recouverts

de cafards. Je refusai de détacher mon regard de Ti-Bout. Elle se déplaçait dans cette maison des horreurs comme si tout était normal. Elle n'essayait même pas de les tuer. Elle se contentait de les balayer de la main s'ils se trouvaient sur son chemin. Lorsque je quittai son appartement, ça me piquait et je me grattai pendant des heures.

Lorsque j'ai rencontré la mère de Ti-Bout, et que j'ai commencé à la connaître, elle et certains de ses voisins, j'eus ma première leçon de désespoir. La mère de Ti-Bout travaillait dans des usines et des blanchisseries. Mais elle s'était salement brûlé la main et elle recevait une sorte de pension d'invalidité. Elle vivait au jour le jour, un chèque à la fois. Elle était toujours malade, et parfois sa toux était si vilaine, que j'avais l'impression qu'elle pouvait mourir à tout moment. Elle se comportait comme si elle était trop fatiguée ou trop faible pour faire quoi que ce soit. Elles avaient une plaque de cuisson mais le plus souvent elles ne cuisinaient même pas. Elles mangeaient juste des sandwichs, en général de la viande froide et du pain blanc. La mère de Ti-Bout n'allait nulle part, excepté à la clinique, au bureau d'aide sociale ou au bar sur Amsterdam Street. Parfois elle était saoule, et elle se mettait à pleurer au sujet d'un homme qu'elle avait fréquenté. Elle ignorait tout de ce qui se passait dans le monde et n'avait pas l'air de s'en préoccuper. La Quatre-vingt-quatrième Rue était son monde et les autres mondes n'existaient pas vraiment. Lorsque je passais du temps avec Ti-Bout, je ressentais un tas de choses. Parfois de la répugnance et de la colère parce qu'elles se contentaient de leur sort, et vivaient n'importe comment. D'autres fois, j'avais de la peine pour elles et puis parfois encore je me détendais et je profitais des moments avec elles parce qu'elles étaient faciles à vivre et avaient les pieds sur terre. Mais lorsque je traînais avec elles, nous restions sur le perron. Je ne voulais plus remettre les pieds dans cette maison.

Cependant, Evelyn limitait mes excursions au strict minimum. Elle était intraitable et ne plaisantait pas sur le sujet. Tous les jours, après l'école, je devais être rentrée à la maison à 16 heures et elle appelait pour s'assurer que j'étais arrivée sans problème. Evelyn ne voulait pas que je passe trop de temps dans la rue car, selon elle, c'était un mauvais quartier et elle ne voulait

pas que j'aie des ennuis. Elle voulait aussi que je reste à la maison pour faire mes devoirs. Après les devoirs, je lisais. Je n'ai jamais vraiment aimé regarder la télévision, et d'ailleurs, Evelyn avait la bibliothèque idéale. Pour moi, ces livres étaient comme de la nourriture. La fiction et la poésie étaient mes genres préférés bien que j'aimais aussi l'histoire et la psychologie. J'aimais aussi les livres sur les autres pays et les différentes religions dans le monde. Les seuls livres que je ne touchais jamais étaient les livres de droits d'Evelyn. Ils étaient arides, ennuyeux, et pour moi c'était du grec ancien.

Evelyn était un puits de connaissances, et elle en savait beaucoup sur une grande variété de sujets. Nous discutions et débattions sans arrêt. À force de passer du temps avec elle, je finis par penser que j'étais raffinée, à la page, que j'étais une adulte et que je savais tout. On ne pouvait rien me dire. J'étais tout simplement trop à la page. Evelyn et moi allions aux musées, dans les galeries d'art et au théâtre. À Broadway ou Off-Broadway, elle me fit découvrir tellement de choses. Je commençais à considérer le cinéma comme un art et non plus comme un simple divertissement. J'appris à choisir mon menu et comment passer commande. Mon vocabulaire s'enrichissait et ma maîtrise de l'anglais s'améliorait considérablement.

Mais vivre avec Evelyn avait, c'est sûr, ses hauts et ses bas. Parfois nous nous entendions à merveille, et d'autres fois, c'était l'horreur. Evelyn était super honnête et elle ne supportait pas que je mente. J'essayais de dire la vérité, d'être honnête mais parfois, en particulier dans les situations délicates, je mentais. J'avais pour habitude de mentir et je retombais facilement dans mes vieux travers. C'était vain de mentir à Evelyn car elle était avocate, elle procédait à mon contre-interrogatoire jusqu'à ce qu'inévitablement je finisse par commettre une erreur. Petit à petit, j'ai perdu cette mauvaise habitude, mais ça restait une lutte permanente entre nous.

Notre situation financière avait aussi ses hauts et ses bas. Une semaine, nous étions « riches » et la suivante nous étions « pauvres ». Evelyn était déterminée à devenir une avocate plaidante, dans un cabinet privé. La plupart de ses clients étaient Noirs et pauvres ; très souvent ils ne pouvaient pas la payer. Mais Evelyn les défendait quand même. Elle s'insurgeait contre

telle ou telle autre injustice. Je la surnommais la « dernière femme en colère ». Mais à chaque fois qu'elle était payée, nous étions riches. Nous sortions pour fêter ça. Pendant environ une semaine, nous mangions des steaks et des côtelettes d'agneau, nous dînions au restaurant, nous prenions le taxi. La semaine suivante, nous étions de nouveau bonnes pour prendre le métro et manger des hamburgers. Evelyn était généreuse et extravagante, mais elle n'avait absolument pas le sens des affaires. En général, je faisais les courses pour nous puisque j'étais plus économe et pragmatique qu'elle. De temps à autre, j'étais tentée par une « ristourne en main propre » mais Evelyn était si honnête qu'elle en déteignait sur moi. Je devenais un modèle de vertu, à un point tel que je ne pouvais plus me supporter.

Evelyn avait de grands projets pour mon avenir. J'allais au Collège 44 mais elle n'était pas satisfaite de l'éducation que j'y recevais. Le Collège 44 n'était pas un mauvais collège mais nous apprenions plus lentement que dans mon école du Queens. Je ne me souviens pas trop du collège excepté les cours de musique. La majorité des élèves était Noirs ou Portoricains et nous aimions tous la musique. Mais nous détestions les cours de musique de tout notre cœur. La prof s'adressait à nous comme si nous étions des êtres sauvages, inférieurs, incapables d'apprécier les raffinements de l'existence. Elle nous faisait de grandes leçons sur les symphonies, les concertos, les sonates et tout le reste, d'une voix de pimbêche. Lorsqu'elle jouait de la musique, un garçon imitait ses gestes et ses expressions et la classe entière rigolait et se moquait d'elle. La prof s'échauffait et s'emportait : « Écoutez ! Vous n'avez pas d'oreilles ? J'essaie de vous faire apprécier la musique et vous vous comportez tous comme si vous étiez sourds. Vous allez cesser vos bavardages, et vous allez m'écouter ! Vous m'entendez ? » Et nous étions de plus en plus bruyants et la prof était de plus en plus écœurée. Elle nous criait dessus, nous insultait ; voyous, ignorants. Et nous l'insultions en retour.

Nous la détestions d'être tellement convaincue de la supériorité de la musique qu'elle aimait. Elle n'admettait pas que nous avions notre propre musique et que nous aimions la musique. Pour elle, aucune musique n'existait en dehors de Bach, Beethoven et Mozart. À ses yeux, nous étions incultes et grossiers.

Selon elle, la musique latine, le jazz, le rhythm and blues étaient vulgaires et nous étions de la vermine. C'était une raciste qui pourtant ne l'admettrait jamais. Beaucoup de gens ignorent que le racisme peut se manifester de nombreuses manières, et que les gens le combattent de nombreuses manières. Lorsque je repense à l'étendue du racisme, à l'eurocentrisme de notre supposée éducation en amérike, je suis sidérée. Lorsque je repense à certains des enfants qui furent catalogués « fauteurs de troubles » et « élèves à problèmes », je réalise qu'ils étaient pour nombre d'entre eux, des héros sans médailles, qui se battaient pour sauvegarder une certaine dignité, une certaine estime de soi.

Evelyn me « suggéra » fortement de m'inscrire au lycée de la Cathédrale, en classe de seconde. Ça ne m'enchantait pas du tout car je détestais porter des uniformes et les écoles catholiques avaient la réputation d'être strictes. Mais Evelyn continua de me le conseiller fortement et je reçus le message. Je n'avais, ceci dit, aucun problème avec l'aspect religieux, catholique, puisque j'allais régulièrement à l'église, et que j'étais assez grenouille de bénitier cette année-là. Je passai mon examen d'entrée pour le lycée de la Cathédrale, le réussis, et il n'y avait plus aucun doute je m'inscrirais là en septembre prochain. L'idée commençait même à me plaire. C'était un changement et j'ai toujours été le genre de personne qui aime changer de décor.

En général, je passais autant de week-ends que possible avec l'une de mes amies ou ma mère. C'était cool de traîner avec Toni, elle était au courant de toutes les soirées. Mais nous n'avions jamais de conversations profondes et n'étions donc pas vraiment très proches. C'est par l'intermédiaire de Toni que Bonnie et moi nous nous sommes rencontrées et sommes devenues les meilleures amies du monde. Tout avait commencé par une discussion animée sur Abraham Lincoln. Nous avions débattu pendant des heures, jusqu'au moment où la tante de Bonnie nous avait demandé de nous taire et d'aller au lit puisque, ni l'une ni l'autre, nous ne savions de quoi nous parlions. Bonnie habitait dans le même immeuble que ma mère, et à partir de cette nuit-là, nous sommes devenues de bonnes amies, et nous discutions de tous les sujets possibles. Bonnie en savait plus que moi sur ce qui se passait dans le monde et nous passions des heures

à parler de Medgar Evers, des sit-ins, des freedom riders[36], etc. Nous commencions à écrire de la poésie sur l'amour et le peuple Noir. D'autre fois, nous écrivions de la poésie morbide sur la haine et la mort. Si l'une de nous deux finissait un poème, aussitôt elle appelait l'autre et lui lisait. Au bout d'un certain temps, nous avons commencé à lire de la poésie ensemble. Dorothy Parker, Edna St. Vincent Millay étaient nos idoles. Nous avions lu tout ce qu'elles avaient écrit, nous avions même appris par cœur leurs poèmes. Après elles, nous avons lu plein de poètes différents. Nous étions « profondes » et passions notre vie à la bibliothèque et dans les librairies en quête d'un nouveau poète « profond », lui aussi. Plus nous lisions, plus nous écrivions. Et c'était utile dans la rue. Si nous n'aimions pas untel, ou si nous avions un différend avec unetelle, nous écrivions un poème à leur sujet. Nous avions écrit des « dozens[37] » et on riait à n'en plus pouvoir. Nous étions jeunes et vieilles à la fois, heureuses et tristes à la fois.

En règle générale, en été, j'allais dans le Sud pour rendre visite à mes grands-parents. Quand ils avaient encore leur affaire à la plage j'adorais y aller. Mais ils avaient perdu deux bâtiments, tous deux détruits par des ouragans. Lorsque le dernier bâtiment fut rasé, ils ouvrirent un restaurant sur Red Cross Street. J'aimais travailler au restaurant parfois mais ça n'était pas aussi marrant que de travailler sur la plage.

Durant l'un des derniers étés que je passais dans le Sud, la NAACP[38] avait loué des locaux à quelques pas du restaurant de

36. Les Freedom Riders étaient des militant·e·s noir·e·s et blanc·he·s des droits civiques qui sillonnaient en autocar le Sud des États-Unis pour contester la non-exécution des décisions de la Cour suprême des États-Unis selon laquelle les autobus publics ségrégués étaient inconstitutionnels. CORE (Le Congrès pour l'égalité raciale) fut à la base de l'organisation d'une grande partie de ces actions. Les militant·e·s étaient accueilli·e·s dans les villes par des déferlements de violence cautionnés par les autorités locales.

37. Tradition noire américaine d'affrontement à travers des joutes verbales. Les attaques sont souvent dirigées vers la mère de l'adversaire. Les dirty dozens sont l'une des multiples sources du rap.

38. La National Association for the Advancement of Colored People, l'Association nationale pour le progrès des gens de couleur, organisation américaine de défense des droits civiques, fut fondée en 1909 notamment par Mary Church Terrell, Ida B. Wells et W. E. B. Du Bois.

mes grands-parents, ce qui avait suscité en moi un grand intérêt. Je n'arrêtais pas de passer devant, de traîner à la porte, ou de me glisser discrètement dans le bâtiment pour voir ce qui se passait. Je pouvais les entendre parler de l'intégration du Sud à force de sit-ins, prières, chants et ils parlaient aussi de non-violence. Je me réjouissais parce que je souhaitais sincèrement que la ségrégation prenne fin. J'avais grandi en étant exposée à sa dimension avilissante, déshumanisante. Je me souviens que c'était lors de nos voyages du Nord au Sud, et vice-versa, que nous sentions la ségrégation de la manière la plus aiguë. Nous conduisions pendant des heures sans pouvoir nous arrêter nulle part. Parfois, nous faisions une pause dans une station-essence dégoûtante, nous achetions de l'essence pour finalement nous entendre dire que nous n'étions pas autorisées à utiliser leurs toilettes, vieilles et dégoûtantes, parce que nous étions Noires. Je me revois distinctement m'accroupir dans les buissons avec les moustiques qui piquaient mon derrière et ma grand-mère qui me tendait du papier toilette parce que nous n'avions pas trouvé de toilettes pour les « personnes de couleur ». Parfois, nous avions faim mais il n'y avait aucun endroit où nous pouvions manger. D'autre fois, nous avions sommeil mais nous n'étions pas autorisées à passer la nuit dans un hôtel ou un motel. Si je me mets à additionner toutes les toilettes et les fontaines publiques « réservées aux personnes de couleur » que j'ai vues dans ma vie, tous les « allez au fond du bus » ou les wagons Jim Crow ou les endroits où je ne pouvais pas me rendre, tout ça forme une immense boule de colère.

Du coup, lorsque j'ai vu ces gens de la NAACP, j'étais prête à les suivre dans tout ce qu'ils prévoyaient de faire. Mais ils étaient très déroutants. Un jour, je traînais dans leurs locaux et deux hommes parlaient de la non-violence et du sang-froid. Puis ils se sont mis à se promener dans la salle, et à poser des questions à tout le monde :

« Que ferais-tu s'ils te poussaient ?

— Rien, je continuerais de faire ce pour quoi je suis venu.

— Que ferais-tu s'ils te donnaient des coups de pied ?

— Je prierais pour que le Seigneur leur pardonne leurs péchés.

— Que ferais-tu s'ils crachaient sur toi ?

— Je continuerais à chanter ».

Eh bien là, c'en était trop pour moi. Je pouvais supporter qu'on me pousse, qu'on me donne des coups de poing, des coups de pied, mais rester assise, et laisser ces chiens de sales blancs me cracher dessus, eh bien, rien que d'y penser, ça me donnait envie de me battre. Pour moi, si on te crachait dessus, c'était pire que de se faire taper dessus. J'essayais de me convaincre que je pourrais tout encaisser mais chaque muscle de mon corps, tout mon instinct, se rebellait à cette idée. L'homme continuait de se promener dans la salle et posaient les mêmes questions. Lorsque vint mon tour, je donnai les mêmes réponses excepté à la question sur le crachat.

« Je ne sais pas, lui dis-je.

— Comment ça, tu ne sais pas ?

— Ben oui je ne sais pas.

— Eh bien, petite sœur, nous pouvons constater que tu n'es pas prête. Si tu veux vraiment la liberté, aucun sacrifice n'est trop grand. »

Tout le monde me regarda comme si j'étais une espèce d'idiote. Je me sentis mal, mais je ne pouvais toujours pas me faire à l'idée de laisser quelqu'un me cracher dessus. L'homme disait que je n'étais pas prête et je devais aussi admettre qu'il avait raison.

Lorsque je repense à cette époque, j'éprouve tellement d'admiration et de respect pour l'esprit de combat et de sacrifice dont mon peuple a fait preuve. Ils ont affronté les meutes de blancs, les lances à incendie, les chiens féroces, le Ku Klux Klan, les policiers à la gâchette et à la matraque facile, et mon peuple n'était armé que de sa foi en la justice et son désir d'obtenir sa liberté.

Je me souviens de la manière dont je vivais les choses à l'époque. Je voulais être une amérikaine comme tous les autres amérikains. Je voulais ma part du gâteau amérikain. Je croyais qu'on pouvait se contenter de faire appel à la conscience morale des blancs. Je pensais que le Nord s'intéressait vraiment à l'intégration dans le Sud, aux droits civiques et à l'égalité des droits. Je répétais tout le temps « notre » pays, « notre » président, « notre » gouvernement. Lorsque j'entendais l'hymne national

retentir ou le serment d'allégeance au drapeau des états-unis à l'époque, je me tenais au garde-à-vous et je ressentais de la fierté. Bon sang, je ne sais pas de quoi j'étais fière, mais le sérum du patriotisme me coulait dans les veines.

Je pensais que tout irait bien si le Sud pouvait être comme le Nord. Je pensais que pour nous, les Noirs, les choses s'amélioraient vraiment, et que le gouvernement, le président, la kour suprême et le congrès nous appuyaient et que donc tout irait pour le mieux. Je croyais que l'intégration était vraiment la solution à nos problèmes. Je croyais que si les blancs avaient l'occasion d'aller à l'école avec nous, de vivre à nos côtés, de travailler avec nous, alors ils verraient que nous étions vraiment des gens bien, ils cesseraient d'avoir des préjugés à notre égard. Je pensais vraiment que l'amérike était un beau pays, « le meilleur pays au monde » comme disaient mes profs. J'ai grandi en croyant toutes ces fables. J'y ai vraiment cru. Et aujourd'hui, environ une vingtaine d'années plus tard, on dirait que tout ça ressemble à une mauvaise blague.

Personne au monde, personne dans l'histoire n'a jamais obtenu sa liberté en faisant appel au sens moral du groupe qui l'opprime. Dès lors qu'on étudie la question et acquiert une compréhension solide des rouages du système en amérike, on comprend clairement que le mouvement des droits civiques n'avait aucune chance de réussir. Les blancs du Nord ou du Sud, que ce soit en 1960 ou en 1980, tirent profit de l'oppression des Noirs. Ceux qui pensent que le président ou le vice-président et le congrès et la kour suprême dirigent ce pays, se trompent lourdement. C'est le dollar tout puissant qui règne ; ceux qui possèdent le plus d'argent contrôlent le pays par le biais de dons lors des campagnes électorales. Ils achètent et vendent des présidents, des membres du congrès, des juges, qui votent les lois et appliquent les lois au bénéfice de leurs bienfaiteurs.

Les riches ont toujours utilisé le racisme pour se maintenir au pouvoir. Haïr quelqu'un, le discriminer, l'agresser à cause de caractéristiques raciales fait partie des manières de penser les plus primitives, réactionnaires, ignorantes qui soit.

Une guerre entre les races n'aiderait personne, ne libérerait personne et doit être évitée à tout prix. Mais une guerre raciale unilatérale, où les Noirs sont les cibles et les blancs appuient

sur la gâchette, c'est pire. Nous serons, par contre, coupables de négligence criminelle, si nous n'affrontons pas le racisme et la violence raciste, nous serons coupables si nous ne nous préparons pas à nous en défendre.

ÉTRANGER

Tout ce que tu aimes
vient d'un monde différent.
Tu as faim mais
fais la fine bouche devant
mon riz aux pois.

9

J'ai été emmenée à l'hôpital Roosevelt de Metuchen, new jersey, puis enchaînée à mon lit par la cheville. Le Dr Garrett avait déterminé que j'étais enceinte d'un mois. Quand il m'a rendu visite, il a exigé que les chaînes soient enlevées immédiatement (en vertu du principe élémentaire selon lequel la prise en charge appropriée, aussi bien psychologique que physique, d'une femme menaçant de faire une fausse couche n'incluait apparemment pas le fait d'être enchaînée à une tête de lit). Mon équilibre mental était également menacé par la présence permanente de gardiens assis devant ma chambre munis des carabines braquées en direction de ma tête.

Au bout de dix jours, je fus renvoyée de l'hôpital malgré les objections de mon médecin. On me conduisit à la prison pour hommes du comté de middlesex et on me maintint à l'isolement de février 1974 à mai 1974.

Au début, ils refusaient même de me donner du lait. Comme chaque jour la viande de base était du porc, j'ai commencé petit à petit à mourir de faim. (Dans les prisons de comté, c'est comme ça : un drap, une couverture grossière, une timbale en fer ; on fait une descente dans votre cellule si vous avez des produits de luxe comme le sel.) Ils ont fait tout ce qui était en leur pouvoir pour entraver les soins que le Dr Garrett s'efforçait de me prodiguer. Ils ont embauché leur propre médecin et ont exigé qu'à chaque visite de mon médecin leur homme soit présent. Ce qui équivalait tout simplement à une réduction drastique du nombre de visites que le Dr Garrett pouvait effectuer, puisque leur médecin avait comme par hasard souvent « un empêchement »

ne lui permettant pas d'arriver à temps à la prison les jours où des examens médicaux avaient été approuvés et programmés.

Mes avocats avaient entamé une procédure judiciaire contre l'état du new jersey devant la cour fédérale pour maltraitance médicale et violation de régime alimentaire. Avant qu'une date d'audience ait pu être fixée, j'ai été extradée vers l'État de New York, ce qui a rendu l'action en cour fédérale irrecevable. D'après la visite médicale d'entrée, j'étais anémique et je souffrais de malnutrition lors de mon retour à Rikers Island. On m'avait donné des comprimés de fer dans le new jersey, mais je suis restée anémiée jusqu'à la dernière prise de sang avant l'accouchement.

Le régime grossesse ou le régime « spécial » de Rikers, c'était chaque jour, en plus du repas habituel, du lait en poudre, du jus et un œuf dur. Ce fut mon régime jusqu'à ce que j'accouche, et tout se déroulait semble-t-il normalement.

Pendant ce temps, les avocats ont obtenu une autre ordonnance du tribunal de New York autorisant le Dr Garrett à continuer de me suivre. Quand il est venu pour la première fois à Rikers, je me trouvais à l'infirmerie. Ils lui ont dit au sujet de l'ordonnance du tribunal qu'elle n'était « pas bonne », et qu'il ne pouvait pas me voir. On m'a laissée dans une chambre pendant trois jours avec une femme dont il s'est avéré plus tard qu'elle avait une tuberculose déclarée. Nous étions en mai et le chauffage avait été coupé. Le froid était revenu et les femmes qui faisaient des crises d'épilepsie, celles en manque de méthadone, et cette sœur dont on disait qu'elle avait une pneumonie, empilaient les couches de couvertures sur leurs lits. L'état de cette dernière n'a cessé de s'aggraver. Finalement, ils l'ont emmenée à l'hôpital Elmhurst où ils ont découvert qu'elle était en fait atteinte de tuberculose. Je l'ai appris plus tard, au moment où elle a été renvoyée à Rikers et maintenue en quarantaine, et que les médecins portaient des masques et des gants quand ils allaient la voir.

J'ai également eu une cystite fongique, un écoulement vaginal, qui s'est aggravée parce que les médecins de l'hôpital de Montefiore, assignés à Rikers n'arrivaient pas à se mettre d'accord sur la façon dont elle devait être soignée. Ils me refusèrent tout traitement avant le retour de ma culture de l'hôpi-

tal d'Elmhurst. Le temps que le prélèvement leur soit retourné, la peau sur tout l'intérieur de ma cuisse était à vif à cause des sécrétions, et je pouvais à peine marcher.

L'Hôpital Montefiore et la Corporation de la Santé et des Hôpitaux sont allés en justice pour empêcher le Dr Garrett de m'accoucher. Puisque j'étais détenue, ils estimaient que je n'avais pas besoin d'avoir le médecin de mon choix. Ils disaient aussi que c'était un « perturbateur » : lorsqu'il réussissait à me rendre visite, il « écrivait souvent dans mon dossier médical », ce qu'ils trouvaient particulièrement dérangeant. Le tribunal a confirmé leur décision. Je n'étais qu'une détenue !

Le travail a commencé le matin du 10 septembre 1974, à 4 heures dans le bâtiment principal numéro 2 à Rikers, dans l'aile psychiatrique où j'étais retenue. Je me suis levée, j'ai pris une douche, j'ai tressé mes cheveux et emballé mes affaires. Le travail était peu intense : une contraction toutes les demi-heures, qui passa rapidement à une contraction toutes les quinze minutes. À 11 heures, j'étais sûre que j'étais sur le point d'accoucher, mais je n'avais pas de médecin pour le confirmer, et j'ai refusé d'aller à l'infirmerie. Vers midi, j'ai demandé qu'on appelle le Dr Garrett et ils parvinrent, je ne sais de quelle manière, à lui mettre la main dessus. (Il était à l'hôpital Elmhurst pour tenter de les convaincre de le laisser mettre au monde mon bébé.) Vers 15 heures, il est arrivé à Rikers et je suis allée à l'infirmerie pour le voir. Il m'a dit que j'étais « dilatée » et incontestablement en travail. Je refusais que les autres médecins présents m'examinent.

Je fus escortée à l'hôpital d'Elmhurst. J'avais l'impression que des centaines de voitures de police vrombissaient autour du véhicule dans lequel je me trouvais, moi, une femme en travail. Et elles nous suivirent toutes. Jusqu'à l'hôpital d'Elmhurst et jusqu'à la salle d'accouchement. Elles encerclèrent l'hôpital.

Une manifestation avait lieu à l'extérieur de l'hôpital Elmhurst pour soutenir mon droit à choisir le médecin qui accoucherait mon bébé, et Evelyn ainsi que le Dr Garrett tinrent une conférence de presse pour expliquer la situation. Il y avait en fait deux policières dans la salle de travail et plusieurs postées devant. J'avais des contractions toutes les cinq minutes. Finalement, je laissai un de leurs médecins, un résident, m'examiner

pour voir comment le travail progressait – ce qui s'avéra une grave erreur. Une fois l'examen terminé, je saignais. Après ça, il était complètement exclu que je laisse l'un d'entre eux me toucher une fois de plus. Je leur ai ordonné de m'apporter un stéthoscope (pour voir si le cœur du bébé battait normalement) et quelques autres instruments dont j'aurais besoin parce que, « je vais accoucher le bébé moi-même », avais-je dit.

Ce fut l'impasse pendant quelques heures. Puis une infirmière m'a dit de marcher pour soulager la douleur et stimuler le travail. Je me suis levée et j'ai simulé une chute (je savais à quel point ils craignaient les poursuites judiciaires), et les médecins se sont précipités pour me relever. Je savais qu'ils étaient inquiets. J'ai répété :

« Je vais accoucher le bébé moi-même. » J'ai écouté le cœur du bébé avec le stéthoscope. Il battait normalement.

Je ne sais pas si c'est mon attitude, ou la conférence de presse, ou bien la manifestation dehors mais en tout cas quelque chose a fonctionné. Ils m'ont dit que si je signais une déclaration les déchargeant de toute responsabilité, ils laisseraient le Dr Garrett mettre mon bébé au monde. J'ai signé, m'assurant ainsi qu'ils n'exerceraient aucun contrôle sur le Dr Garrett ou sur tout ce qui avait trait à mon travail. Et ce fut tout.

Il a pris le relais. Il m'a examiné, a écouté le cœur du bébé et, à un moment donné, m'a fait perdre les eaux. Il m'a expliqué minutieusement comment les choses allaient se dérouler et a répondu à toutes mes questions. Il m'a fait une anesthésie locale dans le col de l'utérus. Je ne voulais pas de Demerol ou de rachianesthésie en selle mais je n'avais rien contre un bloc paracervical. À ce stade, j'étais très fatiguée.

Le travail se poursuivait mais je ressentais peu de douleur. Je me suis assoupie un moment. Je me suis réveillée vers 3h30 du matin ; le bébé descendait, je le sentais, j'ai même cru sentir sa tête. J'ai appelé l'infirmière. Elle a déclaré, sans aucun examen, que je n'étais pas encore « prête ». Face à mon insistance, elle m'a examiné puis elle a couru chercher le Dr Garrett. Ils m'ont conduite en salle d'accouchement, il m'a administré une anesthésie locale et a pratiqué une épisiotomie. J'ai poussé trois fois : et elle était là. À 4h00 du matin, Kakuya Amala Olugbala Shakur est née. J'ai dit : « Assurez-vous que ce bébé va bien. »

(je voulais être certaine que tout aille au mieux pour elle ensuite.) La naissance en elle-même fut paisible et magnifique ; elle se déroula à l'abri des regards. C'est primordial pour une femme de pouvoir vivre l'expérience de l'accouchement en étant entourée de personnes de confiance.

Plus tard, cette même journée du 11 septembre, on ne m'avait toujours pas amené le bébé. Le Dr Garrett était rentré se reposer et, à son retour, à 18 heures, je ne l'avais toujours pas vue. Il leur a rappelé que j'étais censée l'allaiter. Ils lui ont répondu qu'il n'avait pas « fait d'ordonnance » pour l'allaitement. Finalement, ils m'ont apporté le bébé et je l'ai nourri au sein toutes les quatre heures : ce fut une autre expérience magnifique. Les infirmières de la nurserie étaient très sympathiques, gentilles et elles me tenaient au courant de l'état de santé du bébé. Mais le personnel du D-11, l'aile psychiatrique où j'étais détenue dans une petite pièce surveillée, c'était loin d'être un cadeau, une fois de plus.

Ils m'ont autorisé une douche par jour uniquement. Pas de brosse à dents ou de dentifrice, seulement un bain de bouche. Ils n'en fournissent pas, un ami ne peut pas vous en apporter, et c'est interdit par la prison. J'ai dû les supplier pour avoir un soutien-gorge pendant que j'allaitais. La prison a refusé que je m'en procure un. Beaucoup de médecins louches ont essayé de m'examiner pour précipiter ma sortie de l'hôpital et se débarrasser de moi. J'en suis presque venue aux mains avec certains d'entre eux parce que je refusais leurs examens médicaux. Ils ont de toute façon fini par me renvoyer, contre l'avis de mon médecin. Le commissaire du service correctionnel, Benjamin Malcolm, avait signé un document dans lequel il assumait toutes les responsabilités concernant ma sortie.

Ils m'ont mise dans une ambulance, m'ont enchaînée à un brancard et m'ont ramenée au centre de détention pour femmes de Rikers Island. Ils m'ont emmenée directement à l'infirmerie et m'ont dit : « Tu vas devoir rester ici et être examinée. » J'étais profondément déprimée, après avoir été séparée aussi brusquement de mon bébé. J'ai dit : « Je ne veux pas être ici. Je refuse d'être examinée ici. Envoyez-moi au QI [Quartier d'isolement : le mitard], n'importe où. Je m'en fous. J'ai juste besoin d'être quelque part seule. Laissez-moi seule. »

C'est pas vraiment ce qu'ils ont fait. Quand j'ai refusé l'examen, je suis sortie de l'infirmerie et ils ont appelé les gros bras (plusieurs officières baraquées). Elles me sont toutes tombées dessus et elles ont commencé à me tabasser. Elles m'ont plaquée au sol – et je me suis retrouvée enchaînée aux bras et aux jambes. Elles m'ont traînée par ces chaînes vers le QI et il a fallu qu'une infirmière les supplie pour qu'elles arrêtent. Là elles m'ont mise sur un matelas et l'ont traîné. Elles m'ont emmenée dans la cellule d'observation et m'ont laissée, pieds et poings liés. Je n'avais pas de serviettes hygiéniques et je n'avais aucun moyen de me laver. Les menottes m'entaillaient la peau (les cicatrices sont toujours visibles) et mes poignets saignaient. Je découvris plus tard que j'avais reçu une sanction pour avoir giflé une officière au moment où elles me tabassaient.

Je refusais toujours leur examen médical. Ils m'ont finalement apporté des serviettes. On m'a laissée sur un matelas, par terre, sans lit ni douche. Je suis restée là pendant deux semaines. J'ai continué de refuser tous leurs soins médicaux, en insistant pour que ce soit le Dr Garrett qui m'examine. J'ai refusé de manger, donc finalement mes seins, qui étaient pleins de lait, ont cessé de me faire mal. Ils me proposaient toutes sortes de médecins et des médicaments (principalement des tranquillisants). Ils ont dépêché le psychiatre, qui a eu le culot de me demander si j'étais déprimée. La Commission de discipline s'est réunie devant ma cellule et m'a infligé une peine supplémentaire de quatorze jours en QI. Ils ont dégagé toutes les autres détenues du QI. Pendant ce temps, je refusais toujours la majorité des aliments. J'étais si faible que je me suis évanouie à plusieurs reprises. C'était aussi la période du Ramadan où il est interdit de manger avant le coucher du soleil durant deux semaines entières. Je ne mangeais qu'une fois par jour, quand la nourriture était mangeable, et pendant les premiers jours je n'avalais rien du tout.

Au bout de deux semaines, ils m'ont dit : « Si vous acceptez une fouille vaginale vous pourrez rejoindre votre étage. » J'ai accepté et j'ai regagné mon étage. Le lendemain, le capitaine est venu dans ma cellule et m'a informée qu'ils avaient décidé de m'enfermer à nouveau pour avoir refusé de me soumettre à un examen médical complet qui devait être pratiqué par des membres du personnel médical de l'hôpital Montefiore, affecté

à Rikers. Cela s'était passé ainsi : quand on m'avait ramenée à mon étage, ils m'avaient dit que le Dr Garrett avait été autorisé à m'examiner et qu'il était à Rikers Island. Ils m'avaient dit également que mon avocate était allée en justice et que le tribunal avait autorisé le Dr Garrett à m'examiner. Alors j'ai attendu. Un docteur blanc est entré et a déclaré que pour que je voie mon docteur il fallait que je le voie lui et que je sois d'abord examinée par lui. J'ai refusé. Puis ils avaient ramené un médecin Noir, qui m'avait saluée d'un « Salut, frangine ». Il faisait particulièrement sournois. Lui aussi, je lui ai dit non. Le Dr Garrett a donc été forcé de s'en aller et j'ai été remise en QI. Ils ont agité la menace de l'isolement administratif, alors je me suis assise par terre et j'ai refusé de bouger une fois ma peine en QI terminée. Ils m'ont sanctionnée et donné un avertissement et plus tard ils m'ont dit que la fouille vaginale suffirait. Puis le lendemain, ils m'ont enfermée à nouveau.

Cette fois, j'ai été enfermée dans ma cellule pendant un mois. J'ai continué à refuser la plupart des aliments. Ils me laissaient sortir pour prendre une douche quand ça leur chantait. À un moment donné, j'ai commencé une grève de la faim, et au bout de quelques jours dans cette minuscule cellule, je suis tombée malade. Je me demandais combien de temps j'allais devoir tenir.

Evelyn avait déposé une requête en habeas corpus devant le tribunal fédéral de Brooklyn contre le commissaire Malcolm et Essie Murph, directrice du centre de détention pour femmes de Rikers, pour les forcer à me libérer de la cellule disciplinaire. Je devais me présenter devant le juge pour l'audience, mais je ne savais pas à quelle date. Puis un lieutenant pénitentiaire m'a dit : « La date de l'audience a été reportée, et votre avocate vous transmet ce conseil : "vois un médecin". » C'était un mensonge. Mais j'y ai cru. J'ai été examinée par les médecins de la prison pensant que c'était le conseil d'Evelyn.

Je n'étais donc plus bouclée. J'étais juste en prison. Séparée de mon enfant.

LES RESTES – CE QU'IL RESTE

Après les barreaux et les portes
et l'avilissement,
Qu'est-ce qu'il reste ?

Après les verrouillages, les déverrouillages
et les bouclages,
Qu'est-ce qu'il reste ?

Enfin, tu vois, après les chaînes qui s'emmêlent
dans le gris de notre matière,
Après les barreaux qui restent plantés
dans le cœur des hommes et des femmes,
Qu'est-ce qu'il reste ?

Après les larmes et les déceptions,
Après la solitude de l'isolement,
Après les veines ouvertes et le lourd nœud coulant,
Qu'est-ce qu'il reste ?

Tu vois, après les baisers de l'intendance
et le blues du « vire ton bordel »,
Après que l'arnaqueur a été arnaqué,
Qu'est-ce qu'il reste ?

Après les steaks hachés à la mort et les hordes de
gros bras
et le gaz lacrymo,
Après les flics et les enclos
et leurs conneries,
Qu'est-ce qu'il reste ?

Tu sais, quand t'as compris qu'on peut pas
faire confiance à dieu,

Quand tu sais que le psy
est un dealer,
le mot un fouet
et l'insigne est une balle,
Qu'est-ce qu'il reste ?

Quand t'as compris que les morts
marchent encore,
Quand tu réalises que le silence
parle,
que dehors et dedans
ce n'est qu'une illusion,
Qu'est-ce qu'il reste ?

Enfin, tu vois, où est le soleil ?
Où sont ses bras
et où sont ses baisers ?
Il y a des traces de rouge à lèvres sur mon oreiller —
je cherche.
Qu'est-ce qu'il reste ?

Enfin, tu vois, rien n'est figé
et rien n'est abstrait.
L'aile d'un papillon
ne peut pas s'envoler.
Le pied qui m'écrase est une partie
d'un corps.
La chanson que je chante fait partie
d'un écho.
Qu'est-ce qu'il reste ?

Tu vois, l'amour est spécifique.
Est-ce que mon esprit est une mitraillette ?
Mon cœur une scie à métaux ?

Est-ce que je peux rendre la liberté réelle ? Ouais, carrément !
Qu'est-ce qu'il reste ?

Je suis au sommet et en bas
d'une infériarchie.
Je suis amoureuse de la terre
depuis des temps anciens.
Je suis amoureuse
des perdants et des rires.
Je suis amoureuse
de la liberté et des enfants.

L'amour est mon glaive
la vérité ma boussole.
Qu'est-ce qu'il reste ?

10

Les années de lycée qui suivirent s'écoulèrent sans histoires. Comme je passais les week-ends avec ma mère, nous nous rapprochions l'une de l'autre. L'année de mes dix-sept ans, j'ai pourtant décidé de quitter l'école, de trouver un boulot et d'habiter seule.

Mon entrée dans le monde du travail me fit l'effet d'une douche froide. Je ne comprenais même pas le sens d'une bonne partie des annonces d'emploi. Auditeur, rédacteur, chargé de recouvrement, opérateur de poinçonnage, tous ces mots m'étaient étrangers.

Chaque jour, je battais le pavé vêtue de ma plus belle tenue « employée de bureau », chaussée d'une paire d'instruments de torture à hauts talons. Chaque jour, je rentrais à la maison plus dépitée que la veille. Je ne savais rien faire du tout, je n'avais pas d'expérience, et en plus de ça, j'étais Noire. Finalement, j'ai payé une agence privée de recherche d'emploi, ça m'a coûté une ou deux semaines de salaire, pour avoir l'honneur d'être gratifiée d'un de ces boulots minables et barbants payés 95 dollars la semaine. J'étais l'une de ces esclaves qui donnent un cinquième de leur salaire aux impôts, qui en donnent encore à la sécurité sociale, plus 5 dollars par mois pour la cotisation syndicale, et qui après ça n'ont même plus les moyens de mourir.

Le monde entier était visiblement rempli de choses que je n'avais pas les moyens de me payer. Après avoir réglé le loyer de ma chambre meublée, payé les transports en commun, et fait les courses, il me restait juste assez d'argent pour un sandwich fantôme. Le seul avantage dans tout ça c'était que je n'avais pas trop le temps de traîner dehors. J'allais aux cours du soir, donc je

quittais un boulot barbant pour me rendre à des cours barbants, faire des diagrammes, mémoriser des conneries, et me préparer à un diplôme d'études secondaires qui ne valait rien sur le marché du travail. Je passais ma vie à remplir des documents insignifiants sans aucun rapport avec la vraie vie. Je ne faisais rien de positif. Je ne faisais rien, ne créais rien, ne contribuais à rien. Au bout d'un moment, j'avais juste envie de leur dire d'aller se faire voir avec leur paperasse et leur boulot.

Pourtant, au départ, je n'étais pas comme ça. Après des semaines de recherche d'emploi, j'étais déjà bien reconnaissante d'en avoir trouvé un. Je me fichais du salaire de misère, des conditions de travail indécentes, de l'absence de couverture médicale, et de l'unique semaine de vacances. J'étais simplement heureuse de travailler. Je m'identifiais au boulot, je disais « notre » société et parlais aux gens de ce que « nous » fabriquions. Il me restait même pas deux cents une fois déduit l'argent de mes déjeuners et je m'exprimais comme si j'étais propriétaire de la boite. Je me souviens qu'une fois je travaillais dans une société où ils faisaient des caravanes. Je m'occupais de la paperasserie. J'ai conseillé à l'une des amies de ma tante de venir là si un jour elle voulait une caravane. Elle m'a regardé comme si j'avais perdu la tête. « Pourquoi ? » a-t-elle demandé. « Ils vont me faire une réduction ? » Je me suis sentie tellement stupide. Ça m'a ouvert les yeux : même à moi ils ne m'auraient même pas accordé de réduction alors que je travaillais là.

Plus je passais de temps à travailler dans ce genre d'endroits, moins j'étais patiente. Bien souvent, je ne voulais rien savoir des discussions de bureau à la noix. J'en ai eu marre d'écouter des potins sur les patrons et qui couchait avec qui et patati et patata. J'ai fini par rester à l'écart, et quand j'avais rien à faire, je calais un livre entre des feuillets et je lisais. C'était le milieu des années soixante et les journaux étaient remplis d'articles sur des émeutes.

À l'époque, je ne savais pas trop quoi penser des émeutes. Je me souviens seulement que j'étais dans le camp des émeutiers. Au bureau, il y avait un groupe de secrétaires qui travaillaient pour le président ou les vice-présidents. Elles regardaient de haut celles d'entre nous qui étaient employées de base et nous traitaient comme des riens du tout. Un jour, je me trouvais dans

les toilettes avec une secrétaire. Elle vaporisait de la laque sur un chignon à la française tellement dur qu'on aurait dit un petit pain cuit au four. Elle se mit à me parler de tout et de rien. Je fus surprise vu qu'elle ne m'adressait jamais la parole. Puis elle embraya sur les émeutes, « à quel point c'était honteux » que « ces gens-là » soient stupides et demeurés au point de déclencher des émeutes, alors que tout ce qu'ils faisaient au final c'était réduire en cendres leurs propres quartiers et brûler leurs propres maisons. Je suis restée silencieuse. Elle a insisté : « Bah oui, c'est pas une honte ? Non ? » Je ne savais pas quoi dire. C'était vrai que les Noirs brûlaient les quartiers Noirs, mais je ne savais pas quoi faire de cette question. Elle a encore insisté. Finalement, j'ai dit « si », et je suis sortie.

Je me dégoûtais. Je ne voulais pas aller dans son sens, mais je ne savais pas quoi dire d'autre. J'ai passé la moitié de la nuit à réfléchir jusqu'à ce que j'estime avoir trouvé la réponse. Quelques jours plus tard, le sujet est revenu sur le tapis. Cette fois toute la bande des secrétaires de direction — des copines de la cheffe de bureau — est entrée dans la pièce principale. Avant qu'elles n'aient eu la moindre chance d'en placer une après le mot « émeute », je leur suis tombée dessus. « Vous voulez dire quoi par ils brûlent leurs maisons ? Ces maisons ne sont pas à eux. Ces magasins ne sont pas à eux. Je suis bien contente qu'ils aient brûlé ces magasins parce qu'au départ ce sont eux les vrais voleurs ! » Ça leur a coupé le sifflet.

Après cela, la cheffe de bureau a tout fait pour me chercher des noises. Un certain nombre de blancs ont commencé à venir me demander mon opinion sur les émeutes, et je faisais en sorte qu'ils ne soient pas déçus du voyage. Je savais qu'il ne leur faudrait pas longtemps avant de me virer. La seule raison pour laquelle je n'ai pas démissionné c'est que je n'avais nulle part où aller et rien d'autre en vue. Quand finalement j'ai été virée, j'étais soulagée.

COMME MA COPINE Bonnie et moi avions lu un paquet de romans et de poésie, nous nous prenions pour des intellectuelles. Ni l'une ni l'autre n'avions terminé nos études secondaires, mais nous avions l'habitude d'aller dans cet endroit sur Broadway appelé le West End, vêtues de ce que nous imaginions être nos

plus belles parures estudiantines. C'était le bar typique de fac avec ses sandwichs au pastrami et ses pichets de bière brune. On se posait là, en s'efforçant d'afficher un air « pénétré » jusqu'à ce que quelqu'un s'asseye et nous adresse la parole. On a fini par sympathiser avec des étudiants africains de Columbia.

J'adorais écouter les Africains. Ils étaient passionnés, sérieux et étaient particulièrement dignes. Je fus initiée aux coutumes africaines et ils passaient des heures à m'expliquer les différents aspects de leurs cultures. Bonnie posait des questions sur leurs cérémonies de mariage parce qu'elle mourait d'envie de se marier. Moi je posais des questions sur la nourriture parce que j'aimais ça : le poulet au curry, le ragoût d'arachide (poulet à la sauce arachide), et le pain de maïs qu'on cuisine sur le poêle. On cassait un petit morceau, le roulait en boule, on trempait son pouce au milieu et faisait une cuillère qu'on remplissait de sauce et qu'on mangeait. Je prenais vraiment conscience du mal qu'ils nous avaient fait. Les spaghettis, les nems et les crêpes suzette n'ont aucun secret pour nous, mais nous ignorons tout de notre propre gastronomie. Quand j'étais petite, si vous m'aviez demandé ce que les Africains mangeaient, j'aurais répondu : « Des gens ! »

Un jour on a abordé la question du Vietnam. C'était vers 1964 et le mouvement anti-guerre n'était pas encore à son apogée. Quelqu'un m'a demandé ce que j'en pensais. J'en avais aucune idée. À l'époque, tout ce que je lisais dans les journaux c'était les titres, les reportages sur les affaires criminelles, les bandes dessinées ou l'horoscope. « C'est une bonne chose, j'imagine », j'ai répondu. Ce fut le silence total, d'un coup. « Veux-tu bien, ma sœur, m'expliquer ce que tu entends par "C'est une bonne chose, j'imagine" ? » Le frère avait un ton moqueur. J'ai ajouté quelque chose du genre : « Bah, tu vois, la guerre qu'on mène là-bas, pour la démocratie. » À en juger par les mines autour de moi c'était évident que j'avais dit ce qu'il ne fallait pas dire. Le frère avec qui j'étais venue avait l'air de vouloir disparaître sous terre. Quelqu'un a demandé : « Qui se bat pour la démocratie ? » « Nous. Les États-Unis. » Et puis, j'ai ajouté après-coup : « Tu sais, ils sont là-bas à combattre le communisme. Ils se battent pour la démocratie. » Le frère se prenait la tête entre les mains comme s'il avait une migraine. Je savais que j'avais dit quelque

chose de mal, mais je n'arrivais pas à comprendre quoi. Je pensais que je n'avais pas assez bien défendu mon point de vue donc j'ai continué à répéter tout ce que j'avais entendu à la télévision ; bêtement. Ce qui n'a fait qu'empirer les choses.

Quand j'ai eu fini, le frère m'a demandé si je connaissais quelque chose de l'histoire du Vietnam. Je n'y connaissais rien. Il me raconta. Il m'expliqua ce qu'était la colonisation française, l'exploitation, les atrocités, la famine et l'analphabétisme ; le long combat mené et gagné dans le Nord et l'engagement des états-unis en soutien à un gouvernement fantoche, après que les Français se sont fait botter les fesses.

Le frère citait des noms, des lieux et des événements un peu comme s'il était du Vietnam. Je restais assise là, bouche bée. Il connaissait tout cela alors qu'il n'était même pas étudiant en histoire. Je n'arrivais pas à croire que cet Africain, qui ne vivait même pas aux états-unis ou en Asie, pouvait en savoir davantage que moi qui avais des amis et des voisins qui combattaient là-bas.

Puis il définit le véritable rôle du gouvernement américain : faire la guerre par cupidité, défendre les intérêts des entreprises américaines et établir des bases militaires. J'ignorais si je devais le croire ou pas. Je n'avais jamais rien entendu de tel. « Et la démocratie ? » lui demandai-je. « Tu ne crois pas en la démocratie ? » Si, me répondit-il, sauf que le gouvernement que les états-unis soutenaient n'était pas une démocratie mais une dictature sanguinaire. Il commença à me sortir une flopée de noms et de dates et je me trouvai bien incapable de le contredire. Il était là à parler du gouvernement américain comme on le ferait d'un vulgaire criminel. Je voyais vraiment pas les choses comme ça. Mais j'étais toute retournée.

Malgré ça, je rabâchais mon idée de départ : les états-unis combattaient les communistes parce que ces derniers voulaient tout envahir. Quand une personne m'a demandé ce qu'était le communisme, j'ai ouvert la bouche pour répondre, mais je me suis rendu compte que j'en avais pas la moindre idée. J'avais une image des communistes qui sortait d'un dessin animé. Un espion avec un imper et un chapeau noir rabattu sur le visage, en surveillance furtive au coin des rues. À l'école, on nous enseignait que les communistes travaillaient dans les mines

de sel, qu'ils n'étaient pas libres, que tout le monde s'habillait de manière identique et que personne ne possédait rien. Les Africains se tordaient de rire.

J'avais l'impression d'être un parfait clown. L'un d'entre eux m'expliqua que le communisme était un système politico-économique, mais je n'écoutais pas. Je m'écoutais parler. Je l'avais ouverte bien grand sur des sujets que je ne comprenais même pas. Je savais que j'ignorais tout du communisme, et pourtant j'y étais farouchement opposée. Comme quand t'es gosse et qu'on te fait croire au croque-mitaine. T'as pas la moindre idée de ce qu'est le croque-mitaine, mais t'as peur de lui et tu le détestes.

Je n'ai jamais oublié ce jour-là. On nous apprend dès la plus tendre enfance à haïr les communistes, mais la plupart d'entre nous n'ont pas la moindre idée de ce qu'est le communisme. Seul un idiot laisse quelqu'un d'autre lui dire qui est son ennemi. J'ai commencé à me rappeler toutes les conneries que les gens me racontaient quand j'étais petite. « Faut pas faire confiance aux Antillais ils vont te poignarder dans le dos. » « Fais pas confiance aux Africains, ils se croient mieux que nous. » « Traîne pas avec les Portoricains parce qu'ils se serrent toujours les coudes et ils vont se liguer contre toi. »

J'avais appris par l'expérience que tout cela n'était que des mensonges racontés par des gens stupides, mais je n'avais jamais imaginé qu'on pouvait me manipuler si facilement, au point d'être contre quelque chose que je ne comprenais pas. C'est sans doute l'un des principes les plus élémentaires dans la vie : toujours décider par vous-mêmes qui sont vos ennemis et ne jamais laisser vos ennemis vous dicter qui sont les vôtres.

Après cet épisode, j'ai commencé à suivre dans les journaux ce qui se passait au Vietnam. Les Africains avaient dit vrai. Il y avait aussi des articles sur les agissements de l'armée américaine : il était question de torture et de femmes vietnamiennes forcées à vendre leur corps pour survivre.

J'étais complètement perdue. Pour moi, c'était insensé. « Notre gouvernement serait incapable de faire des choses aussi horribles », ai-je dit à Bonnie. Il y avait forcément d'autres paramètres. Je n'arrivais même pas comprendre ce qu'« on » était allés faire là-bas pour commencer. À cause d'une espèce de traité, prétendaient-ils, mais ça ne tenait pas debout. Un

moment, j'étais tellement écœurée que j'ai juré que je ne lirai plus jamais les nouvelles.

« Bénis sont les ignorants, a déclaré Bonnie.

— Tu parles », répondis-je.

J'étais bien décidée à ne plus jamais rester dans l'ignorance. C'est clairement un désavantage d'ignorer ce qui se passe dans le monde. J'ai pris la décision de m'appliquer à suivre l'actualité, mais je n'arrivais toujours pas à croire que les états-unis commettaient tous ces actes ignobles que je lisais dans les journaux.

« Comment ça, t'y crois pas ? » m'a demandé Bonnie. « T'as qu'à regarder ce qu'ils te font subir à toi. »

La différence entre les Africains et les autres amis avec qui je traînais cet été-là était saisissante. Je me souviens d'une journée à la plage. Tout le monde est d'humeur guillerette. C'est la fête. Un parasol multicolore se dresse fièrement contre la brise. Des draps et des serviettes de plage grotesques, ainsi que des canettes de soda, des bouteilles de Bacardi et de Johnnie Walker Black Label bariolent le sable. Des hommes Noirs qui respirent la santé, coiffés de chapeaux de marin aux bords abaissés et vêtus de sweat-shirts d'université aux manches découpées, font des allers-retours en traînant des glacières, entre autres. On a branché une sono d'extérieur improvisée et les voix de Martha and the Vandellas résonnent en arrière-plan.

Je m'obstine à lire James Baldwin, même si le vent ne cesse de balayer les pages. Des gémissements et des hurlements angoissés s'en échappent. Les ghettos sous pression menacent d'exploser. La pauvreté, le feu et le soufre débordent en un cocktail mortel, mais le « beau monde » refuse de me laisser lire en paix. Ma copine a insisté pour « me caser » avec « Monsieur Magnifique », qui s'avère être un égomaniaque arborant un maillot de bain orné de ses initiales, un peignoir assorti et une serviette à initiales pour couronner le tout. Monsieur Magnifique consent à m'honorer de sa présence. Ses regards et son attitude me signalent que je devrais être reconnaissante vu qu'il est, à n'en pas douter, la crème de la crème. Sa caisse est un MG rouge décapotable, sa crèche est à Esplanade Gardens, et son boulot c'est directeur adjoint d'une banque en centre-ville. Il est cool de son magnétophone à bandes jusqu'à sa télé couleur, en

passant par son « tapis de célibataire » à longs poils dont il me parle l'œil gonflé de désir.

Il boit du cognac Remy Martin et du Harvey's Bristol Cream, utilise une eau de Cologne au nom imprononçable, et j'attends, avec impatience, qu'il me confie la marque de son dentifrice. Il est intarissable sur ses babioles et ses signes extérieurs de richesse. « Mate-moi cet enfoiré avec ses initiales », me dis-je intérieurement. Il est prétentieux et lourd. C'est un peu la version Noire et célibataire de « Papa sait tout ». Je veux revenir à James Baldwin, mais je suis entourée d'un groupe de personnes qui parlent trop fort et qui ont à peu de chose près la même dégaine et la même mentalité que Monsieur Magnifique. Ils discutent de Karmann Ghias, de Porsche, de Corvette et d'autres voitures qu'on considère « dans le coup ».

La conversation dévie sur les résidences en copropriété et les grands immeubles d'habitation. Un jeune homme, qui a rappelé plus d'une fois qu'il est comptable, nous vante les avantages d'achat de « biens » à Manhattan. Un vendeur d'assurance dit qu'il exerce sur l'Île et sort des cartes de visite d'un petit étui de couleur argent qui « ça tombe bien est juste à portée de main » dans son sac de plage. Une institutrice rousse qui n'a d'yeux que pour le comptable dit qu'elle a toujours voulu une maison sur l'Île avec une grande cuisine. Après avoir épuisé le sujet de l'Île, ils passent aux bonnes adresses. Les restaurants français et mexicains sont complètement « dans le coup », et un restaurant qui vend une cinquantaine de variétés de crêpes remporte tous les suffrages, haut la main. L'un des hommes, un profiteur de la misère, dit qu'il a déménagé ses bureaux au bar et restaurant Red Rooster. Quelqu'un lui demande en riant s'il n'a pas peur d'aller à Harlem « avec tous ces nègres ». Tout le monde a un restaurant préféré quelque part sur le toit d'un immeuble du centre-ville. Il n'est pas question de la nourriture, uniquement de la vue. Monsieur Magnifique déclare qu'il a une clé Playboy et mange souvent au Playboy Club.

Je souris mal à l'aise, avec le sentiment de ne pas être à ma place. Tout ce blabla me donne mal au crâne. Certains frères de fraternités m'invitent à danser. L'un d'eux me dit que je ressemble à une fille Delta. « À quoi ça ressemble une fille Delta ? » je demande. « Exactement à toi en maillot de bain. »

M. Magnifique les fusille du regard. Je glane des bribes de conversation partout autour de moi. Ça parle de subventions, de programmes de lutte contre la pauvreté et des intrigues des démocrates. Ça parle de la NFL et de la saison de football. Ça parle de Bergdorf Goodman, de Bloomingdale's et de Saks sur la Cinquième Avenue. Ça parle de hors-bord et de croiseurs que personne ne possède mais que tout le monde veut.

Le whisky coule à flots, et les vedettes se transforment en yachts. Tout le monde raffole des îles : la Jamaïque, les Bermudes, Nassau. Tout le monde est tellement chic. J'en ai tellement marre de cette conversation que j'aimerais les envoyer loin faire un tour à pied – à coups de pied même ! C'est une honte. Les travailleurs sociaux qui parlent de leurs clients comme s'ils étaient des chiens, des enseignants qui n'aiment pas enseigner. Un agent de probation qui se plaint de la dangerosité de son travail. Un groupe d'adorateurs du dollar qui friment les uns face aux autres. Quelqu'un me demande si j'ai « ce qu'il me faut ». « Ce qu'il me faut ? » J'aimerais bien le savoir. Je marche jusqu'à la maison pour échapper à tout ça. Des femmes dans la salle de bain fument des joints et se sèchent les cheveux. Je fouille mon sac en quête d'aspirine. « Où as-tu acheté ton maillot ? » me demande-t-on. J'ai pas envie de dire chez Klein's, mais je le dis quand même. « Ils ont des beaux trucs, parfois », dit-elle sans conviction, me reléguant dans la catégorie des maniaques du bac de fin de soldes. Elles reviennent à leurs cancans et leurs histoires de cheveux qui refrisent. Elles se maquillent pour ressembler à des poupées Barbie Noires à la plage.

Je ressors en ayant l'impression de venir d'une autre planète. Je me sens seule et d'humeur grave. Quelque chose est en train de se produire en moi, un changement qui vient de loin. Je veux être authentique. Suis-je ici la seule femme Noire dans-la-galère, au-jour-le-jour, fauchée ? Il est trop difficile de mentir sur les épreuves que je vis et celles dont je suis témoin, et je n'en ai pas envie de toute façon. Je veux participer à la libération du ghetto, pas m'en échapper en abandonnant mon peuple. Je ne veux fanfaronner devant personne. Je veux quelqu'un à qui je peux m'identifier, quelqu'un avec qui parler de sujets sérieux.

Cette fête est irrécupérable. Je reprends ma serviette et mon livre et je me promène un peu sur la plage. Le regard vers l'océan, je me demande combien des nôtres gisent là, esclaves d'une autre époque. Je ne suis pas très sûre de ce qu'est la liberté, mais je sais très bien ce qu'elle n'est pas. Je me demande comment nous sommes devenus si bêtes. Je reviens à James Baldwin. Sag Harbor peut bien sombrer dans l'oubli, j'en ai rien à faire. James Baldwin et moi nous communiquons. Sa fiction est plus vraie que cette réalité.

JE N'AVAIS PLUS AUCUNE PATIENCE. Je ne voulais pas attendre l'événement providentiel. Je voulais vivre, profiter de l'instant présent. J'avais soif, soif de vivre, mais en même temps chaque jour je devenais plus cynique. Je voulais aller partout, tout faire et être tout, et tout ça à la fois. Je voulais tout expérimenter, éprouver toutes les sensations. Beaucoup de pensées contradictoires me tournaient dans la tête. Un jour, j'étais heureuse d'être vivante, d'être jeune et d'aller de l'avant. Le lendemain, j'avais l'impression que c'était la fin du monde. Ma vie entière n'était qu'arêtes tranchantes, irrégulières et inachevées. Rien n'arrivait en douceur. Rien n'était comme je l'avais imaginé enfant.

Mes amis mouraient d'overdose et d'autres s'engageaient dans l'armée. Mes copines faisaient des enfants et paraissaient vieilles et elles parlaient comme des vieilles. Les gentils petits vieux assis dans le parc n'étaient pas gentils du tout : ils étaient occupés à se masturber sous leurs journaux. C'en est venu à un point où je ne croyais plus en rien. C'était comme si tout le monde était dans sa bulle, celle de la came, celle du papier brun autour de la bouteille de whisky, de Jésus, de l'amour, du sexe, de la réussite, et aucune bulle ne faisait du bien à qui que ce soit. Je cherchais ma bulle, mais les choix étaient limités. Je continuais néanmoins à chercher, à courir, m'agiter et traîner dans la ville jusqu'à l'épuisement. Un jour, je sortais dans le centre avec mes amis hippy, blippy[39]. La nuit suivante je traînais avec les traficoteurs. Mais rien n'avait l'air vrai, vous voyez ce que je veux dire ? Les mêmes mecs qui faisaient les malins et sniffaient de la coke avec des billets de 50 dollars un jour jouaient les

39. Mot-valise, fusion de « Black » et « hippy », Noir et hippy.

parasites et quémandaient un emprunt le lendemain. Même les escrocs les plus prospères ne semblaient être que des larbins et des porteurs de chapeaux en puissance pour la mafia. Mes amis du centre-ville n'étaient pas beaucoup mieux lotis. La plupart étaient au mieux des pros de l'évasion fuyant les problèmes de la communauté Noire, ou de la communauté blanche. Certains essayaient de s'échapper par la drogue, et, en pleine odyssée intérieure, ils planaient dans des mondes imaginaires. Mais bien souvent dans leur cas les drogues n'étaient pas complètement autodestructrices, bien que je connaisse au moins une personne qui a tracé loin de notre réalité sans jamais revenir. Je découvris toutefois beaucoup de choses grâce à mes amis hippies/blippies. Je m'intéressais à des poètes comme Allen Ginsberg, Sylvia Plath, Ferlinghetti, toutes sortes de romanciers, de musique, de plats, etc. Tout ce que j'expérimentais ne me parlait pas forcément, mais mes perspectives se sont considérablement élargies.

Mon manque de patience croissant à l'égard des « nègres » petits-bourgeois sur la voie de la réussite a atteint ses limites lorsque je suis allée travailler dans une agence d'emploi Noire. Evelyn m'avait eu un boulot en tant que dactylo là-bas. L'agence était située au Rockafella Center dans le même immeuble que Johnson Publications, les éditeurs des magazines *Ebony* et *Jet*. J'étais heureuse comme tout de décrocher ce boulot vu que j'étais fatiguée de travailler pour les blancs. Les gens au bureau étaient sympas et l'ambiance était vraiment détendue. Le patron était plutôt correct, et j'avais une assez bonne relation avec lui et sa secrétaire, qui était ma supérieure hiérarchique. Au début, j'étais excitée, heureuse d'être entourée de tant de Noirs qui semblaient s'en sortir si bien. Tout le monde voulait réussir, gravir les échelons. Il y avait un va-et-vient permanent d'hommes et des femmes Noires avec des listes de diplômes longues comme le bras et des attachés-cases. Ils étaient vifs, élégants et ils discutaient de programmes de formation des jeunes cadres, de programmes de lutte contre la pauvreté, etc. Certains parlaient de ces entreprises comme s'ils allaient être présidents du conseil d'administration d'ici cinq ans.

De temps en temps, j'allais déjeuner avec un jeune homme qui travaillait chez Johnson Publications. Mais nous nous disputions toujours. Surtout au sujet du magazine *Ebony*. La moitié

du temps, dans la rubrique mode, ils présentaient le même genre de robes de soirée sophistiquées qui coûtaient des milliers de dollars. Quand je lui ai demandé quel genre de Noirs exactement pouvait se permettre de les acheter et s'ils allaient porter ça pour aller au bar au coin de la rue, il s'est senti insulté. C'était l'un de ces Noirs qui pensent qu'on est libre dès qu'on peut rentrer dans une boutique et se payer des choses qui coûtent cher. Je lui ai rétorqué que la seule femme Noire qui pouvait s'offrir ces robes était la femme de Johnson, et il s'est senti encore plus insulté. Il m'a expliqué que tout était en train de changer, que tout allait tellement mieux. Si les choses allaient tellement mieux, lui ai-je dit, alors comment expliquait-il qu'à chaque fois qu'une personne Noire décrochait un bon travail ou obtenait un quelconque boulot à responsabilité, ça faisait les gros titres et ça finissait dans les pages d'*Ebony*. Notre relation a pris fin brutalement quand il m'a accusé de constamment essayer de tirer les Noirs vers le bas et de faire croire que nous n'avions rien. J'ai clos la discussion en l'insultant et c'était tout.

Ces Noirs se comportaient comme si les préjugés n'existaient pas et qu'il n'y avait qu'à étudier pour devenir les maîtres de l'univers. À l'agence, nous bossions dur pour préparer un grand salon pour l'égalité des chances dans l'accès à l'emploi. L'idée c'était que des Noirs diplômés de l'université de tout le pays passent des entretiens avec des représentants des grandes entreprises d'amérike. Presque toutes les grandes entreprises étaient présentes, et pour participer au salon, les diplômés payèrent des frais d'inscription conséquents auxquels s'ajoutaient des frais de transport et d'hôtel. Ça fonctionnait comme ça : les étudiants faisaient des CV et les responsables du personnel décidaient quels candidats ils voulaient voir. C'était un gros événement, somptueux, dans un grand hôtel new-yorkais, où la suite terrasse et quelques étages inférieurs étaient alloués à l'événement. Je savais que des centaines de jeunes Noirs « qualifiés » allaient trouver un emploi. J'étais fière d'avoir contribué à la réalisation du salon. Ça a duré quelques jours et quand ça s'est terminé je me serais bien cachée quelque part pour pleurer un bon coup.

Certains de ces diplômés Noirs avaient dépensé des centaines de dollars pour venir au salon et n'obtinrent pas un seul entretien. Les seuls diplômés que les entreprises étaient disposées à

rencontrer étaient les diplômés en maths, sciences, en ingénierie et en économie. Certaines entreprises voulaient uniquement faire passer des entretiens aux diplômés dans des branches très spécialisées, comme l'ingénierie pétrolière ou l'ingénierie géologique. Dans la mesure où les diplômés étaient en majorité spécialisés dans des matières comme l'anglais, l'histoire, la sociologie, etc., ils étaient hors course dès le départ.

J'étais choquée et j'étais peinée. Après le salon, je suis sortie avec l'un des « cadres » Noirs que j'avais rencontré à l'agence. « Je ne comprends pas », continuais-je à lui dire. « Pourquoi ces entreprises paieraient-elles tout cet argent pour participer à la conférence si elles ne sont pas vraiment motivées pour embaucher qui que ce soit ? C'est absurde. »

« Non, c'est très sensé, si on y réfléchit bien.

— Hein ? Je ne comprends pas.

— Écoute, continua-t-il, le gouvernement dit que pour conserver leurs contrats ces entreprises doivent au moins faire un effort pour chercher du personnel Noir qualifié. La loi ne dit pas qu'ils doivent embaucher quelqu'un. La loi dit juste qu'ils doivent chercher. »

J'étais furieuse. Ils s'étaient servis de la pauvre imbécile que j'étais, de la même manière qu'ils utilisaient les dealers de drogue pour conspirer contre leur propre peuple. Je faisais partie du complot et je ne le savais même pas. Quelques Noirs décrochèrent un emploi, mais c'était surtout une mascarade, pour faire joli sur le papier. Mon ami et moi on a bu comme des trous, chanté des vieux tubes des Sherrills sur Lexington Avenue, il me disait combien les patrons étaient des salauds et me racontait les magouilles et les trahisons dans la machine politique du parti démocrate, tout en m'expliquant comment je me dégoterais un nouveau boulot comme go-go danseuse dans les toilettes des dames.

Environ une semaine plus tard, je fis un faux CV où je me présentai comme diplômée d'université et je décrochai un boulot d'assistante marketing. Je ne croyais en rien et je n'allais suivre aucune autre règle que les miennes. Je fus virée et je décrochai un autre boulot qualifié et je fus virée de ce boulot aussi. Je m'en foutais. J'allais la jouer avec eux comme eux avec nous. Une fois, je fus embauchée comme comptable. J'y connaissais rien,

mais après avoir décroché le boulot, j'achetai quelques livres de « comptabilité facile » et quand quelque chose m'échappait j'invoquais le fait que nous utilisions un système différent dans la dernière boite où je travaillais.

Ce travail impliquait des opérations sur de fortes sommes d'argent et ils devaient souscrire une assurance me concernant. Pour ce faire, ils doivent vérifier vos antécédents. Le boulot était pas mal et le patron était sympa. C'était un excellent moyen d'apprendre la comptabilité et le métier d'assureur. Je savais qu'ils me vireraient dès que le rapport arriverait, mais je m'en fichais. Un jour, mon patron jeta un rapport de détective sur mon bureau. Il y avait mon nom dessus. Je déglutis péniblement, certaine que c'était mon dernier jour dans la boite. Plus j'avançais dans la lecture plus ma surprise augmentait. Le rapport confirmait tout ce que j'avais dit : « Le sujet a fréquenté tel ou tel lycée », « le sujet a été diplômé de telle ou telle université », « le sujet a travaillé pour telle ou telle société ». Ils racontaient même que je vivais dans une rue calme bordée d'arbres, qu'ils avaient parlé à mes voisins et appris que j'étais une personne bien sous tous rapports. J'étais pliée en deux tout le long du chemin du retour. Tout est mensonge en amérike, et la raison pour laquelle ça continue, c'est que tant de gens y croient.

Mais ma patience s'épuisait et j'avais un caractère abominable. Je ne perdais pas de temps pour dire aux autres ce que je pensais d'eux et j'étais la première étonnée de ma franchise. Bonnie me répétait à tout bout de champ : « Lève le pied, tu vas trop vite, tu vas finir par te prendre une amende. » Elle était presque aussi agitée et folle que moi. On regardait les choses se passer et on les tournait en dérision. Le monde avait l'air tellement vaste et les dés tellement pipés et on ne voyait absolument pas comment on aurait pu y changer quelque chose. Bonnie m'encourageait à arrêter de mentir au sujet de la fac et à y aller pour de bon. « Si tu es assez intelligente pour les berner, alors tu es assez intelligente pour jouer leur jeu. » Je savais que ce qu'elle disait était plein de bon sens, mais j'avais détesté mes derniers jours au lycée et je n'avais aucune envie de faire encore des études.

Une autre personne ne me lâchait pas avec cette histoire de retourner à la fac ; c'était mon ami du Kenya. Nous étions

vraiment devenus bons amis et on s'appréciait plus comme amis que comme amants. Il étudiait l'économie à Long Island et nous avions peu l'occasion de nous voir. Parfois, le week-end, nous passions du temps ensemble. C'était l'une des rares personnes que je connaissais qui prenait au sérieux presque tout ce qu'il entreprenait et dont la conversation ne portait pas uniquement sur son petit monde mais sur le monde entier. Un week-end nous nous étions mis d'accord pour sortir ensemble. Je pense que nous étions censés aller écouter quelqu'un dans un club jouer du Count Basie. Mon appartement semblait avoir été frappé par une espèce de cyclone, et j'essayais de dégager la porte sans le laisser entrer. Il réussit, je ne sais plus trop comment, à jeter un œil à l'intérieur. « Non », a-t-il dit « on va nulle part. Comment tu peux vivre comme ça ? Si ton appartement ressemble à ça, j'ose même pas imaginer comment c'est dans ta tête. »

Malgré mon embarras je devais admettre qu'il avait raison. Toutes mes affaires étaient éparpillées, des vêtements traînaient partout. C'était un vrai capharnaüm. Il a proposé de m'aider à nettoyer et à m'organiser au lieu de sortir. « Tu t'en sortiras si tu es organisée. Tu peux faire presque tout ce que tu veux, à partir du moment où tu es bien organisée. » Je me suis dit qu'il avait raison. Il était temps de mettre un petit peu d'ordre dans ma vie. Il était temps de se prendre en main. La vie était comme un bus : on pouvait être passager et suivre le mouvement, ou on pouvait conduire. J'avais pas l'ombre d'une idée pour ce qui était de la destination, mais ce que je savais c'est que je voulais conduire. La première chose que je ferais, ai-je décidé, serait de reprendre les cours. Je suis retournée à la maison pour vivre avec ma mère dans son nouvel appartement à Flushing dans le Queens.

CULTURE

je dois avouer que les valses
me laissent de marbre.
je n'ai aucune sympathie
pour les symphonies.

je suppose que j'ai fredonné le Blues
trop tôt,
et j'ai passé trop de minuits
à pleurer sous la pluie.

11

Le 19 juillet 1973, alors que j'étais toujours incarcérée à la maison d'arrêt du comté de middlesex, je fus emmenée à Brooklyn, à la kour de district des états-unis pour le district Est de New York[40] compétente pour juger tous les crimes fédéraux commis dans les comtés de Brooklyn et du Queens. J'y fus conduite sur mandat fédéral pour l'audience de mise en accusation d'Andrew Jackson et moi-même concernant le braquage d'une banque dans le comté de Queens le 23 août 1971. Bien qu'il y eut cet été-là de nombreux actes d'accusation contre moi un peu partout dans l'état de New York dont je n'étais même pas au courant, je ne risquais pas d'avoir raté celui-là. L'image tirée de la vidéo-surveillance montrant une femme en train de braquer la banque avec un flingue avait été mise sur des avis de recherche qui avaient été placardés dans toutes les stations de métro, toutes les banques et les bureaux de poste, et s'étaient étalés en pleine page dans les journaux. Les avis de recherche apparurent le 24 août 1971, et restèrent même après mon arrestation le 2 mai 1973.

Sous la photo il était écrit Joanne Deborah Chesimard. Et au-dessus ces mots : « RECHERCHÉE POUR BRAQUAGE DE BANQUE : récompense de 10 000 $. »

Après que les fédéraux eurent pris un cliché de moi et relevé mes empreintes, je fus mise en accusation, je plaidai non coupable, et je fus renvoyée à la maison d'arrêt le jour même. Je n'entendis plus parler de cet acte d'accusation jusqu'au 1er janvier 1975, date à laquelle le gouvernement fédéral m'emme-

40. Le nom officiel d'une cour de district est « cour de district des États-Unis pour... » suivi du nom du district.

na de nouveau à la kour du district est, dans le but de me photographier cette fois-ci.

Le procureur avait requis que je sois photographiée sous le même angle, avec le même type de lunettes, de perruque et de robe que la femme filmée par les caméras de surveillance pendant le vol. Le juge, porc raciste notoire, allait à coup sûr accorder la requête. J'ai décidé de ne pas m'y soumettre. Les raisons de ce refus étaient pour moi évidentes. Mettez n'importe qui dans un costume de singe et il finira par avoir l'air d'un singe. En plus, quelqu'un m'avait expliqué certaines combines du FBI. Ils vous prennent en photo sous le même angle que l'image de vidéosurveillance et superposent les deux en transparence. Si par malheur, vous avez deux yeux, un nez et des lèvres un tant soit peu au même endroit, vous finissez par ressembler au braqueur, et ce en dépit de votre véritable apparence physique. Lors de mon inculpation, je les avais laissés prendre autant de photos de moi qu'ils le souhaitaient, et, pour ma part ça suffisait amplement.

Nous entrons en salle d'audience. Le juge siège. La salle d'audience a été réaménagée. Des agents du FBI munis d'appareils photo, sont juchés sur des tables. Des fédéraux en groupe s'agitent frénétiquement comme des mouches attirées par la merde. Ils attendent que ça chauffe. Evelyn se lève et fait sa déclaration. Le juge l'ignore et ordonne que je sois photographiée. Je refuse, en formulant mes objections aussi fermement que possible. En une fraction de seconde, des marshals et des agents du FBI fondent sur moi, sur chaque parcelle de mon corps. On dirait qu'ils essaient de m'arracher la tête des épaules. Le juge a ordonné que je sois photographiée séance tenante, et que soit employée toute la force nécessaire pour que les photos soient prises telles que le FBI souhaite qu'on les prenne.

Le FBI, les marshals et moi nous retrouvons au sol, et je suis en dessous. J'entends Evelyn au loin. « Qu'il soit consigné que les marshals tordent les bras de ma cliente dans le dos ». « Qu'il soit consigné que les marshals étouffent ma cliente. » « Qu'il soit consigné que cinq marshals malmènent ma cliente. » Evelyn poursuit sans faillir tandis que les marshals me tordent dans tous les sens, me secouent, m'étranglent, me donnent des coups de pied, et essaient carrément de me soumettre par la force. L'agres-

sion dure encore et encore tandis qu'Evelyn, coup après coup, la fait inscrire au procès-verbal. Et puis, c'est fini. Les marshals me ramènent dans l'enclos. Je gis sur le banc comme une poupée de chiffon vidée de son rembourrage, j'ai l'impression d'avoir été piétinée par un troupeau de bisons.

Evelyn revient pour un entretien avocat. Elle a l'air lasse. D'une lassitude aussi intense que la fatigue qui pèse sur mon corps.

« J'en reviens pas », s'exclame-t-elle. « Comment va ton bras ? Ça va ? »

Plus ou moins, lui dis-je. Tout mon corps me fait mal, et mon mauvais bras est engourdi. Je suis impressionnée par le sang-froid dont Evelyn a fait preuve. Je réalise combien ça a dû être éprouvant pour elle de regarder l'agression tout en la faisant calmement inscrire au procès-verbal. J'admire sa retenue et sa lucidité. Elle insiste pour qu'on appelle une infirmière et qu'elle m'examine.

« T'as entendu ça ? me demande-t-elle.

— Ouais, j'ai entendu.

— J'ai hâte de voir les transcriptions. S'ils ne les effacent pas, les propos de ce stupide trou du cul figureront noir sur blanc dans le procès-verbal. S'ils ne les effacent pas, on va pouvoir éjecter ce sombre crétin de l'affaire. »

Evelyn a un air rebelle et triomphateur, comme si elle venait de botter les fesses de quelqu'un.

« Bon sang, de quoi tu parles ? demandé-je.

— T'as pas entendu ? Il a déclaré, publiquement, qu'il pensait que tu étais coupable. Il a admis publiquement qu'il était partial. Tu ne l'as pas entendu ?

— Je crois que j'étais un peu prise ailleurs à ce moment-là. Et ça veut dire quoi ?

— Ça veut dire qu'on va pouvoir se débarrasser de sa tronche de crétin. Et n'importe qui d'autre sera préférable. Ce juge veut ta peau, et il est prêt à en venir aux pires extrémités pour te juger et te condamner. Si nous sommes obligés d'aller au procès avec lui, je crains que notre unique espoir ne soit en cours d'appel.

— J'espère bien qu'ils n'effaceront pas le procès-verbal. »

Evelyn et moi restons là à spéculer sur les risques qu'il soit modifié. Selon elle, le juge est trop bête pour seulement réaliser

ce qu'il a dit. Je crains que le juge ne relise la transcription et la fasse modifier. Evelyn pense que le juge est trop raciste et trop arrogant pour se soucier du procès-verbal. Au final c'est elle qui a raison. Elle dépose une requête, sur la base de la transcription, pour que le juge soit dessaisi de l'affaire. C'est ce qui arrive après une attente qui semble interminable, et un nouveau juge est assigné.

Mais avant que j'aille en jugement pour cette affaire-ci, les puissants décidèrent que je devais d'abord être jugée dans une affaire d'enlèvement dans l'état de New York à la kour suprême de Brooklyn. J'étais accusée d'avoir kidnappé un dealer avec demande de rançon le 28 décembre 1972. C'est Evelyn qui me défendait et il y avait deux autres accusés. L'un était Rema Olugbala (Melvin Kearney), membre de la Black Liberation Army que je connaissais bien. L'autre accusé était un jeune frère du nom de Ronald Myers. Les audiences d'avant procès, pour l'examen des requêtes préliminaires, furent imprégnées d'une atmosphère de paranoïa. La mienne. Parmi toutes mes connaissances, personne n'avait jamais entendu parler de Ronald Myers, et personne ne comprenait pourquoi il avait été ciblé sur ce coup monté en particulier. Pour tout dire, je me demandais si ce n'était pas une sorte d'agent infiltré. Tout ça semblait tellement bizarre.

Enfin, une réunion conjointe, organisée par ordonnance du tribunal, eut lieu. Je demandai à Rema ce qu'il pensait de Ronald Myers. Il me répondit que selon lui, Ron était juste un frère qui avait eu la malchance d'être piégé en même temps que nous : une victime innocente. Mais cette affaire était tellement curieuse que je n'arrivais pas à y voir clair. Une réunion juridique conjointe fut organisée entre Ronald Myers accompagné de son avocat, un jeune Noir du nom de James Carroll, et Evelyn et moi-même. Dès que je le vis, la plupart de mes soupçons se dissipèrent.

Il avait dix-neuf ans mais en paraissait seize. Il émanait de lui un calme, une douceur et une honnêteté qu'un agent de police aurait été, selon moi, incapable de feindre. Il semblait aussi perplexe et dépassé que nous. En l'écoutant parler, je ressentis comme un instinct de protection maternelle. Nous, nous étions des révolutionnaires, a priori préparés à de telles éventualités. Durant des années, nous avions dénoncé et milité contre les complots fomentés par les porcs pour tuer et empri-

sonner des activistes politiques Noirs. Mais voir ce jeune Noir au regard tendre rendait la chose encore plus abominable. C'était une époque où le cynisme était roi et nous avions adopté des attitudes particulièrement cyniques pour y faire face. Nous étions tous passés maîtres dans l'art de raconter des blagues rageuses et amères sur la justice, l'égalité et la « liberté démocratique ». Mais voir ce frère éveilla en nous, des soi-disant vétérans, une indignation morale si vive que nous avons été frappés d'un regain d'énergie. J'épluchai les pièces à conviction et les dossiers de la police sans relâche. Il émanait de Rema de la tension, du mystère et de la détermination. Nous savions que l'état voulait notre peau et nous étions plus que jamais résolus à ne pas les laisser faire.

Les surveillantes sont venues et ont retourné ma cellule. Il était évident qu'elles cherchaient quelque chose ; tantôt montées sur des chaises, tantôt à quatre pattes, on aurait dit des chiennes de chasse. Elles semblaient aux abois. J'essayais de deviner ce qu'elles pouvaient bien chercher. Une des surveillantes Noires, qui était à peu près correcte, me jetait de drôles de regards. Une autre, qui avait toujours été hostile, plastronnait. Peu de temps après qu'elles ont quitté ma cellule, j'ai essayé de me rencarder pour savoir ce qui se passait. Finalement la nouvelle m'est parvenue. Rema Olugbala était mort. Il s'était tué en essayant de s'échapper du centre de détention de Brooklyn. La corde de fortune qu'il utilisait pour s'évader s'était rompue. Je me sentais trop sonnée pour faire quoi que ce soit. Ou dire quoi que ce soit. Des sœurs m'ont aidée à remettre ma cage en ordre. Il n'y avait rien à dire. Un Noir de plus était mort en essayant d'arracher sa liberté. En moi c'était l'ébullition. Je devais réagir et les possibilités qui s'offraient à moi étaient, dans l'ensemble, dérisoires.

Ce n'était pas ça que j'aurais désiré. Ça ne disait pas la moitié de ce que j'aurais voulu dire. Mais je suppose que c'est ce que je pouvais faire de mieux à ce moment-là. J'ai écrit un poème.

Pour Rema Olugbala – Jeune frère
Ils pensent qu'ils t'ont tué.
Mais je t'ai vu hier,

debout mains dans les poches
attendant qu'on passe enfin aux choses sérieuses.
Je t'ai vu sourire de ton sourire « rien à foutre », le sang
dans les yeux,
ton cœur pompant la liberté
Jeune Frère !

Ils pensent qu'ils t'ont tué.
Mais je t'ai vu hier
sur le terrain de basket.
La peau noire, brillante de sueur,
lançant ton ballon explosif droit au panier
pile sur la cible.
Il n'y aura pas de match à la prochaine
parce que tu joues à peine.

Ils pensent qu'ils t'ont tué.
Mais je t'ai vu hier
dos contre le mur,
muscles bandés contre les chaînes,
tes yeux absorbaient la vérité.
Tes lèvres la disaient.
Ton cœur apprenait l'amour.
Et ton esprit la haine.
Le sang prêt à couler
vers la liberté.
Jeune frère !

Les jeunes frères n'ont pas de sang à perdre
dans des seringues, sur des planchers de bar,
dans des terres étrangères
à retarder la liberté d'autres jeunes frères.
Nous n'avons pas besoin de sang fatigué.
Pas de sang anémique. Aucun caillot de sang
dans notre corps nouveau.

Ils pensent qu'ils t'ont tué.
Mais je t'ai vu hier.
Tous les jeunes frères
ont dû t'transfuser.
Tout ce sang fort.
Tout ce sang fertile.
Tout ce sang en colère
qui coule dans tes veines
en route vers demain.

Quand nous sommes retournés au tribunal la fois d'après j'ai tressailli quand j'ai vu les chaises vides. Affalée, apathique, totalement indifférente aux débats, je pensais à Rema. Il était question de telle audience, telle autre, de cette requête et puis une autre, et je n'y comprenais rien. Mais Evelyn elle, était bien présente ; elle ne laissait rien passer et formulait toutes ses objections à « faire consigner ». Je m'ennuyais à mourir, j'étais complètement dans la lune et je le suis restée jusqu'à la sélection du jury.

Il y avait deux procureurs : un type extrêmement laid, gros, avec une gueule de lyncheur et un autre, mince, plutôt jeune, barbu, avec une tête de loup-garou. Je ne me rappelle même pas leurs noms. Le juge s'appelait William Thompson, et c'était un homme Noir, à ma grande surprise. Je suppose que l'affaire lui avait été confiée parce qu'ils étaient absolument convaincus que nous serions condamnés et qu'ils s'étaient figuré qu'un juge Noir donnerait, au moins, une illusion de justice. Thompson était un drôle de numéro : il s'asseyait rarement et se promenait constamment dans la salle d'audience. Bien qu'on ne puisse en aucun cas le soupçonner d'œuvrer en notre faveur — et de toute façon sa carrière politique n'aurait certainement pas été facilitée par notre acquittement — la kour n'avait pas cette atmosphère débridée de lynchage que nous rencontrions habituellement.

Le processus de sélection des jurés me marqua vraiment. S'il y a une personne au monde capable d'écrire un livre sur la façon dont un avocat Noir peut choisir un jury et éliminer d'un panel les jurés hostiles, racistes et partiaux, c'est bien Evelyn. J'étais fascinée quand je la regardais. Elle était tout sucre tout

miel quand elle commença le voir-dire avec les jurés. Au début, presque tous les jurés blancs commençaient par affirmer qu'ils n'avaient pas de préjugés. Quand Evelyn avait fini de leur poser des questions, nous avions appris qu'ils n'avaient ni amis, ni voisins Noirs, qu'ils s'opposeraient à ce que leurs enfants épousent une personne Noire, ou qu'ils avaient déjà utilisé le terme nègres ou un autre terme péjoratif pour désigner les Noirs. Au bout d'un certain moment, beaucoup de blancs demandaient à être excusés avant même qu'Evelyn ne leur pose des questions. Un bon nombre d'entre eux préféraient être excusés plutôt que de voir leurs sentiments envers les Noirs, les militants radicaux Noirs et les Black Panthers interrogés et examinés. Quand on sait que le défenseur type d'accusés Noirs ne pose, en général, que quelques questions superficielles aux jurés potentiels, on comprend pourquoi tant de Noirs finissent en prison. Mais même avec toute l'énergie qu'Evelyn avait mise dans le processus, c'était un combat difficile et de longue haleine. Au final, nous sommes toutefois parvenus à réunir quatre ou cinq Noirs dans le jury, ce qui est un exploit dans n'importe quel tribunal d'amérike, hormis à Washington D.C. Le procureur a même eu le culot de réclamer des récusations péremptoires supplémentaires afin de pouvoir virer certains des jurés du panel.

Le plus dur pour moi en salle d'audience était de me taire, de rester bien tranquillement assise et de souffrir en silence. Evelyn en était bien consciente et avait volontiers consenti à ce que je fasse office de co-conseil. Elle avait beau rester sceptique sur ma capacité à contre-interroger les principaux témoins, elle convint que ce serait une excellente idée que je fasse la déclaration préliminaire. Finalement, après des nuits de rédaction à la faible lumière de ma cellule, j'ai prononcé ma déclaration. Comme je n'ai jamais aimé parler en public, j'étais vraiment nerveuse, mais j'ai fait de mon mieux pour transmettre au jury un peu de ce que je ressentais :

M. le juge Thompson, Mes frères et sœurs, Mesdames et messieurs du jury.

J'ai décidé d'intervenir en tant que co-conseil et de faire cette déclaration préliminaire, non pas parce que je me fais des illusions sur mes compétences juridiques, mais parce qu'il est

impératif que je vous dise certaines choses. J'ai passé bien des jours et des nuits derrière les barreaux à méditer sur ce procès, ce scandale. Et à mon avis, seul quelqu'un qui a connu intimement cette folie comme je l'ai connue peut être à la hauteur de ce qu'il y a à dire. Et si je vous semble nerveuse, ce n'est pas qu'une impression. C'est tout simplement parce que je sais que cette occasion ne se présentera qu'une fois alors que tant de choses dépendent de cet instant. Il faut que je lise cette déclaration préliminaire sinon je crains d'en oublier la moitié. Je vous prie d'être patients.

Ce ne sera pas une déclaration préliminaire classique. Tout d'abord parce que je ne suis pas avocate, et ensuite parce que ce qui m'est arrivé, ainsi que ce qui est arrivé à Ronald Myers, ne vient pas de nulle part. Une longue série d'événements et de comportements ont conduit à notre présence dans cette salle.

Quand nous étions dans cette salle d'audience pour la sélection du jury j'ai écouté le juge Thompson vous parler du système de justice amérikain. Il a parlé de la présomption d'innocence ; il a parlé d'égalité et de justice. Ses mots étaient comme un merveilleux rêve dans un monde merveilleux. Mais ça fait deux ans et demi que j'attends qu'on me juge. Et la justice, de mon point de vue, n'a pas été le rêve amérikain. Ça a été le cauchemar amérikain. Il fut un temps où je voulais croire qu'il y avait une justice dans ce pays. Mais la réalité m'a percutée de plein fouet et a fait voler mes rêveries en éclats. En attendant mon procès, je suis devenue experte de la justice ou, plutôt, de l'absence de justice.

Je me suis retrouvée assise à côté d'une femme enceinte qui tirait quatre-vingt-dix jours de prison pour avoir volé une boîte de Pampers et j'ai assisté à la télé à la grâce d'un président qui avait volé des millions de dollars et était responsable de la mort de milliers d'êtres humains. À quelles fins ? Pour la paix dans l'honneur[41] ? Nixon a été gracié sans être jamais passé en jugement, sans qu'il n'y ait de reconnaissance officielle de sa culpabilité pour aucun de ces crimes ou sans avoir jamais passé un seul jour en prison. Qui d'autre pourrait commettre des crimes parmi les plus horribles et les plus destructeurs de l'histoire et être payé 200 000 dollars par an avec l'argent des contribuables ? Ford a déclaré avoir gracié Nixon parce que la famille de Nixon avait assez souffert. Eh bien, qu'en est-il des milliers de familles dont les fils ont perdu la vie au Vietnam ? Et

41. Expression employée par Nixon en 1973 au sujet des Accords de Paris.

qu'en est-il des millions de personnes qui ont été condamnées à la pauvreté dès la naissance, à vivre comme des animaux et à travailler comme des chiens ? Qu'en est-il des familles qui ont des fils et des filles en prison, qui n'ont pas les moyens de payer une caution ou même des avocats pour leurs enfants ? Où est la justice pour eux ?

Quel genre de justice est-ce ?

Où les pauvres vont en prison et où les riches passent à travers les mailles du filet.

Où les témoins sont embauchés, achetés ou soudoyés.

Quand les preuves sont inventées ou fabriquées.

Où les gens sont jugés non pas à cause d'actions criminelles, mais à cause de leurs convictions politiques.

Où était la justice pour les hommes d'Attica ?

Où était la justice pour Medgar Evers, Fred Hampton[42], Clifford Glover ?

Où était la justice pour les Rosenberg[43] ?

Et où est la justice pour les Peuples Autochtones que nous appelons présomptueusement Indiens ?

Je ne suis pas jugée parce que je suis une criminelle ou parce que j'ai commis un crime. Je n'ai jamais été reconnue coupable d'aucun crime dans ma vie. Ronald Myers n'est pas jugé parce qu'il a commis un crime. Il avait dix-neuf ans lorsqu'il s'est rendu, après avoir vu sa photo dans les journaux. Il pensait que les policiers constateraient immédiatement leur erreur. J'ai rencontré Ronald Myers pour la première fois il y a environ huit mois dans la salle de réunion des avocats. C'était une réunion étrange, quelque chose que j'espère ne jamais avoir à revivre. J'ai été choquée de voir à quel point il était jeune. Et peu importe l'issue de ce procès, je ressentirai toujours de l'amertume pour ce qui est arrivé à Ronald Myers et ce qui m'est arrivé, à moi.

---

42. Medgar Evers, militant noir membre de la NAACP, a été assassiné en 1963 par un suprématiste blanc membre du Ku Klux Klan, Byron De La Beckwith Sr. Celui-ci ne sera condamné que trente ans plus tard, en 1994, au bout de trois procès. Fred Hampton, 21 ans, dirigeant du Black Panther Party pour l'Illinois, a été assassiné en 1969 chez lui, dans son sommeil, lors d'un assaut mené conjointement par le FBI et la police de Chicago. Malgré son jeune âge, il était l'un des leaders les plus charismatiques et prometteurs du BPP.

43. Ethel Rosenberg et son époux Julius Rosenberg, un couple de new-yorkais communistes, ont été arrêtés pour espionnage au profit de l'URSS en 1950 et exécutés en 1953.

Je ne pense pas qu'il s'agisse d'une coïncidence si nous nous retrouvons devant un tribunal. Cette affaire n'est qu'un exemple de plus de ce qui se passe dans ce pays. Tout au long de l'histoire de l'amérike, des gens ont été emprisonnés à cause de leurs convictions politiques et accusés d'actes criminels pour justifier cette incarcération.

Ceux qui ont osé dénoncer les injustices dans ce pays, aussi bien les Noirs que les blancs, ont payé cher ce courage, parfois de leur vie. Marcus Garvey, Stokely Carmichael, Angela Davis, les époux Rosenberg et Lolita Lebron ont tous été accusés de crimes en raison de leurs convictions politiques. Martin Luther King a été incarcéré plusieurs fois pour avoir mené des manifestations non-violentes. Pourquoi, vous demandez-vous probablement, ce gouvernement voudrait-il nous mettre en prison, Ronald Myers ou moi ? À mon avis, la réponse à cette question est très simple : pour la même raison que ce gouvernement a toujours emprisonné tous ceux qui ont défendu la liberté, tous ceux qui ont dit donnez-moi la liberté ou donnez-moi la mort.

Au cours du processus de voir-dire, nous vous avons interrogés sur le mot « radical ». Il y avait une raison à cela. À la fin des années soixante et au début des années soixante-dix, ce pays était en plein bouleversement. Un important mouvement populaire, contre la guerre, contre le racisme, dans les universités, dans les rues et dans les communautés Noires et Portoricaines, s'était levé. Ce gouvernement, les services de police locaux, le FBI et la CIA ont lancé une guerre totale contre les personnes qu'ils considéraient comme des radicaux. C'est seulement aujourd'hui, que nous découvrons, à cause des enquêtes sur le FBI et la CIA, combien leurs méthodes étaient répandues et à quel point elles étaient, et sont toujours, criminelles. Tout comme les sorcières furent brûlées à Salem, ce gouvernement a lancé une chasse aux sorcières contre les personnes qu'ils considéraient comme « des militants radicaux ».

Un nombre incalculable de personnes ont été tuées ou emprisonnées. Les Berrigans, les 7 de Chicago, les Panther 21, Bobby Seale[44] ainsi que des milliers de manifestants anti-guerre

44. Daniel Berrigan et son frère Philip étaient deux prêtres catholiques militants anti-guerre. Ils furent condamnés à trois ans de prison à la fin des années 60 suite à une action contre la guerre du Vietnam. Les 7 de Chicago furent accusés, entre autres, d'association de malfaiteurs et d'incitation à l'émeute suite à des manifestations contre la guerre du Vietnam à Chicago à l'occasion de la Convention nationale démocrate de 1968. Bobby Seale, membre du BPP, est le huitième accusé. Il sera jugé séparément. Lors de son procès, il est ligoté et bâillonné.

ont été victimes de ces chasses aux sorcières. Certains d'entre vous se disent peut-être qu'aucun gouvernement ne ferait cela. Eh bien, tout ce que vous avez à faire c'est de vous renseigner par vous-même sur l'histoire de ce pays, de regarder autour de vous pour voir ce qui se passe aujourd'hui. Tout ce que vous avez à faire est de vous demander, qui contrôle le gouvernement ? Et qui sont les victimes de ce contrôle ?

Depuis que vous êtes dans cette salle d'audience, vous avez entendu sans cesse répéter le nom de la Black Liberation Army. Ceux d'entre vous qui sont dans le jury ont été interrogés sur ce que vous aviez lu ou vu à la télévision sur la BLA et sur ce que vous pensiez de la BLA. La plupart d'entre vous ont déclaré que vous pensiez que la Black Liberation Army était une organisation radicale. Vous avez déclaré que ce que vous avez lu ou entendu provenait des médias de l'ordre établi. Les principaux réseaux de télévision et de radio, le *Times*, le *Post* et le *Daily News*. J'ai lu les mêmes articles que vous. J'ai vu les mêmes programmes d'information que vous. Pour ce qui est des médias, j'ai appris à ne rien croire de ce que j'entends et croire la moitié de ce que je vois. Mais je peux vous assurer que si j'étais simplement madame Tout-le-Monde et que je prenais pour argent comptant tout ce que je lisais, j'aurais lu ces articles et j'en serais arrivée à la même conclusion : JoAnne Chesimard, Ronald Myers, et toutes les autres personnes qu'on qualifie de radicaux sont une bande de cinglés anti-blancs, anti-flics, armés jusqu'aux dents et une bande de maniaques fanatisés, se battant pour une cause abstraite et fumeuse.

Mais dans ce pays, un pour cent de la population contrôle soixante-dix pour cent des richesses. Et c'est ce un pour cent, les dirigeants des grandes entreprises, qui contrôlent les politiques des médias d'information et qui déterminent ce que vous et moi nous entendons à la radio, lisons dans les journaux, voyons à la télévision. Il est plus pertinent selon nous de réfléchir aux sources d'information de ces médias. Le service de police et le bureau du procureur. Pas un seul grand journal, pas une seule chaîne de télévision ne nous a jamais posé la moindre question sur quoi que ce soit, ni à mes avocats ni à moi-même. Les gens sont jugés et condamnés dans les journaux et à la télévision avant même de mettre les pieds dans une salle d'audience. Une personne accusée d'avoir volé une voiture devient un réseau international de vol de voitures. Un homme est accusé d'avoir

participé à une bagarre en état d'ébriété et le gros titre c'est : « Un dangereux forcené a un accès de folie. »

Au cours des années soixante-dix, les médias ont créé le titre parfait pour les unes, le titre qui allait faire vendre leurs journaux à coup sûr : la Black Liberation Army. Selon eux, la BLA était partout. Le moindre incident était imputé à la Black Liberation Army. Les titres sensationnels font vendre. Les médias façonnent l'opinion publique et les conséquences sont souvent tragiques.

Avant de prêter serment comme juré, on vous a demandé ce que vous saviez de la Black Liberation Army ou de ses positions. La plupart d'entre vous ont cependant répondu qu'ils pensaient que la Black Liberation Army était une organisation « radicale ». J'aimerais m'arrêter là-dessus un instant. La Black Liberation Army n'est pas une organisation : c'est bien plus que cela. C'est un concept, un mouvement populaire, une idée. Beaucoup de personnes différentes ont dit et accompli beaucoup de choses différentes au nom de la Black Liberation Army.

L'idée d'une armée de libération Noire est née des conditions de vie dans les communautés Noires : misère, logement insalubre, chômage massif, soins médicaux médiocres et éducation de seconde zone. L'idée est née parce que les Noirs ne connaissent ni égalité, ni liberté dans ce pays. Parce que quatre-vingt-dix pour cent des hommes et des femmes dans les prisons de ce pays sont Noirs et du Tiers-Monde. Parce que des enfants de dix ans sont abattus dans nos rues. Parce que la drogue a envahi nos communautés, prospérant sur la désillusion et la frustration de nos enfants. Le concept de la BLA est né de l'oppression politique, sociale et économique des Noirs dans ce pays. Et là où il y a de l'oppression, il y aura de la résistance. La BLA fait partie de ce mouvement de résistance. La Black Liberation Army se bat pour la liberté et la justice pour tous.

Tandis que les grandes entreprises font d'énormes bénéfices non imposables, le montant des impôts pour les travailleurs ordinaires grimpe en flèche. Alors que les politiciens font le tour du monde gratuitement, ils réduisent les bons alimentaires pour les pauvres. Alors que les politiciens augmentent leurs propres salaires, des millions de personnes sont licenciées. Cette ville est au bord de la faillite et pourtant des centaines de milliers de dollars sont engloutis dans ce procès. Je ne comprends pas qu'un gouvernement soit si désireux de dépenser des millions

de dollars dans l'armement, l'exploration de l'espace — jusqu'à la planète Jupiter même — alors qu'il ferme des garderies et des casernes de pompiers.

J'ai lu la déclaration d'indépendance, et j'ai une grande admiration pour cette déclaration :

« Nous tenons pour évidentes pour elles-mêmes les vérités suivantes : tous les hommes sont créés égaux ; ils sont doués par le Créateur de certains Droits inaliénables ; parmi ces droits se trouvent la Vie, la Liberté et la recherche du Bonheur. Les Gouvernements sont établis parmi les Hommes pour garantir ces droits, et leur juste pouvoir émane du consentement des gouvernés. Toutes les fois qu'une Forme de gouvernement devient destructive de ce but, le Peuple a le Droit de la changer ou de l'abolir et d'établir un nouveau Gouvernement, en le fondant sur les principes et en l'organisant en la forme qui lui paraîtront les plus propres à lui donner la Sûreté et le Bonheur. »

Ces mots ont une résonance particulière en cette année de bicentenaire du pays. Je voudrais contribuer à faire de ce monde un monde meilleur pour ma fille et pour tous les enfants de ce monde ; pour tous les hommes et les femmes de ce monde.

Mais comprenez bien que ce n'est pas la BLA que l'on juge ici. C'est moi que l'on juge ici. C'est Ronald Myers que l'on juge ici. Et l'accusation est celle d'enlèvement et de vol à main armée et la prétendue victime est un dealer de drogue, un vendeur d'héroïne, un homme du nom de James Freeman.

Nous vivons à New York, et il est impossible de ne pas voir l'horreur, la déchéance et la douleur associées à la dépendance à l'héroïne. La plupart d'entre vous ont vu le nombre ahurissant de jeunes vies aspirées dans l'oubli, de jeunes transformées en mort-vivants à cause de l'usage de drogues. Beaucoup d'entre vous ont vu des mères sans défense regarder leurs enfants se transformer en squelettes piquant du nez, en qui elles ne peuvent plus avoir confiance. Et beaucoup d'entre vous ont vu les rêves, le potentiel de toute une génération de jeunes, emportés dans la fosse sans fond d'une seringue. Et ces victimes ont aussi leurs victimes : le nombre incalculable de personnes qui ont été agressées, cambriolées et dépouillées par des vampires créés par la drogue, des vampires uniquement obsédés par leur poison.

Nous allons vous démontrer que James Freeman est un menteur. Nous allons vous démontrer que les autres témoins à charge sont tous des amis, des parents, des amants ou des

employés de James Freeman et qu'ils sont des menteurs. Vous constaterez par vous-même qu'ils font partie d'une machination et qu'on leur a donné des instructions.

Messieurs, mesdames du jury, les vies humaines sont un sujet sérieux. Je vous ai déjà dit que je n'avais aucune foi dans ce système judiciaire, et croyez-moi, c'est vraiment le cas. J'en ai trop vu. Si la justice existait, je ne serais pas là à m'adresser à vous. Vous avez été choisis pour être les représentants de la justice. Vous et vous seuls. Vous avez dit que vous pourriez juger cette affaire sur la base de preuves. Ce que je dis maintenant n'est pas une preuve. Ce que le procureur dit n'est pas une preuve. Vous pouvez être d'accord ou pas avec mes convictions politiques. Ce n'est pas elles que l'on juge ici. Je les ai seulement évoquées pour vous permettre de comprendre le contexte politique et émotionnel dans lequel cette affaire arrive face à vous.

Bien que ce tribunal nous considère comme des pairs, beaucoup d'entre vous viennent de milieux différents, ont eu des éducations différentes, et des vécus différents. Il est important que vous compreniez certaines de ces différences. Je vous demande seulement d'écouter attentivement. Je vous demande seulement d'écouter non seulement ce que disent ces témoins, mais aussi comment ils le disent.

Nos vies ne sont ni plus ni moins précieuses que les vôtres. Nous vous demandons seulement d'être aussi ouverts et justes que vous voudriez que nous le soyons si nous étions assis dans le box du jury pour déterminer votre culpabilité ou votre innocence. Nos vies et les vies qui nous entourent dépendent de votre équité. Je vous remercie.

Quand l'accusation commença sa plaidoirie, les témoins se succédèrent à la barre. Je ne me souviens plus de leur nombre, mais le défilé n'en finissait plus. Le procès était un cirque. Toute la stratégie soigneusement planifiée, soigneusement répétée par le FBI et la police locale de New York commença à s'effondrer dès que les témoins furent contre-interrogés. L'accusation voulait tellement et à tout prix obtenir une condamnation dans cette affaire qu'ils eurent recours à des dispositifs stupides et théâtraux qui se retournèrent contre eux. Un témoin, également dealer de drogue, clopina jusqu'à la barre à l'aide d'une canne, comme s'il était au bord de la tombe. Interrogé sur la source de

ses « blessures », il déclara qu'il les avait reçues il y a plusieurs années au moment de « l'enlèvement ». Le procureur et lui avaient dû oublier comment il avait débarqué en swinguant dans la salle, de toute évidence en parfaite santé, pour me désigner lors d'une audience d'identification il y a à peine quelques jours. Au cours du contre-interrogatoire, il fut obligé de reconnaître qu'il était bien entré dans la salle d'audience quelques jours auparavant sans aucun boitement visible et sans « l'aide » de sa canne. Il était le seul témoin qui prétendait pouvoir m'identifier catégoriquement, parce que j'avais « passé des week-ends chez lui ». Mais il ne connaissait pas la couleur de mes yeux.

Le prétendu témoin clé, James Freeman, la supposée « victime », raconta l'histoire déchirante de son enlèvement et de sa captivité, durant laquelle on l'avait forcé à ingérer des drogues. L'accusation ne s'était pas attardée sur le fait que Freeman était un dealer déjà condamné. Nous savions qu'il avait des liens avec le FBI, mais ce n'est qu'après son contre-interrogatoire par James Carroll, l'avocat de Ronald Myers, que la réalité de la collusion entre lui et le FBI apparut au grand jour. Freeman déclara à la barre qu'il était un informateur payé par le FBI. Quand on lui demanda s'il avait été payé par le FBI pour me piéger, il a répondu qu'il « ne pouvait pas en parler ».

À l'issue de la plaidoirie d'accusation, nos requêtes pour un rejet de l'accusation furent refusées, et nous avons mis en place notre défense. Evelyn et Martha Pitts, une bonne amie à moi, travaillaient 24h/24. Comme nous n'avions pas les moyens de payer les enquêteurs, elles firent toute l'enquête de terrain. Martha, infirmière diplômée, enquêta sur l'affirmation de Freeman selon laquelle il avait été drogué. Evelyn courait comme une folle après la fin des sessions au tribunal à la recherche de témoins pour passer à la barre. Dans l'ensemble ça me paraissait vain, puisque je ne voyais pas comment trouver des témoins de la défense dans une affaire qui était un coup monté. Au moment où nous avons appelé notre premier témoin, Evelyn se frottait les mains et respirait la satisfaction.

« On va se les farcir cette fois-ci », dit-elle avec un sourire jusqu'aux oreilles. « Ils n'ont pas creusé assez profond pour enterrer la vérité. »

Et c'était bien le cas. Les documents requis par la cour à l'administration nationale des alcools prouvèrent que le bar appartenait à quelqu'un d'autre, et non au témoin qui avait déclaré en être le propriétaire. Le véritable propriétaire témoigna qu'il avait fermé le bar avant l'enlèvement présumé, qu'il s'y était rendu quotidiennement pendant la période où il avait servi de lieu de « séquestration ». Il avait fermé la porte à clé en sortant et n'avait autorisé personne à l'utiliser. Au moment du crime présumé, le bar était fermé depuis un an. La conclusion irréfutable et évidente était qu'en fait, il n'y avait pas de bar, pas de « lieu » du crime présumé et, par conséquent, pas de crime. Des dossiers médicaux et des témoignages médicaux d'experts montrèrent que l'estomac de Freeman ne contenait que quelques aspirines, ce qui corroborait difficilement son témoignage selon lequel il avait été drogué avec des substances qu'il ne pouvait pas identifier ; des drogues qu'il avait été contraint d'ingérer et qui lui avaient fait perdre connaissance pendant plusieurs heures.

Et sans surprise, le 8 décembre 1975, après quatre mois de procès, le jury nous acquitta, Ronald Myers et moi.

12

Lorsque je suis entrée au Manhattan Community College[45], j'avais la ferme intention d'obtenir un diplôme en gestion d'entreprise et de décrocher ensuite un emploi dans le marketing ou la publicité. En réalité, je n'ai suivi qu'un seul et unique cours de gestion. L'histoire, la psychologie et la sociologie m'intéressaient bien plus que des cours pour apprendre à vendre n'importe quoi à n'importe qui.

C'était vraiment une chance. J'avais repris les cours à une époque où le combat politique et les mobilisations prenaient de l'ampleur, à une époque où la conscience Noire et le nationalisme étaient en pleine résurgence. C'était aussi une chance d'être tombée sur cette université-là.

Il y avait un pourcentage très élevé d'étudiantes et d'étudiants Noirs et du Tiers-Monde — plus de cinquante pour cent — au Manhattan Community College. Et il y avait beaucoup d'activité tant sur le campus qu'en dehors. Les Golden Drums, l'organisation Noire du campus, présidée par un frère intègre et rigoureux nommé Henry Jackson, militaient pour qu'il y ait davantage de cours d'études Noires, d'enseignants Noirs, de programmes adaptés aux besoins des étudiants Noirs et de la sensibilisation culturelle. Ils proposaient toutes sortes de cours de culture africaine, du dessin, de la danse, etc. Par le bouche-à-oreille ou grâce aux panneaux d'affichage, on nous branchait sur les concerts, les pièces de théâtre, les lectures de poésie, et d'autres choses encore. Je fus soufflée par les Last Poets, un

45. Les Community College sont des établissements d'études supérieures avec un ancrage régional ou local, offrant des formations de cycle universitaire de deux ans.

groupe de jeunes poètes Noirs. Jusque-là ma conception de la poésie était restée très européenne, mais la poésie des Last Poets se déclamait en phrasés africains, se scandait au rythme de tambours africains, et parlait de révolution. Quand on revenait de leur salle sur la 125e Rue — qui s'appelait le Blue Guerrilla je crois — on était tellement enthousiastes, gonflés à bloc, qu'on ne remarquait même pas la longueur du trajet de retour en métro.

Si avant ma reprise d'études je me laissais souvent déborder, là c'était comme si j'avais des ailes. Chaque jour, j'apprenais et je changeais. Même l'image que j'avais de moi changeait, tout comme ma conception de la beauté. Un jour, un ami m'a demandé pourquoi je ne portais pas mes cheveux en Afro, au naturel. Honnêtement, l'idée ne m'avait jamais traversé l'esprit. À cette époque, les Afros ça ne courait pas les rues. Mais plus j'y pensais, plus l'idée me plaisait. J'avais toujours détesté me roussir les cheveux : les oreilles brûlées, le lissage fumant, l'odeur infecte de tes propres cheveux en train de brûler. Combien de nuits avais-je passées à essayer de dormir avec des bigoudis, retenus par des foulards qui m'enserraient la tête comme un garrot. J'avais peur d'aller à la plage, peur de marcher sous la pluie, peur de faire l'amour passionnément les chaudes nuits d'été si le lendemain matin je devais me lever pour aller bosser. J'avais peur que mes cheveux « régressent ». Qu'ils régressent vers quoi ? Le diable ou l'Afrique. La permanente c'était encore pire. S'efforcer de rester assise calmement pendant que la soude creusait son chemin vers ma cervelle. Les touffes de cheveux qui tombent. La sensation que les cheveux sur ta tête sont ceux de quelqu'un d'autre.

Et puis je me suis rendu compte que toute une nouvelle génération de femmes Noires dissimulaient leur chevelure sous des perruques. Par honte de leurs cheveux – quand il leur en restait. C'était triste et révoltant. À l'époque, j'avais un conk[46], mais le coiffeur appelait ça les « assouplir ». Pour revenir au naturel, il a carrément fallu le couper. J'ai fait ça moi-même, puis j'ai dû attendre des heures sous la douche pour réussir à faire fondre le reste. Enfin, mes cheveux étaient libres ! Dans le métro le lendemain, les gens me dévisageaient, mais mes amis à

46. De « congolene », défrisage chimique à la soude.

l'université m'ont soutenue et encouragée. Les gens ont raison quand ils disent que ce qui importe ce n'est pas ce vous avez sur votre tête, mais ce que vous avez à l'intérieur. On peut avoir des idées révolutionnaires et les cheveux défrisés. Et on peut avoir une Afro et trahir les Noirs. Mais selon moi, notre présentation, notre style personnel reflètent toujours ce que l'on souhaite dire sur nous-mêmes. Se coiffer d'une certaine manière ou porter certains vêtements, c'est dire quelque chose de soi. Si toute sa vie durant, on maltraite et transforme ses cheveux pour imiter la texture de cheveux d'un autre groupe racial, alors on envoie un message et ce message est clair. Je me fiche que ce soit un conk ondulé, des boucles en latex ou que sais-je encore, on envoie un message.

Il s'agissait pour moi d'envoyer un message clair. Voici la personne que je suis et c'est ainsi que je m'aime. Voici ce que je trouve beau. On pourrait passer une vie entière à découvrir des coiffures africaines, tant il en existe, et tant d'autres coiffures créatives et naturelles restent encore à inventer. Pour moi ça comptait, non seulement parce que ça me permettait de me sentir bien, mais aussi à cause de ce que ça représentait dans le monde dans lequel je vivais. Dans un pays qui essaie d'effacer totalement l'image des Noirs, qui nous dit constamment que nous ne sommes rien, que notre culture ne vaut rien, j'estimais, et j'estime toujours, essentiel que nous véhiculions en permanence des messages positifs sur nous-mêmes. Notre désir d'émancipation doit se manifester dans tout ce que nous sommes et dans tout ce que nous faisons. Nous nous sommes trop longtemps accommodés d'un mode de vie négatif, d'une culture négative et nous devons agir en pleine conscience pour nous débarrasser nous-mêmes de cette influence négative. Peut-être que dans une époque future, tous les êtres humains seront libres et égaux et la façon de se coiffer ou de s'habiller n'aura plus aucune espèce d'importance. Alors il n'y aura plus d'oppresseurs à imiter ou à éviter d'imiter. Mais pour l'heure je pense qu'il est important que nous nous présentions et que nous nous vivions comme des hommes et des femmes Noirs forts et fiers, ayant l'Afrique comme boussole.

Ça faisait très peu de temps que j'avais repris les études que déjà un frère en cours de maths me parlait des Golden Drums.

Après avoir assisté à quelques réunions, j'étais conquise. Ils m'appelaient sœur, ils se réjouissaient de me voir aux réunions, ils s'inquiétaient de savoir comment je me débrouillais en cours et s'intéressaient sincèrement à moi.

L'une des nombreuses conférences programmées par les Golden Drums portait sur un esclave qui avait conspiré, planifié et combattu pour conquérir sa liberté. Ici même en amérike. Jusque-là toute ma connaissance de l'histoire des Africains en amérike se résumait à George Washington Carver et ses expériences avec des arachides, et à l'Underground Railroad. Harriet Tubman avait toujours été mon héroïne, et elle symbolisait pour moi ce qu'avait été la résistance Noire. Mais je n'avais jamais imaginé que des centaines de Noirs s'étaient unis pour se battre pour leur liberté. Le jour où j'ai découvert Nat Turner j'étais tellement affectée que je l'ai ressenti physiquement. Je débordais tellement d'adrénaline que j'avais du mal à me contenir. J'ai parcouru tous les bouquins que ma mère possédait. Je n'ai trouvé nulle part trace de Nat Turner.

J'avais grandi en croyant que les esclaves n'avaient pas résisté. Je me rappelle la honte que je ressentais quand nous abordions l'esclavage à école. Les enseignants nous faisaient croire que les Noirs n'avaient joué aucun rôle dans « l'émancipation » officielle de l'esclavage. C'était les blancs qui nous avaient libérés.

Après cette découverte, je ne lâchais plus les livres. Je lus tout de J. A. Rogers à Julius Lester. De Sonia Sanchez à Haki Madhubuti (Don L. Lee). Je vis des pièces de dramaturges Noirs comme Amiri Baraka et Ed Bullins. C'était incroyable. Un monde nouveau s'ouvrait à moi. Je rencontrais aussi beaucoup de sœurs et frères dont le niveau de politisation était bien plus élevé que le mien — des personnes Noires qui avaient acquis des connaissances, non seulement à travers la lecture mais aussi en participant à la lutte, qui discutaient de Denmark Vesey, Gabriel Prosser, Cinque, ou encore de Nat Turner, parce qu'elles s'étaient donné du mal pour en apprendre davantage sur notre histoire et nos combats.

Nombre d'entre nous ont une conception erronée de l'histoire des Noirs en amérike. Ce qu'on nous enseigne dans le système scolaire public est généralement inexact, déformé,

et truffé de mensonges éhontés. L'un des mensonges les plus répandus c'est que Lincoln a libéré les esclaves, que la guerre civile a été menée pour libérer les esclaves, et que l'histoire des Noirs en amérike est celle d'un progrès lent mais continu, que les choses se sont améliorées petit à petit. Croire ces mythes peut nous amener à commettre de graves erreurs dans l'analyse de notre situation actuelle et la planification de nos actions futures.

Abraham Lincoln n'était en aucun cas un ami des Noirs. Notre sort ne faisait pas vraiment partie de ses préoccupations. Dans sa célèbre réponse au rédacteur en chef Horace Greeley en août 1862, il déclara ouvertement :

> Mon objectif primordial dans ce combat c'est de sauver l'Union, pas de préserver ou détruire l'esclavage. Si je pouvais sauver l'Union en ne libérant aucun esclave, je le ferais ; et si je pouvais la sauver en libérant tous les esclaves, je le ferais ; et si je pouvais la sauver en n'en libérant qu'une partie, je le ferais aussi.

Lincoln fut élu président en 1860. Immédiatement après se tint une convention en Caroline du Sud où l'état vota à l'unanimité sa propre sortie de l'Union. Avant même l'investiture de Lincoln, la Floride, la Géorgie, l'Alabama, le Mississippi, la Louisiane et le Texas lui emboîtèrent le pas. Dans son discours inaugural le 4 mars 1861, Lincoln déclara que l'esclavage était légal en vertu de la constitution et qu'il n'avait ni le droit ni l'intention de l'abolir. Il promit également de faire respecter l'application de la Loi sur les Esclaves Fugitifs[47], qui permettait aux propriétaires d'esclaves du Sud de « récupérer » leurs esclaves qui s'étaient échappés dans les États du Nord. Cette loi donnait dans les faits le droit à tout homme blanc en possession d'un « certificat de propriété » de kidnapper tout homme, femme ou enfant Noir « libre » dans le Nord et de les réduire à nouveau en esclavage. Suite à cette prise de position, Lincoln fut ample-

47. Dans un contexte de conflits entre les états Nordistes et les états Sudistes, au sujet de l'entrée dans l'Union de nouveaux états en tant qu'états libres ou esclavagistes, le Fugitive Slave Act de 1850, qui fait partie du compromis de 1850 et qui durcit la loi de 1793 sur la capture des esclaves fugitifs, est une concession faite au Sud.

ment critiqué par les abolitionnistes Noirs. Ford Douglas, un esclave en fuite qui accompagnait Frederick Douglass pendant ses tournées contre l'esclavage dans l'Ouest, fustigea la position de Lincoln, en ces mots :

> En ce qui concerne l'abrogation de la Loi sur les Esclaves Fugitifs, Abraham Lincoln partage la même position que celle de l'ancien parti Whig[48] en 1852... Ici, donc, Abraham Lincoln est en faveur de l'application de cette infâme Loi sur les Esclaves Fugitifs, qui anéantit non seulement la liberté de chaque homme Noir aux États-Unis, mais aussi pratiquement la liberté de chaque homme blanc, car, en vertu de cette loi, il n'y a pas un seul homme à l'heure actuelle ici-bas qui ne pourrait être arrêté aujourd'hui sur la foi du simple témoignage d'un autre homme, et, après un procès ex-parte, renvoyé promptement à l'esclavage et aux chaînes.

Le 12 avril 1861, les troupes sudistes firent feu sur Fort Sumter, en Caroline du Sud, déclenchant ainsi la guerre de Sécession. La réponse des nordistes fut galvanisante. Des millions d'entre eux qui jusque-là s'étaient montrés indifférents ou partagés face à la sécession du Sud prirent le train de la défense de l'Union en marche. Mais l'enthousiasme fut de courte durée. Comme ils considéraient déjà les travailleurs Noirs dans le Nord comme des concurrents, les Nordistes blancs, de peur de perdre encore plus d'emplois au profit des Noirs, refusèrent de s'engager en nombre suffisant pour que le Nord puisse gagner la guerre. Lorsque la loi de conscription fut promulguée, des dizaines de milliers de travailleurs blancs descendirent dans la rue à New York et tabassèrent et assassinèrent toutes les personnes Noires qu'ils purent trouver. On estime qu'entre quatre cent et un millier de Noirs furent tués à la suite de ces prétendues émeutes de la conscription de New York. Les émeutes de la conscription et le meurtre de Noirs eurent également lieu dans d'autres villes du Nord.

Lincoln s'était à l'origine opposé à ce que les Noirs combattent pendant la Guerre de Sécession et avait déclaré :

48. Le Parti whig (1834-1860) était un parti politique américain de droite libérale, qui s'opposa à la politique expansionniste du président Andrew Jackson.

> J'admets que l'esclavage est à la racine de la rébellion, et au moins son sine qua non. ... Je veux bien aussi reconnaître que l'émancipation nous aiderait en Europe. ... Je reconnais, en outre, que cela aiderait quelque peu le Nord, quoique pas autant, je le crains, que vous et ceux que vous représentez l'imaginent. . . . Puis, à n'en pas douter, cela affaiblirait les Rebelles en les privant de leurs travailleurs, ce qui est d'une grande importance ; mais je ne suis pas convaincu que nous pourrions faire beaucoup avec les Noirs. Si nous devions les armer, je crains qu'en quelques semaines les armes ne se retrouvent dans les mains des Rebelles. *(Histoire de la race noire en Amérique,* Vol. II, p. 265.)

Les Blancs du Nord étaient plus qu'enthousiastes à l'idée que les Noirs combattent durant la guerre. Un couplet populaire publié dans les journaux de l'époque reflétait le sentiment de beaucoup de Nordistes :

> Certains disent que c't une sacrée honte
> D'laisser la négraille aller au front
> É' qu'eul métier de s'faire tuer
> C'est au blanc qu'c est réservé ;
> Mais quant à moi juré sur mon âme,
> Ici on est tell'ment libéraux
> Que Sambo je vais l'laisser à m'place s'faire tuer
> Et ça tous les jours d'lannée.

Ce n'est qu'en 1863 que Lincoln publia la Proclamation d'Émancipation. Mais le document eut peu d'effet immédiat. Il libérait seulement les esclaves des états confédérés ; les esclaves dans les états loyalistes demeuraient esclaves. Lincoln ne croyait pas de toute évidence que les Noirs pourraient vivre aux États-Unis en tant que citoyens égaux. Durant l'un des débats Lincoln-Douglas, il déclara :

> Si l'on me donnait tous les pouvoirs possibles, je ne saurais quoi faire concernant l'institution existante. Mon premier élan serait d'affranchir tous les esclaves et de les envoyer au Libéria — leur terre natale. Mais un instant de réflexion me convaincrait que, en dépit des grands espoirs... qu'on peut mettre à long terme dans cette perspective, passer soudainement à l'acte

est chose impossible... Que faire alors ? Les libérer tous et les garder parmi nous comme subalternes ? Il est certain que leur condition en serait améliorée ? Je pense que je n'en maintiendrais en esclavage à aucun prix, cependant pour ma part la question n'est pas assez évidente pour condamner des gens sur ce sujet. Les libérer tous et en faire, politiquement et socialement, nos égaux ? Mes propres sentiments s'y refusent et, s'ils s'y prêtaient, on sait bien que la grande masse des blancs ne partagerait pas cette idée.

Lincoln était un fervent partisan de l'exportation massive des Noirs quelle que ce soit la destination. En 1865, à la fin de la guerre, il demanda au général Butler d'explorer la possibilité d'utiliser la marine pour déporter les Noirs en Haïti ou dans d'autres régions des Caraïbes et de l'Amérique du Sud.

Il est également important de comprendre que la guerre de Sécession ne fut pas menée pour libérer les esclaves. C'était une guerre entre deux systèmes économiques, une guerre pour le pouvoir et le contrôle des états-unis par deux factions séparées de la classe dirigeante : au Sud les blancs riches propriétaires d'esclaves, et au Nord les riches industriels blancs. La bataille se jouait entre une économie plantationnaire esclavagiste et une économie manufacturière industrielle.

Une révolution industrielle était en cours dans les années qui précédèrent la guerre civile. Des inventions telles que l'égreneuse, le télégraphe, les bateaux à vapeur et les trains à vapeur avaient complètement transformé les modes de fabrication, de transport, d'exploitation minière, de communication, d'agriculture, et de commerce. La quantité de biens produits n'était plus déterminée par le nombre de personnes impliquées dans le processus de fabrication mais par la capacité des machines. L'amérike n'était plus un pays qui produisait des matières premières pour les pays industriels en Europe. En 1860, le recensement établissait que 1 385 000 personnes étaient employées dans la manufacture et que le sixième de la population totale dépendait directement de l'activité de manufacture. Et quand on ajoutait les employés, les travailleurs des transports et les commerçants, ce nombre était encore plus élevé.

Comme les centres de production commençaient à croître, les immigrés européens furent importés comme source de main-d'œuvre bon marché. Entre 1820 et 1860 plus de cinq millions arrivèrent aux états-unis. Bien que le Sud eût de nombreuses filatures de coton en fonction, les usines étaient de petite taille et leur nombre augmentait lentement. En 1850, la valeur de biens manufacturés produits dans les états « libres » du Nord équivalait à quatre fois la valeur de celle des états « esclavagistes » du Sud. L'expansion industrielle s'accompagna d'une expansion de la crise économique et de la menace d'effondrement industriel.

Même s'il y avait eu des crises économiques par le passé, elles n'avaient pas entraîné trop de privation pour les masses, les gens vivant généralement dans les fermes. Mais avec tous ces gens dans les villes, des dépressions économiques ça voulait dire du chômage, donc aucun moyen d'acheter de la nourriture, des vêtements et aucun moyen de payer un logement. Le premier krach important est arrivé en 1825, suivi par d'autres dépressions en 1829, 1837, 1847, et une grave dépression en 1856. La récession de 1857 détruisit presque complètement le mouvement ouvrier naissant. La pauvreté dans les villes du Nord et du Sud était stupéfiante. Haillons, saleté, conditions de vie sordides, faim, et misère étaient les mots utilisés pour décrire les ghettos des années 1800.

Pour résoudre les problèmes dans les villes industrielles, beaucoup réclamèrent des réformes telles que l'abolition de la prison pour dettes, la suppression des lois qui empêchaient les hommes blancs qui n'étaient pas propriétaires de voter, l'éducation gratuite, le droit de grève, la fin du travail des enfants, l'établissement d'une journée de travail de dix heures, et l'octroi de terres dans l'Ouest à des pauvres des villes. Les grands patrons proposèrent l'expansion du capitalisme et de l'industrie dans d'autres parties du pays. Et c'est là que les capitalistes du Nord entrèrent en conflit avec les propriétaires d'esclaves du Sud.

Les capitalistes du Nord voulaient que de nouveaux états intègrent l'Union en tant qu'états « libres ». Les propriétaires d'esclaves voulaient que de nouveaux états rejoignent les états « esclavagistes ». Pour maintenir l'équilibre des forces, le Nord et le Sud avaient adopté plusieurs compromis. Le principal était

le Compromis du Missouri. Les capitalistes du Nord craignaient que les propriétaires d'esclaves n'ouvrent des usines et produisent à moindre coût parce qu'ils n'avaient pas de salaires à payer. Les travailleurs blancs craignaient de perdre leur emploi à cause de l'esclavage. Les propriétaires de plantations du Sud, bien sûr, voulaient faire en sorte que le système de l'esclavage se développe à travers le pays.

L'ensemble des différences entre le Nord et le Sud étaient d'ordre économique, pas moral. Pour que les capitalistes puissent contrôler l'économie et le système politique, le système esclavagiste devait tomber.

En 1856, le parti républicain fraîchement créé choisit Abraham Lincoln, un ancien whig, comme premier candidat présidentiel. Il perdit. En 1860, il fut de nouveau candidat avec un programme fort, en trois points :

1. Exclure l'esclavage des territoires[49].
2. Instaurer des droits de douane élevés, protectionnistes.
3. Promulguer une loi sur la propriété familiale offrant une ferme de taille moyenne à quiconque était disposé à cultiver la terre.

Le programme avait été conçu pour séduire les riches capitalistes du Nord, les travailleurs blancs pauvres, les agriculteurs et les abolitionnistes. Pour une infime part de la population uniquement, l'abolition de l'esclavage était une question morale, et l'écrasante majorité des blancs qui soutenaient l'abolition de l'esclavage ou qui avaient combattu dans l'armée de l'Union le firent parce qu'ils croyaient que c'était dans leur intérêt, pas par amour ou par souci des Noirs.

PETIT À PETIT je m'impliquais davantage dans des activités militantes. Je commençais à reprendre le contrôle de ma vie. Avant de retourner à l'université, je savais que je ne voulais pas être une intello qui passe sa vie dans les livres et les bibliothèques sans rien savoir de ce qui se passe dans le monde. La théorie sans la pratique, c'est tout aussi limité que la pratique

49. Territoires de l'ouest des États-Unis qui n'avaient pas encore rejoint l'Union.

sans théorie. Les deux doivent aller de pair. J'étais déterminée à faire les deux.

C'était essentiellement en écoutant les gens que je me tenais à la page. Les étudiants Noirs qui fréquentaient le Manhattan Community College appartenaient à toutes sortes d'organisations. Il y avait des musulmans Noirs, des garveyites, l'Organisation de l'Unité Afro-Américaine de Malcolm X (OAAU), des membres de diverses organisations communautaires et culturelles, et quelques membres de la nouvelle garde de la NAACP. Nous nous rassemblions et discutions de tous les sujets possibles et imaginables. J'écoutais bien plus que je ne parlais, mais chaque fois que je ne comprenais pas je posais des questions. Parfois les discussions et les débats étaient si vifs qu'ils duraient jusqu'à 23 heures, heure à laquelle les cours du soir se terminaient et le bâtiment fermait.

L'une des premières organisations que je suis allée rencontrer était une organisation garveyite qui avait une grande salle sur la 125e Rue. Je venais de terminer un livre sur Marcus Garvey. En fait, je n'avais découvert que récemment son existence. C'était vraiment regrettable. Il avait été ici même à la tête d'un des mouvements de Noirs les plus importants que l'amérike ait connus et je n'en avais pourtant entendu parler qu'une fois adulte. Un des frères qui étudiait à la fac m'a invitée à une réunion publique.

Cette réunion se déroulait à l'étage. Il devait y avoir des centaines de chaises dans la salle. Je suis arrivée un peu en avance et il n'y avait pas foule. J'ai repéré le frère qui m'avait invitée, et il m'a présentée aux dix ou quinze personnes qui étaient déjà là. Notre petit groupe s'est assis pour discuter en attendant que les autres arrivent. Ils ne sont jamais arrivés. Il était clair que tout le monde se connaissait et assistait à ces réunions depuis longtemps. Au bout d'un moment, un conférencier est monté sur le podium. Il m'a souhaité la bienvenue à la réunion, puis il a prononcé un discours passionné. Ensuite, ils se sont tous succédé sur le podium pour prononcer des discours comme s'ils faisaient face à une salle bondée. Les autres applaudissaient à tout rompre. Je me suis sentie triste. Ils étaient si gentils, si sincères, mais leur cercle s'était tellement restreint qu'ils en étaient réduits à se faire des discours les uns aux autres.

NUL MOUVEMENT ne peut survivre s'il ne se développe pas constamment et s'il n'évolue pas avec son époque. S'il ne se développe pas, il stagne, et sans le soutien du peuple, aucun mouvement de libération ne peut exister, peu importe la pertinence de son analyse de la situation. C'est pour cela que le travail politique et la mobilisation sont cruciaux. Si vous ne vous confrontez pas aux problèmes qui préoccupent le peuple et si vous ne faites pas des propositions constructives, vous n'aurez jamais le soutien du peuple. La première chose que l'ennemi essaie de faire c'est d'isoler les révolutionnaires du reste des masses, en faisant de nous des monstres horribles et repoussants afin que notre peuple nous déteste.

Ceux dont nous entendons parler en général ce sont les prétendus leaders responsables, ceux qui sont « responsables » aux yeux de nos oppresseurs. Tout comme nous n'entendons jamais parler d'une partie des hommes et des femmes Noirs qui ont lutté âprement, inlassablement tout au long de notre histoire, nous n'entendons jamais parler de nos héros actuels.

Les écoles que nous fréquentons sont le reflet de la société qui les a créés. Jamais personne ne vous apportera l'éducation dont vous avez besoin pour le renverser. Personne ne vous apprendra votre véritable histoire, personne ne vous enseignera qui sont vos vrais héros, s'il sait que cette connaissance vous aidera à vous libérer. L'objectif de l'école en amérike c'est de faire des lavages de cerveau à coups d'amérikanisme, donner aux gens des miettes d'éducation, et leur fournir les compétences nécessaires pour occuper les postes que la bonne marche du système capitaliste exige. Tant que nous compterons sur le système éducatif amérikain pour nous instruire, nous resterons ignorants.

Les parents d'élèves du quartier d'Ocean Hill-Brownsville à Brooklyn militaient, comme tous les parents Noirs un peu partout dans New York à cette époque, pour avoir plus de contrôle sur les écoles de leurs communautés. Ils voulaient avoir leur mot à dire sur ce que leurs enfants apprenaient, sur la manière dont leurs écoles étaient dirigées, et sur le choix des enseignants. Ils voulaient que les conseils scolaires locaux aient un pouvoir d'embauche et de licenciement des enseignants dans

leurs districts, mais le conseil scolaire de la ville et l'American Federation of Teachers[50] s'y opposaient.

Tout un groupe du Manhattan Community College s'est massé dans le métro et a pris le train pour se rendre à une manifestation organisée par les parents d'Ocean Hill-Brownsville. Dès que nous sommes sortis sur le quai, nous avons rencontré des étudiants de CCNY[51]. On aurait cru que le train tout entier se rendait à cette manifestation, qui était une manifestation comme je les aime.

Une marée de visages Noirs. Fiers, vivants, en colère, disciplinés, optimistes, et, surtout, empreints de cette sororité et cette fraternité que j'adorais. Plusieurs parents, ainsi que le principal Noir qu'ils avaient tenu à faire embaucher, se sont adressés à la foule. Une professeure Noire, un gele[52] noué autour de la tête, nous a expliqué à quel point il était important que nous les Noirs contrôlions nos écoles. Elle faisait de grands gestes avec les bras en parlant. Tout le monde a adoré son discours. Nous étions tous enivrés par l'atmosphère. Comme si l'air était agité d'une danse endiablée.

Quand ça s'est terminé, je n'avais aucune envie de rentrer chez moi. Elles sont rares les expériences qui vous procurent ce sentiment agréable de plénitude, qui ressourcent autant. C'est ce qu'on ressent quand on se bat pour sa propre liberté.

La majorité d'entre nous considéraient que le premier pas vers la libération, c'était la prise de contrôle de nos quartiers. Nous nous sommes assis dans la station de métro, complètement grisés. Quand un train arrivait, nous le laissions passer. Tout d'abord, nous allions prendre le contrôle des écoles ; puis celui des hôpitaux ; et ensuite nous prendrions le contrôle des universités, du logement, etc., etc. Les agences pour l'emploi, les centres d'aide sociale, et les agences municipales, étatiques et fédérales, tout cela serait géré par la communauté.

---

50. Fédération américaine des professeurs ; syndicat des enseignants fondé à Chicago en 1916, le deuxième plus grand en nombre de membres aux États-Unis.

51. Le City College of New York (*College* de la ville de New York) qui dépend de l'Université de la ville de New York.

52. Le gele est un type de foulard d'origine yoruba.

« Attendez une minute, a dit quelqu'un. Vous allez l'trouver où le fric pour faire marcher tout ça ?

— On va mettre en place un contrôle communautaire des banques, a répondu quelqu'un d'autre.

— Vous feriez bien de prendre le contrôle de l'armée aussi, parce que les banques vont pas vous laisser toucher à leur fric sans rien faire.

— Nous allons prendre le contrôle des institutions politiques dans notre communauté. Ensuite, on prendra la majorité des sièges à la chambre des représentants, au sénat, au conseil municipal, à la mairie, et dans toutes les autres administrations possibles. Nous allons prendre le contrôle des institutions politiques pour allouer de l'argent aux personnes qui en ont besoin.

— Vous prenez vraiment vos rêves pour des réalités, a dit quelqu'un. Vous pouvez contrôler les institutions sociales et les institutions politiques, mais à moins de contrôler les institutions économiques et militaires, vous n'irez pas loin. »

Tout le monde s'est tu, en pleine réflexion.

« On est censés faire quoi alors, rester là les bras croisés ?

— Lutter pour le contrôle communautaire c'est qu'une première étape. Il y a des limites à ce qu'on peut faire comme ça. Ce qu'il faut c'est une révolution. »

Tout le monde s'est mis à commenter les propos du frère. Nous étions tous confus, mais nous étions tous enthousiastes. C'était vraiment LA chose que j'adorais de cette époque. Nous étions vivants et nous étions enthousiastes et nous étions convaincus qu'un jour nous serions libres. Pour nous, la question n'était pas de savoir si oui ou non ça arriverait. La question c'était de quelle manière.

Nous commencions toujours par parler de réforme pour finir par parler de révolution. Hormis pour des petites miettes par-ci par là, le réformisme n'était de toute évidence pas la solution. J'avais dépassé le stade où je croyais encore aux réformes, mais la révolution était un gros point d'interrogation. Je croyais, de tout mon cœur, qu'elle était possible. Mais la question était de savoir comment.

J'AVAIS BEAUCOUP ENTENDU parler de la Republic of New Afrika[53] et je m'étais promis de m'y intéresser de plus près. Le gouvernement provisoire de la Republic of New Afrika prônait la création d'une Nation Noire au sein des états-unis, composée de ce qui est actuellement la Caroline du Sud, la Géorgie, l'Alabama, le Mississippi et la Louisiane. À l'époque, je trouvais qu'ils étaient un peu fous et un peu sur une autre planète, mais en les côtoyant j'eus une bonne impression et l'idée d'une nation Noire me séduisait.

La première fois que j'ai assisté à un de leurs événements, je me suis régalée de l'ambiance, et l'audace tranquille qui s'en dégageait m'a plu. Le cadre était gai et avait des airs de carnaval. Une assemblée de frères battaient des messages Watusi, Zulu et Yoruba sur des tambours. Des groupes de sœurs et de frères dansaient sur les rythmes de la terre-mère jusqu'à ce que leurs peaux soient luisantes de sueur. Les discours se tissaient entre les chansons et les poèmes. Des sœurs et frères radieux aux Afros imposants avec d'amples tenues africaines se promenaient fièrement dans les allées. Des frères au crâne rasé, en rangers et uniformes militaires à épaulettes léopard, se tenaient bras croisés, l'air menaçant. Des petites filles avec des geles noués autour de la tête couraient en riant et de minuscules petits garçons portaient de minuscules petits dashikis. Les gens s'interpellaient avec des noms comme Jamal, Malik, Kisha, ou Aiesha. L'encens de bois de santal et de noix de coco flottait dans l'air. Des drapeaux rouges, noirs et verts descendaient du plafond aux côtés d'affiches de Malcolm et Marcus Garvey. Des jeunes hommes au visage grave, en jeans et vestes de treillis vertes, distribuaient des tracts. Des sœurs et des frères à l'allure exotique parés de rouge, noir et vert, assis derrière des tables recouvertes de feutre vendaient de l'encens, des boucles d'oreilles de perles, et un assortiment d'autres articles.

« Paix, ma sœur, dit une voix. Est-ce que tu veux devenir citoyenne ?

---

53. La Republic of New Afrika (RNA) est une organisation nationaliste noire séparatiste qui fut fondée en 1968. L'un de leurs objectifs était de créer un État noir dans le sud des États-Unis. Robert Franklin Williams fut élu premier président de la RNA.

— Quoi ? demandai-je, sans avoir la moindre idée de ce dont elle me parlait.

— Citoyenne, répéta-t-elle. Est-ce que tu veux devenir citoyenne de la Republic of New Afrika ?

— Comment devient-on citoyenne ?

— C'est simple, il suffit juste d'inscrire ton nom dans le livre des citoyens.

— C'est tout ?

— Ouais, tu veux un nom ?

— Un nom ?

— Oui, ma sœur, un nom. Si tu veux un nom africain, demande à ce frère là-bas, il t'en donnera un. »

Le frère qu'elle m'avait désigné portait une longue tunique assortie à son pantalon et son chapeau, une sorte de fez. Il portait plusieurs colliers faits de perles, d'os, de coquillages et de morceaux de bois. Son oreille gauche était percée, les traits de son visage étaient tendus sous l'effet de la concentration, et les veines de son front palpitaient.

Sans réfléchir une seconde de plus j'y suis allée pour changer mon nom. Le frère m'a regardée, m'a posé quelques questions dont je ne me souviens plus, puis il a commencé à secouer vigoureusement un récipient. Il a jeté le contenu — c'était des coquillages — sur un carré de tissu. À l'issue d'une longue et attentive observation des coquillages entrecoupée de regards vers moi, le frère a décidé que je m'appelais Ybumi Oladele. Il m'a épelé le nom pendant que j'écrivais, je me suis précipitée à la table de la sœur et suis devenue une citoyenne de la Republic of New Afrika. Ybumi Oladele. J'aimais la sonorité. Douce et musicale, plutôt joyeuse. J'ai noté précautionneusement mon nouveau nom dans mon carnet et j'ai continué à m'imprégner de l'atmosphère, en plein trip sur l'idée d'une nation Noire au cœur de Babylone, une nation de personnes Noires dans le ventre de la bête. À imaginer toute une jeunesse Noire qui s'épanouirait, éduquée dans les écoles Noires par des enseignants aimants, qui lui apprendraient à s'aimer. Des Noirs au contrôle de leur vie, de leurs institutions, travaillant de concert à la construction d'une société bienveillante, et mettant un terme à la longue histoire de souffrance endurée par le peuple Noir aux mains de l'amérike.

Cette idée me faisait planer et tout à coup j'imaginais des bus rouges, noirs et verts, des immeubles décorés de motifs africains, des émissions de télé Noires et des films reflétant la nature profonde de la vie Noire plutôt que le vrai visage du racisme blanc. J'ai tout imaginé, de villes appelées Malcolmville et New Lumumba à une réception pour les dirigeants révolutionnaires du monde entier à la Maison Noire. Effectivement, j'aimais l'idée d'une nation Noire, mais je n'y pensais pas sérieusement comme une solution envisageable. À l'époque, l'idée paraissait tout simplement trop farfelue. Je suppose qu'à cette époque, avoir un nom africain aussi ça faisait un peu farfelu. J'ai dit à mes amis pour le nom, j'en ai parlé pendant quelques jours, et puis j'ai oublié tout ça.

CE NE FUT QUE DES ANNÉES plus tard — après l'université, après davantage d'activisme révolutionnaire et après un mariage — que je commençai véritablement à réfléchir à changer de nom. Le prénom JoAnne commençait à me taper sur les nerfs. J'avais beaucoup changé et je suivais un autre rythme, j'avais la sensation d'être une autre personne. C'était tellement bizarre d'entendre les gens m'appeler JoAnne. Ça n'avait vraiment rien à voir avec moi. Je ne me sentais pas plus JoAnne que Négresse, ou amérikaine. Je me vivais comme une femme africaine. Du matin où je me coiffais avec un peigne afro jusqu'au soir où je glissais dans le sommeil en écoutant du Mingus, je me sentais femme africaine et je m'en réjouissais. Mon grand tableau abstrait en noir et blanc avait été remplacé par des peintures représentant des Noirs et des affiches révolutionnaires. Ma vie était devenue africaine, mon environnement avait pris une saveur africaine, mon esprit s'était paré d'une aura africaine. Des peintures sur mes murs aux bons gros coussins sur le sol, de l'encens qui brûlait dans l'air à la musique qui chaloupait à travers les pièces, toute ma vie évoluait sur des rythmes africains. Mon esprit, mon cœur, et mon âme avaient retrouvé le chemin de l'Afrique, mais mon nom était échoué quelque part en Europe. JoAnne déjà c'était pas terrible mais au moins c'est ma mère qui m'avait donné ce nom. Quant à Chesimard, eh bien, tout ce que je pouvais en déduire c'est qu'un homme nommé Chesimard avait été le maître des ancêtres de mon ex-mari.

Chesimard, comme la plupart des autres noms de famille que les Noirs utilisent aujourd'hui provenaient du grand maître blanc. Les Noirs étaient passés de Mary, propriété de Mme Johnson, et Paul, propriété de M. Jackson, à Mary Johnson et Paul Jackson. Certains soirs, avant de sombrer dans le sommeil, je restais allongée et je cogitais, me demandant combien d'esclaves Chesimard avait possédés en Martinique et combien de fois il les avait battus. Je regardais le plafond en me demandant combien de femmes Noires Chesimard avait violées, combien de bébés Noirs il avait engendrés, et de combien de meurtres de personnes Noires il était responsable.

Ce nom devait disparaître. J'ai pensé à Ybumi Oladele, mais le problème c'est que je n'avais aucune idée de ce que ça voulait dire. Il fallait absolument que mon nouveau nom ait une signification particulière pour moi. À l'époque, il y avait des petites brochures qui étaient publiées avec des listes de noms et leurs significations, mais j'avais du mal à en trouver un que j'appréciais. Beaucoup de noms renvoyaient à des fleurs, des chansons, des oiseaux ou des choses de ce type. D'autres signifiaient né le jeudi, fidèle, loyale, ou même des choses comme larmes, ou petite imbécile, ou celle qui rit. Les noms des femmes étaient très différents des noms d'hommes, qui se traduisaient par fort, guerrier, homme de fer, courageux, etc. Je voulais un nom lié avec la lutte, lié à la libération de notre peuple. J'ai décidé que ce serait Assata Olugbala Shakur. Assata veut dire « celle qui lutte », Olugbala signifie « Amour des autres », et j'ai pris le nom de Shakur par respect pour Zayd et la famille de Zayd. Shakur signifie « qui est reconnaissant ».

INITIALEMENT, la Golden Drums Society concentrait ses efforts sur la culture et l'histoire Noires. Mais après un certain temps, nous avons commencé à nous interroger sur notre rôle en tant qu'étudiants. Nous ne voulions pas nous contenter d'être des magnétophones, qui enregistraient les informations, les faits, les mensonges qu'ils nous servaient, pour tout recracher pendant les examens. Nous avons commencé à imaginer une éducation qui serait pertinente pour nous en tant que peuple Noir, que nous pourrions transmettre ensuite à nos communautés. Nous ne voulions pas apprendre le latin ou le grec ancien. Nous voulions

apprendre des choses que nous pourrions utiliser pour aider à libérer notre peuple.

L'une de nos premières luttes s'est concentrée sur le conseil étudiant. La plupart d'entre nous venaient de familles ouvrières ou pauvres et nous voulions un conseil étudiant qui soit sensible à nos besoins. Nous n'avions pas besoin d'un conseil qui léchait les pieds de l'administration en échange de faveurs et de bonnes notes. Nous voulions un conseil étudiant qui soutienne un programme d'études Noires, un recrutement plus important de professeurs Noirs par l'université et soutienne d'autres causes Noires. En conséquence, la Golden Drums Society et les Students for Democratic Society[54] (SDS) présentèrent une liste commune et gagnèrent à une majorité écrasante.

Très vite, il devint évident que contrôler le conseil étudiant ne suffisait pas. Il n'avait aucun pouvoir réel. Nous passions des résolutions et faisions des propositions que l'administration s'empressait de refuser. Le seul pouvoir que nous avions était sur le budget du conseil étudiant. Au lieu d'inviter en conférence des « chercheurs » réactionnaires ou des politiciens, nous invitions les Young Lords ou le Black Panther Party ou tout autre groupe qui avait un discours pertinent.

Une de nos propositions fut que les étudiants travaillent pendant l'été dans des programmes de rattrapage, pour améliorer le niveau des enfants qui avaient des problèmes en lecture et en mathématiques. Notre idée c'était d'attribuer quelques enfants à chaque élève-enseignant. Ainsi, chacun recevrait l'attention individuelle dont il avait besoin. Le programme devait être complété par des cours pour améliorer l'estime de soi des élèves et leur donner davantage conscience de leur propre histoire. Les étudiants-enseignants travailleraient avec les parents, visiteraient la maison des enfants, et créeraient une sorte de camp de jour en proposant des activités sportives, des voyages, des travaux manuels, etc. Plusieurs profs Noirs de la fac nous aidèrent pour la rédaction de la proposition. À peine fut-elle soumise qu'elle fut rejetée.

L'administration prétendit qu'il n'y avait pas de fonds. Une petite enquête sur les finances, facilitées par des membres Noirs

54. Étudiants pour une société démocratique.

et blancs de la faculté qui se souciaient de la question, révéla que le président de l'université vivait dans une maison sans payer de loyer, que les contribuables lui fournissaient également les services d'un chauffeur et d'une femme de ménage, et que les frais de scolarité, qui n'avaient pas été dépensés au cours des années précédentes, étaient investis en bourse. Un tableau financier plutôt curieux s'esquissait. Après avoir fait part de certains de nos résultats d'enquête à l'administration, on nous informa que l'argent pour le projet avait été trouvé.

En tant qu'étudiante-enseignante, j'enseignais la lecture et les mathématiques le matin, ainsi que l'art et les travaux manuels l'après-midi. Les classes du matin étaient minuscules, tandis que celles de l'après-midi étaient plus grandes, combinant plusieurs des groupes du matin. Le programme était composé de cours sur l'histoire des Noirs, de danse et de tambour, d'éducation physique, de cours de travaux manuels, en plus de la lecture et des maths. Il y avait une excursion tous les vendredis après-midi.

Ma mère trouvait que c'était une vraie plaisanterie que j'enseigne la lecture et l'écriture. Mon orthographe est catastrophique, et mes compétences en mathématiques ne vont pas au-delà de deux plus deux égalent quatre. Pour me préparer à la leçon du jour, je devais étudier aussi dur que les enfants. Mes élèves m'ont stupéfiée. Rien qu'en discutant avec eux on voyait à quel point ils étaient brillants, mais ils obtenaient des notes qui étaient bien inférieures à leur niveau, en lecture et en mathématiques. Il y avait un tel contraste entre l'intelligence dont ils témoignaient en classe et leurs résultats aux devoirs que je ne savais pas par où commencer. Les bouquins avec lesquels nous devions travailler étaient des manuels du type *Reader's Digest*[55] que je refusais d'envisager d'utiliser. Je ne voulais même pas lire ces machins et j'aurais pu mettre ma main à couper que mes élèves n'accepteraient pas de s'en servir. Alors, chaque jour, je tirais du vocabulaire de ces livres, j'en composais une petite histoire, qui selon moi intéresserait les élèves, et je les imprimais à l'aide d'un stencil. J'apportais une grande variété

55. Condensé d'articles de presse et d'extraits de livres, etc., le *Reader's Digest* est un magazine mensuel adressé au grand public avec une orientation plutôt conservatrice.

de livres à l'école pour qu'ils les lisent, et à partir du moment où ils les trouvaient intéressants, ces enfants devenaient des lecteurs insatiables. J'apprenais tout autant qu'eux. Comme je trouvais ça oppressant de jouer la professeure en permanence, j'avais instauré un roulement quotidien. Chacun notre tour, nous devions être professeur. C'était aussi génial pour la discipline car si quelqu'un faisait des siennes durant votre cours, rien ne vous empêchait de lui rendre la pareille. Personne ne voulait de chahut dans son cours alors tout le monde se tenait à peu près tranquille.

Pour enseigner, chacun de nous devait préparer sa leçon et connaître son sujet. Un des garçons de la classe travaillait si dur sur les leçons qu'il me surpassait de loin. J'ignore où il est aujourd'hui, ce qu'il fait, mais s'il n'est pas enseignant c'est vraiment dommage, parce qu'il aurait été génial. Il découpait des images et nous inventait même des jeux basés sur les mathématiques. Mes cours de l'après-midi étaient généralement épuisants. Il y avait de l'argile, de la peinture, du papier mâché sur tout et tout le monde, en particulier sur moi. Après ma première journée de cours, je n'avais qu'une seule envie : trouver un endroit pour pleurer un bon coup. Pour mon premier cours d'art et travaux manuels je n'avais rien de vraiment prêt, alors j'ai demandé à tout le monde de se dessiner. Quand j'ai regardé les dessins, je me suis sentie mal. Tous les élèves étaient Noirs, mais les dessins représentaient énormément de petits enfants blancs aux cheveux blonds, aux yeux bleus. J'étais horrifiée. Je suis rentrée à la maison et j'ai pillé tous les magazines où j'ai pu trouver des photos de personnes Noires. Je suis venue tôt le lendemain et j'ai recouvert les murs de ces photos. Nous avons parlé de ce qui était beau. Nous avons discuté de tous les types de beauté qui existaient dans le monde et des différentes variétés de fleurs sur la planète. Et puis nous avons parlé des différents types de beauté chez les Noirs et de la beauté des Noirs. Nous avons parlé de nos lèvres et de nos nez. Nous avons fait des masques africains en argile et en papier mâché, des sculptures africaines, nous avons peint des portraits de personnes Noires et des quartiers Noirs. Au fil de l'été, je sentis la classe changer. Les enfants changeaient et moi aussi. Nous nous sentions bien dans notre peau et nous étions bien ensemble.

J'étais tellement impliquée dans le travail à l'école qu'il ne me restait que peu de temps pour autre chose. Si l'un ou l'une des élèves ne venait pas à l'école, je débarquais chez eux le jour même pour en connaître la raison. Je rentrais à la maison et je passais des heures à réécrire une histoire ou préparer les cours du lendemain. Une fois sur deux ma mère me retrouvait endormie un livre à la main et toutes les lumières allumées. J'ai aimé travailler avec les enfants, et j'ai aimé l'enseignement. Ma mère m'a beaucoup aidée et nous nous sommes rapprochées comme jamais. J'ai envisagé de devenir enseignante mais j'ai finalement abandonné cette idée.

Pour la première fois, je prenais conscience de ce que ma mère avait enduré toutes ces années à essayer d'enseigner dans les écoles de New York. La plupart de ces directeurs sont dans la bureaucratie jusqu'au cou et ils contraignent les enseignants à s'y vautrer également. Ils se soucient plus de ce que les enseignants ont écrit dans le cahier de textes que de ce qu'ils enseignent véritablement en classe. Ma mère travaillait dans un environnement où les enseignants blancs témoignaient souvent d'une attitude hostile et condescendante envers les enfants Noirs, où certains se considéraient bien plus comme des gardiens de zoo que comme des enseignants.

J'avais beau avoir adoré travailler avec les enfants, je savais que je ne pourrais jamais faire partie de l'enseignement institutionnel. Il était hors de question que j'apprenne à un enfant Noir à réciter le serment d'allégeance ou à trouver George Washington génial ou je ne sais quelle autre connerie du genre.

Cet automne-là, l'intensité de la mobilisation sur le campus dépassa tout ce dont nous aurions pu rêver. Un grand nombre d'étudiants s'engageaient dans le mouvement anti-guerre. C'était comme si les jours n'étaient pas assez longs pour suivre tout ce qui se passait. Un jour j'étais à la manifestation des ouvriers du bâtiment et le lendemain avec les mères qui survivaient d'aides sociales. On répondait présents pour tout — les grèves de loyer, les sit-ins, l'occupation du chantier de la future mairie de Harlem[56], peu importe ce que c'était. Dès qu'on

56. La construction de la future mairie de Harlem s'est heurtée à une opposition considérable de la communauté noire de Harlem. Durant l'été 1969, il y eut une occupation de trois mois du futur site par des militant·e·s opposé·e·s au projet ou au moins à ses modalités.

approuvait la cause, on essayait d'apporter un soutien actif d'une manière ou d'une autre. Plus j'étais active plus j'aimais ça. C'était comme un médicament, qui me faisait du bien, qui me guérissait. J'étais à ma place. Pour la première fois, j'avais l'impression d'avoir trouvé un sens à ma vie. Partout où je regardais, les Noirs luttaient, les Portoricains luttaient. C'était beau. J'aime les Noirs, peu importe ce qu'ils font, mais c'est dans la lutte qu'ils sont les plus beaux à mes yeux.

Comme toujours j'allais vite. C'est bien simple, mon énergie virevoltait sans plus pouvoir s'arrêter. J'étais prise dans la musique du combat, et je voulais danser. Je ne m'ennuyais jamais et je n'étais jamais seule, et je les trouvais extraordinairement magnifiques ces frères et ces sœurs qui étaient devenus mes amis. Je mentionnerais bien leurs noms, mais vu la situation aujourd'hui, je ne ferai qu'envoyer le FBI ou la CIA à leurs portes.

Il y avait beaucoup de groupes communistes sur le campus. J'étais bien loin de me figurer à l'époque qu'il existait autant de types différents de communistes et de socialistes. J'avais été tellement endoctrinée que je pensais que tous les communistes étaient pareils, qu'ils étaient marxistes, léninistes, maoïstes, trotskistes, etc. La plupart des soi-disant communistes que j'ai rencontrés n'étaient dans aucun parti du tout, et n'avaient avec le communisme qu'un lien philosophique. Dans l'ensemble, ils suivaient des lignes politiques et des stratégies très différentes les unes des autres : c'était déjà une gageure pour eux de tomber d'accord sur la date du jour alors je ne parle même pas d'organiser un quelconque « complot communiste ».

Je fus étonnée d'apprendre qu'il y avait toutes sortes de pays capitalistes et différents types de pays communistes. J'avais tellement entendu « bloc communiste » et « derrière le rideau de fer » dans les médias, que j'avais tout naturellement l'impression que ces pays étaient tous identiques. Même s'ils étaient tous des pays socialistes, l'Allemagne de l'Est, la Bulgarie, Cuba et la Corée du Nord se ressemblaient comme le jour et la nuit. Tous ont des histoires différentes, des cultures différentes, et différentes manières d'appliquer la théorie socialiste, bien qu'ils aient le même système économique et des systèmes politiques similaires. La manière dont tant de gens peuvent se

laisser convaincre de haïr des gens qui ne leur ont jamais fait de mal ne cessera jamais de m'étonner. Il suffit de prononcer le mot « communiste » et immédiatement un tas d'excités de la bannière étoilée sont prêts à tuer.

Je n'étais pas opposée au communisme, mais je ne peux pas dire que j'y étais favorable non plus. Au début, je le considérais avec méfiance, comme une sorte de mixture concoctée par l'homme blanc, jusqu'à ce que je lise des œuvres de révolutionnaires africains et que j'étudie les mouvements africains de libération. Les révolutionnaires en Afrique avaient compris que la question de la libération de l'Afrique n'était pas uniquement une question raciale, que même s'ils parvenaient à se débarrasser du colonisateur blanc, s'ils ne se débarrassaient pas de la structure économique capitaliste, les colonialistes blancs seraient tout simplement remplacés par des néocolonialistes Noirs. Il n'existait pas un seul mouvement de libération en Afrique qui ne se battait pas pour le socialisme. En fait, aucun mouvement de libération dans le monde ne se battait pour le capitalisme. Tout pouvait se résumer à une simple équation : tout ce qui a une valeur quelconque est fabriqué, extrait, cultivé, produit, et traité par les travailleurs. Alors pourquoi les travailleurs ne posséderaient-ils pas collectivement ces richesses ? Pourquoi les travailleurs ne devraient-ils pas posséder et contrôler leurs propres ressources ? Le capitalisme, ça signifiait que de riches hommes d'affaires possédaient les richesses, alors qu'avec le socialisme les gens qui créaient les richesses les possédaient.

J'avais des échanges très vifs avec les sœurs ou les frères qui affirmaient que l'oppression des Noirs était uniquement une question raciale. Je soutenais qu'il y avait des oppresseurs Noirs tout comme il y a des oppresseurs blancs. C'est pour cette raison qu'il y a des Noirs qui soutiennent Nixon, Reagan ou d'autres conservateurs. Les Noirs qui ont de l'argent ont toujours eu tendance à soutenir les candidats dont ils pensaient qu'ils protégeraient leurs intérêts financiers. Pour ma part, j'avais pas eu besoin de cogiter des heures pour comprendre que les Noirs étaient opprimés à cause de la classe et de la race, puisque nous étions pauvres et Noirs. Ça me faisait bouillir chaque fois que quelqu'un parlait de Noirs qui grimpaient dans l'échelle sociale. À partir du moment où l'on parle d'échelle, il y a un haut et il y

a un bas, il y a une classe supérieure et une classe inférieure, une classe riche et une classe pauvre. Tant qu'il y aura un système avec un haut et un bas, les Noirs se retrouveront toujours au bas de l'échelle, parce que nous sommes ceux qu'il est le plus facile de discriminer. Voilà pourquoi combattre le système de l'intérieur n'avait aucun sens pour moi. Le parti démocrate et le parti républicain sont tous deux contrôlés par des millionnaires. Ce qu'ils veulent c'est s'accrocher à leur pouvoir, alors que moi je veux leur arracher. Ce qu'ils voulaient c'était soutenir les dictatures fascistes en Amérique du Sud et en Amérique Centrale, alors que je voulais voir leur chute. Ce qu'ils voulaient c'était soutenir les régimes racistes et fascistes en Afrique alors que je voulais voir leur renversement. Ce qu'ils voulaient c'était vaincre le Viet Cong alors que je voulais les voir gagner leur libération. Une affiche du massacre de My Lai, représentant des femmes et des enfants gisant en un amas de corps criblés de balles, était accrochée sur mon mur et elle me servait de rappel quotidien de la brutalité dans le monde.

Le Manhattan Community College n'avait pas un seul cours sur l'histoire de Porto Rico. Les sœurs et frères Portoricains qui la connaissaient devinrent nos professeurs. J'avais traîné toute ma vie avec les Portoricains, et je ne savais même pas que Porto Rico était une colonie. Ils nous ont raconté la longue et courageuse lutte contre les premiers colonisateurs espagnols et ensuite, plus tard, la lutte contre le gouvernement des états-unis. Ils nous ont parlé de leurs héros révolutionnaires, les cinq de Porto Rico – Lolita Lebron, Rafael Miranda, Andres Cordero, Irving Flores et Oscar Collazo, qui avaient chacun passé plus d'un quart de siècle derrière les barreaux, luttant pour l'indépendance. À partir du moment où l'on comprend l'histoire d'un peuple, ses héros, les épreuves qu'il a traversées et ses sacrifices, il est plus facile de lutter à ses côtés, de soutenir son combat. Pour beaucoup de gens dans ce pays, ceux qui vivent ailleurs n'ont pas de visage. Et c'est ce que le gouvernement américain souhaite. Il se dit que tant que les gens n'ont pas de visage, que leur pays n'a pas de contours, jamais les amérikains ne protesteront quand il envoie les marines pour les éliminer.

Je commençais à me considérer comme socialiste, mais je ne me voyais absolument pas rejoindre l'un des groupes socialistes

avec lesquels j'étais en contact. J'aimais les écouter, apprendre d'eux et débattre avec eux, mais je ne me voyais absolument pas en devenir membre. Tout d'abord, je ne pouvais pas supporter les attitudes condescendantes, paternalistes de certains des blancs qui en faisaient partie. Certains des plus vieux s'imaginaient, parce qu'ils étaient impliqués dans la lutte pour le socialisme depuis longtemps, qu'ils connaissaient toutes les réponses aux problèmes des Noirs et tous les aspects de la lutte de Libération Noire. Je ne me retrouvais pas plus dans l'idée du grand père blanc sur terre que dans celle d'un grand père blanc aux cieux. J'étais curieuse et prête à apprendre tout ce que je pouvais d'eux, mais il était hors de question que je les accepte comme leaders de la lutte de Libération Noire. Quelques-uns estimaient qu'ils avaient le monopole de Marx et se comportaient comme si les seuls spécialistes du socialisme dans le monde venaient d'Europe. Bien souvent ils dépréciaient les apports théoriques et pratiques des révolutionnaires du Tiers-Monde comme Fidel Castro, Hô Chi Minh, Augustino Neto, et d'autres dirigeants des mouvements de libération dans le Tiers-Monde.

Ce qui allait aussi à l'encontre de mes valeurs, c'était l'arrogance et le dogmatisme auxquels j'étais confrontée dans certains de ces groupes.

Un type parmi eux m'avait dit que, si je me souciais vraiment de la libération des Noirs, je devais arrêter la fac et prendre un travail à l'usine et que si je voulais me débarrasser du système j'allais devoir bosser à l'usine et mobiliser les travailleurs. Quand je lui ai demandé pourquoi il ne travaillait pas, lui, dans une usine à la mobilisation des travailleurs, il m'a dit qu'il restait à l'université pour mobiliser les étudiants. Je lui ai répondu que moi aussi je travaillais à mobiliser les étudiants et que j'étais parfaitement convaincue que les travailleurs sauraient se mobiliser tout seuls sans qu'aucun étudiant ne vienne le faire à leur place. Certains de ces groupes débarquaient avec des théories intellectuelles abstraites, totalement dépourvues de possibilité concrète d'application, et ils juraient leurs grands dieux détenir les solutions aux problèmes du monde. Ils ont vertement critiqué les Vietnamiens à cause de leur participation aux pourparlers pour les accords de paix à Paris, prétendant qu'en négociant le Viet Cong se vendait aux états-unis. Je pense qu'ils ont pris

ça comme un affront quand je leur ai demandé comment une bande de mecs blancs mal dégourdis qui se noieraient dans un verre d'eau avaient le culot de s'imaginer qu'ils pouvaient dire au peuple vietnamien comment mener sa barque.

Si la gauche blanche restait divisée c'était dû en grande partie à son arrogance. J'avais le sentiment qu'au lieu de combattre ensemble un ennemi commun, ils perdaient leur temps à se quereller entre eux pour déterminer qui avait la bonne ligne.

En dépit de mon respect pour le travail et les positions politiques de nombreux groupes de gauche, j'estimais qu'il était nécessaire que nous les Noirs nous rassemblions pour organiser nos propres structures et notre propre parti politique révolutionnaire. La base de l'amitié c'est le respect. Tant qu'une majorité de la gauche blanche considérait que c'était son rôle de mobiliser, éduquer, recruter, et diriger les révolutionnaires Noirs, je ne voyais pas comment une quelconque amitié authentique pouvait exister. J'avais le sentiment et j'ai toujours le sentiment aujourd'hui qu'il est nécessaire que les révolutionnaires Noirs se rassemblent, que nous analysions notre histoire, notre condition actuelle, que nous nous définissions nous-mêmes et définissions notre lutte. L'autodétermination Noire est un droit fondamental, et si nous n'avons pas le droit de déterminer nos destins, alors qui l'a ? Je crois que pour arracher notre libération, nous devons partir d'une position de force et d'unité, et je crois qu'un parti révolutionnaire Noir, mené par des leaders révolutionnaires Noirs, est essentiel. Je crois en l'union avec des révolutionnaires blancs contre un ennemi commun, mais à l'époque déjà j'étais convaincue que cette union devait se fonder sur une position de force et d'unité, plutôt que sur une situation de faiblesse et une quête d'unité à tout prix.

À MA MAMAN

À ma maman,
qui a gobé le rêve amérikain
et s'est étouffée avec.

À ma maman,
dont les rêves se sont combattus l'un l'autre —
et sont morts.

Qui voit,
mais ne peut supporter de voir.
Un volcan engloutissant sa propre lave.

À ma maman, qui ne pouvait pas transformer
l'enfer en paradis
et y a vu sa propre faute.
Qui a toujours vu
reflété dans son miroir
un vilain petit canard.

À ma maman,
qui n'exige rien de personne
parce qu'elle ne pense pas pouvoir se le permettre.
Qui pense que son argent parle
plus fort que sa féminité.

Pour ma maman butchfem,
qui s'est toujours
chargée de ce qu'il y avait à faire.
Qui ne s'est jamais laissée glisser
surprendre par le sommeil
pensant, « il s'en occupera ».
Qui a tant comploté
qu'elle en a comploté parfois contre elle-même.

À ma douce, timide maman.
Qui est mal à l'aise avec les gens
parce qu'elle ne sait pas comment
jouer la comédie,
mais a peur d'être vraie.

Qui a rêvé de jardins sculptés.
Et dont la plante en pot
meurt lentement sur le rebord de la fenêtre.

Nous avons tous été infectés
par une maladie
dont on sait qu'elle remonte
à l'estrade où nous étions vendus.

Tu ne dois pas te sentir coupable
pour ce qu'on nous a fait.
Seuls les forts deviennent fous.
Les faibles s'accommodent.

Et là où je voyais de la cruauté,
je comprends que c'était la peur
que des mains, plus fortes que les tiennes,
et plus blanches que les tiennes,
étrangleraient le souffle de ma toute jeune vie
l'enverraient aux oubliettes.

Maman, je suis fière de toi.
Je te regarde
et je vois la force de notre peuple.
Je t'ai vue combattre
dans l'obscurité ;
le monde pesant sur ton dos,
traînant ta prise
jusqu'à notre tanière.
Dégainant tes casseroles et tes poêles
pour la cuisiner.
Une serpillière en main.
Un crayon dans l'autre,
rattrapant mes devoirs
à la force de ton amour.

On ne blâme pas les blessés.
Laisse la faute à ceux qui blessent.

Laisse le passé derrière toi
à sa place —
et suis moi
vers demain.

Je t'aime maman
parce que tu es belle,
et je suis la vie qui jaillit de toi :
un peu arbre, un peu herbe, un peu fleur.

Mes racines sont profondes.
J'ai été bien nourrie.

13

Je suis à l'université quand j'apprends la nouvelle. Des décharges électriques me zèbrent le dos, de celles qui annoncent chez moi la folie passagère. Dans le train qui roule vers Uptown, je suis prête à rejoindre l'émeute. Je cauchemarde éveillée dans le métro, je m'imagine un long couteau à la main, lacérant des draps blancs. Le sang du Ku Klux Klan coule. Tu veux jouer au fantôme, hein tu veux jouer au fantôme, entonne mon esprit en boucle, tu veux jouer au fantôme, eh bien, je vais te transformer en fantôme moi. Sur mon siège dans le métro. Des visions sanglantes. De mon cauchemar éveillé je regarde autour de moi. Personne ne bouge. Tout le monde hurle. Tout le monde a le visage figé. Le train ralentit. Tout le monde regarde nerveusement la porte. La 125ᵉ Rue. Je vais à une émeute. Je veux tuer quelqu'un.

Martin Luther King a été assassiné.

La rue me ramène à la réalité. Le sang n'a pas encore coulé. Chacun se met en position. Le vent souffle des rumeurs. Le peuple attend. Les rues grondent. Les chars d'assaut sont en route. Les indigènes sont agités. Les chars d'assaut vont pacifier les indigènes. Les chars sont en route. Je me sens ridicule et impuissante.

Qui vais-je attaquer ? Où est George Lincoln Rockwell[57] *? Je suis prête à lui faire la peau. Je lui laisserai la possibilité de*

57. Martin Luther King était la cible régulière des attaques virulentes de George Lincoln Rockwell, le fondateur du parti nazi américain. Ce dernier avait fait décorer Roy James, un homme qui avait agressé King à plusieurs reprises. En 1966, Rockwell organisa une contre-manifestation à celle de MLK à Cicero, dans la banlieue de Chicago.

prononcer tout juste deux syllabes avant de lui couper le sifflet. Il n'est pas là. Rien que les rumeurs, les grondements des chars d'assaut et l'attente. Les vitrines sont remplies de conneries. Y a rien dans ces vitrines qui nous rendra Martin Luther King. Casser des vitrines ne me servira à rien. Je veux plus que ça. C'est du sang que je veux. Les chars d'assaut patientent avant d'écraser la résistance, d'éradiquer les troubles. Une pensée me traverse l'esprit : c'est la victoire que je veux. Je ne veux pas me rebeller, je veux la victoire. La révolution ne sera pas télévisée, elle ne sera pas aux infos du soir. Il faut que je me prépare. Révolution. Ce mot me galvanise.

Je suis revenue dans le métro. Personne ne regarde personne. Je pense que j'ai mes règles. La sueur me coule le long des jambes. Je rentre à la maison. Ma mère est contente de me voir. Elle sait que je suis à moitié folle. La télévision est inondée de larmes de crocodile. RÉBELLION, ENFANTS REBELLES, CRISES DE COLÈRE, RÉBELLION, RÉVOLUTION. J'aime ce mot.

Les faucheuses sont en pleine effervescence. Reportages sur les indigènes. Ils sont excités. C'est de cette étoffe que les nouvelles sont faites. Nous nous regardons ma mère et moi. Des discours véhéments crépitent sur leurs langues, faisant tomber des cendres acides de nos bouches. Nous restons là assises. Je pense à la révolution. La stimulante. Abstraite. Révolution. Je suis lasse de nous regarder perdre. Ils tuent nos dirigeants, puis ils nous tuent quand on manifeste. Manifestation. Manifestation. Révolution. Si elle existe, je veux la trouver. Des bulletins d'information. Encore des bulletins d'informations. Je suis lasse des bulletins d'information. Je veux des balles.

QUAND J'ÉTAIS au CCNY, après avoir obtenu mon diplôme au Manhattan Community College, j'ai décidé de me marier. Mon mari était politisé, c'était un homme intelligent, un homme bien, et nous vivions une histoire tumultueuse, ardente et riche en émotions. Vu notre engagement commun pour la lutte de Libération Noire, je m'étais quelque part imaginé que notre mariage serait béni des dieux. Je passais la majeure partie de mon temps à la fac, dans des réunions, ou des manifestations et chaque fois que j'étais à la maison, j'avais le nez fourré dans un

livre. Il m'était impensable de consacrer plus de cinq minutes de la journée à des choses aussi triviales que tenir la maison ou laver la vaisselle. Pour compliquer les choses mon mari avait une vision du mariage globalement héritée du modèle de ses parents : sa mère était femme au foyer et son père soutien de famille. Mes compétences culinaires se limitaient à la cuisson des pâtes, et il fut profondément choqué d'apprendre que je ne possédais aucun des talents ménagers de sa mère. Après un certain temps, je me rendis à l'évidence : j'étais aussi prête à vivre mon mariage qu'à me voir pousser des ailes sur le dos et m'envoler. Nous décidâmes donc après une année triste et compliquée que l'amitié nous réussissait mieux que le mariage et on en resta là.

J'ai décidé d'aller en Californie. Il était de plus en plus évident pour moi que des étudiants seuls n'avaient jamais remporté aucune révolution, même si c'était important qu'ils participent au combat. Militer sur les questions liées à l'université avait restreint mon champ de vision et je m'embourbais. Je voulais étendre ce combat à la communauté Noire. À cette époque, la Californie, en particulier la Bay Area[58], était l'endroit où tout se passait. Certains de mes professeurs préférés passaient l'été sur la côte Ouest et ils ont proposé de me rencarder sur un endroit où habiter. Comme d'habitude, j'étais fauchée, mais un bon ami m'a donné l'argent pour faire le voyage, avec un peu d'argent de poche en prime.

Mes amis m'ont trouvé un toit à Berkeley : je n'avais jamais connu d'endroit plus radical, plus progressiste. Les murs étaient tapissés d'affiches révolutionnaires aux côtés de « peintures murales populaires ». Les façades de banques et d'autres bâtiments officiels avaient été murées après les manifestations et les combats de rue qui avaient suivi les luttes du People's Park[59]. Aux coins des rues on vendait des étoiles rouges et le *Livre rouge* de Mao, et les coopératives alimentaires proposaient

58. La région de la baie de San Francisco.

59. Le People's Park a été le théâtre de confrontations majeures entre étudiants et policiers en mai 1969. James Rector, étudiant, fut abattu par la police et au moins des centaines de personnes furent sérieusement blessées. Ronald Reagan, gouverneur à l'époque déclara l'état d'urgence.

des aliments sains pour pas cher. Des collectifs populaires se consacraient à la survie, la lutte, l'éducation. J'étais impressionnée par le genre de solutions alternatives qu'ils avaient développées pour répondre à leurs problèmes, et je me suis inscrite aux cours pratiques qu'ils proposaient (impression et mise en page, premiers soins, etc.).

Il y avait des livres et des brochures dans les librairies de San Francisco et de Berkeley que je n'avais jamais vus à New York, et pour la première fois je lisais de la théorie sur la guérilla urbaine telle qu'elle était énoncée par Che Guevara, Carlos Marighella et les Tupamaros. Auparavant, j'étais surtout informée sur l'impérialisme au Vietnam ou au Cambodge, et je fus surprise de l'ampleur de l'impérialisme amérikain en Amérique du Sud et en Amérique Centrale. Le gouvernement y avait envahi plus de quinze pays, non pas une ou deux fois, mais parfois plus de dix fois, et dans presque tous ces pays les mouvements de guérilla menaient une lutte armée. Mais lire sur la guérilla en Amérique du Sud, au Vietnam et réfléchir en termes de guérilla à l'intérieur des états-unis c'était deux choses très différentes.

À l'époque, les gens utilisaient juste le mot « révolution » parce que ça faisait dans le coup. Une fois sur deux, ce qu'ils entendaient par révolution c'était du changement ou une espèce de vague progrès. Certains voulaient une nation Noire distincte, et d'autres pensaient la révolution Noire dans le cadre d'une révolution globale menée par les blancs, les Hispaniques, les Orientaux, les Amérindiens et les Noirs. Malcolm disait que la révolution était une histoire de sang et de terres. Pour moi, la lutte révolutionnaire des Noirs devait se mener contre le racisme, le capitalisme, l'impérialisme et le sexisme et pour la véritable liberté sous un régime socialiste. Mais la route pour y arriver concrètement semblait bien longue.

À Berkeley, à San Francisco, la révolution paraissait à portée de main. Beaucoup de blancs radicaux, de hippies, de Chicanos, de Noirs et d'Asiatiques étaient prêts à passer aux choses sérieuses. Mais je n'oubliais ni les ultra-conservateurs,

ni les culs-terreux, ni la Bible Belt[60], ni les prétendus amérikains moyens qui avaient élu Nixon. Je n'arrivais pas du tout à m'imaginer la « nouvelle gauche » en train de s'adresser à ces gens et a fortiori encore moins en train de les mobiliser et leur faire changer d'avis. Ma conclusion était que pour trouver des réponses il fallait absolument continuer à étudier et lutter. Je ne voyais pas comment la moitié de ce que j'étudiais prendrait sens, mais je me disais que ça finirait bien par servir un jour. J'ai lu sur la guérilla et la lutte clandestine sans m'imaginer le moins du monde qu'un jour je passerais dans la clandestinité. C'est drôle quand j'y repense, parce que toutes ces lectures m'ont probablement sauvé la vie des milliers de fois.

Dans le cadre de mon cours sur les premiers soins, j'ai travaillé comme assistante d'un médecin qui faisait du bénévolat une fois par semaine à Alcatraz. À l'époque, Alcatraz était occupée par des Amérindiens qui protestaient contre une longue série de violations de traités, contre des politiques génocidaires et contre l'exploitation raciste. Alcatraz était le symbole de la force et de la dignité des Amérindiens ainsi que de leur détermination à lutter pour préserver leurs traditions culturelles. Tout me réjouissait dans le fait de me rendre là-bas, excepté le trajet. Le médecin était un fana de moto qui avait absolument insisté pour qu'on traverse le pont du Golden Gate à toute allure sur cet engin ; j'étais à l'arrière cramponnée à lui de toutes mes forces. Une fois de l'autre côté nous avions sauté dans un petit bateau branlant avec de l'eau au fond et franchi la baie en direction de l'île. Quand nous sommes arrivés, j'étais cuite comme à la fin d'une journée de travail.

C'est l'âme des occupants qui me frappa d'emblée. Je ressentis cette formidable fierté, cette formidable détermination et cette formidable sérénité de l'instant où je posai les pieds sur l'île jusqu'à mon départ. C'était des Amérindiens de toute l'Amérique du Nord, y compris du Canada, de différentes tribus et de différents milieux. Il y avait des jeunes, des vieux. Les

60. Terme familier utilisé (principalement par des personnes extérieures) pour décrire un certain nombre de zones, surtout dans le sud des États-Unis, où la religion, essentiellement le protestantisme évangélique conservateur, revêt une importance plus grande que dans d'autres régions du pays. Il n'y a pas de délimitation officielle de la « ceinture biblique ».

petits bébés se tortillaient dans les bras de leur mère, et un vieil homme qui avait passé de nombreuses années à la prison d'Alcatraz raconta qu'à son retour sur l'île, il avait pris une masse et réduit en pièces la cellule où il avait été jadis enfermé. La prison, l'une des plus infâmes et cruelles de tous les temps, se dressait derrière nous, menaçante.

De nombreuses nations Indiennes étaient présentes, chacune portant une culture d'une grande richesse et des traditions religieuses, une histoire et un folklore qui lui étaient propres. Chacun voulait apprendre, transmettre aux autres, son histoire et sa culture. C'était surprenant de découvrir que beaucoup d'Amérindiens élevés en ville ignoraient tout de qui ils étaient. En ça, ils ressemblaient beaucoup aux Noirs. Ils venaient majoritairement de la côte Ouest, et donc j'ai commencé à leur parler du musée Indien et du Musée d'Histoire Naturelle de New York. J'ai stoppé net. Je me demandais comment je me sentirais si j'allais dans un musée et que j'y voyais les habitats et les artefacts volés à mon peuple coincés dans une salle d'exposition. Alors que je parlais j'avais réalisé qu'une grande part de « l'histoire » qu'on m'avait enseigné au sujet des Indiens n'était sans doute qu'un ramassis de mensonges inventés par l'homme blanc.

Ce n'est que plus tard que j'appris, par exemple, que scalper était une vieille coutume européenne. Dans les années 1700, l'état du Massachusetts payait l'équivalent de 60 dollars pour un scalp et la Pennsylvanie payait 134 dollars. Ce ne fut qu'une centaine d'années après, en réponse au génocide massif perpétré par les blancs, que les Indiens eux-mêmes commencèrent à scalper. Aucune des petites expositions de musée présentant des tipis et des coiffes à plumes n'avait jamais mentionné comment les hommes, les femmes et les enfants avaient été décimés à Wounded Knee ou comment l'armée américaine avait intentionnellement donné aux Indiens des couvertures infectées par la variole. En écoutant ces sœurs et frères d'Alcatraz, je compris que la véritable histoire d'un peuple opprimé, quel qu'il soit, est impossible à trouver dans les manuels d'histoire.

Je serai éternellement reconnaissante d'avoir pu visiter Alcatraz. Je n'oublierai jamais la confiance tranquille des Indiens qui vaquaient calmement à leurs occupations, même s'ils étaient sous la menace constante d'une invasion par le

FBI et l'armée des états-unis. Ils ne correspondaient à aucune de mes idées préconçues, à aucune des images stéréotypées diffusées à la télévision et dans les films. Ils étaient très sincères avec moi et, on en est venus finalement à discuter de la lutte en général. Ils rencontraient beaucoup de problèmes similaires aux nôtres : l'éducation, la mobilisation du peuple et la conscientisation. Nous avions bien le même ennemi, et ils s'en prenaient autant que nous, voire pire. Ils m'ont dit de me renseigner sur Akwesasne quand je rentrerais à New York. C'était un territoire qu'ils avaient libéré à la frontière entre New York et le Canada. Je leur ai dit que s'ils venaient à New York, il fallait qu'ils me rendent visite et voient Harlem. « Pas de problème. Et vous le libérez quand ce quartier ? » m'ont-ils demandé.

IL Y AVAIT UN MILLION de groupes dans la Bay Area que je désirais rencontrer. Il y avait tellement d'effervescence qu'il m'aurait fallu des journées de vingt-huit heures pour tout faire. Quelqu'un avec qui j'étudiais m'arrangea une rencontre avec les Browns Berets[61], un groupe Chicano qui s'était récemment lancé en Californie et au Texas. La rencontre fut brève parce que le frère avec qui j'avais rendez-vous ne pouvait pas s'éterniser. Il m'expliqua un peu le travail qu'ils faisaient et les difficultés auxquelles ils étaient confrontés. Je m'étais toujours imaginé que le mouvement Chicano était plus rural qu'urbain. Nous connaissions surtout le combat des ouvriers agricoles Chicanos et des gens comme Cesar Chavez, qui luttaient pour pouvoir se syndiquer et en finir avec leurs conditions de vie intolérables et les salaires d'esclaves pour lesquels ils étaient contraints de travailler. Je ne savais pas que les Chicanos de la ville luttaient contre le chômage, la brutalité policière et l'éducation de seconde zone, tout comme les Noirs. De la même manière que le Black Panther Party essayait d'organiser et de politiser les gangs de rue à Chicago, les Brown Berets voulaient politiser les gangs de rue Chicanos à Los Angeles. Le frère m'apprit aussi qu'ils avaient

61. Groupe chicano initialement formé sous le nom de Young Citizens for Community Action en 1966 et actif dans les quartiers de l'Eastside de Los Angeles ; devenus les Young Chicanos for Community Action en 1967. Les membres portaient des bérets marrons comme symbole d'unité et de résistance, ce qui a inspiré le troisième nom de l'organisation.

beaucoup travaillé autour de Los Siete de las Razas, sept frères Chicanos accusés d'avoir tué un policier de San Francisco. (Ils ont été acquittés plus tard.) J'aurais bien aimé discuter plus de cette affaire parce que je constatais partout la répétition du même scénario — dans tout le pays on emprisonnait des sœurs et des frères en les accusant du meurtre de porcs ou d'association de malfaiteurs. Mais le frère devait partir. On s'est promis de se revoir mais ça ne s'est jamais fait.

Ensuite, je voulais rentrer en contact avec la Red Guard[62], un groupe de jeunes frères et sœurs révolutionnaires qui luttaient dans le quartier de Chinatown à San Francisco. J'étais particulièrement impatiente de les rencontrer parce qu'il était extrêmement difficile d'obtenir des informations à leur sujet dans l'Est. C'est sur la côte Ouest qu'on trouve la plus importante population Asiatique du pays et je voulais me faire une idée de ce qui se passait dans leurs communautés. Beaucoup de gens croient que les Asiatiques ne subissent pas le racisme. Ils se les imaginent commerçants ou exerçant des professions libérales, et ignorent qu'une majorité d'entre eux est pauvre et opprimée.

Trouver la Red Guard n'était pas chose facile. La moitié des gens que j'ai rencontrés n'avaient jamais entendu parler d'eux. L'autre moitié ne savait que très peu de choses, tant sur leur identité que sur leurs positions politiques. Quelqu'un m'a donné une adresse et comme je n'avais aucune idée de là où ça se trouvait, j'ai demandé à un frère de m'emmener en voiture à Chinatown pour chercher leur quartier général. Nous avons fini par nous perdre sans jamais trouver l'endroit en question. À la place, on s'est retrouvés à manger dans un restaurant chinois où on s'est lancés dans un grand débat. Le frère ne comprenait pas pourquoi une femme Noire voulait rentrer en contact avec les révolutionnaires chinois : « Personne libèrera les Noirs, à part les Noirs eux-mêmes » ; « Ces Chinois ils s'en fichent de toi, de moi. Ils ne se soucient que de leur propre peuple et de ce qui se passe en Chine. » Je lui ai dit que nous étions nombreux selon

62. Red Guard Party : organisation politique fondée dans le quartier chinois de San Francisco en février 1969, principalement composée de chinois nés aux États-Unis. Le groupe avait adopté le programme en 10 points du BPP avec quelques modifications et entendait lutter sur les questions de racisme, de chômage, de logement et de harcèlement policier. Il a été dissous en juillet 1971.

moi à partager le même sort et que le seul moyen de nous en sortir était de s'unir et briser les chaînes. Le frère m'a regardé comme si tout ça c'était des beaux discours. Certaines des lois de la révolution sont d'une telle simplicité qu'elles paraissent inapplicables. Les gens s'imaginent que seules les approches complexes fonctionnent mais bien souvent c'est le contraire. En général, on réussit en mettant en pratique des vérités simples et familières. La base de toute lutte c'est l'union des forces contre un ennemi commun.

Ce fut complètement par hasard et dans des circonstances un peu embarrassantes que j'ai finalement réussi à rencontrer des frères de la Red Guard. Je traînais dans un parc avec une sœur et des frères du Black Students Union[63]. On partageait nos expériences, on parlait politique, on fumait des joints. C'était une belle journée, le ciel était bleu et nous étions assis là à nous prélasser au soleil dans la plus grande insouciance, avec du rock comme bande sonore. J'avais apporté toute une pile de tracts et de journaux de New York pour leur filer. Tout le monde était détendu et planait quand soudain, une bande de porcs est tombée sur un groupe de hippies et a commencé à les tabasser sans pitié, à coups de pied et à coups de matraque. On était tous tellement défoncés, qu'on est restés là à regarder sans rien faire comme si c'était un film. Le temps qu'on retrouve la parole pour protester, les porcs embarquaient les hippies.

Deux frères Asiatiques sont venus vers nous et ont fait un geste vers les journaux.

« Vous feriez mieux de vous en débarrasser avant que les porcs ne les voient », dit l'un d'entre eux. « D'autres vont arriver, si vous avez de l'herbe sur vous, vous feriez mieux de partir d'ici vite fait. »

On offrait un sacré spectacle de confusion, à essayer de se coller des pages de journal sous les chemises ou les fourrer dans nos sacs. Notre petit groupe à moitié ahuri, fut guidé à la queue leu leu jusqu'à la sortie du parc par le frère Asiatique.

« Vous avez besoin qu'on vous dépose ?

— Ouais, super.

— Jusqu'où ?

63. BSU, Syndicat des étudiants Noirs.

— Bah, n'importe où, n'importe où loin d'ici », répondit l'un d'entre nous.

Nous étions trop défoncés pour prendre la moindre décision. Nous nous sommes entassés dans une jeep qui avait l'air déglinguée. Ils nous ont dit qu'ils nous conduiraient jusqu'à Shattuck Street et nous déposeraient. Pendant que nous roulions, tout le monde a commencé à parler des porcs qui avaient tabassé les hippies. Les images étaient encore vivaces dans tous les esprits.

« C'était hallucinant, dit d'une voix traînante l'un des frères du BSU.

— Vous avez vu ces porcs ? J'ai cru qu'ils allaient les tuer. »

J'étais encore défoncée, trop sidérée et trop effrayée pour dire quoi que ce soit.

« C'est pour ça qu'on a besoin d'une révolution, lança la sœur.

— Ils pensent qu'ils peuvent tout se permettre.

— Comment l'embrouille a commencé ? a demandé quelqu'un aux frères Asiatiques.

— Ils les emmerdaient pour une pièce d'identité ou un truc comme ça. Ils voulaient simplement emmerder quelqu'un, vous avez de la chance qu'ils vous aient pas vus d'abord. »

Nous sommes tous restés silencieux pendant un moment, à nous imaginer tabassés et embarqués en prison.

« Une chance qu'ils n'aient pas vu ces tracts », dit l'autre frère Asiatique. « Ils t'auraient fait chier c'est sûr. »

La sœur, qui était visiblement remontée, s'est lancée sur la politique. On s'est tous jetés dans la conversation, à parler de la situation dans la communauté noire, la lutte des étudiants noirs et de la porcitude[64] globale de l'amérike. Tout le monde était emballé par la discussion et on s'est tous présentés comme des militants politiques révolutionnaires.

« Vous êtes dans le mouvement ? » nous a demandé l'un des frères Asiatiques. Chacun a sauté sur l'occasion pour acquiescer, donner des références et nommer des organisations.

« Génial. » ont-ils approuvé.

Ils nous ont expliqué qu'ils étaient cadres dans la Red Guard et qu'ils organisaient une sorte de forum sur la révolution en

64. « Piggishness » dans le texte.

Chine. Dans mon état confus, mutique, provoqué par la défonce à la marijuana, j'ai essayé de leur faire comprendre que j'avais voulu rentrer en contact avec leur organisation pour me renseigner. Le frère qui avait été le plus bavard se pencha par-dessus le siège et me tendit un tract où figuraient la date et l'heure du forum.

« Essaie de passer nous voir », dit-il. « Mets ça quelque part où tu vas pas le perdre », ajouta-t-il en faisant directement allusion à mon état vaseux et incohérent. « Vous devriez vraiment être prudent avec l'herbe, surtout quand vous avez des tracts ou des journaux sur vous, beaucoup de bons camarades se sont fait choper comme ça. »

« Oui », a dit l'autre. « Vous devez être sur le qui-vive pour faire face à ce genre de situation, vous devez être disciplinés et prêts à affronter l'ennemi à tout moment. »

Les frères de la Red Guard nous ont déposés, nous les avons remerciés et on s'est dit au revoir dans une effusion de « Force ! » et de « Pouvoir au peuple ». Nous avons erré sans but, à la recherche d'un endroit où redescendre et reprendre nos esprits en évitant soigneusement de se croiser du regard. Je me sentais coupable, stupide, ridicule et politiquement à la traîne. J'étais gênée d'être là à tituber dans la rue en pleine journée, sans l'entière maîtrise de mes facultés, planant bien trop pour faire face à la réalité — ne parlons même pas de la changer. Je me demandais ce que les frères de la Red Guard avaient pensé de nous, nous qui étions restés assis là dans un état de stupeur et avions eu littéralement besoin qu'on nous escorte hors du parc. Il était évident que j'étais à la ramasse et qu'il fallait que je me reprenne. Si je voulais me dire révolutionnaire, j'allais devoir mériter ce titre. Une fois, j'avais entendu quelqu'un dire que les révolutionnaires se défonçaient à la révolution pure et que c'était la meilleure drogue au monde. « Je vais voir ce que ça donne », prononçai-je à haute voix. « Hein, qu'est-ce que t'as dit ? » « Rien », j'ai répondu. « Je réfléchissais juste tout haut. » « Ah, dit quelqu'un, je comprends. »

Nous nous sommes arrêtés dans un café et nous avons pris un thé. Nous avions tous l'air penauds et perdus dans nos propres pensées. Finalement, on s'est dit au revoir et on est repartis chacun de notre côté. Je suis retournée là où je vivais, me deman-

dant ce que j'allais devoir faire pour devenir la personne que je voulais être. La révolution c'est le changement, et le premier des changements commence par soi-même.

L'ORGANISATION la plus importante sur ma liste était le Black Panther Party et son quartier général à Oakland. J'avais beaucoup de respect pour le Parti et il m'avait profondément influencée ; à l'instar de presque tous les gens de ma génération que je connaissais. Chaque fois qu'on apprenait que Huey Newton et Bobby Seale avaient défié le système, on se topait dans la main en criant : « Bien joué ! ». Pour moi, les Panthers étaient « terriiiiiiiible ». Le Parti était plus que terrible, il était fabuleux. Le fait qu'ils aient eu l'audace de fouler le sol du sénat de Californie armés de fusils, en revendiquant le droit des Noirs à porter des armes et leur droit à l'autodéfense, m'avait poussée à m'intéresser sérieusement à eux. Et plus je me politisais, plus je les appréciais. Les Panthers n'essayaient pas de sonner intello, en parlant de bourgeoisie nationale, du complexe militaro-industriel ou de la classe dirigeante réactionnaire. Ils appelaient tout simplement un porc un porc. Ils n'utilisaient pas les termes d'armée répressive de l'intérieur ou d'appareil répressif d'état. Pour la police raciste ils parlaient de porcs et pour les autres racistes, de chiens.

L'une des choses les plus importantes que le Parti avait accomplies c'était d'avoir montré clairement qui était l'ennemi. Il ne s'agissait pas des blancs, mais des oppresseurs capitalistes et impérialistes. Les Panthers avaient sorti la lutte pour la libération des Noirs d'un contexte national et l'avaient replacée dans un contexte international. Le Parti soutenait les luttes et les gouvernements révolutionnaires partout à travers le monde et exigeait que les états-unis se retirent de l'Afrique, de l'Asie, d'Amérique latine et du ghetto aussi. J'avais appris à connaître certains des Panthers à New York à l'occasion des conférences où nous les avions invités au Manhattan Community College. Je m'étais fait un devoir de passer par les bureaux new-yorkais du Black Panther Party et je leur avais proposé de les aider dans diverses tâches, quels que soient les besoins. J'étais heureuse de le faire. Je parlais très peu. Je me contentais de regarder, écouter et travailler. Certains camarades me demandaient pourquoi je ne

les rejoignais pas. « Je le ferai probablement, un jour », répondais-je à chaque fois.

Quand j'ai entendu à la radio que les Panthers de New York avaient été arrêtés, j'étais furieuse. Les soi-disant accusations d'association de malfaiteurs étaient tellement grotesques que même le dernier des imbéciles aurait pu s'en rendre compte. La police a eu l'audace de les accuser de comploter en vue de faire sauter les fleurs du jardin botanique. Les 21 faisaient partie des sœurs et des frères les plus audacieux du Parti et ils étaient de ceux qui avaient aussi la formation politique la plus complète. C'était une insulte à leur intelligence. J'ai envisagé de rejoindre le Parti à ce moment-là, mais j'avais d'autres projets et, pour les mener à bien, je devais faire profil bas.

J'avais beau apprécier le Parti, j'étais loin d'être toujours d'accord avec ses méthodes de travail. Quand j'ai ouvert le portail du quartier général d'Oakland, l'idée d'y entrer me rendait aussi nerveuse que la vue des Dobermanns qui s'agitaient dans la cour. Un frère a ouvert la porte et j'ai bafouillé, fébrile, que j'étais de New York, que j'étais venue voir le Parti. Il avait l'air vraiment content de me voir, si j'en juge par sa réaction, et il m'a emmenée dans une salle où j'ai rencontré d'autres Panthers. Un groupe de sœurs et de frères étaient assis çà et là dans la pièce ; ils discutaient, riaient. Ils me saluèrent sans faire de manières, et me passèrent une chaise pour que je puisse m'asseoir. Artie Seale était là et je devais faire un effort pour ne pas la fixer bêtement. Je me demandais comment elle vivait l'emprisonnement et le lynchage judiciaire de son mari, ligoté et bâillonné au tribunal. Je reconnus quelques autres noms. C'était étrange d'être dans une pièce avec eux. C'était comme s'asseoir dans les pages d'un livre d'histoire.

Ils m'ont posé des questions sur New York, et je leur ai parlé des mobilisations des étudiants Noirs du Manhattan Community College, du CCNY, et du mouvement des étudiants Noirs en général, du mouvement anti-guerre, des ouvriers Noirs du bâtiment et de tout ce dans quoi je militais à l'époque. Je leur ai dit que j'avais bossé pour les Panthers de New York et j'ai énuméré les noms de ceux que je connaissais. Quelqu'un m'a demandé pourquoi je n'avais jamais rejoint le Parti.

En bafouillant à moitié, je leur ai répondu que j'y avais pensé mais que j'avais décidé de ne pas le faire. « Pourquoi ? » ont-ils tous demandé. C'était dur de répondre vu tout l'amour et le respect que j'avais pour les frères et sœurs présents, mais je savais que je me détesterais si je ne disais pas honnêtement ce que je pensais : la manière dont les porte-paroles du Parti s'adressaient aux gens, leur attitude souvent arrogante, désinvolte et irrespectueuse m'avait rebutée. Je leur ai dit que je préférais la manière polie et respectueuse avec laquelle les militants pour les droits civiques et les Black Muslims parlaient aux gens plutôt que le style arrogant et méprisant qui était en vogue à New York à cette époque. Je trouvais qu'ils étaient bien trop grossiers et qu'ils s'aliénaient beaucoup de Noirs qui, sans cela, auraient été sensibles au message du Parti.

Quand j'ai eu fini, j'ai attendu, inquiète, certaine qu'ils allaient me tomber dessus. À ma grande surprise, personne ne l'a fait. Tous s'accordaient à dire que, si c'était vraiment de cette façon que les membres du Parti échangeaient avec le peuple, il fallait qu'ils changent au plus vite. Une des sœurs souligna qu'il y avait une crise de leadership dans la branche de New York du fait de l'arrestation et l'emprisonnement des Panther 21. Tout le monde savait dans le mouvement que la police de New York avait enlevé les dirigeants les plus expérimentés, les plus capables, et les plus intelligents de la branche de New York et qu'elle réclamait une rançon de 100 000 dollars pour chacun d'entre eux. L'un des frères a expliqué que les Panthers étaient en fait confrontés au même problème dans tout le pays à cause des persécutions des porcs. Nous avons passé le reste de l'après-midi à discuter de la lutte Noire à New York et aux états-unis en général. J'étais en pleine discussion sur les stratégies et les tactiques quand Emory Douglas est arrivé. Quelle joie ! J'étais comme une abeille dans une usine de pollen. J'aimais beaucoup ses œuvres et j'avais même scotché sur la porte de mon placard un texte qu'il avait écrit sur l'art révolutionnaire. Nous avons tout de suite accroché et, quand la discussion a touché à sa fin, il m'a emmenée voir comment le journal des Black Panthers était assemblé.

Je fus vraiment impressionnée par les Panthers d'Oakland. Après ma première visite, je repassai régulièrement dans leurs

bureaux. Je fis un tour dans les autres sections de la région, je discutais avec les gens et leur posais une quantité de questions. Je passai quelques nuits à travailler au centre de distribution du journal du Parti, situé dans le quartier de Fulton à San Francisco. Quelle aventure ! Les documents n'étaient livrés de chez l'imprimeur que tard dans la soirée, et les gens travaillaient jusqu'au petit matin pour les trier et les préparer pour la distribution aux bureaux des Panthers dans tout le pays. Des membres du Parti travaillaient là-bas, mais en majorité j'avais l'impression qu'il s'agissait surtout de sœurs et frères du quartier venus donner un coup de main aux Panthers. Il y avait pas mal de jeunes et quelques sœurs et frères plus âgés. Alors que nous emballions les journaux en paquets, que nous imprimions des adresses et que nous les comptions, nous chantions des chants du Parti et des slogans de manif. De temps en temps, quelques-uns sortaient pour siroter un petit « chien amer ». C'était censé être une invention de Panther et c'était à base de porto rouge et de jus de citron. Je trouvai ça pas trop mal, une fois habituée, et rendue à 1 heure du matin, j'adorais carrément. Travailler sur la distribution du journal ne donnait même pas l'impression de bosser — c'était plutôt comme une fête. Il y avait toujours quelqu'un pour me raccompagner à la maison puis je sombrais dans un sommeil bienheureux avec un sentiment de renouveau et de renaissance.

C'ÉTAIT PARTOUT DANS LES JOURNAUX, la radio le hurlait, et pourtant je n'arrivais toujours pas à y croire. Le visage grave du jeune homme fusil à la main hantait mon esprit. J'ai bien dû reprendre et reposer le même journal cent fois. C'était grave ! Dix-sept ans. Un fusil sous son imperméable. Dix-sept ans. Prenant en main notre libération. Dix-sept ans. Défiant l'ensemble du pouvoir porc amérikain. Dix-sept ans. Et mort. Des larmes dont j'ignorais l'existence en moi ruisselaient sur mon visage. J'ai décroché le téléphone dans l'espoir de trouver quelqu'un pour m'expliquer tout ça. Qui était Jonathan Jackson ? Qui était le jeune homme venu libérer un prisonnier Noir révolutionnaire, en prenant en otage un procureur de district et un porc de juge, au cri de : « Nous sommes les révolutionnaires. Libérez les frères de Soledad avant 12h30 » ? Qui était-il ?

Je n'avais que vaguement entendu parler des frères de Soledad. Un frère qui était au fait de toute l'affaire me l'a expliquée : trois prisonniers Noirs non armés avaient été abattus dans la cour par un gardien blanc. Un grand jury avait établi que c'était un homicide justifiable[65]. Après le verdict, un gardien blanc a été retrouvé mort. Trois prisonniers noirs politisés ont été accusés du meurtre et jetés au mitard. Ils encouraient tous la peine de mort : les frères accusés du meurtre étaient John Clutchette, Fleeta Drumgo et George Jackson. George Jackson, brillant théoricien et écrivain révolutionnaire, était le frère de Jonathan Jackson.

Je n'arrivais pas à me sortir toute cette histoire de la tête. Pourquoi des hommes et des femmes adultes vivaient encore alors que Jonathan Jackson était mort ? Quelle sorte de rage, quelle sorte d'oppression, et quelle sorte de pays avaient façonné ce jeune homme ? Je me sentais coupable d'être en vie et en bonne santé. Où était mon fusil ? Et où était mon courage ?

Mes yeux étaient secs quand j'assistai aux funérailles. Il y avait des centaines de personnes. Nous pouvions à peine tenir dans l'église. Ils installèrent un haut-parleur à l'extérieur pour que les gens puissent entendre le sermon. Les Black Panthers, solennels et déterminés, marchaient en formation militaire. J'étais tellement, tellement heureuse qu'ils existent. Nous les Noirs avons besoin de gens prêts à nous défendre sans ça nous resterons éternellement des victimes. Je serrais très fort mes bras contre moi-même, je me sentais un peu défaite. La vie tourne tellement mal pour nous. Si je reste une victime, j'en mourrai, pensais-je. Il était temps que je me reprenne. Je voulais être de ceux qui résistaient. Nous vivions des heures cruciales.

Angela Davis fuyait pour sauver sa peau. Ils l'avaient associée à Jonathan Jackson, l'accusant d'enlèvement et de meurtre au tribunal, bien qu'elle ne fût même pas présente sur les lieux. Ils l'accusaient de meurtre parce qu'ils prétendaient que certaines des armes utilisées lui appartenaient. Angela Davis

65. Du terme « justifiable homicide ». Dans la loi américaine, on parle de « justifiable homicide » lorsqu'une personne tue dans des circonstances de nécessité ou relatives au service (pour les dépositaires de l'autorité publique). Ce type d'homicide est considéré comme « commandé ou autorisé par la loi », et « caractérisé par l'absence d'intention criminelle ».

était l'une des plus belles femmes que j'avais jamais vues. Non pas physiquement, mais spirituellement. Je la connaissais : je conservais des coupures de presse sur elle dans un dossier. C'est la sœur qui avait été renvoyée de son poste dans une université de Californie parce qu'elle avait clamé haut et fort qu'elle était communiste et que si ça leur posait un problème, ils pouvaient aller se faire voir.

Mais je n'étais pas surprise. Ils accusent les Noirs de n'importe quoi, en utilisant les prétextes les plus ridicules. Nous étions heureux qu'ils ne l'aient pas attrapée. J'espérais bien qu'ils n'y arrivent jamais. L'atmosphère était électrique, tout allait si vite, et je n'étais plus aveugle. Je voyais clairement les choses, je les distinguais avec plus de lucidité que je n'en avais jamais eue. J'avais tellement à faire. Si vous êtes sourd, muet et aveugle à ce qu'il se passe dans le monde, vous n'avez aucune obligation d'agir. Mais si vous savez ce qu'il se passe et que vous ne levez pas le petit doigt, vous n'êtes ni plus ni moins qu'un minable.

J'ai essayé d'expliquer mon ressenti à certaines de mes connaissances. Je voulais lutter à plein temps. Ils m'ont exhortée à rejoindre le parti des Panthers. J'ai retourné dans ma tête toutes les critiques que j'avais à l'égard du Parti. Ils m'avaient dit : « Tu feras du bien au Parti, et le Parti te fera du bien, la force du Parti dépend entièrement de la force de son peuple. » J'avais trouvé ça plein de bon sens. Pour la première fois depuis des mois, je me sentais sereine et sûre de ce que j'allais faire. Je leur ai dit que la première chose que je ferais en rentrant à New York serait de rejoindre le Parti.

J'y ai réfléchi pendant tout le trajet du retour. J'avais rêvé d'être beaucoup de choses quand j'étais petite mais révolutionnaire n'en faisait pas partie, c'est certain. Et aujourd'hui c'était tout ce que je désirais être. Le reste était secondaire. Je me rendais bien compte que même si je souhaitais devenir une révolutionnaire plus que tout au monde, je n'avais toujours pas la moindre idée de ce que je devrais faire pour y parvenir.

14

« À partir de maintenant vous êtes la propriété des fédéraux », m'a dit l'un des marshals comme s'il en était vraiment convaincu. « Nous vous emmenons au MCC[66] [la prison fédérale, le centre de détention de Manhattan] où vous resterez pendant toute la durée de votre procès pour braquage de banque. » Nous étions le 5 janvier 1976, quinze jours après mon acquittement dans l'affaire d'enlèvement jugée à la kour suprême de Brooklyn ; j'étais encore sur Rikers Island. Il s'est affairé à m'attacher avec un nombre incalculable de chaînes et d'entraves. Un autre marshal à l'air crétin m'a dit à quel point il était désolé de me revoir. Je lui en avais fait voir de toutes les couleurs la dernière fois, disait-il. Mais moi je ne le reconnaissais même pas. Il m'a expliqué qu'il travaillait sur le dernier procès, celui de l'autre braquage, et qu'il s'était fait incendier parce que j'étais tombée enceinte. « Vous avez été piégé », lui ai-je dit. Il m'a regardé d'un air bêta, en se grattant la tête. « Ouais, ouais, exactement. » Je me suis mise à rire. Même les autres marshals ont commencé à se marrer. « Bah c'est pas drôle hein », a-t-il insisté. « J'ai perdu ma mention élogieuse, ça a été viré de mon dossier. » Ça m'a encore plus fait rire.

Il n'y a qu'une seule façon de décrire le MCC et c'est par son gris beige vaguement tacheté de couleurs çà et là. C'est l'un de ces affreux bâtiments-forteresses de centre-ville, antinature, antihumain, glaçant pour tous les sens. L'air frais n'y entrait jamais vu que tout le bâtiment était climatisé, et la lumière naturelle ne filtrait qu'à travers d'étroites fentes de

66. Manhattan Correctional Center.

verre découpées sur le côté du bâtiment et reliées à des alarmes. Les gardiens ressemblaient à des cyborgs de l'ère spatiale avec leurs blazers bleus et leurs pantalons gris, leurs talkies-walkies et leurs bipeurs. Après avoir reçu l'uniforme standard pour les femmes (une combinaison jaune et des tennis), je fus conduite à la section des femmes. À ma très grande surprise je fus placée avec la « population générale », je reçus une clé de ma cage et on m'annonça qu'il n'y avait pas d'heure de « verrouillage ». Nous étions censées nous poster à côté des portes des cellules plusieurs fois par jour pour le comptage. La section des femmes était une zone relativement petite, dotée d'un espace central pour les repas et les loisirs, une salle de télévision, et trois étages intermédiaires de cellules. Il y avait quelques bureaux, une ou deux pièces qui servaient de salles de classe, et c'était tout. Le seul autre endroit où les femmes pouvaient aller de temps en temps, c'était en promenade sur le toit, qui était couvert d'énormes barres métalliques anti-hélicoptères.

Après un mois dans ce petit endroit confiné, les femmes étaient à bout, et il y a fort à parier que les hommes étaient dans le même état. Quelques-uns des détenus fédéraux étaient de gros clients, avec de l'argent et des relations ; ils avaient été arrêtés pour des crimes plus « élaborés » que ceux du prisonnier d'état moyen. Néanmoins la majorité des détenus était pauvre, Noire ou du Tiers-Monde, tout comme dans les prisons d'état. Mais tout comme dans la rue, l'argent menait la danse. Beaucoup d'hommes au quartier des « particuliers », qui se situait au même étage que celui des femmes, avaient de l'argent, et la rumeur disait qu'ils envoyaient leurs gardiens préférés leur acheter de la nourriture chinoise ou italienne, ou les envoyaient à la charcuterie juive, en fonction de leur humeur. Un trafiquant de drogue fréquentait régulièrement la section des femmes aux premières heures du matin pour des visites conjugales avec sa femme. Comme les hommes du quartier des particuliers étaient en contact avec les femmes, beaucoup essayaient de les acheter en leur envoyant d'énormes quantités d'articles de l'intendance. D'autres essayaient de les impressionner avec des histoires rocambolesques sur les grosses sommes qu'ils s'étaient mises dans les poches et leur stature de caïds dans la rue. J'étais assise sur un banc à côté de ce mec blanc un matin, à attendre

qu'on m'emmène au tribunal, et il n'en finissait plus de bavasser sur les transactions de un et deux millions de dollars qu'il avait réussi à faire. C'était une espèce d'arnaqueur, arrêté pour fraude boursière. « Tu devrais pas être ici », je lui ai dit. « Tu devrais être à la Maison Blanche avec toute la bande de gros arnaqueurs. » « C'est pas faute d'avoir essayé », m'a-t-il répondu. « Dieu sait que j'ai essayé. »

Il y avait deux sœurs que je connaissais de Rikers. J'étais vraiment heureuse de les revoir toutes les deux. Skeets était une sœur forte et droite qui la ramenait pas, s'occupait de ses affaires, et ne se laissait faire par personne. C'était vraiment une personne chaleureuse, généreuse et ouverte, qui continuait à faire preuve de beaucoup d'humanité, en dépit du fait qu'elle risquait de passer un bout de temps à l'ombre pour une affaire de braquage. J'ai été choquée quand je suis tombée sur Charlie, que j'avais connue sur Rikers sous le nom de Charlene. Elle était complètement métamorphosée. Elle n'était plus la jeune sœur mince, au visage rond, que j'avais connue sur le Rock. Comme si elle avait vieilli du jour au lendemain. Elle écrivait de la poésie d'enfer et avait fait partie de notre troupe de théâtre. Mais cette fois-ci, elle avait été arrêtée pour violation de conditionnelle à cause d'un détail de procédure et depuis elle se fichait de tout. Elle était amère, fatiguée et toute son attitude pouvait se résumer à ces trois mots qu'elle utilisait fréquemment : « Rien à carrer ». Elle m'expliqua que sa libération dépendait de sa capacité à passer un examen d'équivalence de niveau lycée. Tout le monde l'encourageait à étudier, mais ça ne semblait plus avoir aucune espèce d'importance pour elle. Elle disait qu'elle était fatiguée de cette course d'obstacles, qu'elle se contrefichait de tout ce qui pouvait advenir. Je la comprenais mais ça me faisait mal de la voir si amère, si blessée, sans perspective, et sans exutoire qui puisse lui être bénéfique. Je voulais l'aider, mais je ne savais pas comment, et je n'étais que de passage. La lutte que les femmes ont menée pour améliorer les soins médicaux à la prison fut la seule chose qui parvint à lui redonner un peu d'entrain.

À l'époque, la situation sanitaire était épouvantable. Les femmes passaient de la rue à la prison sans aucune visite médicale, aucun examen, que dalle. Elles avaient du mal à obtenir des rendez-vous avec un gynécologue et à faire en

sorte que les soins les plus élémentaires, médicaux ou autres, leur soient accordés. Dans la mesure où nous ne représentions qu'une infime minorité de la population carcérale, on ne prêtait aucune attention à nos besoins. Les femmes se rassemblèrent et rédigèrent des plaintes destinées au directeur. Charlie fut l'une de celles qui se démenèrent pour obtenir de meilleures conditions de soins. C'est ironique quand j'y repense aujourd'hui. Un peu plus d'un an plus tard, j'appris par le bouche-à-oreille que Charlene était morte d'un cancer de l'utérus non diagnostiqué.

Le procès pour le cambriolage dans le Queens, pour lequel j'étais ici, fut l'un des procès les plus délirants que j'ai jamais connus. Nous venions de terminer l'affaire de kidnapping de Brooklyn et je ne m'attendais pas du tout à retourner en procès de sitôt.

Depuis près de trois ans, Evelyn travaillait en permanence sur mes affaires. Elle avait lâché son emploi de professeure à la faculté de droit de l'Université de New York le jour où j'avais été arrêtée sur l'autoroute, pour devenir mon avocate. L'une des rares affaires qu'elle avait acceptées depuis mon arrestation — surtout pour se renflouer un peu — était prête pour le tribunal, et elle ne pouvait plus la renvoyer. Il me fallut donc chercher quelqu'un d'autre pour mon procès. Certains frères et sœurs me recommandèrent Stanley Cohen. Ils disaient que c'était un avocat compétent et qu'il ferait du bon boulot sur ce genre d'affaires. J'hésitais parce que j'avais toujours eu des avocats Noirs pour me représenter. J'estimais qu'il y avait de fortes chances qu'ils soient plus compréhensifs, et plus sensibles à ma situation. Je ne parle pas bien entendu du premier avocat Noir venu, vu que certains se font un paquet de fric et ont les mêmes idées que Richard Nixon. Je parle d'avocats qui se soucient du sort des Noirs.

J'étais d'autant plus sensible à cette question après ce que j'avais entendu des mois durant dans la bouche de certaines des sœurs de Rikers. Elles étaient tellement endoctrinées qu'elles pensaient qu'un avocat blanc, n'importe quel avocat blanc, valait mieux qu'un avocat Noir. Elles pensaient la même chose pour les médecins blancs, les dentistes blancs, les professeurs blancs, etc. « Jamais d'la vie j'irai au tribunal avec un avocat Noir », disaient-elles. « Moi c'que j'veux c'est un avocat blanc qui soit

sympa avec le juge et qui le foute pas en rogne. » J'essayais de leur expliquer que n'importe quel avocat, quelle que soit sa couleur, s'il allait à l'encontre du juge et se battait vraiment pour défendre son client, mettrait le juge en colère. Ils sont rares les accusés Noirs — s'il y en a jamais eu — qui ont été libérés parce que le juge aimait bien leur avocat. Si on vous donnait un centime à chaque fois qu'un juge et un avocat de la défense se sont retrouvés pour déjeuner et discuter d'un client Noir en train de moisir à l'ombre, vous pourriez quitter votre boulot et vivre des intérêts.

J'ai décidé de rencontrer Cohen et d'apprécier ainsi par moi-même si c'était lui qu'il me fallait pour l'affaire. Stanley était un homme juif d'âge moyen avec un tempérament bagarreur, qui dans une certaine mesure me rappelait W. C. Fields[67]. Il avait un côté théâtral et pouvait moduler le ton de sa voix, jouer sur l'humeur qu'elle suggérait, passer de l'indignation aux supplications, en un claquement de doigts. Il avait un palmarès impressionnant d'acquittements à son actif et racontait des anecdotes marrantes sur les stratégies qu'il avait utilisées dans tel ou tel procès. Jadis, il avait été membre du Parti communiste et avait gardé des idées politiques progressistes. « Qu'est-ce qui te plaît dans le fait d'être avocat pénaliste ? » lui ai-je demandé. « Comment peux-tu supporter de te battre à l'intérieur du système judiciaire vu l'omniprésence du racisme et de l'injustice ? » C'était une question piège, que j'avais mise sur la table pour voir comment il se débrouillerait. Je m'attendais à ce qu'il me réponde qu'il fallait bien que quelqu'un le fasse, que quelqu'un se sacrifie, un truc comme ça. « J'aime gagner », ce fut sa réponse. « Je fais ça parce que j'aime gagner. » Il m'a plu et j'ai décidé que c'est lui que je voulais pour cette affaire de braquage.

Evelyn a transmis à Stanley les transcriptions de la fois où j'avais été tabassée au tribunal par les marshals qui essayaient de me photographier, ainsi que tous les autres documents du dossier. Et elle a planché avec lui sur la stratégie pour le procès. Andrew Jackson avait plaidé coupable, donc j'étais jugée seule.

67. Humoriste, acteur de cinéma, de radio et de théâtre célèbre au début du 20e siècle.

C'était la course, la course, la course. Le train du procès expéditif sifflait et il avait hâte de m'emmener à la rivière[68]. Le nouveau juge assigné à l'affaire voulait boucler le dossier et ce, au plus vite. Nous voulions interroger les futurs jurés au sujet de leurs opinions, de ce qu'ils avaient vu et entendu dans les médias, etc. Le juge ne voulait pas un d'un voir-dire long, et nous avons donc accepté un compromis. Un questionnaire composé de nos questions et de celles du procureur a été rédigé. Après avoir examiné les réponses, nous devions choisir ou éliminer les jurés, en posant des questions supplémentaires si nécessaire. Certaines des réponses étaient terriblement contradictoires et donnaient un tel aperçu sur le niveau de racisme en amérike qu'il faudrait un livre entier rien que pour en rendre compte. Dans cent pour cent des cas, à la simple lecture des réponses, nous étions en mesure de deviner si le juré potentiel était Noir, blanc ou « autre ».

Il y avait quelque chose de léger dans ce procès. Nous avions tous décidé que nous prendrions plaisir à nous battre, et que nous nous battrions aussi ardemment que possible, sans nous demander si nous allions gagner ou perdre. Je pense que personne, à l'exception peut-être d'Afeni Shakur, ne pensait réellement que nous allions gagner. Afeni, qui travaillait comme assistante juridique, ne cessait de me dire : « Celui-là, on va le gagner, Assata. » Mais j'étais à mille lieues d'y croire. Ils avaient pris une image de vidéosurveillance d'une femme en plein cambriolage, ils avaient imprimé mon nom en dessous comme si j'avais été catégoriquement identifiée, puis ils avaient mis cette image dans les journaux, les stations de métro, et, je pense qu'ils en avaient même collé en long sur les bus. Ils ont fait placarder cette image dans chaque banque de New York. Quiconque à New York se rendait à la banque, montait dans le métro, ou marchait dans la rue, avait vu cette photo un millier de fois avec mon nom imprimé dessous. Impossible de savoir combien de fois cette image avait été diffusée à la télévision avec un présentateur qui répétait mon nom. Le public avait été tellement gavé de cette image que

68. Aller à la rivière (« up the river ») signifie aller en prison. L'expression, qui date de 1891, prend son origine dans le fait que les condamné·e·s de la ville de New York étaient envoyé·e·s par le fleuve Hudson à la prison d'État d'Ossining connu sous le nom de Sing Sing.

j'avais le sentiment que ce serait de la folie de prendre ce procès au sérieux. Une fois Stanley familiarisé avec certains des faits, je lui avais demandé quelles étaient mes chances d'après lui. « Je mentirais si je te disais qu'elles sont bonnes. À vrai dire, elles semblent plutôt minces, mais je te crois, et je vais me battre pour toi et, crois-moi, j'aime la bagarre. » Nous avons convenu d'agir en tant que co-conseils dans cette affaire. « T'es nulle comme avocate », me disait-il chaque fois que nous nous disputions sur une stratégie, « mais tu es meilleure que pas mal d'avocats que je connais qui ont obtenu l'examen du barreau. »

L'atmosphère était électrique. La salle d'audience était tous les jours remplie de sœurs et de frères venus assister au cirque. Je ne pouvais pas m'empêcher de les regarder. Je ne répéterai jamais assez que la meilleure chose dans un procès c'est de voir les spectateurs et pouvoir leur sourire. Voir tant de belles personnes dans la salle d'audience nous a donné l'élan dont nous avions besoin pour nous mettre au boulot et faire ce qu'il y avait à faire. J'ai ressenti ça lors de tous mes procès, mais celui-ci avait une atmosphère qui le rendait encore plus spécial. Des gens de toute la communauté Noire sont passés au procès. Les sœurs et frères musulmans ont apporté leurs tapis de prière et ont lancé une prière dans le couloir de la salle d'audience. Les gens amenaient leurs enfants et leur expliquaient ce qui se passait. Une petite fille a déclenché l'hilarité générale en salle d'audience quand elle a demandé à voix haute : « C'est lui le porc fasciste, maman ? » en montrant le juge du doigt. C'était comme si les Noirs venaient d'envahir la salle d'audience, informant le monde entier qu'ils suivaient attentivement ce qu'il se passait.

Notre première démarche a été de réclamer une séance d'identification. J'avais été « identifiée » au moyen d'une photo. En fait, le FBI était allé chercher ma photo dans le « dossier des militants radicaux ». Ce dossier contenait les photographies de tous les « radicaux » qu'ils voulaient envoyer en prison. Après en avoir extrait ma photo, ils l'avaient mélangée avec quelques autres photographies de femmes. Bien entendu, la mienne, une photo d'identité judiciaire, était la seule avec des numéros. Les autres étaient de simples photos. Le FBI a ensuite montré l'ensemble de ces photos aux témoins du braquage et leur a

demandé d'identifier quelqu'un qui « ressemblait un peu » ou « ressemblait » à la femme qui avait dévalisé la banque. Deux des personnes qui étaient à la banque ont signé des déclarations sous serment disant que la photo avec les numéros, ma photo du coup, était un peu ressemblante. Les autres personnes qui étaient présentes dans la banque au moment du vol n'ont fait aucune déclaration dans ce sens. Nous avons informé le juge que nous souhaitions une nouvelle séance d'identification parce que nous considérions que la première qui m'avait désignée comme la braqueuse était biaisée et entachée d'irrégularités. Mais avant que le juge ait organisé l'identification, le procureur a appelé l'un des prétendus témoins à la barre. Puisque j'étais la seule femme Noire assise sur le banc des accusés, il m'a bien sûr identifiée. Nous avons protesté contre cette procédure, mais le juge a quand même accepté son témoignage. Nous avons finalement pris des dispositions pour une identification, et, bien sûr, les autres prétendus témoins ont désigné une autre femme.

Puisque la partie identification photographique de l'affaire n'était basée sur rien d'autre que l'idée que « tous les nègres se ressemblent », le FBI a essayé d'utiliser des preuves « scientifiques » pour obtenir une condamnation. Leur projet de superposer la photo de l'image de surveillance à ma photo a échoué parce qu'ils n'avaient qu'une seule photo de moi prise sous le même angle que l'image de braquage. C'était une des photos qui avaient été prises le jour où ils m'avaient agressée en salle d'audience, avant le début du procès, quand j'avais refusé de me laisser photographier. Le FBI avait masqué les visages et les mains des marshals et de ses agents en train de me violenter et de m'étouffer. Ils avaient recadré la photo pour que seul mon visage soit visible. Mais mon expression faciale sur le cliché témoignait d'une telle souffrance qu'il leur était difficile de prouver au jury quoi que ce soit d'autre.

Le FBI a donc eu une idée géniale. Ils ont fait venir un de leurs gars qui se disait expert en identification photographique par examen au microscope. C'était un vrai pro, rusé comme un renard. Il a fait des tableaux, des diagrammes et ainsi de suite, et j'étais morte d'inquiétude à l'idée que le jury gobe ces conneries. Son baratin se tenait vraiment bien jusqu'à ce qu'arrive l'heure du contre-interrogatoire. Il s'est avéré que l'homme était spécia-

liste en paléontologie et avait passé beaucoup de temps à étudier les roches. Il prétendait que son expertise dans l'examen des roches l'avait rendu capable d'identifier les gens. En contre-interrogatoire, toute son « expertise » échafaudée avec soin s'est écroulée et cette nouvelle avancée technique dans la lutte contre le crime s'est révélée être une vaste supercherie. Comme l'accusation avait été autorisée à présenter cette nouvelle preuve « scientifique », le juge avait décidé que nous avions le droit de présenter un expert en photographie pour réfuter le témoignage. Étant donné que je n'avais pas un sou, le tribunal avait accepté de couvrir les frais. Le jour où notre expert photo a témoigné, je me suis ratatinée au fond de mon siège. C'était vraiment le blanc collet monté avec une dégaine d'abonné au *Reader's Digest*. Mais ce type avait des références longues comme le bras en photographie ; on devinait à son ton que c'était un passionné et qu'il était furieux de ce que le FBI essayait de faire. Il exposa au jury le processus chimique de la photographie et démontra l'inanité absolue de ce que l'agent du FBI avait prétendu. Il expliqua qu'en observant une photo au microscope tout ce que l'on pouvait voir c'était des petits points. Son témoignage était tellement solide et ses données tellement bien organisées que le procureur fit à peine l'effort de le contre-interroger.

Le comble ce fut quand le directeur de la banque vint témoigner en ma faveur. Il déclara que je n'étais absolument pas la femme qui avait cambriolé la banque et que la voleuse était d'une taille et d'un poids différents. On pouvait voir le procureur disparaître progressivement sous sa table. Son dernier espoir résidait dans les réquisitions.

Dans son récapitulatif final, il essaya de compenser tout ce qu'il avait été incapable de démontrer preuves à l'appui. Il me dépeignit comme un monstre maléfique et sournois. Il déclara au jury que je cachais le fait que j'avais des bras énormes comme la femme sur les images de surveillance, que je dissimulais mes bras parce que je n'avais pas porté de robe sans manches à la kour (le procès se tenait en plein mois de janvier). Pendant qu'il parlait, je retroussai délicatement mes manches dans la salle d'audience, exposant mes bras très minces. Quand il arriva à la dernière partie de son réquisitoire, il devint curieusement confiant. « Mesdames et Messieurs les jurés, cette femme est

très intelligente, très sournoise, elle a essayé de tromper ce jury de toutes les manières possibles, mais elle a fait une erreur, mesdames et messieurs, elle a fait une erreur fatale. » Il brandit ensuite une photo de la femme qui avait cambriolé la banque et, de l'autre main, il brandit ma photo d'identification judiciaire. « Elle a fait une erreur », répétait-il. « Elle a oublié de changer ses boucles d'oreilles, elle a les mêmes boucles d'oreilles. »

Le procureur nous faisait vraiment son grand numéro. La scène sortait tout droit d'un film. Il avait regardé le late show[69], c'est sûr. La femme de la banque et moi avions toutes deux des créoles. Quand Stanley fit son réquisitoire, il dit simplement : « Puis-je demander à toutes les femmes dans l'assistance qui portent des créoles de se lever s'il vous plaît ? » La moitié des femmes se sont levées.

Pendant que le jury délibérait, j'arpentais l'enclos en long et en large. « Ils vont me condamner de toute façon », ai-je dit à Afeni. « Ils ont même pas dû écouter. » « Ce jury ne va pas te condamner, Assata », a répondu Afeni. « Tu n'as pas vu les visages de ces jurés, en particulier les Noirs ? » C'était vrai, je les avais vus me regarder différemment après que la vérité a commencé à émerger. Et je savais que les jurés Noirs dans la salle de délibération feraient toute la différence. À tout le moins, ils rappellent à certains des blancs les plus racistes que les Noirs sont des êtres humains. C'est dommage que tant de Noirs essaient de se soustraire à la charge de juré, au lieu d'essayer de ralentir le train des procès expéditifs. Dans bien des cas, c'est une question de budget assez basique. Les Noirs estiment souvent qu'ils ne peuvent pas se permettre de faire partie d'un jury, que l'argent qu'ils perdraient représenterait un sacrifice pour leur famille. Et ils ont probablement raison. Mais qu'ils siègent dans un jury ça pourrait signifier que le fils ou la fille de leur voisin n'aille pas griller sur la chaise électrique ou croupir derrière les barreaux.

Un verdict a été rendu. Avant même d'entrer dans la salle d'audience, j'aurais pu deviner lequel. Les porcs étaient

---

69. Un late-night show ou late-night talk-show est un type d'émission diffusée en fin de soirée dont la mise en scène est particulièrement théâtrale et qui comprend des interviews, des séquences humoristiques, des sketchs...

contrariés, c'est le moins qu'on puisse dire. La gardienne qui m'accompagnait chaque jour à la kour avait l'air contente. Le jury a lu le verdict. Acquittement. Une puissante clameur s'est élevée de la salle d'audience. Le juge a tout simplement renoncé au rappel à l'ordre. Il a dû attendre que les cris s'atténuent. Ça devait arriver. Tous les spectateurs se sautaient dans les bras. Les marshals m'ont conduite hors de la salle d'audience et m'ont menottée. Ils m'ont ramenée à Rikers Island, et placée à l'isolement.

15

Une tornade d'énergie déboula dans le bureau du Black Panther Party sur la Septième Avenue. Si l'on m'avait branchée à une ampoule, je suis certaine que j'aurais pu éclairer la moitié de Harlem. J'étais gonflée à bloc et impatiente de me mettre au boulot. Quand j'ai rejoint le BPP, j'étais vraiment déterminée à m'investir de toutes mes forces.

Le responsable du jour me donna un formulaire à remplir. Comme il n'arrivait pas à mettre la main sur le deuxième feuillet, j'allai le chercher avec lui. Il se mit à fouiller dans une armoire de classement qui était un véritable défi à la notion de rangement. Le bazar complet. Je proposai au frère de ranger, ce qu'il accepta. En un rien temps je me retrouvai plongée dans la paperasse jusqu'au cou, à indexer et tout classer par ordre alphabétique. Une fois les « fiches de sécurité » de chacun classées, je découpai des marqueurs d'index dans une chemise cartonnée, en me faisant la réflexion que la sécurité était sacrément relâchée. Je venais à peine de débarquer et ils me laissaient parcourir tous les dossiers. J'expliquai au frère le nouveau système, heureuse que l'expérience acquise dans tous ces assommants boulots de bureau soit au moins mise à profit pour un usage révolutionnaire.

Le soir même, j'étais dans un bus en route vers Philadelphie. Le Parti avait appelé à la tenue d'une convention constitutionnelle afin de rédiger une nouvelle constitution qui garantirait les droits des pauvres et des opprimés, une constitution qui serait antiraciste ainsi qu'antifasciste. Nous assistions à la session plénière pour la préparation de la convention qui se tiendrait plus tard à Washington D.C. Ce fut sans conteste un grand moment. Tout le monde avait le moral au beau fixe. C'était époustouflant

de voir tous ces révolutionnaires se lever et parler sans mâcher leurs mots. J'étais heureuse comme une gamine dans un parc d'attractions. Ma « chambre d'hôtel » était une table de billard au sous-sol d'une église. Je dormis mieux que dans un lit de princesse.

À mon retour à New York, je fus affectée à l'équipe médicale. Joan Bird était ma superviseuse immédiate. Elle avait fait des études d'infirmière et était l'une des accusés dans l'affaire des Panther 21 de New York. Elle avait été libérée contre une caution de 100 000 dollars et la préparation du procès l'accaparait. Elle avait été battue, torturée et pendue à la renverse par la fenêtre d'un poste de police. Elle avait de grands yeux doux, des lèvres nerveuses, et le visage d'une fille qui avait été contrainte de grandir trop vite. Elle me faisait penser à quelqu'un qui aurait vécu dans un cocon avant d'être, soudainement, projeté dans le monde froid et cruel. Elle était un peu timide, et j'étais désolée pour elle parce qu'elle subissait apparemment une pression terrible. Elle prenait tout à cœur ; rien ne la laissait indifférente, semblait-il. Elle se tracassait pour tout et tout le monde. Elle risquait trente ans de prison donc je devais me charger de la majeure partie du travail de l'équipe médicale ce qui la rendait malade d'inquiétude.

L'équipe médicale était responsable des soins médicaux des Panthers. Nous leur prenions des rendez-vous pour des visites médicales et dentaires et nous leur enseignions les gestes de premiers secours afin qu'ils puissent aider les gens en cas d'urgence. Périodiquement, nous installions une table au coin de la rue et réalisions des tests de dépistage gratuits de la tuberculose ou nous donnions des informations sur la drépanocytose. Mon boulot consistait aussi à travailler avec les étudiants Noirs en médecine et les médecins Noirs sur lesquels nous comptions pour nous aider à mettre en place une clinique gratuite dans Harlem. Le BPP avait acheté un brownstone sur la 127e Rue, et dès qu'il serait rénové, nous prévoyions d'y ouvrir une clinique gratuite.

Chaque semaine, tous les membres de l'équipe médicale des sections du Bronx, de Brooklyn, Harlem, Jamaica et Corona se réunissaient au Ministère de l'Information du Bronx. Lors de ma première visite au Ministère, j'avais avec moi une grosse pile de

journaux du Parti. J'étais nulle comme vendeuse de journaux et le plus souvent je poussais quelques-uns de mes amis qui avaient les moyens à mettre la main à la poche. Ils les payaient et ensuite, nous les offrions au peuple.

La cheffe de l'équipe médicale c'était Alaywa, et mon respect, mon admiration lui ont été d'emblée acquis. Pour tout ce qui concernait les Noirs elle était rigoureuse, mais elle devenait maniaque quand il s'agissait de leur santé. Elle exigeait de nous le plus grand des sérieux concernant le boulot, et malheur aux cadres médicaux qui se pointaient en réunion hebdomadaire avec des rapports d'étapes vides. Alaywa avait une petite fille mais elle n'en abattait pas moins le boulot de deux personnes.

Je me suis quand même fait virer du Parti ce premier soir après la réunion de cadres médicaux. Quand je suis sortie de la réunion, ma pile de journaux avait disparu. J'ai demandé un peu à tout le monde, mais personne ne les avait vus. Finalement, Robert Bey, le chef de toute la branche de la côte Est du Parti, a dit que lui, les avait vus.

« Ils sont où ? ai-je demandé.

— Je les ai balancés.

— Tu veux dire quoi, tu les as balancés ? ai-je dit, pensant qu'il s'agissait d'une espèce de blague.

— Je les ai balancés, a-t-il insisté. Vous savez tous que vous n'êtes pas censés laisser des journaux ici sur le bureau. Maintenant tu sauras qu'il faut les mettre à leur place, sur le présentoir. »

J'ai expliqué que c'était la première fois que je venais au Ministère et qu'il n'y avait donc aucun moyen que je connaisse la procédure.

« Tu aurais dû demander », a-t-il répondu avec arrogance. « Je les ai balancés et c'est tout. »

J'étais en train de perdre patience.

« Écoute, mec, pourquoi tu me donnes pas les journaux pour que je puisse me tirer d'ici ? On va pas y passer la nuit, j'ai pas le temps.

— Je t'ai dit que je les avais balancés, tes journaux, c'est tout.

— Dans ce cas-là, t'es soit un menteur, soit un imbécile », ai-je répliqué.

Il m'avait mise en colère, il m'avait poussée à bout. Ensuite il a essayé de jouer les durs, de me provoquer et de justifier son arrogance imbécile. Je n'étais pas d'humeur à plaisanter. Je l'ai insulté copieusement et j'ai quitté le bureau.

Le lendemain, quand je suis rentrée dans le bureau de Harlem, Bashir, le responsable du jour m'a dit que je devais partir. « Comment ça partir ? » Il m'a répondu qu'il était désolé, mais Robert Bey l'avait appelé pour l'informer que je n'étais plus membre du Parti. J'étais blessée. J'ai appelé le Ministère du Bronx et je leur ai dit de me passer Bey et je me suis mise à le traiter d'idiot sans scrupule et arrogant, ce qui n'était que la vérité. Et lâche de surcroît, puisqu'il ne m'avait même pas dit en face que j'étais virée. J'étais remontée à un tel point que ça ne m'a même pas surprise quand il s'est excusé et m'a dit que j'étais réintégrée. Je déteste l'arrogance qu'elle soit blanche, violette ou Noire. Certaines personnes laissent le pouvoir leur monter à la tête. Ils se figurent que parce qu'ils ont un titre accolé à leur nom, on est censés courber l'échine pour leur lécher les bottes. Toutes les personnes exceptionnelles que j'ai rencontrées dans ma vie sont modestes et humbles. Vous ne pouvez pas prétendre que vous aimez les gens quand vous ne les respectez pas, et vous ne pouvez pas appeler à l'unité politique si vous ne la pratiquez pas dans vos relations. Et ça ne se fait pas par magie. C'est au quotidien que ça se travaille.

Le premier jour où j'ai été affectée au programme des petits déjeuners je me suis réveillée en retard. Pour arriver à l'heure je devais me lever à 4h30 du matin. J'étais la honte et le remords incarnés quand je suis arrivée dans le bureau d'un pas lourd. « Ravie de te rencontrer ici », a dit la sœur que j'étais censée aider. « C'est vraiment gentil de ta part de passer. » Plus tard dans la soirée, j'ai fait amende honorable pour mon retard.

« C'est bon, ma sœur, dit le frère qui dirigeait la réunion, tu peux te racheter en travaillant sur le programme des petits déjeuners à vie.

— À vie ? ai-je répété.

— Ouais, tu peux prouver la sincérité de ton engagement auprès des enfants affamés de Harlem en travaillant sur le petit déjeuner aussi longtemps que tu seras dans le Parti. »

J'ai toujours détesté me lever le matin, et la simple perspective de me lever tous les jours à 4h30 me donnait envie de pleurer. Mais j'ai pensé aux enfants ; je voulais être là pour eux. Se lever tôt devrait être une chose facile pour une révolutionnaire. J'ai pensé à ceux qui avaient donné leur vie pour notre lutte et j'ai décidé que ce n'était pas si difficile après tout. Plus tard, l'une des sœurs m'a dit : « T'inquiète pas, ils t'assigneront tous les jours au programme du petit déjeuner jusqu'à ce que tu sois habituée et qu'ils puissent compter sur toi pour faire preuve de discipline. Je suis passée par là. »

J'étais contente que ça soit arrivé à d'autres parce que je me sentais vraiment cloche. Faut faire plus d'efforts, je me suis dit.

Travailler au programme des petits déjeuners s'est avéré un vrai bonheur. Le travail était tellement épanouissant. La section de Harlem avait des programmes de petit déjeuner dans trois églises différentes, et j'alternais entre les trois. Dès les premiers instants où j'ai vu ces enfants, j'ai été conquise. C'étaient des petites personnes si brillantes, si ouvertes, dotées chacune de leur propre personnalité. Pendant les deux premières semaines environ ma principale préoccupation a été de me reprendre en main au niveau culinaire. Une petite fille s'était rapprochée et m'avait tapoté le dos.

« Y a un problème avec tes pancakes.

— C'est quoi le problème avec mes pancakes ?

— Ils sont pas bons. »

Préparer le petit déjeuner pour toute une bande de gamins affamés le matin n'est pas une tâche facile, surtout quand on ne sait pas combien d'enfants viendront ou quelle quantité ils mangeront. Il y avait un petit garçon dont j'étais persuadée qu'il avait le ténia. Il engloutissait tellement de nourriture que c'en était pas croyable. Un jour, je l'ai vu fourrer à manger dans ses poches.

« Est-ce que tu veux un papier pour emballer ça ? » lui ai-je demandé, arrachant une feuille d'aluminium.

« J'étais pas en train de voler. »

Les larmes lui montaient aux yeux.

« Bien sûr que non, tout est gratuit ici et tu peux en prendre autant que tu veux, mais tu ne veux pas l'envelopper pour que tes poches ne soient pas pleines de gras ?

— C'est pour ma mère, on a pas à manger et le poêle est cassé.

— Tu peux dire à ta mère qu'elle peut venir si elle veut, et tu peux prendre autant de nourriture que tu veux pour chez toi. »

Quelques-uns des autres enfants nous regardaient. « Si vous voulez prendre un sandwich ou quelque chose avec vous, dites-le moi et je vous donne du papier d'emballage pour ça. » Par la suite, j'essayais toujours de me souvenir de leur demander si quelqu'un voulait quelque chose à emporter. Et la plupart des enfants étaient intéressés. « Donne-moi un sandwich aux œufs à emporter. » « Je veux deux saucisses à emporter. » Nous rencontrions rarement les parents. Quand un enfant se joignait pour la première fois au programme, les parents passaient éventuellement pour voir, mais en général, ils ne venaient que pour déposer les enfants ou les reprendre.

Le public du programme de petits déjeuners d'East Harlem était le plus pauvre. En plein hiver, certains enfants n'avaient ni bonnets, ni gants, ni écharpes ou bottes et ne portaient que des manteaux ou des vestes riquiqui. Quand on pouvait, on essayait de leur dégoter des affaires de la collecte de vêtements. Et c'était seulement à l'occasion, quand tout s'était passé tranquillement et que nous avions fini tôt, que nous pouvions passer du temps avec les enfants. Habituellement, c'était la course, on voulait être sûrs qu'ils ne soient pas en retard pour aller à l'école. Certains des Panthers voulaient qu'ils apprennent le programme en dix points et la plate-forme ; d'autres voulaient leur enseigner des chansons des Panthers. Je préférais discuter, m'asseoir avec eux pour partager des idées. Nous avons donc en quelque sorte mélangé ces trois approches. Nous refusions tous catégoriquement de leur bourrer le crâne ou de leur enseigner des formules toutes faites dénuées de sens. Les enfants étaient tellement curieux de nature qu'on devait faire attention à ne pas laisser la nourriture brûler pendant qu'on répondait à leurs questions.

Mes amis les plus proches dans le Parti étaient Dhoruba, Cetewayo et Jamal. Ils étaient tous en liberté sous caution dans l'affaire des Panther 21. Ils venaient à la maison et nous passions des heures à discuter de politique, du Parti, de la Corée du Nord et de ce qui se passait sur la 116ᵉ Rue. J'apprenais plus en une

nuit qu'au City College en un mois. Ils avaient toutefois du mal à s'accommoder de mon caractère. Je peux être têtue comme un troupeau de mules et j'étais du genre à démonter tous les arguments avant de pencher d'un côté ou de l'autre. Même si je ne détestais plus les blancs et que j'avais cessé de tous les considérer comme des ennemis, je ne les portais toujours pas dans mon cœur. Pour moi, c'était le devoir des Noirs de travailler dans la communauté Noire et c'était le boulot des blancs d'aller dans la communauté blanche et de mobiliser les leurs. Les frères étaient d'accord à cent pour cent là-dessus. Nous étions aussi d'accord sur le fait que les Noirs, les blancs, les Hispaniques, les Amérindiens et les Orientaux devaient s'unir pour se battre. On n'était pas d'accord sur les sujets et les personnes que je devais étudier.

Habituellement, quand nous n'étions pas d'accord ils me suggéraient de lire untel ou untel, et c'était souvent Marx, Lénine ou Engels. Je préférais Hô Chi Minh, Kim Il-Sung, le Che ou Fidel, mais j'ai fini par me mettre à Marx et Lénine rien que pour comprendre un certain nombre de discours et d'idées que Huey Newton diffusait à ce moment-là. Ce n'était pas une lecture facile, mais j'étais contente de m'y être attelée. Ça a sacrément élargi mes perspectives. Je ne les considérais pas comme les grands guides blancs ou comme des espèces de divinités, contrairement à certains révolutionnaires blancs. À mes yeux, c'était deux types dont la contribution à la lutte révolutionnaire était trop grande pour qu'on l'ignore.

Plus j'étudiais, plus je devenais critique du programme d'éducation politique (EP) du Parti. Il y avait trois cours différents d'éducation politique : les classes communautaires, les cours pour les cadres du BPP et les cours EP pour le leadership des Panthers. Dans les cours communautaires, les Panthers expliquaient le programme en dix points, les objectifs généraux et la philosophie du BPP ainsi que divers articles parus dans le journal des Black Panthers. C'était selon moi les meilleurs cours d'éducation politique que le Parti ait jamais donnés. Si les professeurs étaient bons, les cours étaient intéressants et divertissants.

À quelques exceptions près, les cours d'éducation politique pour les membres du Parti se sont révélés être tout le contraire.

Nous faisions des critiques des articles du journal du BPP, lisions des passages du *Livre rouge* de Mao et discutions de certains discours et articles de divers membres du Parti. Très souvent, le professeur, peu importe qui il était et peu importe le sujet, discutait de ce que nous étudiions et l'expliquait, mais sans se confronter aux problèmes sous-jacents ni replacer l'ensemble dans un quelconque contexte historique. Que le professeur soit bon ou mauvais, ce n'était pas le fond du problème. Le fond du problème c'est que le BPP n'avait pas d'approche méthodique de l'éducation politique. Ils lisaient le *Livre rouge* mais ne savaient rien d'Harriet Tubman, Marcus Garvey et Nat Turner. Ils parlaient d'intercommunalisme mais étaient encore sincèrement convaincus que la guerre de Sécession avait été menée pour libérer les esclaves. Beaucoup d'entre eux ne comprenaient quasiment rien à l'histoire qu'elle soit Noire, africaine ou autre. Huey Newton avait écrit que la politique c'était la guerre sans effusion de sang et que la guerre c'était la politique avec le sang. Mais pour beaucoup de Panthers, la lutte se résumait à deux aspects : prendre les armes et servir le peuple.

C'était surtout pour cette raison que de nombreux membres du Parti sous-estimaient, selon moi, la nécessité de s'unir à d'autres organisations Noires et de lutter sur diverses questions communautaires. Beaucoup de sœurs et de frères avaient rejoint les Panthers parce qu'ils en avaient ras-le-bol de l'oppression qu'ils subissaient. Avant ça, la plupart d'entre eux n'avaient jamais été dans la lutte. Ils étaient nombreux à s'être engagés en s'imaginant que le Parti allait leur refiler un flingue pour leur ordonner ensuite d'aller dans les rues et tirer sur les porcs. La plupart de ces frères et sœurs n'avaient connu que des écoles de seconde zone où on ne leur avait appris que des mensonges, quand on leur avait appris quelque chose. Il y avait un cruel besoin de formation en tout genre. Faute de programme d'éducation adapté, beaucoup de Panthers tombaient dans une routine robotique. Ils répétaient des slogans, des formules sans en comprendre pleinement le sens et il en résultait souvent des pratiques irréfléchies et dogmatiques. Un jour, par exemple, un frère africain qui travaillait avec un mouvement de libération en Afrique est venu au bureau et nous a donné un magnifique calendrier publié par une des organisations africaines de

libération. C'était terrible ! Il y avait de magnifiques photos de combattants africains pour la liberté et ça disait quelque chose comme « Soutien international à la libération de l'Afrique ». Je l'ai immédiatement accroché. Quand je suis arrivée au bureau le lendemain, le calendrier n'était plus là. Quand j'ai voulu savoir ce qu'il s'était passé, ils m'ont dit : « C'est marqué "international" sur le calendrier et nous ne sommes pas internationalistes, nous sommes intercommunalistes. »

Je suis convaincue que toute organisation, tout mouvement pour la libération Noire dans ce pays qui veut atteindre ses objectifs, doit impérativement se doter d'un programme systématique d'éducation politique allant du plus simple au plus complexe. Le Parti comptait dans ses rangs des frères et sœurs parmi les plus conscients sur le plan politique, mais à certains égards, il a échoué à diffuser ce niveau de conscience chez les cadres dans leur ensemble. Je trouvais aussi qu'il était vraiment dommage que le BPP n'enseigne pas aux Panthers les techniques d'organisation et de mobilisation. Certains membres avaient un don pour mobiliser les gens, mais c'était généralement les camarades les plus actifs, et ceux qui avaient le plus de responsabilités. Le Parti s'était développé si vite que le temps manquait pour trouver des approches progressives, c'était une partie du problème. L'autre partie du problème, c'était que depuis ses débuts ou presque, le BPP subissait les attaques du gouvernement des états-unis.

Au départ, je ne ressentais pas trop fortement la répression. Je savais que le Parti était attaqué, mais ça paraissait lointain comme une vague menace en arrière-plan. Ce qui me rendait furieuse, plus que tout, c'était le traitement médiatique du BPP qui donnait l'impression que le Parti était raciste et violent. Et c'était efficace. Les porcs faisaient irruption dans un bureau des Panthers, tiraient d'abord et posaient les questions ensuite. La presse rapportait toujours que la police avait « découvert » un important arsenal d'armes. Plus tard, lorsque « l'arsenal » s'avérait de quelques carabines et fusils de chasse déclarés légalement, la presse était aux abonnés absents. Et aujourd'hui c'est toujours le même manège. Que des blancs aient des armes ça ne perturbe personne, mais si une personne Noire a une arme c'est qu'il y a forcément quelque chose de criminel qui se trame. Les seules fois où l'amérike blanche est d'accord pour que les Noirs

aient des flingues, c'est quand on les utilise pour faire son sale boulot. Beaucoup de Noirs ont peur au point que l'idée même de posséder une arme les effraie. Mais vu la vague grandissante de racisme dans ce pays, c'est plutôt le fait de se retrouver sans arme qui devrait les effrayer. Avec le Ku Klux Klan et tous ces autres racistes dans la nature, faut vraiment que les Noirs soient suicidaires pour ne pas avoir d'armes ou pour ne pas savoir s'en servir. Si vous n'avez toujours pas de flingues, vous feriez bien de courir en acheter un parce que dans quelques années, vu la façon dont le pays évolue, il se peut que ce soit illégal pour les Noirs d'acheter des armes à feu.

L'une des plus belles choses dans la lutte c'est les gens qu'on rencontre. Avant de m'engager, jamais je n'aurais imaginé que de si belles personnes puissent exister. Il y avait bien sûr des tordus, mais je peux dire sans l'ombre d'une hésitation que j'ai eu la chance de rencontrer des êtres parmi les plus gentils, les plus courageux, les plus motivés, les plus éclairés et les plus intelligents de la planète. Je dois beaucoup à ceux qui m'ont aidée, aimée, formée, et prévenue quand je faisais fausse route. Si ce qu'on nomme la chance existe, j'ai été gâtée, et ce sont mes amis et mes camarades qui me l'ont apportée. Mes amis indomptés au grand cœur, avec leur gentillesse et leur intelligence, m'ont apporté plus de bonheur que je ne le mériterai jamais. Pas une fois, peu importe l'épreuve affreuse que je traversais, je ne me sentis complètement seule. Ça peut paraître ironique, je ne sais pas, mais ce que je sais par contre c'est que le mouvement de libération Noire a fait bien plus pour moi que je ne pourrais jamais faire pour lui.

DEVENIR L'AMIE DE ZAYD a été vraiment important pour moi. Après que j'ai eu rejoint le parti, il passait chez moi de temps en temps. On écoutait de la musique et on parlait politique. Je le taquinais sans cesse sur le fait qu'il faisait partie des dirigeants (il était Ministre de l'Information) car il était le seul responsable au Ministère du Bronx, en dehors d'Afeni Shakur, pour lequel j'avais du respect. Il riait de mes blagues sur Robert Bey, mais jamais il n'eut le moindre mot désobligeant sur les autres camarades. Je le respectais aussi parce qu'il refusait de faire partie de la secte machiste qui était un organe

officiel du BPP. Jamais il ne votait sur des questions ou n'adoptait des positions dans l'unique but de faire partie de la bande des mecs. Quand des frères menaient une attaque malhonnête contre des sœurs, Zayd refusait d'y participer. Chaque fois qu'on se retrouvait pour une réunion chez quelqu'un, il était le premier à se porter volontaire pour préparer le dîner ou, si le dîner était déjà prêt, le premier à se retrousser les manches pour laver la vaisselle. Je savais que cela devait être particulièrement difficile pour lui parce qu'il était petit et que sa masculinité était toujours remise en question par les hommes les plus arriérés et les plus obsédés du muscle dans le Parti.

Zayd nous a toujours traitées, les autres sœurs et moi, avec respect. J'appréciais son amitié parce qu'il faisait partie de ces rares hommes capables d'être amis avec une femme sans arrière-pensées. Nos échanges ont été d'une telle intensité, d'une telle honnêteté qu'après coup je me suis demandé si ce n'était pas un rêve. Et il était cultivé. Quand ils entendent « cultivé », la plupart des gens s'imaginent que vous parlez d'opéra et du livre sur la bienséance d'Amy Vanderbilt, mais ce n'est pas de ça que je parle. Il était instruit et s'y connaissait sur tous les sujets qui concernaient les Noirs. Il pouvait non seulement réciter du Langston Hughes par cœur et vous faire un topo sur la vie de Coltrane, Bessie Smith, ou James Cleveland, mais il pouvait aussi se poser pour avoir une conversation intelligente sur les livres d'interprétation des rêves ou les mangeurs d'amidon Argo[70].

Au bout d'un certain temps, Zayd m'a demandé de travailler avec lui sur des projets du Parti. Il s'agissait surtout de bosser avec des groupes de soutien blancs impliqués dans la levée de fonds pour les cautions des Panther 21 toujours emprisonnés. J'ai détesté ça. À l'époque, j'avais l'impression que tout ce qui

70. L'amidon Argo est un produit de lessive. Dès les années 1920, des revues médicales attestent de sa consommation de manière alimentaire. Les femmes noires de classe populaire, en période de grossesse, semblent être la population la plus concernée. Au début des années 1960, à New York, le docteur noir Gerald W. Deas constate que cette consommation provoque de graves problèmes d'anémie. Il lance une campagne de sensibilisation, de prévention et entre en guerre contre les producteurs pour qu'ils signalent sur la boîte que l'amidon Argo est impropre à la consommation alimentaire. Il obtiendra gain de cause en 1977.

était en deçà de la 110e Rue était un autre pays. Toutes mes activités étaient concentrées à Harlem et je ne quittais presque jamais le quartier. Militer dans le comité de défense n'était absolument pas mon truc. À mon avis, l'une des raisons pour lesquelles Zayd insistait pour m'emmener à certains de ces événements c'est qu'il savait à quel point je les détestais. J'étais la parfaite Panther en colère. Je détestais rester plantée là pendant que tous ces blancs me demandaient de m'expliquer, d'expliquer mon existence.

Je suis devenue maîtresse dans l'art de la réponse lapidaire.

« Qu'est-ce qui t'a fait devenir une Panther ?

— L'oppression.

— Que penses-tu de Huey Newton ?

— C'est un leader révolutionnaire Noir génial.

— Que penses-tu que les blancs devraient faire ?

— Mobiliser les autres blancs dans leurs communautés, soutenir les luttes de libération Noire et du Tiers-Monde, aider à libérer les Panther 21. »

Une fois, un gars m'a demandé si j'allais vraiment descendre des porcs.

« Pas ce soir. »

Ça me sidérait de voir comment certains essayaient d'être familiers alors que je les rencontrais pour la première fois. Une femme était venue me demander si Zayd était mon mari Panther. Quand je l'ai regardée comme si elle était folle de m'avoir posé une question pareille, elle a dit, en gloussant, « Enfin ce que je veux dire, c'est… enfin… c'est ton mâle ? » Une autre femme est venue et m'a mis ses mains partout dans les cheveux. « Oh, il fallait vraiment que je te touche les cheveux, c'est tellement… crépu. »

Zayd s'efforçait sans cesse de convaincre les groupes de défense de lever plus de fonds. Il expliquait à quel point c'était important que les Panther 21 soient sur le terrain, pour mobiliser et éduquer les gens sur la situation en amérike. Zayd était poli, compréhensif et patient. Après avoir prononcé son petit discours, il se tournait vers moi et me demandait : « Que penses-tu de ça, ma sœur ? ». Et là déclamant de mon meilleur débit de Panther, je sortais des choses comme : « Les Noirs ont été opprimés pendant quatre cents ans. Nous sommes toujours opprimés.

Les Panther 21 n'ont pas besoin de soutien moral, ils ont besoin d'un soutien concret. Ils ne veulent pas entendre que vous êtes de tout cœur avec eux, ils veulent entendre que vous êtes disposés et prêts à aider à leur libération. » Quand nous avions fini, on recevait une deuxième donation.

Zayd était généralement calme et détendu dans ce genre d'événements, mais il y eut une exception. Nous étions à une réunion avec les militants de Computer People for Peace[71], un groupe qui aidait à lever des fonds pour libérer sous caution Sundiata Acoli. Zayd a déclaré que Sundiata devait être le prochain Panther à être libéré sous caution parce que ses qualités de leadership manquaient cruellement au Parti. Un gars n'arrêtait pas de l'interrompre, insinuant que Zayd préconisait la libération de Sundiata parce qu'ils étaient amis, qu'il était partial et s'appuyait sur l'émotion plutôt que sur une analyse objective et scientifique. Le visage de Zayd a changé du tout au tout. Je voyais bien qu'il essayait de se contrôler pour ne pas s'emporter contre ce type. « Tu veux dire quoi par tu es partial ? T'avise plus jamais de l'ouvrir pour me dire que je suis partial. Mon frère Lumumba, ma propre chair, mon propre sang, est aussi enfermé depuis plus d'un an, et je ne vous ai pas demandé un centime pour sa libération sous caution. » Lumumba Shakur était l'un des Panther 21. Un silence complet s'est abattu sur la salle. Les informaticiens ont dit qu'ils feraient tout leur possible pour récolter des fonds pour la caution de Sundiata, et ils tinrent parole. Mais le hic c'est qu'une fois réunie la caution de 100 000 dollars en espèces, le juge-porc Murtagh a refusé de le libérer lui ou les autres. Nous étions furieux et impuissants.

Au bout d'un moment, tout a commencé à me sembler bizarre. Je ressentais toutes ces vibrations, ces sensations étranges. Je n'arrivais pas à mettre le doigt dessus, mais je pouvais sentir que des choses se passaient. J'avais la sensation d'être à la surface d'une rivière agitée par des courants sous-marins tourbillonnants. Pas mal de trucs inquiétants commençaient à se produire. J'allais à la laverie et là-bas je tombais sur un policier Noir qui disait qu'il voulait rejoindre le Parti. De temps en temps, quand je me retournais je voyais que des hommes

71. Computer People for Peace : Informaticiens pour la paix.

bizarres me suivaient. J'avais beau ne pas avoir d'argent pour payer mes factures et avoir cessé de les régler depuis un bon moment, le téléphone fonctionnait toujours ; et ensuite je n'ai même plus reçu de factures.

Politiquement, je n'étais pas du tout satisfaite de l'orientation que prenait le Parti. Huey débuta une tournée nationale pour défendre sa nouvelle théorie de l'intercommunalité. Le cœur de sa théorie était que l'impérialisme avait atteint un tel degré que les frontières souveraines n'étaient plus reconnues et que les nations opprimées n'existaient plus, il s'agissait désormais de communautés opprimées à l'intérieur et à l'extérieur des états-unis. Le problème était que personne n'avait pensé à prévenir ces communautés opprimées qu'elles n'étaient plus des nations. Le pire c'est que presque personne ne comprenait les longs discours de Huey qui expliquaient l'intercommunalisme. Huey Newton n'était pas ce qu'on pourrait appeler un bon orateur. En fait, il avait une espèce de voix aiguë monotone et ses digressions de trois heures à propos de la négation de la négation étaient une véritable catastrophe. Les gens s'en allaient en masse. Au lieu de se montrer critique de ce qui se passait, la majorité des membres du Parti le justifiait. Quand j'ai dit que Huey avait besoin de cours d'expression orale, ils sont montés sur leurs grands chevaux. Quand Huey a changé son titre de ministre de la défense pour celui ridicule de « Commandant Suprême », puis pour celui de « Serviteur Suprême » qui était encore plus ridicule, quasiment personne n'a bronché. C'était l'un des gros problèmes du Parti. La critique et l'autocritique n'étaient pas encouragées, et le peu qui était formulé n'était souvent pas pris au sérieux. Pour toute organisation révolutionnaire la critique constructive et l'autocritique sont extrêmement importantes. Sans ça, les gens ont tendance à persister dans leurs erreurs, au lieu d'en tirer des enseignements.

Puisque j'étais encore étudiante, le BPP me demandait souvent de militer auprès des étudiants. Cela ne me dérangeait pas de travailler avec des étudiants pour coordonner ceci ou cela, mais j'avais une peur panique de parler en public. Ils insistaient cependant sur la nécessité que j'apprenne à le faire pour être efficace sur le campus. J'avais un vieux magnétophone déglingué qui était en bout de course. J'avais décidé de l'utiliser pour

m'entraîner à la prise de parole en public. Un jour, je m'entraînais, encore et encore, à blablater dans le micro. Le téléphone sonna. Je posai le micro, éteignis l'enregistreur et me précipitai au téléphone. « Bonjour, c'est JoAnne ? Arrête de faire des cassettes », dit la voix. Ça raccrocha. Je restai là, le combiné en main. Il fallait que je sorte. Je courus chercher mon manteau. J'avais besoin d'intimité pour réfléchir.

Chaque jour au bureau, les choses devenaient de plus en plus étranges. Les rumeurs selon lesquelles les porcs allaient attaquer le bureau allaient bon train. Convaincue qu'un raid était imminent, la direction décida de « sécuriser » le bureau. La grande vitrine fut enlevée et remplacée par une cloison en bois. Des ouvertures furent pratiquées, recouvertes par des petits volets, en bois également. « C'est pour quoi faire tous ces petits trous ? » demandai-je. « Pour tirer », me dirent-ils. Des piles de sacs de sable furent apportées dans le bureau. J'en croyais pas mes yeux ! Tout le monde parlait de défendre le bureau. « Pourquoi devons-nous défendre le bureau ? » demandai-je. Ils me sortirent quelque chose au sujet du mandat exécutif numéro trois. Ça disait que les Panthers étaient censés défendre le bureau contre les attaques des porcs. J'étais tout à fait partisane de l'autodéfense, mais je ne me voyais pas sacrifier ma vie rien que pour défendre le bureau. « C'est ça le principe », me dirent-ils.

Je ne comprenais pas de quel principe ils parlaient. L'une des lois fondamentales de la lutte des peuples était de battre en retraite lorsque l'ennemi est fort et d'attaquer lorsque l'ennemi est faible. Pour moi, défendre le bureau était suicidaire. Les porcs avaient la force du nombre, l'initiative, la surprise et la poudre. Nous ne serions ni plus ni moins que des cibles faciles. J'eus le sentiment que le Parti réagissait d'une manière plus émotionnelle que rationnelle. Ce n'est pas parce qu'on croit à l'autodéfense qu'il faut se laisser entraîner à se défendre selon les termes de l'ennemi. L'une des principales faiblesses du Parti, pensais-je, était son incapacité à faire la différence entre la lutte politique au grand jour et la lutte souterraine, clandestine et militaire.

Une organisation politique officielle n'est pas plus en mesure de mener une guérilla qu'une armée clandestine n'est en mesure de faire du travail politique officiel. Bien que les deux doivent

travailler ensemble, leurs structures doivent être complètement séparées, et le lien entre les deux doit rester secret. Éduquer les gens sur la nécessité de l'autodéfense et de la lutte armée était une chose. Mais maintenir une politique de défense des bureaux du Parti contre des obstacles insurmontables en était une autre. Bien sûr, si la police débarque et commence à tirer, se défendre est logique. Mais le but est d'essayer d'empêcher que cela se produise. Un jour, dans un avenir pas si lointain, toute organisation Noire qui ne repose pas sur le cirage de pompes et le larbinisme sera contrainte à la clandestinité. Et vu la vitesse à laquelle ce pays se déplace vers l'extrême droite fasciste, les organisations révolutionnaires Noires devraient commencer à se préparer à l'inéluctable. Les gouvernements fascistes ne tolèrent pas l'existence de groupes d'opposition révolutionnaires ou progressistes, aussi pacifiques ou non-violents soient-ils. Peu importe que le gouvernement fasciste interdise purement et simplement ces groupes comme dans l'Allemagne nazie ou monte une campagne de contre-espionnage pour détruire des groupes d'opposition, comme aux états-unis.

Il devenait de plus en plus impossible de mener à bien notre travail, quel qu'il soit. C'était comme si tout était dans un état de chaos perpétuel. Le Parti a décidé à un moment donné d'ouvrir l'École de la Libération[72] du samedi pour les enfants, et j'ai été affectée au projet. J'en étais vraiment enchantée parce que j'aime travailler avec les enfants et j'étais vraiment fatiguée des adultes à l'époque. Avec ma retenue habituelle, j'ai mis toute mon énergie dans le projet. J'ai collecté des livres, du matériel, des peintures, des photographies, des livres d'histoires des Noirs pour enfants, des disques pour enfants, etc. Deux autres camarades ont été affectés au projet. Tout le monde s'est attelé à la tâche et au bout de quelques semaines un paquet d'enfants assistaient aux cours. Pile au moment où nous avons mis le programme sur pied, j'ai été écartée et mise dans la confidence : le Parti avait des informations selon lesquelles les porcs allaient attaquer le bureau dans environ deux semaines. « Si les porcs allaient attaquer le bureau, pourquoi auraient-ils pris la peine de nous le dire ? » ai-je demandé. « Nous avons nos sources, ma

72. Saturday Liberation School.

sœur », m'a-t-on dit. « Tout comme les porcs ont leurs sources, nous avons les nôtres. » J'étais sceptique, mais je me suis dit qu'ils en savaient plus que moi. En préparation de l'attaque à venir, on me demanda de mettre en place une structure d'accueil pour enfants, un refuge pour les enfants Panthers. Cela paraissait délirant, mais j'acceptai de le faire. Au fond de moi, je me disais à moitié qu'ils me mettaient à l'épreuve pour voir comment je réagirais en cas de crise.

Je mis en place la garderie. Deux semaines s'écoulèrent : toujours pas d'attaques.

Il se passait de surcroît beaucoup de choses dont je n'étais pas très contente. Les plans, les priorités et les procédures changeaient tous les jours et, très souvent tous ces changements étaient mal pensés. Tout avait un air d'arbitraire, et j'étais loin de me dire que nous menions une lutte analytique et progressive. Il y avait peu de conflits internes dans la branche de Harlem ou dans la section de New York. Dans l'ensemble, les Panthers étaient un groupe de gens amicaux et ouverts qui s'efforçaient d'être bienveillants et serviables et qui, malgré toutes les pressions et les difficultés auxquelles ils devaient faire face, avaient su rester fidèles à leurs principes et combattre de toutes leurs forces pour notre peuple. Nous avions un petit problème de leadership avec Robert Bey et Jolly, tous deux originaires de la côte Ouest. Le problème de Bey, c'était qu'il n'était pas trop malin et qu'il avait une manière agressive, même belliqueuse, de parler et d'interagir avec les gens. Le problème de Jolly, c'était qu'il était l'ombre de Robert Bey. Bey devint plus tard le garde du corps de Huey Newton, un travail qui lui convenait beaucoup mieux.

Cotton était venu à Harlem de Californie. Tout le monde l'adorait. Il était le meilleur pote de tout le monde. Il avait connu Bunchy Carter, Lil Bobby Hutton, le chef (David Hilliard) et, bien sûr, la rage (Eldridge Cleaver). Cotton avait été envoyé à New York et chargé de réparer le bâtiment que le Parti avait acheté sur la 127e Rue. Selon les rumeurs, Huey voulait déménager le siège du BPP à New York et Cotton devait mettre en place le système de sécurité de la maison. Il avait l'habitude de se pointer d'un pas tranquille au bureau de Harlem avec une bouteille de vin bon marché dans la poche arrière et de raconter

des histoires du front. Il sirotait son vin en parlant de ce qui s'était passé sur la côte.

La première fois que je suis allée examiner d'un peu plus près la maison de la 127e Rue, Cotton m'a fait une visite guidée. Il m'a expliqué tout son programme futuriste de sécurisation. Il allait brancher le système de sécurité de manière à ce qu'un simple pied posé sur l'escalier d'entrée du bâtiment déclenche une alarme qui alerterait l'agent de sécurité à l'intérieur. Si c'était les porcs, d'énormes projecteurs s'allumeraient pour les aveugler. D'épaisses portes de métal se refermeraient et il se produirait tout un tas d'autres choses fantastiques dont je ne me souviens plus. Je me suis tue parce que je ne connaissais absolument rien à la sécurité, mais je me suis demandé pourquoi il n'avait pas installé un dispositif plus conventionnel, comme de la vidéosurveillance. Je m'intéressais particulièrement au bâtiment puisque le rez-de-chaussée et le sous-sol étaient destinés à accueillir la clinique de santé gratuite. À l'époque, le sous-sol était dans un état désastreux, sans plomberie, ni chauffage, ni électricité, avec un amoncellement de briques, de gravats et de poussière. Cotton m'a assuré qu'il serait réparé dans les six mois.

Ensuite, il m'a montré la chambre de Huey. C'était la seule pièce de la maison un peu retapée. Il avait posé du lambris. Il y avait une petite table et un lit d'une place qui, m'a-t-il expliqué avec soin, était fait au carré, prêt à tout moment pour accueillir le ministre. Je l'ai regardé comme s'il était fou. Parmi tout ce que je pouvais imaginer Huey en train de faire, j'étais incapable de me le représenter dormant dans cette maison glaciale sur ce lit spartiate. Cotton parlait de Huey avec cette sinistre déférence qui me rendait malade. Et y a pas à dire, c'était vraiment étrange la façon dont Cotton parlait du lit du ministre.

J'ai visité la maison sur la 127e Rue plusieurs fois au cours des mois suivants. J'avais beau y mettre toute la bonne volonté du monde, je ne voyais pas l'ombre d'un progrès. J'en suis venue à la conclusion que Cotton était une grande gueule et un ivrogne. Mais tout le monde me racontait à quel point il travaillait dur et j'en ai donc déduit qu'il travaillait sur quelque chose de secret dont ils avaient de toute évidence décidé de ne pas me parler.

Lors de l'une de mes visites à la maison, l'assistant de Cotton m'a dit qu'il se sentait un peu malade. J'ai pris rendez-vous avec

le docteur et je l'ai appelé pour lui donner l'heure. Quelques jours plus tard, quand je suis arrivée au bureau, tout le monde me regardait comme si j'avais commis un crime contre le peuple.

« Qu'est-ce qui se passe ? ai-je demandé.

— Cotton dit que le frère qui travaille pour lui est malade et que tu as refusé de faire quoi que ce soit pour lui.

— Comment ? »

Je tombais des nues.

« C'est faux.

— Cotton dit que c'est ce qui s'est passé. »

Hors de moi, j'ai essayé de joindre Cotton au téléphone, mais c'était en dérangement. Il m'a fallu plusieurs jours pour tirer les choses au clair, mais finalement l'assistant a confirmé que je lui avais pris un rendez-vous avec le médecin et que c'est par négligence qu'il l'avait manqué puisqu'il était rentré chez lui au lieu de s'y rendre. J'ai essayé de comprendre pourquoi Cotton avait fait tant d'histoires. La seule conclusion que je pouvais en tirer était que je l'agaçais parce que j'insistais pour qu'il mette la clinique sur pied. Plusieurs années plus tard, après l'adoption de la Loi sur la liberté de l'information, il a été révélé que Cotton était un agent infiltré pour la police.

Les choses semblaient aller de mal en pis. Bien qu'il y eût peu de dissensions internes dans la section de New York, il y avait énormément de dissensions et de division au niveau national. Un week-end sur deux, quelqu'un se rendait sur la côte Ouest pour gérer des « contradictions ». Tout le monde était tendu et maussade. Et puis tout est arrivé en même temps. D'abord, il y a eu un article affirmant que Huey vivait dans un appartement à 650 dollars par mois à Oakland. La section de Harlem a été choquée parce que, à cette époque, c'était pas rien pour un loyer et ça tranchait avec les conditions de vie des Panthers à New York. Des Panthers qui ne possédaient guère plus que les vêtements sur leurs dos étaient dehors dans la rue, à vendre des journaux dans un froid polaire, avec de gros morceaux de carton dans leurs chaussures et des vestes légères qui ne pouvaient rien contre le vent d'hiver glacial. Le Parti a fait une déclaration disant que Huey vivait dans cet appartement pour des « raisons de sécurité », mais beaucoup de Panthers n'étaient pas du tout convaincus. Je voulais bien croire à l'histoire de la sécurité,

mais ça ne me paraissait pas logique. Puis vint la longue série d'exclusions ; ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase.

De nombreux militants Panthers de longue date, loyaux, furent virés par Huey. Geronimo Elmer Pratt fut l'un des premiers à subir sa purge personnelle. Geronimo était très respecté, c'était une espèce de héros du peuple en version Panther. Quand j'ai eu vent de la nouvelle, la première chose que j'ai faite a été d'aller voir quelqu'un d'informé et d'essayer de découvrir le fond de l'histoire. Bien qu'elle fût bouleversée et en proie à la paranoïa, la personne en question m'a suffisamment détaillé l'histoire pour que je comprenne que l'exclusion était probablement injuste. J'étais incapable d'imaginer Geronimo en ennemi du peuple, pas plus que je ne pouvais m'imaginer en être une. Puis vinrent les exclusions des Panther 21 pour avoir prétendument écrit aux Weathermen une lettre ouverte quelque peu critique des pratiques du BPP. J'avais lu la lettre et je n'y avais rien trouvé qui puisse justifier une décision aussi radicale, d'autant plus que cela aurait pu être préjudiciable à leur procès en cours. J'étais de plus en plus critique de ce qui se passait dans le Parti, mais j'y restais attachée et je voulais le voir revenir sur la bonne voie.

Pour la première fois je me demandais si je pouvais rester au sein du Parti. Presque tous les projets sur lesquels je travaillais étaient contrariés, ils étaient même à peine en mesure de démarrer. L'École de la Libération du samedi, la clinique de santé gratuite et une bonne partie du travail avec les étudiants, tout cela était en suspens. Je me sentais frustrée et un peu démoralisée. Ce parti était bien éloigné du BPP dont j'étais tombée amoureuse. Finis les bérets noirs et les vestes en cuir (à cause du harcèlement de la police, les Panthers avaient reçu l'ordre de ne pas porter l'uniforme, sauf pour des occasions particulières). Finies les manifs des Panthers, les chansons des Panthers. Finies les chansons « Free Huey », « Free Bobby » chantées sur l'air de « Wade in the Water ». Finis les grands badges Panthers et les grands drapeaux Panthers battant au vent. Tout paraissait différent. La franchise simple et amicale avait cédé la place à la peur et la paranoïa. La belle créativité révolutionnaire que j'avais tant aimée avait disparu. Et avait été remplacée par l'immobilisme dogmatique.

C'est à cette époque que Zayd et moi avons eu notre grosse brouille. J'avais dressé une liste de critiques envers le Parti, ainsi qu'une liste de choses que je jugeais positives et de nombreuses suggestions qui pourraient, d'après moi, apporter des solutions à certains problèmes que le Parti rencontrait. J'ai appelé Zayd et lui ai dit que j'avais besoin de lui parler. Quand il est arrivé, je lui ai ouvert mon cœur et mon âme. J'ai dû parler pendant deux ou trois bonnes heures, soulevant tous les problèmes que j'avais d'un point de vue politique et tactique. Zayd écoutait tout ce que je disais sans prendre position d'une façon ou d'une autre. Puis il m'a dit qu'il devait partir et qu'on en reparlerait une autre fois. J'étais furieuse. J'ai eu le sentiment qu'il jouait son rôle de « leader » et qu'il se servait de notre amitié pour obtenir des informations sur ce que je pensais et évaluer le niveau de dissension dans les rangs. Durant tout le temps où j'ai été au Parti, j'ai toujours été franche et directe. Zayd et moi avions toujours été sincères l'un envers l'autre. Et j'ai interprété son silence comme une déclaration de soutien et de défense de pratiques que je trouvais malhonnêtes et qui étaient de surcroît des erreurs d'un point de vue politique. Après ça, on ne s'est plus vus ni parlé pendant un long moment. Je n'avais aucun moyen de connaître le jeu d'équilibriste auquel il devrait se livrer ou la pression qu'il subissait.

Zayd agissait en tant que pacificateur entre Huey et les Panther 21, essayant avec acharnement d'obtenir de Huey qu'il annule son ordre d'exclusion. Zayd pensait que prendre position sur les problèmes au sein du Parti risquait de compromettre ce rôle et d'avoir des conséquences désastreuses pour les Panther 21. Cetewayo et Dhoruba, qui n'avaient pas été exclus parce qu'ils se trouvaient en liberté sous caution et n'avaient pas signé la lettre, essayaient également de faire réintégrer les Panther 21. Ils subissaient beaucoup de pression de part et d'autre. Huey voulait qu'ils soutiennent l'exclusion et les Panthers exclus voulaient qu'ils critiquent les actions de Huey. Comme Zayd, Cet et Dhoruba croyaient honnêtement qu'ils pouvaient mettre un terme à cette folie. Et s'il n'y avait pas eu le FBI, ils auraient sans doute pu y parvenir. À l'époque, personne n'avait jamais entendu parler du programme de contre-espionnage (COINTELPRO) mis en place par le FBI. Personne n'aurait pu savoir que le FBI avait envoyé

une lettre bidon à Eldridge Cleaver à Alger, « signée » par les Panther 21, critiquant le leadership de Huey Newton. Personne n'aurait pu savoir que le FBI avait envoyé une lettre au frère de Huey disant que les Panthers de New York projetaient de l'assassiner. Personne n'aurait pu savoir que le COINTELPRO du FBI tentait de détruire le Parti des Black Panthers en particulier et le Mouvement de Libération Noire en général, en utilisant la tactique du « diviser pour mieux régner ». Le programme COINTEL du FBI consistait à monter les membres des organisations les uns contre les autres, opposant une organisation Noire à une autre. Huey a fini par suspendre Cet et Dhoruba du Parti. Il les a désignés comme des « ennemis du peuple » et ils ont même été contraints de se planquer parce qu'ils craignaient pour leur vie. Personne ne se doutait que tout ce scénario avait été soigneusement orchestré et planifié par le FBI.

Quand ils ont amené au bureau le numéro du journal du Parti qui qualifiait Dhoruba, Cet et Connie Mathews Tabor, l'épouse de Cet, d'ennemis du peuple, j'ai refusé de le vendre et j'ai dénoncé sans détour ce mensonge éhonté. J'avais été si franche dans mes critiques que je me doutais que ma propre exclusion n'était plus qu'une question de temps. Écœurée, j'ai décidé qu'il était temps pour moi de quitter le Parti.

La plupart des Panthers ont compris pourquoi je partais, et je suis restée en bons termes avec eux. Ils m'appelaient et me demandaient s'ils pouvaient passer ou dormir chez moi. Presque tous les jours, j'avais un compte rendu détaillé de ce qui se passait dans le Parti. La tension avait encore augmenté, les divergences entre les cadres new-yorkais et les dirigeants de la côte Ouest s'étant accrues. J'ai essayé d'insister auprès des camarades sur l'importance de tous s'assembler autour d'une table pour régler les différends. Mais ce n'est pas du tout ce qui s'est passé. En fait, un groupe de Panthers a débarqué chez moi et ils sautaient littéralement tous de joie. Ils avaient fait scission avec les dirigeants de la côte Ouest. Cela m'attristait beaucoup qu'ils aient été incapables de se retrouver pour tenter de régler leurs divergences.

Après mon départ du Parti, ma vie est devenue de plus en plus impossible. Partout où j'allais, chaque fois que je me retournais c'était pour découvrir deux inspecteurs en train de me suivre.

Je regardais par la fenêtre et là, au milieu de Harlem, devant ma maison, il y avait deux hommes blancs assis qui lisaient le journal. Le simple fait de parler dans ma propre maison me fichait la trouille. Quand je voulais dire quelque chose d'un peu confidentiel, je mettais le tourne-disque très fort pour que les micros aient du mal à capter. C'était tellement bizarre. Je n'avais toujours pas reçu de facture de téléphone et des mois s'étaient écoulés depuis que j'avais payé la dernière, pourtant le téléphone fonctionnait toujours. Des gens suspects ont rendu visite à mes voisins, pour leur poser des questions. Je n'avais vraiment pas envie de déménager de mon appartement parce que le loyer était très bon marché. Je payais environ 65 dollars par mois et, à condition de s'habituer au cinquième sans ascenseur, c'était plutôt pas mal. C'était l'un de ces immeubles à loyers maîtrisés juste en face du City College où j'étais inscrite. Je n'avais pas d'autre choix que de partir. Il était impossible de vivre au milieu de tous ces mouchards. J'ai décidé de faire don de l'appartement aux Panthers, de chercher un autre endroit pour vivre et de passer du temps chez des amis, séjournant quelques jours chez l'un, quelques jours chez l'autre, jusqu'à ce que je trouve autre chose.

Un jour, alors que j'étais en train de remonter l'avenue, en rentrant chez moi, un ami m'a interpellée.

« Quoi de neuf ? j'ai demandé.

— Rentre pas chez toi.

— Comment ça, rentre pas chez toi ?

— Ta maison grouille de porcs, ils t'attendent. »

J'ai marché pendant un moment, essayant de reprendre mes esprits. Qu'est-ce qu'ils pouvaient me faire si je rentrais chez moi ? Je n'avais rien fait. J'ai pensé aux Panther 21. Eux non plus n'avaient rien fait. De toute façon, ils peuvent faire ce qu'ils veulent. J'ai pensé à mon appartement. Peut-être avaient-ils enregistré ma voix et monté des morceaux de conversation pour faire croire à une association de malfaiteurs en vue de je ne sais quoi. Peut-être qu'ils m'accuseraient de recel de malfaiteurs ou d'entente en vue de commettre un recel de malfaiteurs. Tout le monde disait que s'ils me collaient autant c'est parce qu'ils pensaient que je les conduirais à Cet, Dhoruba, ou un autre des camarades qui avaient été contraints de se cacher.

Peut-être qu'ils essaieraient de m'interroger, de me tabasser et de me torturer jusqu'à ce que je signe des aveux bidons ou quelque chose du genre. J'ai pris ma décision sur-le-champ. J'allais certainement pas rentrer chez moi, et j'allais encore moins répondre aux questions de qui que ce soit, peu importe ce qu'ils voulaient savoir. J'ai pensé à aller chez Evelyn mais je me suis dit que dès que je me pointerais, les porcs seraient là à m'attendre. J'ai décidé que le mieux pour moi était de faire profil bas jusqu'à ce que je découvre de quoi il était question et que je sois en mesure d'aviser.

16

L'image que je me faisais initialement de la clandestinité relevait du pur fantasme. Lorsque Zayd parlait de clandestinité, en fait je me représentais des gens quelque part dans une cave franchissant une porte secrète derrière une bibliothèque avant de se volatiliser. Je me figurais tout un tas de rendez-vous secrets et compliqués à la « I Spy[73] », des déguisements extravagants, des murs à double fond, bref des trucs sortis tout droit de « Mission Impossible ». Ça m'a fait un choc quand je suis tombée sur un frère que je connaissais dans un supermarché. Je savais qu'il était recherché par les porcs. Il s'était rasé le crâne et la barbe mais ça ne le changeait pas tant que ça. J'ai dû réprimer mon envie de l'interpeller. Je me suis contentée de poursuivre mon chemin : j'avais le sentiment que me voir l'aurait d'une façon ou d'une autre rendu nerveux. J'avais beau m'être toujours doutée qu'un jour ou l'autre je serais mêlée à la lutte clandestine, je n'avais jamais sérieusement envisagé de passer dans la clandestinité. Je m'étais plutôt figuré la lutte clandestine comme une double vie. J'estimais que l'idéal pour mener la lutte était d'avoir un emploi fixe ou autre chose comme couverture et de faire ce qu'il y avait à faire à la nuit tombée ou n'importe quand, en prenant garde de ne pas laisser de traces. Je pense toujours que c'est la meilleure solution, mais il faut envisager la possibilité d'être démasqué et se préparer à toute éventualité.

À la fin des années soixante, début des années soixante-dix, on avait l'impression que les gens passaient dans la clandestinité à un rythme démentiel. Toutes les deux semaines, j'apprenais

73. Série d'espionnage diffusée entre 1965 et 1968.

que quelqu'un avait disparu. Une répression policière d'une telle brutalité s'était abattue sur le mouvement Noir qu'il semblait que la communauté Noire tout entière figurait sur la liste du FBI des individus les plus recherchés. La répression avait frappé si vite que beaucoup de gens n'avaient eu aucune chance de s'organiser. Moi, j'étais comme qui dirait dans les limbes, à naviguer en permanence entre la surface et la vie souterraine. À ma connaissance, on me recherchait seulement pour m'interroger. Je n'avais rien à me reprocher et j'estimais que la situation n'était pas si grave que ça. Je devais être discrète et changer certaines de mes habitudes, mais je me sentais relativement libre de mes mouvements, libre d'évoluer sans trop d'encombres entre la vie au grand jour et la vie souterraine. Je n'avais absolument pas l'intention de répondre aux questions de qui que ce soit, et je me suis dit que j'allais faire profil bas en attendant que la pression retombe.

Il y avait tellement à faire. En gros, je travaillais avec les stations du chemin de fer[74] (le réseau de soutien) : j'essayais de subvenir aux besoins élémentaires des fugitifs et j'essayais de les aider à aller là où ils voulaient aller. C'était une tâche qui exigeait une bonne dose de prudence et une grande attention aux détails. Je me suis rendu compte que mes capacités d'observation avaient décuplé en très peu de temps. Je devais être attentive à tout ; anticiper tout en ayant des yeux derrière la tête. C'était une mission intéressante plutôt bien adaptée à mon tempérament intrépide et dynamique. Mais j'avais quelques difficultés à modifier ma façon de me comporter avec les gens. J'avais toujours été quelqu'un d'ouvert, qui faisait facilement confiance et c'était vraiment compliqué de changer. Il a fallu que je frôle la mort pour parvenir à me forger un caractère plus méfiant.

Je croisais pas mal de gens, certains que j'avais connus auparavant et d'autres non : de différents collectifs, des membres de différentes organisations, qui venaient de différents coins

74. Appellation inspirée du réseau Underground Railroad (chemin de fer clandestin) utilisé par les noirs pour échapper à l'esclavage. Ce réseau de personnes noires et blanches, offrait abri (dans les stations) et aide aux esclaves fuyant le Sud. Il s'est développé grâce à la convergence de différents réseaux clandestins. Les dates exactes de son existence ne sont pas connues, mais il a fonctionné de la fin du 18e siècle à la Guerre de Sécession.

du pays. Je découvrais avec surprise que beaucoup de frères et sœurs étaient extrêmement désorganisés et j'estimais qu'il était fondamental qu'ils y remédient et apprennent à fonctionner de manière beaucoup plus disciplinée. Je m'efforçais de comprendre certaines des choses dont j'étais témoin, mais les gens se déplaçaient si vite qu'il était difficile de suivre les actions des uns et des autres. Toute cette situation était inédite pour moi et je suppose que nous tous tentions d'y voir clair, de bien comprendre ce qui se passait et de déterminer quelle était notre place dans tout ça.

JE L'AVAIS ENTENDU à la radio, j'avais vu des reportages à la télé. Ma réaction fut... OUAH !!! Le vent était en train de tourner. Chaque année le nombre de Noirs assassinés équivalait en quantité à l'ensemble du département de police de New York, et finalement quelqu'un leur rendait la monnaie de leur pièce. Les médias débordaient de qualificatifs : brutal, gratuit, violent, mortel, sanglant, etc. Le 19 mai, le jour de l'anniversaire de Malcolm X, deux policiers avaient été mitraillés sur Riverside Drive. J'étais navrée pour leurs familles, navrée pour leurs enfants mais j'étais soulagée que pour une fois ce n'était pas des Noirs, des Portoricains et des Chicanos qui se faisaient tirer dessus. J'en avais ras le bol que nous soyons les seules victimes, et je n'avais pas peur que ça se sache. À mes yeux, la police dans les communautés Noires n'était rien de moins qu'une armée étrangère d'occupation, qui tabassait, torturait, assassinait à sa guise et sans limites. Je méprise la violence mais je la méprise encore plus quand elle est unilatérale et qu'elle est utilisée pour opprimer, réprimer les pauvres. Mais j'étais toujours en état de choc, merde, c'était du sérieux. Dire que ça se passait pour de vrai. Quelqu'un était en train de faire ce que le reste d'entre nous avaient seulement fantasmé.

J'avais une réunion tôt le matin. Mon ami est allé au coin de la rue pour acheter des journaux et quelque chose à grignoter. À son retour, il était extrêmement tendu.

« Viens voir ça, ma sœur, je pense que tu devrais jeter un œil.

— Je veux rien regarder du tout pour l'instant. Je veux manger un truc. Qu'est-ce que t'as acheté à manger ?

— C'est pas une blague, ma sœur. Tu veux bien venir et jeter un coup d'œil ?

— Non j'ai pas envie de lire ton journal, je crève de faim », ai-je répondu.

Mais je me suis tout de même approchée et j'ai pris le journal. « Et merde. Merde ! » c'est tout ce que j'arrivais à dire. J'ai dévoré chaque mot de l'article. J'ai longuement scruté ma photo en couverture du *Daily News*. Le journal annonçait que j'étais recherchée en vue d'être interrogée à propos du mitraillage. « Merde ! » Je faisais les cent pas dans la pièce. J'arrivais pas y croire, mais c'était là devant mes yeux.

« Faut que tu t'tires d'ici ma sœur, a dit mon ami.

— Et je suis censée aller où ?

— Je ne sais pas, mais faut qu'on trouve un moyen de te faire sortir d'ici. Peut-être que tu peux voir avec des personnes du réseau. »

Je savais qu'il fallait que je rentre en contact avec certaines personnes qui étaient dans la clandestinité, mais ce n'était pas le moment de partir à la pêche aux contacts. Curieusement, je me sentais sereine et j'avais bien l'intention que ça dure. J'ai demandé à mon ami de sortir me trouver une perruque et d'autres accessoires pour me permettre de circuler un peu. Pendant qu'il allait chercher le nécessaire, j'ai parcouru mon carnet d'adresses et j'ai retenu le nom des gens par lesquels les porcs pourraient facilement remonter jusqu'à moi. Je devais résister à l'envie d'appeler ma mère pour lui dire que j'étais en sécurité, du moins pour le moment, et que je l'aimais.

Une fois dehors, j'ai ressenti une tension dans tout mon corps. J'ai marché dans la rue en guettant les signes sur les visages des passants. Il m'a bien fallu quelques blocs avant de réaliser que personne, absolument personne, ne m'accordait la moindre attention. Des gens derrière moi sont arrivés au pas de course et je me suis retournée brusquement, pour découvrir une simple bande de gamins. C'était prévu que j'aille chez une amie et j'ai décidé de me diriger quand même vers son domicile. Elle vivait seule, dans un quartier calme, et je savais qu'il serait quasiment impossible de remonter jusqu'à moi en passant par elle. Sa vie se résumait presque tout entière au boulot et aux cours du soir.

J'étais un peu nerveuse une fois devant sa porte. Peut-être que je faisais une erreur en la mêlant à tout ça. Peut-être qu'elle m'en voudrait du simple fait d'être venue. J'ai décidé que je ne m'attarderais pas. Je passais juste lui expliquer la raison de mon retard et lui dire au revoir. Elle m'ouvrit la porte, une serviette autour de la tête.

« Qu'est-ce qui t'a pris aussi longtemps, bordel ? »

Par où commencer ? Tu sais il m'est arrivé un truc bizarre en chemin ? « Il faut que je te dise quelque chose », commençai-je. « Je passe juste pour te dire au revoir. Je suis recherchée par la police. Mon portrait est en gros à la une du *Daily News*. Je n'arrive pas à y croire mais c'est bien vrai. »

« Je sais, je sais », me dit-elle. « Ce que je veux savoir, c'est pourquoi t'as mis autant de temps pour arriver ? »

Je l'ai regardée, complètement ahurie. J'étais perdue. Si elle savait ce qui s'était passé, pourquoi m'attendait-elle ? « Je passais juste en coup de vent pour te mettre au courant et te dire que j'allais bien. »

« Et alors tu vas bien ? »

J'ai répondu que oui j'allais bien.

« Tu vas où ? »

Je lui ai dit que j'allais essayer de me rapprocher de gens que je connaissais.

« Tu dois aller où ? Tu as de l'argent ? Tu sais comment contacter ces personnes ? Est-ce que tu as besoin d'aide ? »

Je venais seulement de découvrir la situation, lui répondis-je, j'allais devoir improviser, me faire discrète pendant un moment jusqu'à ce que je trouve des contacts.

« Ma chérie, t'es malade ou quoi ? Vous les militants vous n'avez pas une once de jugeote. Oublie ces conneries et assieds-toi que je te parle ! » Elle nous appelait toujours, mes camarades et moi, « vous les militants ». Elle aussi était militante, mais pour le moment elle n'était pas active, du moins pas au grand jour, comme elle disait.

« Est-ce que tu as cette adresse ou ce numéro de téléphone notés quelque part ? »

« Non, personne ne sait même qui tu es ou que nous nous connaissons. »

Dieu merci, je n'avais jamais pris l'habitude de noter trop de choses, et depuis que la situation s'était tendue, je notais la plupart des numéros de mes contacts de manière codée. Je connaissais tous les numéros de téléphone de mes amis par cœur, donc ce n'était pas un problème. Je ne lui avais même jamais passé un coup de fil de mon ancien appartement de la 138e Rue. Pour autant que je sache lui ai-je dit, il n'y avait aucun moyen de remonter jusqu'à elle.

« Alors détends-toi, ma poule. Ça n'a pas de sens que tu sois dehors à te promener en ce moment. Faut qu'tu te détendes et qu'tu te ressaisisses. »

« Écoute », lui ai-je dit. « Je ne veux pas m'imposer, ce sont mes emmerdes, pas les tiennes, et je ne veux pas te mêler à tout ça. »

« Bon sang, tu veux bien te taire ? Ce ne sont pas tes affaires, c'est notre affaire à toutes les deux. Tu m'y as déjà mêlée de toute façon et si je ne voulais pas être dérangée, je n'aurais pas ouvert ma porte. Je suis ton amie, je te fais confiance et je t'aime. Je serai toujours prête à te cacher. Tu pensais aller te cacher où, de toute façon ? Sur la Lune ? »

Je l'ai regardée, ahurie. J'ignorais qui elle était vraiment. Une vraie sœur. Forte, critique, un poil trop cynique mais une femme sur qui on pouvait vraiment compter.

« Tiens », dit-elle en me tendant un couteau avec des oignons et des pommes de terre, « rends-toi utile. Même vous les militants vous avez besoin de vous remplir l'estomac. »

Je suis restée assise là, avec un grand sourire. À sourire et éplucher des pommes de terre. À bavarder. Et je me sentais comme à la maison.

C'EST LE PETIT MATIN. Je dois me déplacer. C'est un trajet qui nécessite de la prudence puisque ma photo s'étale dans tous les journaux depuis peu. Des avis de recherche sont placardés à tous les coins de rue et quelqu'un m'a appris que les policiers ont une photo de moi au-dessus de la boîte à gants dans leurs véhicules. Soigneusement, je peaufine mon déguisement. Il a été conçu pour passer inaperçue, m'aider à me fondre parmi les autres passagers matinaux du métro. Je me regarde dans le miroir en me demandant si je dois ressembler à une secrétaire

ou à une domestique. Il est trop tôt pour sortir en secrétaire. Je décide de me déguiser en femme Noire pauvre. Les bas épais et moches, les Richelieu-noires-écrabouillées, le vieux sac à main amoché-en-plastique, la veste écossaise héritée-de-seconde-main et bien sûr, la perruque seigneur-prends-pitié. Mon visage bouffi du matin, maquillé d'une touche de crayon à sourcils et de rouge à lèvres appliqués maladroitement, c'est parfait pour compléter la tenue.

Je descends dans la station et m'arrête pour acheter le journal. J'attends le métro debout sur le quai. Je feuillette le journal pour m'assurer qu'il ne contient pas de photos familières. Je parcours les manchettes et y retrouve le cocktail habituel de semi-vérités de droite, de faits déformés et d'histoires à scandale. Les titres, comme d'habitude, sont de mauvais goût : « Les Rouges atterrissent dans l'espace », « Un voleur d'ampoule coincé par la police », « Son mari passe la bague au doigt d'une gamine de la campagne. » Enfin, le train arrive. J'examine l'intérieur des rames qui défilent au cas où un flic des transports s'y trouverait. Je n'en vois pas alors je vais vers l'avant du train. Je me laisse tomber sur un siège vide et plonge immédiatement le nez dans mon journal. Prudemment j'observe autour de moi. Je veux voir qui sont les autres passagers dans la rame. Tout de suite, je m'en veux d'être partie si tôt. J'ai le sentiment étrange que quelque chose cloche, mais je n'arrive pas à mettre le doigt dessus. Il règne dans la rame une atmosphère digne de la quatrième dimension. Hormis quelques hommes blancs qui semblent aller à l'usine, les autres passagers sont des femmes Noires. Une femme porte un uniforme d'infirmière, une autre est habillée comme si elle se rendait à l'église, avec chapeau et tout le tremblement, et les autres ont plus ou moins la même allure que moi. Je continue de les observer. Et là je finis par comprendre. Toutes ces sœurs, sans exception, portent une perruque. Ça donne la chair de poule. Je cache mes beaux cheveux crépus sous cette perruque et je déteste ça, dissimuler mon corps pour sauver ma vie. Moi, qui ai dû abandonner mes foulards, mes énormes boucles d'oreilles à perles, mes vestes en jean, mon poncho rouge, noir, vert, et mes longues tuniques africaines pour embrasser une autre façon de lutter, dissimulée derrière ma perruque j'observe mes sœurs. Peut-être que nous fuyons toutes et que nous nous

cachons toutes. Peut-être sommes-nous toutes des fugitives, vivant toutes une existence clandestine. Ce qui est certain c'est que nous sommes toutes opprimées et persécutées. J'imagine les gros titres : « Négresse coffrée pour cause de cheveux crépus », « La fille à l'Afro avait les cheveux emmêlés », « La maman militante se met à nu. » Ça dépassait l'entendement. On nous a fait subir tant de choses abominables. Toute une génération de femmes Noires se cache sous les cheveux de cadavres de blancs ; j'éprouve une forte envie de pleurer, mais je me retiens. Cela attirerait l'attention. Je me retiens de me lever avant mon arrêt. Je prie et je lutte pour que vienne le jour où nous pourrons toutes sortir de sous ces perruques.

LES NOUVELLES

je sais que je suis
quelque peu démodée.
Les gens « in » ne veulent pas de moi.

Quelqu'un a dit que j'étais trop
Noire des sixties.
Quelqu'un d'autre m'a dit que j'avais échoué à
m'assagir.

C'est vrai que je n'ai ni
recommencé à me défriser
Ni redécouvert maybelline.
Et c'est vrai aussi
que j'aime toujours ce qui est africain,
les statues et les vêtements
et LES GENS.

Et c'est vrai aussi
que ma préoccupation première c'est la lutte.
Et je ne suis pas lassée de parler discipline —
ma colère ne s'est pas enfuie.

Et je ne peux toujours pas encadrer c'bon vieux
el dorado.
Et la défonce
ça ne me branche toujours pas.
Et j'apprécie toujours pas
les roka fellas[75].
Et j'appelle un porc un porc.
Et ma conception de la fête,
c'est une fois de temps en temps.
Et peu importe, je suis vraiment satisfaite
d'être un peu désuète.

75. Prononciation populaire du nom de la famille de milliardaires Rockefeller. Nelson Rockefeller fut le gouverneur de New York de 1959 à 1973. Dans un contexte de prétendue « Guerre contre la Drogue », il promulgua en 1973 des lois extrêmement répressives concernant les infractions liées à la drogue, vente ou possession ; des lois ciblant particulièrement les noir·e·s et les pauvres, qui inaugurent l'ère d'incarcération massive actuelle. Le slogan qui leur était associé disait : « Perpétuité, pas de libération conditionnelle, pas de sursis ». Dans le chapitre 10, Assata Shakur travaille un moment dans la tour du même nom qui a été construite par la famille Rockefeller.

17

Au cours des années suivantes j'eus un foyer dans de nombreux endroits. Je bougeais souvent et je rencontrais de très belles personnes, belles au point de me redonner foi en l'humanité chaque fois qu'elles m'accueillaient dans leur station. Comme beaucoup d'entre nous à l'époque, c'était nouveau pour moi et je découvrais la lutte clandestine sur le tas, en la vivant par moi-même. Au début, je n'avais pas vraiment d'idée arrêtée sur ce qu'aurait dû être la lutte armée à l'intérieur « au sein des frontières amérikaines ». J'avais beaucoup lu sur la lutte armée dans d'autres pays, mais je n'avais aucune idée de la manière dont on pouvait mettre concrètement en pratique ce que j'en avais retenu. Par-dessus tout, je me demandais comment appliquer ces connaissances au combat des Noirs, au cœur des États-Unis.

Il était clair que la Black Liberation Army n'était pas un groupe organisé et centralisé, avec un leadership et une chaîne de commandement unifiés. Il s'agissait plutôt d'organisations diverses et de collectifs qui œuvraient dans différentes villes, et bien souvent dans certaines grandes villes plusieurs groupes opéraient indépendamment les uns des autres. Un grand nombre de membres de ces différents groupes avaient été contraints de se cacher du fait de la répression policière extrême qui sévissait à la fin des années soixante et au début des années soixante-dix. Certains étaient recherchés pour des affaires graves, d'autres dans le cadre d'affaires mineures et d'autres comme moi l'étaient simplement en vue d'être « interrogés ».

Nos sœurs et frères rejoignaient ces groupes parce qu'ils étaient dévoués à la lutte révolutionnaire en général et à la lutte

armée en particulier et ils voulaient participer à la construction d'un mouvement armé en amérike. C'était un sentiment des plus étranges. Des personnes que je croisais auparavant à des rassemblements vivaient désormais cachées et me faisaient passer des messages pour que l'on rentre en contact. Pratiquement tous les groupes révolutionnaires ou radicaux du pays comptaient dans leurs rangs des sœurs et frères qui soit croupissaient en prison, soit avaient été contraints à la vie en clandestinité. Tous ceux avec qui je discutais souhaitaient que le combat passe à la vitesse supérieure. Mais « comment », c'était ça la question. Comment réunir tous ces gens éparpillés aux quatre coins du pays dans une structure assez efficace pour lutter pour la libération des Noirs.

Il est apparu clairement, presque dès le début que cette idée de regroupement n'était pas pertinente. Nous rencontrions trop de problèmes de sécurité. Chaque groupe défendait sa propre idéologie. Les degrés de conscience politique étaient très variables d'un groupe à l'autre. Et les approches divergeaient sur la manière dont devait se mener la lutte armée en amérike. Dans l'ensemble, nous étions faibles, inexpérimentés, désorganisés et nous manquions cruellement de formation. Mais le problème majeur était l'évolution politique. Certaines sœurs, certains frères avaient été persécutés par l'amérike à un tel point qu'ils étaient prêts à se battre jusqu'à la mort contre leurs oppresseurs. Ils étaient intelligents, courageux et dévoués, parés à tous les sacrifices. Mais nous allions vite nous rendre compte que le courage et l'engagement ne suffisaient pas. Pour remporter un combat de libération quel qu'il soit, la volonté ne suffit pas, il faut aussi une voie, une idéologie et une stratégie globales qui découlent d'une analyse scientifique de l'histoire et de la situation présente.

Certains groupes croyaient qu'il suffisait de prendre les armes puis de se lancer dans la bataille et que, d'une manière ou d'une autre, le peuple verrait leurs actions et rejoindrait lui aussi la lutte. Ils voulaient s'engager dans un combat à mort contre le système amérikain, malgré leur faiblesse et leur manque de préparation pour une telle entreprise. Mais ce qu'il faut comprendre par-dessus tout c'est que la lutte armée, à elle seule, ne peut jamais déclencher une révolution. Une guerre révolutionnaire est une guerre populaire. On ne peut pas remporter une

guerre populaire sans le soutien des masses populaires. La lutte armée ne peut jamais, à elle seule, être victorieuse ; elle doit participer d'une stratégie globale qui vise la victoire, et cette stratégie doit être à la fois politique et militaire.

Comme nous ne possédions ni les chaînes de télévision ni les organes de presse, c'était facile pour les médias de nous dépeindre comme des monstres et des terroristes. Que la police terrorise la communauté Noire au quotidien ne posait aucun problème, mais il suffisait qu'un homme ou une femme réussisse à se défendre contre une attaque de la police pour qu'on le ou la qualifie de terroriste. J'ai compris assez tôt que le combat le plus important qui s'imposait à nous c'était de participer à mobiliser politiquement, éduquer, organiser les masses Noires et gagner leurs esprits ainsi que leurs cœurs. Sans leur soutien notre survie était inconcevable, et notre victoire l'était plus encore.

Tous les groupes qui luttent pour la liberté sont inévitablement voués à commettre des erreurs, mais si on n'étudie pas les lois communes et fondamentales de la lutte armée révolutionnaire, on est voué à commettre des erreurs qui auraient pu être évitées. La guerre révolutionnaire est une guerre de longue haleine. Nous ne pouvons pas la gagner rapidement. Pour remporter la victoire, nous devons épuiser nos oppresseurs petit à petit et dans le même temps, consolider nos forces, lentement mais sûrement. Je comprenais mes sœurs et frères les plus impatients. Je savais que c'était tentant de substituer le combat militaire au combat politique surtout qu'à ce moment-là toutes nos organisations officielles subissaient les assauts féroces du FBI, de la CIA et des polices locales. Nous tous qui avions été témoins des assassinats de nos leaders, des nôtres abattus de sang-froid, nous ressentions le besoin et le désir de riposter. Une des leçons les plus dures que nous ayons dû apprendre est que la lutte révolutionnaire repose sur la science plutôt que sur les émotions. Je ne prétends surtout pas qu'il nous faut bannir toute émotion mais les décisions que nous prenons ne peuvent pas se fonder sur des émotions comme l'amour ou la colère. Elles doivent s'appuyer sur une analyse de la situation objective et sur l'action qui s'impose d'un point de vue rationnel et dépassionné.

En 1857, la kour suprême des états-unis établissait que les Noirs valaient trois-cinquièmes d'un être humain et qu'ils

ne possédaient aucun droit que les blancs ne soient tenus de respecter. Aujourd'hui, plus de cent vingt-cinq ans plus tard, nous gagnons toujours moins des trois-cinquièmes de ce que les blancs gagnent. Il était évident pour moi que nous ne pouvions plus nous tourner vers les tribunaux pour obtenir la liberté et la justice pas plus que nous ne pouvions espérer obtenir notre libération en participant au système politique des états-unis. Et il était complètement chimérique d'espérer l'obtenir en suppliant. Il ne restait qu'une seule alternative c'était la lutte. Comme tous les autres peuples qui ont lutté pour leur libération, nous allons devoir lutter.

Je n'étais pas de celles et ceux qui croyaient qu'il fallait attendre que notre mouvement politique atteigne son apogée pour commencer à organiser la lutte clandestine. J'estimais capital de lancer au plus tôt l'édification de structures clandestines. Et même si je considérais que la tâche principale d'un mouvement clandestin devait être l'organisation et la construction, je ne pensais pas que nous devions exclure le recours à des actes de résistance armée. Tant que ça n'entravait pas nos projets à long terme, il fallait que des unités de guérilla puissent mener quelques actions armées bien préparées, à des moments opportuns, et en cohérence avec les objectifs politiques des organisations officielles. Pas n'importe quel genre d'action, mais des actions que les Noirs comprendraient parfaitement et soutiendraient, et des actions dont on aurait bien informé toute la communauté.

18

Après mon acquittement par la Cour Fédérale de Brooklyn le 16 janvier 1976 dans l'affaire du braquage dans le Queens, j'ai été ramenée dans le new jersey, placée dans la cave de la prison pour hommes du comté de middlesex, à l'isolement, et détenue là pendant plus d'un an jusqu'à la fin du procès du new jersey. Lennox Hinds, alors président de l'Association Nationale des Avocats Noirs, a intenté, en association avec les autres membres de l'équipe de défense, une action civile contre l'état du new jersey pour conditions de détention cruelles et inhumaines. Après une bataille judiciaire interminable, les deux parties ont convenu qu'un juge administratif devait apprécier mes conditions de détention et rendre une décision. Le juge administratif était un dénommé Ploshnik, qui avait été désigné par l'état du new jersey. Nous n'avions pas eu voix au chapitre dans le choix du juge administratif et nous nous attendions donc à ce que la décision soit favorable à l'état. Mais le juge surprit tout le monde en concluant que mes conditions d'emprisonnement étaient effectivement inhumaines et en préconisant qu'elles soient modifiées sur-le-champ. Pourtant, par le biais d'une série de procédures d'appel et de manœuvres juridiques, l'état a quand même réussi à me maintenir confinée dans cette cave. Quand ça arrange ses affaires le gouvernement applique ses propres lois et procédures administratives. Et quand il constate que ces mêmes lois vont à l'encontre de ses propres intérêts, il les ignore tout simplement.

Je souhaitais que Stanley Cohen et Evelyn travaillent conjointement sur l'affaire. J'ai compris plus tard que c'était une erreur ; ce n'était pas tout à fait l'amour fou entre eux. Ni

Stanley ni Evelyn n'exerçaient dans le new jersey et il nous fallait un avocat du new jersey pour l'affaire. Ray Brown était pris par d'autres engagements et on ne pouvait raisonnablement pas compter sur lui. Stanley a demandé à un jeune avocat blanc du new jersey, Stuart Ball, et, après quelques réserves, il a accepté d'être l'avocat de la juridiction chargé de l'affaire. Stanley voulait aussi qu'un jeune avocat, Lawrence Stern, soit son assistant. Même si Evelyn était dans la défense et que Lennox se chargeait du procès civil concernant mes conditions de détention, l'Association des Avocats Noirs a assigné un jeune avocat Noir du Mississippi nommé Lewis Myers pour travailler sur l'affaire. J'en étais particulièrement heureuse. Tout le monde savait que le procès du new jersey était le gros morceau et que mes chances d'être jugée équitablement étaient à peu près nulles. En conséquence, la stratégie était d'essayer de fournir autant de ressources et d'experts que possible à l'équipe de la défense.

Ça paraissait une bonne idée, mais le dicton dit que trop de cuisiniers gâchent la sauce : ce fut le cas. L'équipe de la défense a été presque d'emblée en proie à des conflits de personnalité. Les problèmes étaient largement exacerbés par le fait que personne n'était payé. Les avocats avaient même des difficultés à couvrir leurs dépenses les plus insignifiantes. Il semblait que chaque mois l'un ou l'autre des avocats demandait au juge à être dessaisi de l'affaire.

Nous avions un besoin urgent d'experts. Il nous fallait, entre autres, un expert en balistique et un chimiste médico-légal pour réfuter les accusations de l'état. Nous avions aussi désespérément besoin d'un enquêteur pour localiser certains des médecins qui m'avaient soignée lorsque j'étais hospitalisée et localiser d'autres témoins potentiels. Nous nous sommes battus et avons insisté lourdement sur ce point jusqu'à ce que le juge, Theodore Appleby, émette une ordonnance pour que l'état paye les experts. Mais une fois l'ordonnance obtenue, nous avons réalisé que nous n'avions pas bougé d'un iota. Tous ceux à qui nous nous sommes adressés, sans exception, ont refusé de nous aider. Les différents types d'experts dont nous avions besoin sont presque toujours des flics ou des gens qui travaillent pour leurs services. Comme mon affaire incluait le meurtre d'un policier, aucun d'entre eux ne voulait s'y risquer. La pièce maîtresse du dossier

du procureur était le « témoignage scientifique » alléguant que j'avais sur moi d'énormes quantités de sang du policier d'état. Nous voulions quelqu'un qui maîtrise son sujet pour inspecter à la loupe chaque centimètre de ces vêtements, analyser ce qui s'y trouvait et vérifier également s'ils avaient été modifiés intentionnellement. Mais nous fûmes dans l'incapacité de trouver un médecin légiste qui veuille bien travailler pour nous, et encore moins témoigner. Quiconque aurait accepté, n'aurait plus jamais été en mesure de travailler pour la police sereinement. Le grand public n'entend jamais parler de cette dimension d'un procès. Mais il est impossible pour un accusé dans un procès pénal de mettre la main sur des « experts » dans les sciences communément appelées « sciences policières ». Les policiers peuvent potentiellement rédiger un rapport disant tout ce qui les arrange sans qu'il n'y ait absolument aucun moyen de le réfuter. Et il existe même des affaires où les « experts » étaient des agents doubles : ils travaillaient pour l'accusé tout en travaillant secrètement pour le procureur.

L'une des choses les plus géniales dans ce procès était le nombre de soutiens étudiants qui donnaient de leur temps et de leur énergie pour nous aider. Ils s'étaient proposés pour indexer et ranger les anciennes transcriptions et, ils ont réalisé, en association avec les activistes politiques, une enquête auprès des jurés potentiels dans le comté de Middlesex.

Les membres du comité de défense publiaient un bulletin pour que le public reste informé du déroulement de l'affaire et ils ont aussi organisé des meetings et des collectes de fonds. Les gens faisaient circuler des pétitions et manifestaient devant la salle d'audience. Ils se portaient volontaires pour dactylographier, gérer les coups de fil, etc. Des artistes comme Harry Belafonte, Ossie Davis et Ruby Dee se sont produits lors des collectes de fonds. Des poètes comme June Jordan, Audre Lorde et Sonia Sanchez, entre autres, ont fait des lectures de poésie. Des activistes politiques comme Angela Davis et Amiri Baraka n'ont pas ménagé leurs efforts pour informer les gens de ce qui se passait dans le new jersey. Quand Angela Davis est venue dans le new jersey faire une conférence de soutien, le bureau du procureur leur a tendu une embuscade, à elle et son parti, et les a harcelés jusqu'à ce qu'ils quittent l'état. Elle a essayé de me

rendre visite à la prison, et non seulement le juge le lui a interdit, mais il a également bloqué toutes mes autres visites.

L'une des déclarations les plus émouvantes que j'ai entendues fut un discours prononcé par le juge Bruce Wright lors d'un meeting de collecte de fonds pour moi. Bruce Wright est un juge Noir qui avait été renvoyé du tribunal pénal de New York parce qu'il était trop juste, trop honnête et avait commis un acte impardonnable — il avait fixé la caution des pauvres à des montants à leur portée. Tant que les juges qui président les procès des Noirs ne seront pas des Bruce Wright les tribunaux ne seront jamais que des outils de répression.

Il y avait beaucoup, beaucoup de personnes que je n'ai jamais eu l'occasion de rencontrer, même si elles ont travaillé dur pour moi. Et bien que je n'aie jamais eu l'occasion de remercier tous ceux, Noirs, blancs, du Tiers-Monde, tous les étudiants, les féministes, les révolutionnaires, les activistes, etc., qui ont travaillé sur l'affaire, je tiens à vous remercier maintenant.

Beaucoup des audiences préliminaires se résumaient à des requêtes portées par la défense et rejetées par le juge. Chaque fois que nous allions au tribunal, le juge mettait un point d'honneur à faire porter au procès-verbal que je refusais de me lever à son arrivée. C'était un de ces chiens blancs racistes qui pensait sincèrement être le grand maître de la plantation. Le « vôtre honneur », il prenait vraiment ça au sérieux. S'il avait pu contraindre les gens à se prosterner et lui baiser la main, il l'aurait fait. Il se vantait d'être « pointilleux sur le protocole dans sa salle d'audience. » C'est ça, beaucoup de protocole mais pas une once de justice. Me lever pour lui ? C'était hors de question. C'était vraiment le vieux colon blanc pur et dur, le genre qu'on pouvait envoyer exterminer des « indigènes » en Afrique, sécuriser l'Amérique Centrale pour United Fruit Company[76], ou diriger un centre de stérilisation à Porto Rico.

76. « La United Fruit Company est une ancienne entreprise bananière américaine. Fondée en 1899, elle prend le nom de Chiquita Brands International en 1989. Symbole de l'impérialisme américain, l'entreprise a inspiré à l'écrivain O. Henry l'expression "République bananière". Forte de son monopole sur l'acheminement et la production des fruits exotiques, notamment au Guatemala, elle est parvenue à influencer les gouvernements d'Amérique latine pour que ces derniers limitent les réformes et les redistributions de terres en faveur des paysans de minifundio et des paysans sans terres.» (Source : Wikipedia).

STANLEY COHEN est venu me voir. Il était excité et optimiste. Il apportait une bonne nouvelle : il avait trouvé un enquêteur, un vieil ami qui lui devait une faveur. Son ami avait des contacts dans la police d'état du new jersey et il pensait qu'ils seraient peut-être en mesure de fournir des informations sur Harper, l'agent de police qui était le témoin principal. Il faisait également des progrès dans la recherche d'un chimiste médico-légal. Nous pensions tous les deux qu'a minima certains des rapports scientifiques avaient été trafiqués par les policiers d'état du new jersey. C'est de ça que nous avons discuté et d'un million d'autres choses avant que la visite ne se termine. Il était tellement optimiste. Il disait qu'il avait un plan, quelque chose qu'il voulait vérifier, mais qu'il ne voulait pas en discuter et me donner de faux espoirs. C'est la dernière fois que je vis Stanley Cohen.

Quelques jours plus tard, je reçus un appel téléphonique. Stanley était mort. Son corps avait été retrouvé chez lui avec des traces de contusions. Personne, à l'exception de la police et de la famille de Stanley, ne connaît à ce jour la cause du décès. Les journaux ont déclaré que Stanley était décédé de mort naturelle. Mais un ami de Stanley, un médecin, me dit qu'il avait parlé à des gens du bureau du médecin légiste et qu'on lui avait donné des versions contradictoires. Personne ne sait exactement comment Stanley est mort et nous ne le saurons probablement jamais. Par contre ce qu'on sait avec certitude, c'est qu'après sa mort, tous les documents juridiques concernant mon affaire disparurent. Evelyn parla à Phyllis, la veuve de Stanley, qui lui remit tous les documents juridiques qu'elle pouvait trouver en rapport avec mon affaire, mais il en manquait encore la plus grosse partie. Finalement, Evelyn découvrit que la police de New York les avait en sa possession. « Comment les ont-ils eus ? » lui demandai-je. « Je ne veux même pas y penser », répondit-elle.

Je pouvais à peine croire que tout cela se produisait vraiment. Ça semblait tellement irréel. La police de New York prétendait qu'elle avait saisi mes documents juridiques dans la maison de Stanley au titre de preuve. « Preuve de quoi ? » je demandai à Evelyn. Apparemment, mes documents juridiques étaient les seuls biens que le département de la police de New York avait pris de chez lui. Il fallut plus d'un mois pour en récupérer

une partie. Certains ne réapparurent jamais. Aucune des notes concernant l'enquêteur ou le chimiste médico-légal ne furent retrouvées. Toutes les notes concernant la stratégie judiciaire que nous avions planifiée avaient disparu. C'était étrange. Je pensais à la famille de Stanley et à ce qu'ils devaient traverser. Les circonstances de sa mort étaient tellement mystérieuses. J'ai erré longtemps avec une sensation de vide en moi.

Après la mort de Stanley, William Kunstler a rejoint l'équipe de la défense. La première chose que le juge a faite, après avoir admis Kunstler dans l'affaire, fut d'annuler l'ordonnance pour que les experts soient payés par l'état en prétendant que les avocats n'avaient pas été assez rapides pour en trouver. Ça m'a rendue encore plus suspicieuse qu'avant. Je n'arrivais pas à comprendre pourquoi Appleby était soudain si désireux de nous priver d'experts témoins. C'était évident que sans une aide financière, je ne serais jamais en mesure de payer des experts témoins. J'étais fauchée comme les blés.

La stratégie d'Appleby était d'intimider complètement les avocats, les harceler, les menacer jusqu'à ce qu'ils aient peur de mettre en place une opposition de poids au lynchage légal qui m'était réservée en guise de procès. Comme il n'y avait pas d'argent pour payer quoi que ce soit, les comités de défense et les avocats furent contraints de lancer une campagne de collecte de fonds. La première fois que Bill Kunstler s'est exprimé dans le new jersey, Appleby a tenté de le faire dessaisir de l'affaire, l'accusant de « mauvaise conduite » et de « conduite préjudiciable à l'administration de la justice ». La mauvaise conduite en question était une conférence à l'université de Rutgers, au cours de laquelle il avait dit que nous avions besoin d'argent pour les experts témoins, que les conditions de mon internement étaient préjudiciables à ma défense et que, selon la loi, j'étais présumée innocente tant que je n'avais pas été reconnue coupable.

L'*Ordonnance de Justification* d'Appleby pour l'éviction de Bill de l'affaire eut l'effet désiré. Au lieu de se préparer pour le procès, les avocats furent obligés de consacrer du temps et de l'énergie à la préparation de l'audience de deux jours qui déterminerait si Bill restait ou non sur l'affaire. Appleby décida au final qu'il resterait, mais pas avant de nous avoir obligés à faire face à cette folie pendant un mois. Ce qu'il fallait déduire

de cette manœuvre était évident. Toute tentative des avocats pour me défendre se heurterait à l'hostilité du juge. Appleby a menacé chacun des avocats d'outrage ; pas une ou deux fois mais constamment. Lew Myers avait assisté à un cocktail de levée de fonds durant lequel Angela Davis fit une intervention. Quelqu'un envoya une lettre au Trésor américain à Washington et, environ dix jours plus tard, il était l'objet d'une enquête du fisc. Evelyn fut harcelée à plusieurs reprises par Appleby. Pas un jour ne s'écoulait sans que le juge prétendument impartial ne manifeste son hostilité à l'équipe de la défense.

Les avocats découvrirent des preuves que les bureaux en face du palais de justice qu'ils occupaient avec l'équipe de la défense, étaient sous écoute. Les requêtes pour qu'une enquête soit ouverte furent rejetées. Au cours d'une conférence de presse, Lennox Hinds eut le courage de qualifier le procès des noms qu'il méritait : « lynchage légal et tribunal fantoche ». Appleby le fit comparaître pour outrage et on tenta de le faire radier. Ce n'est qu'après avoir interjeté appel auprès de la plus haute kour du new jersey qu'il fut autorisé à poursuivre sa carrière d'avocat dans l'état du new jersey.

Le procès commença le 17 janvier 1977, le jour même où Gary Gilmore fut fusillé dans l'Utah. Gary Gilmore fut la première personne exécutée légalement depuis que la peine de mort avait été invalidée par la kour suprême des états-unis au début des années 1970. Son exécution donna le ton pour le procès. Le juge avait rejeté presque toutes nos requêtes dont celle concernant mon droit de me défendre et d'agir au titre de co-conseil, celle pour un changement de lieu, celle pour revoir le dossier professionnel de Harper, celle pour présenter des preuves qui montraient que j'avais été victime du programme gouvernemental de contre-espionnage (COINTELPRO), etc. Bien que le National Jury Project ait mené une étude sur le Comté de Middlesex, et que quatre-vingt-trois pour cent des personnes avaient entendu parler de mon affaire dans les médias et soixante-dix pour cent s'étaient déjà forgé leur avis à propos de ma culpabilité, le tribunal a soutenu que je pouvais recevoir un procès équitable. Le juge a déclaré qu'il allait interroger les jurés et s'assurer qu'ils étaient « justes et impartiaux ».

Appleby s'est donné beaucoup de mal pour éviter de demander aux jurés potentiels s'ils pensaient que j'étais coupable, préférant leur demander s'ils pouvaient « mettre leurs opinions de côté ». Il évitait soigneusement de leur demander quelles étaient leurs opinions sur moi, la Black Liberation Army, le Black Panther Party, les militants radicaux Noirs, ou tout ce qui avait été relaté de manière négative et orientée dans les journaux. Les avocats du procès n'avaient pas le droit d'interroger les jurés. Le voir-dire d'Appleby visait à s'assurer que les jurés les plus hypocrites et les plus opiniâtres restent dans le jury. Voici deux exemples tirés directement de la transcription :

Q. Avez-vous entendu parler de cette affaire ?

R. Oui, j'en ai entendu parler.

Q. Par quelle source avez-vous pu entendre parler de l'affaire ?

R. Les journaux.

Q. Et en avez-vous discuté avec d'autres personnes ?

R. De temps en temps.

Q. Et d'après ce que vous avez pu entendre de quelque source que ce soit, pensez-vous vous être déjà forgé une opinion sur la culpabilité ou l'innocence de cette accusée ?

R. Eh bien, pour être tout à fait honnête, je pense que je serais un peu partial.

Q. Laissez-moi vous poser une autre question. Dans le cas où vous seriez choisi pour siéger, pensez-vous que vous pourriez écouter toutes les preuves dans le dossier et ensuite juger de manière équitable et impartiale et appliquer la loi telle que notifiée par le juge et mettre de côté complètement toutes opinions antérieures ou conceptions ou idées à propos de n'importe quel élément de l'affaire et croyez-vous que vous pourriez rendre un verdict juste quant à la culpabilité ou l'innocence de cette accusée ?

R. Je pense que je pourrais.

Q. Croyez-vous que vous le pourriez ?

R. Je le pense, oui.

Exemple numéro deux :

Q. Pensez-vous que, sur la base de toutes les informations que vous auriez pu accumuler au sujet de l'affaire et de quelque

source que ce soit, vous vous êtes déjà forgé une opinion sur la culpabilité ou l'innocence de cette accusée ?

R. Je pense – ouais, je pense qu'elle est coupable, ouais.

Q. Vous pensez qu'elle est coupable ?

R. Oui.

Q. Je vais vous poser une autre question. Dans le cas où vous pourriez être choisi pour siéger comme juré dans cette affaire, pensez-vous que vous pourriez vous asseoir et écouter les preuves et la juger impartialement, appliquer la loi telle que notifiée par le juge, mettre de côté cette opinion que vous vous êtes déjà forgée ?

R. Oui, probablement.

Q. Et juger quand même de manière impartiale de sa culpabilité ou de son innocence ?

R. Ouais. En fonction des preuves et tout ça.

Ces deux cas étaient caractéristiques des réponses données. Le juge a refusé la récusation motivée des deux jurés ci-dessus (sur la base d'un préjugé qui les empêcherait d'être des jurés équitables et impartiaux) et nos contestations préliminaires ont été rapidement épuisées. Il restait dans le jury final deux amis, une petite amie et deux neveux de policiers d'état du new jersey. Le prétendu processus de sélection du jury fut la plus grande farce de l'histoire judiciaire.

À mi-chemin environ du processus de sélection, j'étais prête à capituler. Déjà sur le papier, le jury c'était pas la joie mais en vrai c'était encore pire. Je refusais de participer à ça. Mais l'équipe de la défense dans sa quasi-totalité pensait que refuser de participer était une erreur. « Si tu ne le fais pas, on ne pourra rien faire porter au dossier, tu ne pourras jamais convaincre une cour d'appel de quoi que ce soit, tu dois aller là-bas et raconter ta version de l'histoire. Nous pouvons prouver par le témoignage médical que tu étais de dos, les mains en l'air, lorsqu'on t'a tiré dessus. Nous pouvons prouver qu'Harper a tiré en premier. Nous pouvons prouver qu'après avoir été touchée, ta main était paralysée et que compte tenu de l'endroit où est située sa blessure par balle, il t'aurait été impossible de tirer avec ta main gauche. Nous pouvons prouver que Harper a tiré en premier. Nous pouvons le prouver si tu témoignes à la barre. Nous pouvons prouver... »

J'étais fatiguée de cette affaire. Je ne croyais absolument pas qu'un quelconque kour d'appel me libérerait ou qu'un jury de blancs racistes pétris de préjugés le ferait non plus. Il était clair que je n'avais pas une chance sur un million de recevoir une quelconque forme de justice. Les problèmes d'argent, d'experts témoins, les conflits d'égo entre les avocats, ajoutés au fait de croupir à l'isolement, m'avaient durement affectée. Chaque jour, quand j'entrais en salle d'audience j'avais l'impression d'entrer dans le théâtre de l'absurde. Je ne voulais pas participer à cette mascarade. Les avocats disaient que j'étais en mesure de créer un climat politique qui, selon eux, obligerait la cour d'appel à céder, si je participais au procès et déclarais officiellement que j'étais innocente. Ils étaient convaincus qu'à la dernière minute, le chimiste qualifié dans les questions médico-légales qu'ils essayaient de localiser au Canada allait débarquer et nous sauver la mise. J'y croyais pas une seconde, mais je savais qu'il était important de préserver la dynamique dans nos rangs. J'ai décidé de rester et de participer, même si ça me tuait.

Le procès se poursuivit dans l'absurde. Un jury exclusivement blanc fut sélectionné, sur les conseils de Kunstler et du Jury Project qui avaient estimé que même si les jurés du panel étaient horribles, les autres étaient encore pires. Non seulement le juge rejeta ma requête pour participer en tant que co-conseil, mais il n'autorisa pas les avocats à lire ma déclaration préliminaire au jury. Le quartier général de l'équipe de la défense, situé à New-Brunswick, fut cambriolé, on fouilla nos documents, certains furent volés et le juge refusa d'enquêter, en qualifiant la requête de « frivole ». Les témoins de l'accusation, presque tous des porcs, vinrent à la barre et dirent ce qu'on leur avait dit de dire. Nous n'avions aucun expert témoin pour réfuter ou même évaluer leur témoignage. Le témoin principal, Harper, le policier d'état sur qui j'étais censée avoir tiré, déclara sous serment qu'il avait dit une « contrevérité » lors de l'interrogatoire principal, mais nia qu'il s'agissait d'un mensonge.

Je passai la majeure partie du procès à contempler le plafond et à me détester d'avoir au départ accepté d'y participer. Quand est venu mon tour de témoigner, je suis tombée des nues. Je m'étais imaginé pouvoir tout aborder — la vie de fugitive, comment je l'étais moi-même devenue et tout le scénario

politique qui m'avait conduite au tribunal. Mais l'équipe me mit en garde contre le fait d'« ouvrir une brèche». Ouvrir la porte, m'expliqua-t-on, c'était comme ouvrir la boîte de Pandore. Si j'exposais les raisons politiques pour lesquelles j'étais en fuite, le procureur pourrait alors introduire un certain nombre de « preuves » compromettantes, sans rapport avec les événements de l'autoroute, pour tenter de prouver mon « intention criminelle ». Si « j'ouvrais la porte », le procureur aurait la possibilité de produire des manuels de guérilla et tout un tas d'autres documents qu'ils avaient trouvés dans la voiture et qui n'avaient rien à voir avec ce procès. En l'absence de témoins politiques (dont l'assignation à comparaître avait été refusée par le juge) pour intervenir à la barre au sujet des attaques systématiques du COINTELPRO contre le mouvement de Libération Noire et contre les Noirs en général, mon témoignage aurait été déformé. Je voulais faire marche arrière, dénoncer le procès, mais c'était trop tard. La seule issue c'était témoigner, donner ma version des événements et éviter « d'ouvrir la porte ». L'année passée à l'isolement m'avait rendue presque muette. Quand j'ai témoigné, j'étais cramponnée à une petite photo de mon enfant.

Avec le recul aujourd'hui quand j'examine les raisons de ma participation à ce procès, je me dis que je devais être folle. Je suppose que j'avais connu trop de procès et obtenu trop d'acquittements et que j'ai laissé tout ça me monter à la tête. Trois autres inculpations furent rejetées. L'une à la cour suprême de l'état du Queens, qui m'accusait d'avoir tué des policiers, avait été rejetée parce que le juge, après avoir examiné les minutes du grand jury, détermina qu'il n'y avait même pas assez de preuves pour m'inculper. Les deux autres, une à la kour suprême de Brooklyn et l'autre à la kour suprême du Comté de New York, furent rejetées pour dépassement par l'état du délai de six ans pour me traduire en justice après validation de l'inculpation.

Participer au procès du new jersey était une erreur et une entorse à mes principes. En y participant, j'avais participé à ma propre oppression. J'aurais dû savoir à quoi m'en tenir et ne conférer aucune dignité ou crédibilité à cette imposture. À terme, le peuple est notre seul recours. C'est nous seuls qui détenons le pouvoir de nous libérer.

19

J'ai été transférée le 8 avril 1978 à la prison de haute sécurité pour femmes d'alderson, en virginie-occidentale, l'établissement fédéral conçu pour accueillir « les femmes les plus dangereuses du pays ». Je n'avais été reconnue coupable d'aucun crime fédéral, mais en vertu de l'accord inter-états, tout détenu peut être expédié, comme du fret, dans n'importe quelle prison sur le territoire des états-unis, y compris les îles vierges, à des kilomètres de sa famille, de ses amis, et de ses avocats. Par le biais de ce dispositif, Sundiata avait été transféré à la prison de marion dans l'illinois, la prison fédérale qui était en réalité le camp de concentration le plus violent du pays.

Alderson était nichée au milieu des montagnes de la virginie-occidentale, et celles-ci l'entouraient, telle une barrière infranchissable entre la prison et le reste du monde. Il n'y avait pas d'aéroport, et pour l'atteindre, il fallait plusieurs jours de route. Le périple jusqu'à alderson était tellement coûteux et pénible que la majorité des femmes ne recevaient de visites de leur famille qu'une ou deux fois l'année.

J'avais été placée dans l'unité de haute sécurité (UHS) appelée le bloc davis. Il était entouré d'une clôture électrique surmontée de fils de fer barbelés, elle-même recouverte de fil concertina (un fil tranchant comme une lame de rasoir qui avait été interdit par la Convention de Genève). C'était une prison dans la prison. L'endroit était empreint d'un certain calme, comme dans un couloir de la mort un peu particulier. Tout était vide, sans vie.

Il y avait trois groupes principaux dans l'UHS : les nazies, les « amies des négros » et moi. J'étais la seule femme Noire de

l'unité, à l'exception d'une autre qui est partie presque immédiatement après mon arrivée. Les nazies avaient été transférées à alderson depuis une prison de Californie, où elles avaient été accusées d'avoir immolé des détenues par le feu. Elles étaient membres de la sororité aryenne, l'aile féminine de la fraternité aryenne — un groupe raciste blanc qui opère dans les prisons californiennes et qui est connu pour ses agressions contre les prisonniers Noirs.

En cheville avec les nazies, on retrouvait les femmes de la famille manson, sandra good et linda « squeaky » froome, surnommée la couineuse. Sandra avait pris quinze ans pour avoir envoyé des menaces de mort à des dirigeants d'entreprises et des élus, et froome purgeait une peine à perpétuité pour avoir tenté d'assassiner le président gerald ford. On aurait dit les jumeaux Bobbsey et elles étaient complètement givrées.

Entre elles, elles s'appelaient « rouge » et « bleu ». Tous les jours « rouge » portait du rouge de la tête aux pieds et « bleu » portait du bleu. Elles étaient tellement fanatiques dans leur dévotion à charles manson qu'elles lui écrivaient quotidiennement, l'informant de tout ce qui se passait dans l'UHS. Elles attendaient ses « ordres », et vous pouvez être sûrs que s'il leur disait de tuer quelqu'un elles seraient prêtes à mourir pour y parvenir. Les prisonnières hillbilly[77] roulaient également avec les nazies : il y avait une truie obèse qui ne se lavait jamais et marchait pieds nus et une butch chiqueuse de tabac qui se comportait comme si elle faisait partie de l'armée confédérée. Il y avait une nazie « indépendante » qui s'était brouillée avec les autres. Elle arborait une énorme croix gammée brodée sur son jean.

Heureusement, Rita Brown, révolutionnaire blanche de la Brigade George Jackson, un groupe basé sur la côte Ouest, était parmi les quatre ou cinq « amies des négros ». Elle était féministe et lesbienne, et m'a aidé à mieux comprendre de nombreuses problématiques du mouvement de libération des femmes blanc.

---

77. Peut être traduit par « péquenaud ». Le terme, souvent péjoratif, désigne initialement des blancs de classe populaire vivant dans les montagnes Appalaches, région rurale et reculée du sud. Il s'est ensuite répandu pour désigner tou·te·s blanc·he·s correspondant au stéréotype.

Contrairement à Jane Alpert, que j'avais rencontrée à la prison fédérale de New York et que je trouvais insupportable tant sur le plan personnel que politique, Rita ne séparait pas la question de l'oppression des femmes de celle du racisme et de l'oppression de classe dans la société étasunienne. Nous étions d'accord sur le fait que le sexisme, tout comme le racisme, était engendré par les gouvernements capitalistes et impérialistes, et que les femmes ne seraient jamais libres tant que perdureraient les institutions qui contrôlaient nos vies. Je respectais Rita parce qu'elle pratiquait véritablement la sororité, et ce n'était pas une de ces grandes gueules qui n'en finissait jamais de parler des hommes.

Je suis certaine que pas mal de responsables pénitentiaires pensaient que je ne sortirais jamais de là vivante. C'était la configuration parfaite pour un coup monté, et j'ai géré la situation avec le sérieux qui s'imposait. Je n'ai pas cherché les emmerdes mais j'ai fait savoir aux nazies que j'étais prête à me défendre à tout moment et qu'en matière de grabuge (comme on dit en prison), j'hésiterais pas à soigner le mal par le mal. Je leur ai fait comprendre que je les détestais autant qu'elles me détestaient, et que si la mère de quelqu'un devait pleurer ce serait la leur, pas Mme Johnson. Après quelques accrochages, les nazies ont gardé leurs distances.

Alors que j'étais déjà à alderson depuis un bout de temps, on nous a appris que l'UHS allait être fermée parce qu'elle avait été déclarée inconstitutionnelle. Un programme par étapes a été mis en place pour permettre aux détenues de l'UHS de la quitter en journée et de participer aux mêmes activités que les autres. J'ai décroché un boulot dans l'équipe de mécanique générale, j'ai eu le droit de pratiquer des activités, je suivais des cours, et je pouvais manger avec les autres détenues ainsi que leur rendre visite.

Parmi les sœurs, beaucoup étaient Noires, pauvres et originaires de Washington, où chaque crime est une violation de la loi fédérale. C'étaient des sœurs magnifiques, purgeant des peines scandaleuses pour des délits mineurs. Tout comme à la prison fédérale de New York, certaines femmes n'avaient pas les moyens d'acheter des cigarettes sans renoncer à des produits de première nécessité, tandis que d'autres avaient de l'argent, des contacts, portaient des manteaux de fourrure et vivaient comme

si elles étaient dans une autre prison. Ce petit groupe de femmes avait été reconnu coupable de trafic de drogue. La rumeur disait qu'elles fournissaient les mêmes prestations en prison que dans la rue, sauf qu'elles travaillaient désormais pour les surveillants.

Un jour, alors que je retournais au bloc davis, une femme d'âge moyen aux cheveux « poivre et sel » a capté mon attention. Elle avait une allure distinguée d'institutrice. Quelque chose m'a attiré vers elle. Alors que je sondais son visage, je pouvais voir qu'elle sondait aussi le mien. Nous nous sommes fixées d'un air interrogateur. « Lolita ? » j'ai hasardé. « Assata ? » a-t-elle répondu. Et là, au cœur de l'enceinte d'alderson, nous nous sommes prises dans les bras et embrassées.

C'était l'un des plus grands honneurs de ma vie. Lolita Lebrón était l'une des prisonnières politiques les plus respece tées au monde. Depuis que j'avais découvert l'histoire de son courageux combat pour l'indépendance de Porto Rico, j'avais lu tout ce j'avais pu trouver sur elle. Elle avait passé un quart de siècle derrière les barreaux et avait refusé toute libération conditionnelle si ses camarades n'étaient pas également libérés. Après toutes ces années elle était restée forte, inflexible et dévouée à la lutte pour l'indépendance de Porto Rico et la libération de son peuple. Elle méritait plus de respect que quiconque ne pourrait jamais lui en donner, et je ne ménageais pas mes efforts pour lui témoigner le mien.

Lors de nos rencontres suivantes, j'ai dû être une vraie plaie, à constamment m'empresser de porter son plateau, lui trouver une chaise, ou faire tout ce que je pouvais pour elle. Lolita avait vécu l'enfer en prison, pourtant elle restait incroyablement calme et extrêmement gentille. Elle avait subi des années d'isolement au bloc davis en plus des années d'isolement politique et personnel. Jusqu'au regain de vitalité du mouvement pour l'indépendance portoricaine à la fin des années 1960, elle n'avait reçu que très peu de soutien. Les années s'étaient écoulées sans une visite. Pendant des années elle avait été coupée de son pays, sa culture, sa famille et elle n'avait pu parler sa propre langue. Son unique fille était décédée pendant qu'elle était en prison.

Je soutenais Lolita à cent pour cent, mais nous étions en désaccord sur un point. À l'époque où nous nous sommes rencontrées, Lolita était assez anticommuniste et antisocialiste.

C'était une fervente croyante et elle considérait, à mon avis, que la religion et le socialisme étaient deux forces antagonistes et que socialistes et communistes étaient radicalement opposés à la religion et à la liberté religieuse.

Après la résurgence du mouvement indépendantiste portoricain, Lolita avait reçu la visite de toutes sortes de gens. Certains, des perroquets pseudo-révolutionnaires, l'avaient attaquée sur ses croyances religieuses, et avaient décrété que pour être révolutionnaire elle devait abandonner sa foi en Dieu. Apparemment, il n'était jamais venu à l'esprit d'aucun de ces imbéciles que Lolita était plus révolutionnaire qu'ils ne le seraient jamais et que sa religion l'avait aidée à rester forte et engagée durant toutes ces années. Leur arrogance crasse et malavisée me rendait furieuse.

À alderson j'étais devenue très proche d'une religieuse catholique, Mary Alice, qui m'avait permis de découvrir la théologie de la libération. J'avais lu quelques articles de Camillo Torres, le prêtre révolutionnaire, et je savais qu'il y avait beaucoup de prêtres et de nonnes révolutionnaires en Amérique latine. Mais je ne connaissais pas grand-chose à la théologie de la libération. Je savais que Jésus avait chassé les marchands du temple et avait dit que les humbles hériteraient de la terre, et beaucoup d'autres choses qui étaient en opposition totale au capitalisme. Il avait dit aux riches de faire don de leur fortune et avait déclaré : « Il est plus facile pour un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le Royaume de Dieu » (Matthieu 19 : 24). J'avais quelques connaissances, mais je vouais un trop grand respect à Lolita pour parler à tort et à travers sans m'être renseignée davantage. J'ai décidé d'étudier la théologie de la libération afin de pouvoir avoir une conversation intelligente avec elle.

Je n'en ai toutefois jamais eu l'occasion. Le quartier de haute sécurité a fermé, et j'ai été réexpédiée dans le new jersey. Lolita est libre à présent, et elle n'est plus coupée de ce qui se passe dans sa région du monde ou dans son église. Je sais que là où elle est, elle prie et se bat pour les siens.

20

Ma mère vient avec ma fille me rendre visite au centre de détention pour femmes de clinton dans le new jersey, où j'ai été envoyée après alderson. Je suis folle de joie. Elle est tellement grande. Je cours vers elle pour l'embrasser. Elle réagit à peine. Elle est froide, absente. La culpabilité et la douleur m'enserrent la poitrine. Je vois bien que mon enfant souffre. Ce n'est pas sorcier de comprendre ce qui ne va pas. Elle a quatre ans, et, à part ces pitoyables petites visites (même si ma mère l'a amenée me voir chaque semaine, où que je sois, à l'exception de la période où je me trouvais à alderson) elle n'a jamais été avec sa mère. Quelque chose est en train d'envahir mon bébé, je le sens. Le visage interrogateur, je regarde ma mère. Elle aussi, elle souffre. J'essaie de jouer. Avec mon bras je mime la trompe d'un éléphant rôdant dans la jungle du parloir. Ça ne marche pas. Ma fille refuse de jouer au bébé éléphant, ou tigre ou à quoi que ce soit d'autre. Elle me regarde comme si j'étais un bouffon ; ce dont j'ai sans doute l'air. « Tchou-tchou » j'essaie de faire le train et je fredonne la chanson qui fait « la, la, la », ça ne l'amuse pas. J'essaie de lui parler, mais elle reste hautaine et maussade.

Je m'approche et j'essaie de la serrer dans mes bras. En moins d'une seconde, elle me saute dessus. Ce que je sens, ce sont ses petits poings de petite fille de quatre ans qui me martèlent. Elle met toute sa force dans chacun de ces coups ; ils font vraiment mal. Je la laisse me frapper jusqu'à ce qu'elle n'en puisse plus. « C'est pas grave » lui dis-je. « Vas-y. » Elle est debout face à moi, les traits déformés par la colère, l'air épuisé. Elle recule et s'appuie contre le mur. « C'est bon », lui dis-je. « Maman comprend. » « Tu n'es pas ma mère », hurle-t-elle, le visage

en larmes. « Tu n'es pas ma mère et j'te déteste. » Moi aussi j'ai envie de pleurer. Je sais que c'est compliqué pour elle, qui je suis. Elle m'appelle Maman Assata et elle appelle ma mère Maman.

J'essaie de la prendre dans mes bras. Elle repousse brutalement ma main. « Tu peux sortir d'ici, si tu veux », crie-t-elle. « T'as pas envie c'est tout. » « Non, je ne peux pas », dis-je, faiblement. « Si, tu peux », m'accuse-t-elle. « Tu veux pas c'est tout. »

Je lance un regard désespéré à ma mère. Son visage est submergé de douleur. « Dis-lui d'essayer d'écarter les barreaux », souffle-t-elle dans un murmure.

« Je ne peux pas ouvrir la porte », dis-je à ma fille. « Je ne peux pas passer à travers les barreaux. Vas-y, toi, essaie d'écarter les barreaux. »

Ma fille se rapproche de la porte qui mène au parloir. Elle tire et elle pousse. Elle tire violemment, elle frappe et donne des coups de pied dans les barreaux jusqu'à ce qu'elle s'effondre comme une masse, exténuée. Je viens près d'elle et je la relève. Je l'enlace, la berce et l'embrasse. Il y a sur son visage un air de résignation qui m'est insupportable. Nous passons le reste de la visite à parler et à jouer en silence à même le sol. Lorsque le gardien annonce que la visite est terminée, je m'agrippe à elle de toutes mes forces. Elle a la tête haute et se tient bien droite quand elle sort de la prison. Elle me fait au revoir de la main ; sa mine triste, préoccupée, lui donne l'air d'un petit adulte. Je retourne dans ma cage et je pleure jusqu'à en vomir. Je prends une décision : l'heure est venue de partir.

À MA FILLE KAKUYA

j'ai pour toi des rêves minables
d'une vague liberté
que je n'ai jamais connue.

Ma chérie,
je ne veux pas que tu aies faim ou soif,

ou que tu sois dehors dans le froid.
Et je ne veux pas que le gel
ne décime tes fruits
avant qu'ils ne s'épanouissent.

je vois au loin un lieu de soleil —
où la vie jaillit en verdure.
je vois ta peau lumineuse, couleur bronze
en harmonie avec toutes les fleurs
et les bêtes à mille-pattes.

j'entends au loin des rires,
qui n'ont pas poussé à l'ombre du ridicule.
Et des mots, qui n'ont pas fleuri
de l'égo, la cupidité ou de la jalousie.

je vois au loin un monde où la haine
a été remplacée par l'amour.
Et MOI remplacé par NOUS.

Et je vois un monde
où toi,
qui bâtis et explores
forte et accomplie,
tu comprendras.
Et tu iras bien au-delà
de mes rêves minables.

21

Ma grand-mère a fait tout le trajet depuis la Caroline du Nord. Elle vient me raconter son rêve. Toute sa vie, ma grand-mère avait fait des rêves et ils se réalisaient. Ma grand-mère rêve de décès, de naissances et de libérations, mais ce n'est jamais très précis. Des oiseaux cardinaux rouges perchés sur des clôtures, des arcs-en-ciel au crépuscule, des conversations avec des disparus de longue date. Les rêves de ma grand-mère survenaient toujours quand nous en avions le plus besoin et ils signifiaient toujours ce que nous avions besoin qu'ils signifient. Elle a rêvé que ma mère deviendrait institutrice, que ma tante irait à la fac de droit, et, dans les moments difficiles, elle a rêvé que les beaux jours revenaient. Elle nous disait ce que nous avions besoin d'entendre et nous y faisait croire comme personne. Elle faisait sa part. Ensuite c'était à nous de jouer. À nous d'en faire une réalité. Les rêves et la réalité se font face à face. C'est l'action qui les réunit.

Sa visite me procurait une joie sans limites. Elle arborait un air confiant, victorieux. Le reste de la famille l'a incitée à me raconter son rêve.

« Tu seras bientôt de retour à la maison », m'a dit ma grand-mère. Elle avait capté mon regard et plongeait ses yeux au fond des miens. « Je ne sais pas quand ça aura lieu, mais tu vas rentrer chez toi. Tu vas sortir d'ici. Mais ce ne sera plus très long. Dans beaucoup moins de temps que tu n'en as déjà passé ici. »

J'étais surexcitée et je lui ai demandé de me raconter son rêve. Nous parlions toutes, remarquai-je, avec des tons de conspiratrices.

« J'ai rêvé que nous étions dans notre vieille maison à Jamaica, je ne sais pas si tu t'en souviens de cette maison ou pas.

— Si, si, lui assurai-je.

— Je rêvais que j'étais en train de t'habiller, dit-elle, je te mettais tes vêtements.

— En train de m'habiller ? ai-je répété.

— Oui, de t'habiller. »

Un frisson de peur m'a parcouru le dos tout entier. « J'étais enfant ou adulte ? » « Dans mon rêve tu étais adulte. »

Je me sentais légèrement nauséeuse. Peut-être que ma grand-mère avait rêvé de ma mort. Peut-être que dans son rêve on me tuait alors que je tentais de m'échapper. Sinon, pourquoi serait-elle en train de m'habiller, si je n'étais pas morte ? Ma grand-mère a deviné le cheminement de ma pensée.

« Non, non tu vas bien. Tu es vivante. C'est évident comme le nez au milieu de la figure. Tu rentres à la maison. Je sais de quoi je parle. Ne me demande pas plus d'explications, parce que je n'en ai pas. Je sais seulement que tu vas rentrer à la maison et que tu vas t'en sortir. »

Je l'ai cuisinée pour avoir plus de détails. Elle en a partagé certains, d'autres non. Finalement, après un milliard de questions, ma grand-mère a mis tout le poids de son autorité dans sa voix. « Je sais que ça va arriver, parce que je l'ai rêvé. Tu vas quitter cet endroit et j'en suis sûre. C'est tout ce qu'il y a à savoir. »

Ma grand-mère restait là à me regarder. Un sourire indescriptible sur le visage. Je savais qu'elle était sérieuse. Les rêves de ma grand-mère étaient célèbres : ses rêves se réalisaient. Toute sa vie ses facultés mystérieuses avaient été comme un radar, percevant et identifiant une multitude de signes que nous ne voyions même pas. Ma famille et moi, nous sommes simplement restés là, dans une ambiance chaleureuse, complice. À parler et rire, à se remémorer de vieux souvenirs et raconter des histoires drôles. La sérénité descendait sur mon corps comme du miel épais.

Quand je suis retournée en cellule, j'ai repensé à tout ça. Aucune pensée scientifique ou rationnelle n'aurait pu me faire redescendre. Un sentiment grisant d'excitation, à en avoir la chair de poule, s'était emparé de moi. J'étais ivre de l'optimisme

insolent et désinvolte de ma famille. J'ai carrément dansé dans ma cellule en chantant « Mes pieds, ne me lâchez pas maintenant ». Je chantais « pieds » tout bas, et je suppose que mes geôliers ont dû se dire que je déraillais, à piétiner en rond dans ma cellule en chantant « pieds », « pieds ».

« Courir ça ne suffit pas pour gagner une course », me disait ma mère quand j'étais petite. « Tu dois te parler à toi-même. »

« Hein ? » j'avais demandé.

« Il faut se parler à soi-même quand on court et se dire que l'on peut remporter la victoire. »

C'était devenu une sorte de rituel. Chaque fois que j'étais confrontée à une épreuve difficile ou presque irréalisable, je psalmodiais. Au fil des années, j'ai développé différents types de mantras, mais je me rabattais toujours sur le bon vieux « Je peux, je peux, oui, je peux. »

J'ai appelé mes grands-parents un jour ou deux avant de m'échapper. Je voulais entendre leurs voix une dernière fois avant de partir. Je me sentais d'humeur exagérément sentimentale et, pour que ça n'ait pas l'air suspect, je leur ai dit que je voulais en savoir plus sur l'histoire de la famille, et remonter notre lignée jusqu'au temps de l'esclavage. Le moment de raccrocher arriva bien trop tôt. « Ta grand-mère a autre chose à te dire », me dit mon grand-père.

« Je t'aime », dit ma grand-mère. « On ne veut pas que tu t'habitues à cet endroit, tu m'entends ? Ne te laisse pas aller à ça. »

« Non, grand-maman, ça n'arrivera pas. »

Aujourd'hui chaque jour que je passe à l'air libre, je tiens à me rappeler que les Noirs en amérike sont opprimés. Il est impératif que je ne l'oublie pas. Les gens s'habituent à tout. Moins on réfléchit à son oppression, plus on la tolère. Et au bout d'un certain temps, les gens en viennent tout simplement à considérer l'oppression comme l'état normal des choses. Mais pour se libérer, il faut être pleinement conscient que l'on est esclave.

LA TRADITION

Poursuivez-la dès maintenant.
Poursuivez-la.

Poursuivez-la dès maintenant.
Poursuivez-la.

Poursuivez la tradition.

Depuis l'enfance des temps des Noirs
l'ont poursuivie.
Au Ghana au Mali et à Tombouctou
nous l'avons poursuivie.

Poursuivi la tradition.

Nous nous cachions dans la brousse,
quand venaient les esclavagistes,
nos lances à la main.
Et quand le moment venait,
nous surgissions et percions les forces vives
de nos aspirants maîtres.

Nous l'avons poursuivie.

Sur les navires négriers,
nous jetant dans les océans.
Tranchant les gorges de nos ravisseurs.
Nous prenions leurs fouets.
Et leurs navires.
Le sang coulait dans l'Atlantique —
et ce n'était pas que le nôtre.

Nous l'avons poursuivie.

Avons nourri Mademoiselle de tartes aux pommes à l'arsenic.
Volé les haches de la remise.
Nous sommes allés couper la tête du maître.

Nous avons couru. Nous nous sommes battus.
Nous avons organisé un chemin de fer.
Clandestin.

Nous l'avons poursuivie.

Dans les journaux. Dans les meetings.
Dans les disputes et les combats de rue.
Nous l'avons poursuivie.

Dans les contes dits aux enfants.
En chants et en cantates.
Dans les poèmes et les blues
et les cris du saxophone,
Nous l'avons poursuivie.

Dans les salles de classe. Dans les églises.
Dans les salles d'audience. Dans les prisons.
Nous l'avons poursuivie.

Sur les tribunes de fortunes et les piquets de grève.
Les files d'aide sociale, les files du chômage.
Nos vies sur le fil,
Nous l'avons poursuivie.

Dans les sit-ins et pray-ins
Et march-ins et die-ins,
Nous l'avons poursuivie.

Dans de froids minuits du Missouri
Dressant des fusils contre des lyncheurs.
Dans des rues de Brooklyn en feu.
Dressant pierres contre fusils,
Nous l'avons poursuivie.

Contre les lances à incendie et les bouledogues.
Contre les matraques et les balles.
Contre tanks et lacrymogènes.
Seringues et nœuds coulants.
Bombes et contrôle de naissances.
Nous l'avons poursuivie.

À Selma et San Juan.
Mozambique. Mississippi.
Au Brésil et à Boston,
Nous l'avons poursuivie.

Malgré les mensonges et les vendus.
Les erreurs et la folie.
Malgré la douleur, la faim et la frustration,
Nous l'avons poursuivie.

Poursuivi la tradition.

Poursuivi une tradition forte.

Poursuivi une tradition fière.

Poursuivi une tradition Noire.

Poursuivez-la.

Passez-la aux enfants.
Passez-la.

Poursuivez-la.
Poursuivez-la maintenant.
Poursuivez-la
JUSQU'À LA LIBERTÉ !

POST-SCRIPTUM

La liberté. Je n'arrivais pas à croire qu'on y était, que le cauchemar était terminé, que finalement le rêve s'était réalisé. Je flottais sur un nuage. Euphorique. Mais j'étais aussi complètement déboussolée. Tout était pareil et pourtant tout avait changé. Chacune de mes réactions était d'une intensité extrême. Je m'immergeais dans les motifs, les textures, absorbant les odeurs et les sons comme si chaque jour était le dernier. J'avais l'impression d'être une voyeuse. Je devais m'appliquer pour ne pas fixer les gens dont je m'efforçais de saisir les conversations.

Soudain, j'étais submergée par les horreurs de la prison, par chaque expérience répugnante que j'étais parvenue, tant bien que mal, à minimiser lorsque j'étais encore incarcérée. J'avais développé la capacité d'être patiente, calculatrice et dans le contrôle absolu. Et dans l'ensemble j'avais été incapable de pleurer. Je me sentais raide, comme si des morceaux d'acier et de béton s'étaient incrustés dans mon corps. J'étais froide. Je me suis étirée de toutes mes forces pour atteindre ma douceur. J'avais peur que la prison ne m'ait enlaidie.

Mes camarades furent d'un grand secours. Ils étaient tellement beaux, spontanés et sains. Je leur étais reconnaissante de la gentillesse qu'ils me témoignaient. Cela faisait des années que je n'avais pas communiqué intensément avec d'autres personnes, et j'éprouvais un besoin presque compulsif de leur parler. Ils étaient un peu le remède qui m'aidait à revenir en moi-même.

Mais j'avais changé, et à tant d'égards. Je n'étais plus cette jeune révolutionnaire romantique, candide, qui croyait que la révolution était à portée de main. J'appréciais toujours l'idéalisme enthousiaste, mais il y a longtemps que j'avais acquis la conviction que la révolution était une science. Je ne me conten-

tais plus des généralités. Tout comme mes camarades, j'étais convaincue que nous avions besoin d'un niveau plus élevé de complexité politique et qu'il fallait que l'unité de la communauté Noire devienne une priorité. Nous n'aurions jamais le luxe d'oublier les leçons que le COINTELPRO nous avait apprises. Construire un sentiment de conscience nationale était selon moi l'une des tâches les plus importantes qui nous attendaient. Je ne voyais pas comment nous pourrions lutter sérieusement sans un fort sens de la collectivité, sans être responsable les uns *envers* les autres et les uns *des* autres.

C'était également clair pour moi que sans une véritable dimension internationaliste, le nationalisme était réactionnaire. Il n'y avait rien d'intrinsèquement révolutionnaire dans le nationalisme : Hitler et Mussolini étaient nationalistes. Toute communauté qui se soucie sérieusement de sa propre liberté doit aussi se préoccuper de la liberté des autres peuples. Partout dans le monde, la victoire d'un peuple opprimé est une victoire pour les Noirs.

Chaque fois qu'un des tentacules de l'impérialisme est coupé, nous nous rapprochons de la libération. La lutte qui se joue en Afrique du Sud est la bataille du siècle pour les Noirs. La défaite de l'apartheid en Afrique du Sud rapprochera de la libération les Africains du monde entier. L'impérialisme est un système d'exploitation international, et en tant que révolutionnaires, nous devons être internationalistes pour le vaincre.

LA HAVANE. Un soleil paresseux caresse un océan turquoise. Une ville magnifique faite de rues étroites en toile d'araignée d'un côté et de larges avenues bordées d'arbres de l'autre. Des maisons à la peinture écaillée et des vieilles voitures américaines des années 1940 et 1950.

C'est un endroit très fréquenté, plein de bus, de gens qui se pressent, d'enfants en uniforme bordeaux ou dorés qui marchent tranquillement dans les rues en balançant leurs cartables. Ce sont les portes ouvertes qui d'abord m'ont frappée. Partout où vous allez, les portes sont grandes ouvertes. Vous voyez des gens chez eux parler, travailler ou regarder la télévision. Quelle surprise de constater qu'on pouvait vraiment se balader dans les rues seule, la nuit.

Les personnes âgées qui font leur petit tour tranquillement, des sacs à provisions à la main, s'arrêtent pour demander, « Que hay ? Que hay en la mercada ?[78] » « Qu'est-ce qu'ils vendent sur le marché ? » Sans la moindre hésitation, ils hurlent aux enfants de ne pas traîner dans la rue. Debout, mains sur les hanches, comme si l'endroit leur appartenait. J'imagine que c'est le cas. Ils n'ont pas peur.

« Es mentira », s'exclament mes voisins. « C'est des mensonges. »

« Qué mentirosa tu eres. » « T'es une sacrée menteuse. » Mes voisins me demandent à quoi ressemblent les états-unis, et ils m'accusent de mentir lorsque je leur parle de la faim, du froid, des gens qui dorment dans les rues. Ils refusent de me croire. Comment est-ce possible dans un pays aussi riche ? Je leur parle des toxicomanes et des enfants prostitués, de la délinquance dans la rue. Ils m'accusent d'exagérer : « Nous savons que le capitalisme est un mauvais système, mais c'est pas la peine d'en rajouter. Des toxicomanes de douze ans, vraiment ? »

Même s'ils ont entendu parler du racisme et du ku klux klan, du chômage, de telles choses leur semblent irréelles. Cuba est un pays d'espoir. Leur réalité est si différente. Je suis étonnée de voir combien les Cubains ont accompli en si peu de temps depuis la Révolution. Il y a de nouveaux bâtiments partout : des écoles, des immeubles d'habitation, des cliniques, des hôpitaux et des crèches. Ils n'ont rien à voir avec les gratte-ciels qui s'élèvent dans le centre de Manhattan. Il n'y a pas de condominiums privés ou d'immeubles de bureaux luxueux. Les nouveaux bâtiments sont pour le peuple.

Les soins médicaux, les soins dentaires et les consultations à l'hôpital sont gratuits. L'éducation, tous niveaux confondus, est gratuite. Le montant des loyers ne dépasse pas dix pour cent des salaires environ. Il n'y a pas d'impôts – pas d'impôts sur le revenu, de taxe locale, fédérale ou d'état. C'est si déconcertant de payer uniquement le prix inscrit sur les produits, sans aucune taxe ajoutée. Les films, les pièces de théâtre, les concerts et les événements sportifs coûtent tout au plus un ou deux pesos. Les musées sont gratuits.

78. En espagnol dans le texte.

Les samedis et dimanches, les rues sont remplies de gens sur leur 31, prêts à prendre du bon temps. J'ai été étonnée de découvrir qu'une si petite île avait une vie culturelle aussi riche et était si animée, en particulier parce que la presse aux états-unis en donne une image diamétralement opposée.

On me présente à une fête. L'hôtesse me dit que l'homme vient du Salvador. Je tends la main et réalise quelques secondes trop tard qu'il lui manque un bras. Il me demande de quel pays je viens. Je suis tellement bouleversée et honteuse que j'en tremble presque. « Yo soy de los estados unidos pero no soy yankee[79] », lui dis-je. Un de mes amis m'avait appris cette phrase. Chaque fois que quelqu'un me demandait d'où je venais, je ne savais pas où me mettre. Je détestais dire aux gens que je venais des états-unis. J'aurais préféré me présenter comme une Néo Afrikaine, sauf que presque personne n'aurait compris ce que cela signifiait. Quand j'ai lu des choses sur les escadrons de la mort au Salvador ou sur les bombardements des hôpitaux au Nicaragua, j'ai eu envie de hurler.

Trop de gens aux états-unis n'ont pas conscience qu'ils soutiennent la mort et la destruction. Ils soutiennent les assassinats, indirectement, sans jamais avoir à regarder les cadavres. Mais à Cuba, je pouvais voir les résultats de la politique étrangère américaine : des victimes de la torture sur des béquilles venues d'autres pays pour se faire soigner à Cuba, y compris des enfants namibiens ayant survécu à des massacres. Des preuves de l'hostilité sournoise du gouvernement étasunien à Cuba, y compris de sabotage, et de nombreuses tentatives d'assassinat contre Fidel. Je me demandais comment tous ces gens aux états-unis qui jouaient les durs, en disant qu'il fallait aller ici, bombarder là, prendre le dessus, attaquer ça, se sentiraient s'ils savaient qu'ils sont indirectement responsables du fait que des bébés soient brûlés vifs. Je me demandais comment ils se sentiraient s'ils étaient forcés d'assumer la responsabilité morale de ces actes. On dirait parfois que les gens aux états-unis sont tellement habitués à regarder la mort sur « Eyewitness

79. « Je viens des états-unis mais je ne suis pas yankee. »

News[80] », le spectacle de la famine en Afrique, des gens torturés à mort en Amérique latine ou abattus dans les rues d'Asie, que, d'une certaine manière pour eux, les gens de l'autre côté de la mer — les gens « là-bas », « de là-bas », « au loin » — ne sont pas réels.

L'une des premières questions qui préoccupent les Noirs des états-unis lorsqu'ils viennent à Cuba est de savoir s'il y a du racisme ou pas. Et bien entendu, je ne faisais pas exception à la règle. J'avais un peu lu sur l'histoire des Noirs à Cuba et je savais qu'elle était très différente de celle des Noirs aux états-unis. Le racisme cubain n'avait pas été aussi violent ou aussi institutionnalisé que le racisme étasunien, et la tradition des deux races, Noire et blanche, luttant côte à côte pour se libérer — d'abord de la colonisation et plus tard de la dictature — était beaucoup plus forte à Cuba. La première guerre de Cuba pour l'indépendance a commencé en 1868 lorsque Carlos Manuel De Céspedes a libéré ses esclaves et les a encouragés à rejoindre l'armée dans la lutte contre l'Espagne. L'un des personnages majeurs de cette guerre était Antonio Maceo, un homme Noir, qui était le stratège militaire en chef. Les Noirs ont joué un rôle crucial dans le mouvement syndical de Cuba dans les années 1950. Jesús Menéndez et Lázaro Peña ont dirigé deux syndicats majeurs. Et je savais que des Noirs comme Juan Almeda, désormais Commandant de la Révolution, avaient joué un rôle important dans la lutte révolutionnaire pour renverser Batista. Mais je m'intéressais tout particulièrement à ce qui était arrivé aux Noirs après le triomphe de la Révolution.

J'ai passé mes premières semaines à La Havane à me promener et à observer. Je n'ai trouvé nulle part de quartier ségrégué, mais plusieurs personnes m'ont dit qu'avant la révolution le quartier où j'habitais était un quartier blanc. En regardant rapidement autour de soi on voyait clairement que les relations raciales à Cuba étaient différentes de ce qu'elles étaient aux états-unis. On pouvait voir des Noirs et des blancs ensemble partout – dans

80. Nouvelle forme de journaux télévisés locaux qui émergea dans les années. 1960. Particulièrement populaire à New York dans les années 1970, elle se caractérise par un traitement souvent superficiel et sensationnaliste de l'actualité, avec une importance démesurée accordée aux vidéos « live ».

des voitures, marchant dans les rues. Les enfants de toutes les races jouaient ensemble. C'était vraiment différent. Chaque fois que je rencontrais quelqu'un qui parlait l'anglais, je lui demandais son avis sur la situation raciale.

« Le racisme est illégal à Cuba », me répondait-on. Beaucoup secouaient la tête et me disaient : « Aquì no hay racismo ». « Il n'y a pas de racisme ici. » J'avais beau obtenir la même réponse à chaque fois, je restais sceptique et méfiante. Je ne pouvais pas croire qu'il était possible d'éradiquer des centaines d'années de racisme comme ça, en vingt-cinq ans. Pour moi, les révolutions n'étaient pas magiques, et aucune baguette magique ne pouvait produire des changements du jour au lendemain. J'ai fini par envisager la révolution comme un processus. Et finalement j'ai été convaincue que le gouvernement cubain était pleinement engagé pour l'éradication du racisme sous toutes ses formes. Il n'y avait pas d'institutions, de structures ou d'organisations racistes, et j'ai compris comment le système économique cubain avait sapé plutôt que nourri le racisme.

Je m'étais imaginé que les Noirs travailleraient au sein de la Révolution pour mettre en œuvre les changements et assurer la poursuite des politiques antiracistes que Fidel et les dirigeants révolutionnaires avaient instaurées dans tous les aspects de la vie cubaine. Un ami cubain Noir m'a aidé à mieux comprendre. Il m'a appris que les Cubains considéraient que leur héritage africain allait de soi. Pendant des centaines d'années, les Cubains avaient dansé sur des rythmes africains, pratiqué des rituels traditionnels et vénéré des dieux comme Shango et Ogun. Il m'a expliqué que Fidel, dans un discours, avait déclaré au peuple : « Nous sommes tous afro-cubains, du plus clair au plus sombre. »

Je lui ai dit que je pensais qu'il était du devoir des Africains partout sur cette planète de lutter pour inverser les schémas historiques façonnés par l'esclavage et l'impérialisme. Bien qu'il fût d'accord, il s'empressa de m'informer qu'il ne se considérait pas comme Africain. « Yo soy Cubano. » « Je suis cubain. » Et c'était évident qu'il était très fier d'être cubain. Il m'a raconté l'histoire d'un Cubain blanc qui s'était porté volontaire à deux reprises pour combattre en Angola. Il avait été récompensé pour son comportement héroïque. « Ce genre d'histoire, c'est

vraiment pas courant à Cuba, mais il y a des gens qui ont des problèmes pour se faire au changement. »

« Et c'était quoi son problème ? » ai-je demandé. « Quand le gars est rentré chez lui, il a fait un grand scandale à sa famille, sa fille voulait épouser un Noir et il s'est opposé au mariage, il a dit qu'il voulait que ses petits-enfants lui ressemblent. Ça a été une grosse dispute et toute la famille s'en est mêlée. Ce type était tellement embrouillé qu'il est devenu fou quand sa fille l'a traité de raciste, il voulait se battre contre tout le monde, il était dans la rue, à pleurer, à donner des coups de pied aux lampadaires, il ne savait pas quoi faire. Tout ce temps qu'il avait passé en Angola à lutter contre le racisme, il ne s'était jamais penché sur son propre racisme. »

J'étais d'accord avec lui sur le fait que les blancs qui luttent contre le racisme doivent se battre à deux niveaux, contre le racisme institutionnalisé et contre leurs propres idées racistes. « Que lui est-il arrivé à cet homme ? » ai-je demandé.

« Eh bien, sa fille s'est quand même mariée et sa famille l'a convaincu d'aller au mariage. Aujourd'hui il garde ses petits-enfants et il dit qu'il les adore, mais ça tourne toujours pas rond dans sa tête. À chaque fois que je le vois, il s'excuse. Je lui dis que je ne veux pas de ses excuses. Qu'il s'excuse auprès de sa fille et de son mari. Tant qu'il soutient la Révolution, je me fous de ce qu'il pense. Je me soucie plus de ce qu'il fait. S'il soutient réellement la Révolution, il va changer. Et, quand bien même il ne changerait jamais, ses enfants vont changer. Et ses petits-enfants changeront encore plus. C'est ça qui m'importe. »

La question raciale à Cuba était d'autant plus confuse pour moi que toutes les catégories raciales étaient différentes. Un bon nombre de cubains blancs, pour commencer, n'auraient pas été considérés comme blancs aux états-unis. Ils seraient considérés comme des Latinos. J'ai été choquée quand j'ai découvert que beaucoup de Cubains qui étaient Noirs à mes yeux ne se considéraient pas comme Noirs. Ils se définissaient comme mulâtres, colorados, jabaos et tout un tas d'autres noms. J'avais l'impression que quiconque n'était pas noir ébène était considéré comme un mulâtre. La première fois que quelqu'un m'a appelée « mulâtresse » je me suis sentie tellement insultée que

si j'avais pu m'exprimer en espagnol on aurait eu sur-le-champ une vive altercation.

« Yo no soy una mulatta. Yo soy una mujer negra, y orgullosa soy una mujer negra », c'est ce que je disais aux gens dès que j'ai pu me débrouiller un tout petit peu en espagnol. « Je ne suis pas une mulâtre, mais une femme Noire, et je suis fière d'être Noire. » Certaines personnes comprenaient mon point de vue, mais d'autres pensaient que j'étais trop obnubilée par la question raciale. Pour eux, « mulâtre » c'était juste une couleur, comme le rouge, le vert ou le bleu. Mais, pour moi, cela renvoyait à une relation historique. À mes yeux le mot « mulâtre » ne renvoyait qu'à des choses négatives comme l'esclavage, les propriétaires d'esclaves qui violaient les femmes Noires. Ça renvoyait à une caste privilégiée, éduquée aux valeurs et à la culture européenne. Dans certains pays des Caraïbes, cela renvoyait au niveau médian d'un système hiérarchique à trois castes – la caste qui servait de classe tampon entre les dirigeants blancs et les masses Noires.

Je trouvais ça impossible de séparer le mot de son histoire. Cela me rappelait un dicton que j'avais entendu à maintes reprises depuis l'enfance : « Si tu es blanc, c'est bon, si tu es brun, reste dans le coin, et si tu es Noir, pars. » Je me suis rendu compte que pour vraiment comprendre la situation il me fallait étudier l'histoire cubaine de manière approfondie. Mais j'avais le sentiment que, dans une certaine mesure, cette catégorie mulâtre ne permettait pas aux Cubains d'affronter certaines des idées négatives issues de l'esclavage.

Le mouvement de la fierté Noire avait été primordial pour permettre aux Noirs, aux états-unis et dans d'autres pays anglophones, de considérer leur patrimoine africain sous un jour positif. Je n'avais jamais entendu parler d'un mouvement équivalent autour de la fierté mulâtre et j'avais du mal à imaginer quel pourrait en être le fondement. Pour moi, c'était extrêmement important pour tous les descendants d'Africains partout sur cette planète de lutter pour renverser les schémas politiques, économiques, psychologiques et sociaux issus de l'esclavage et l'impérialisme.

Le problème du racisme prend tant de formes et se manifeste par tant de subtilités. C'est un problème complexe qui exigera beaucoup d'analyse et qu'on aura beaucoup de difficultés

à résoudre. Bien que, d'une certaine manière, les Cubains et moi-même abordions la question sous des angles différents, j'eus le sentiment que nous partagions le même objectif : l'abolition du racisme dans le monde entier. J'avais du respect pour le gouvernement cubain, non seulement parce qu'il avait adopté des principes antiracistes, mais aussi parce qu'il luttait, pour que de principes ils deviennent réalité.

JE RETENAIS MON SOUFFLE. J'attendais que ma tante décroche le téléphone. La dernière fois que je lui avais parlé c'était il y a cinq ans. Cinq ans sans pouvoir contacter ma famille. Heureusement, elle n'avait pas changé de numéro. Un clic. Et puis, enfin, sa voix. J'étais incroyablement heureuse.

« Tatie, criai-je presque. C'est moi, Assata !

— Qui ?

— Assata.

— Qui ?

— C'est moi, Assata, je suis à Cuba, je suis à Cuba, comme je t'aime, c'est tellement bon d'entendre ta voix, comment ça va ? »

C'était bien sa voix à l'autre bout du fil, mais elle était d'une telle froideur que je pouvais à peine y croire. « Ah bon. Vraiment. Assata. Hmm. D'accord. Eh bien ça va. »

« Qu'est-ce qu'il y a, Tatie ? C'est moi. Assata. Tu vas bien ?

— Je vais bien.

— Ah, Tatie, tu m'as tellement manqué. Tout va bien. Tout se passe bien. Ça va. Ça va. Comment va tout le monde ? Comment va tout le monde chez vous ? »

De nouveau cette voix glaciale. « Tout va bien, que veux-tu ? »

« Ce que je veux, qu'est-ce que tu veux dire, qu'est-ce que je veux, je veux te parler, je t'aime, tu as l'air si distante.

— Eh bien... c'est... que... je... »

Il y eut un silence. Et puis : « Dis-moi quelque chose pour que je sois certaine que c'est vraiment toi, quelque chose que nous sommes les seules à savoir. »

Je comprenais enfin et j'ai dit la première chose qui m'est venue à l'esprit. « Anty, panty, jack o'stanty[81]. » C'était une stupide comptine et personne d'autre ne pouvait la connaître. Petite, j'avais l'habitude de la taquiner avec.

« C'est *bien* toi. Ah mon Dieu, c'est vraiment toi », hurla-t-elle. « Attends, attends une seconde que je me reprenne. Comment vas-tu ?

— Bien, répondis-je. Comment vont maman et Kakuya ?

— Ta mère va bien... Oh, elle va être tellement heureuse quand je vais lui dire que je t'ai parlé... Kakuya va bien aussi, ta fille est tellement grande que tu ne la reconnaîtrais pas, elle est presque aussi grande que toi. »

Je lui ai dit que je voulais appeler ma mère et Kakuya dès que j'aurai raccroché.

« Non. Tu l'appelleras demain. Laisse-moi l'appeler d'abord, qu'elle sache que c'est bien toi. Tu m'as dit que tu étais où ?

— À Cuba, j'appelle de Cuba, je suis réfugiée politique ici.

— Cuba ? a répété ma tante. Cuba ? Est-ce que tu es bien là-bas ? Je veux dire, es-tu en sécurité ?

— Je pense que oui, lui répondis-je. Je me sens bien. On dirait bien. »

Ce fut comme dans un rêve de parler à Kakuya et à ma mère le lendemain. « Coucou », dit cette petite voix dans le téléphone. Jamais je n'avais entendu de plus belle voix. J'étais nerveuse et heureuse à la fois. Je suais. À grosses gouttes.

« Comment tu vas ? ai-je demandé à ma fille.

— Bien.»

J'étais comme une casserole qui débordait. Tous les sentiments que j'avais gardés à l'intérieur pendant si longtemps ont jailli. Il y avait des milliards de choses que je voulais lui demander. Des milliards de choses que je voulais dire.

Ma mère et moi nous fîmes des projets. Kakuya, ma tante et elle viendraient le plus tôt possible. Ça paraissait trop beau pour être vrai. Et ça l'était.

Des mois et des mois ont passé. Kakuya avait besoin d'un acte de naissance pour demander un passeport. Ma mère m'a dit que pendant dix ans, l'hôpital Elmhurst avait refusé de délivrer

---

81. Jeu autour de l'homophonie entre « anty » et « auntie » (tata).

à Kakuya un acte de naissance. Finalement, après des mois de tracasseries, Evelyn a dû aller au tribunal pour obtenir un document attestant de la naissance de ma fille.

Au cours des mois suivants, j'ai entrevu l'enfer que la police et le FBI avaient fait vivre à ma famille. Après mon évasion, la police avait harcelé ma mère de manière tellement insistante et violente qu'elle en avait eu une crise cardiaque. Ce qu'ils avaient fait à Evelyn était inimaginable. J'ai compris pourquoi elle avait réagi ainsi à mon appel. À un moment donné, il y avait dix écoutes sur le téléphone de son bureau. Ma mère et elle avaient reçu des faux messages rédigés avec mon écriture. Ils avaient reçu des appels téléphoniques où ma voix leur disait de « venir au lieu convenu et d'apporter de l'argent ». Elles avaient trouvé des cellules photoélectriques et un tas d'autres appareils à l'intérieur et autour de leurs maisons. Elles avaient subi de mystérieux cambriolages où aucun objet de valeur n'avait été dérobé. Mais elles avaient survécu. Et cela les avait rendues plus fortes.

Alors que l'avion piquait sur La Havane, mon cœur battait comme s'il voulait s'échapper de ma poitrine. J'avais mal au ventre. J'avais la bouche terriblement sèche. Il m'a semblé qu'un milliard de personnes sont sorties de l'avion avant que la petite fille élancée aux grands yeux magnifiques ne s'avance sur la rampe. Je pouvais voir ma mère, l'allure frêle, mais si déterminée. Et ma tante était derrière elle, l'air victorieux.

Que d'épreuves avions-nous toutes enduré. Notre combat avait commencé sur un bateau négrier des années avant notre naissance. *Venceremos*, mon mot préféré en espagnol, m'est venu à l'esprit. Dix millions de personnes s'étaient levées face au monstre. Dix millions de personnes à seulement 144 kilomètres de distance. Nous étions ici réunies dans leur pays, ma toute petite famille, nous enlaçant après tout ce temps. Il n'y avait aucun doute, un jour notre peuple serait libre. Le monde n'appartenait pas aux cowboys et aux bandits.

ISBN : 978-2-9559174-7-3
Dépôt légal avril 2021 -
Achevé d'imprimer par Pulsio Sarl, Paris en Avril 2021.

Assata Shakur fut, dans les années 60 et 70, militante au sein du Black Panther Party et de l'Armée de Libération Noire. Elle a connu le formidable bouillonnement d'une époque de révoltes et d'espérances pour les noir.e.s aux États-Unis. Elle a aussi vécu les terribles assauts d'une répression d'État qui s'appliqua par tous les moyens possibles à briser cet élan.

L'Autobiographie est une exceptionnelle leçon d'histoire populaire et d'engagement dans laquelle Assata dresse un portrait sans fard de l'oppression raciale, de la violence capitaliste aux États-Unis, et expose sans détour la barbarie infinie du système judiciaire et carcéral.

La force politique, la lucidité, l'humour, la poésie de l'oeuvre en font une source d'inspiration inaltérable pour celles et ceux qui, à travers le monde, combattent pour la liberté, la dignité et la justice.

C'est aussi une formidable lettre d'amour au peuple noir ainsi qu'à tou.te.s les opprimé.e.s.

www.cases-rebelles.org



www.pmneditions.com



15€

